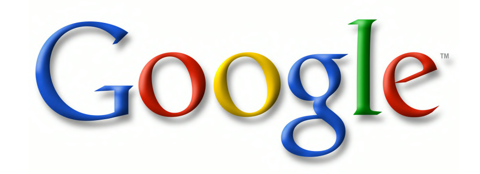
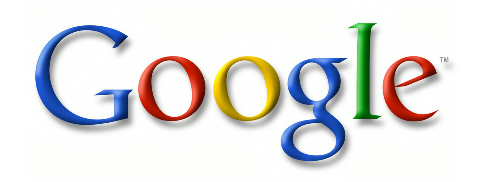

Google





DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.
1864




# ESSAIS

## DE CRITIQUE ET D'HISTOIRE

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

# ESSAIS

# DE CRITIQUE ET D'HISTOIRE

PAR

LÉO JOUBERT

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1863



# PRÉFACE.

Suivant une habitude devenue générale parmi les écrivains de ce temps, je rassemble en volume des articles publiés séparément dans des recueils périodiques. Je n'ai ni voulu déguiser sous un titre ambitieux leur véritable caractère, ni tenté de leur donner par des remaniements une unité factice. Ce ne sont pas les chapitres d'un livre, ce sont des études sur des sujets divers. Il m'a paru convenable de les désigner par le mot d'*Essais*, que d'illustres écrivains anglais ont emprunté à notre Montaigne. Puisque j'accepte franchement ce titre, il me sera permis de dire ce que j'ai *essayé*, et de montrer le lien qui rattache l'une à l'autre ces études, et qui leur donne, à défaut d'autre unité, celle du but et de la méthode.

Ces *Essais* sont une application de la critique à l'histoire : histoire politique, histoire religieuse, histoire littéraire.

Il semble que l'histoire ne puisse se passer de la critique. Cependant c'est de nos jours seulement que celle-ci a été appelée à fournir, avec suite et méthode, son concours aux récits historiques. Cette application n'est encore ni assez connue, ni assez générale, pour qu'il soit inutile de définir la critique et d'expliquer le mode et la fécondité de ses rapports avec l'histoire.

La critique est le discernement du vrai. Comme l'esprit de l'homme dans ses œuvres les plus diverses a toujours pour but essentiel la possession du vrai, il est facile de voir qu'il n'est pas une de ces œuvres d'où la critique puisse être absente sans dommage, et où elle ne puisse s'exercer avec profit, non qu'elle ait des vertus si souveraines qu'elle suffise à la conquête du vrai, mais elle guide ceux qui marchent à cette conquête; sans elle les plus heureuses facultés de l'esprit risqueraient de s'égarer en vaines tentatives.

Les trois œuvres principales de l'esprit : la poésie, la philosophie et l'histoire, réclament également l'aide de la critique, mais elles n'en reçoivent pas une égale assistance. Pour les deux premières, qui relèvent de la faculté créatrice, la critique n'est qu'un auxiliaire utile; pour l'histoire, elle est une compagne indispensable.

L'histoire est l'ensemble des témoignages qu'une époque lègue sur elle-même à la postérité. Ils ne sont pas toujours légués directement ou recueillis immédiatement. Même directs et récents, ils ne sont pas toujours dignes de foi; éloignés, ils sont parfois inintelligibles et contradictoires. L'histoire, qui se fonde sur ces témoignages, a pour premier devoir de discerner ceux qui sont vrais de ceux qui sont faux. Si elle recule devant cette tâche, elle n'est plus qu'une production équivoque, un roman plus ou moins vraisemblable, une compilation plus ou moins éloquente.

On ne peut pas dire que la critique ait jamais fait

entièrement défaut à l'histoire. Les Grecs, qui créèrent ce genre, comme tous ceux qui sont encore en usage parmi nous, y mirent le sentiment du vrai et du faux, sans quoi leur création n'eût eu aucune condition de durée. Hérodote comprit l'histoire comme un tableau réel du présent, et du passé dans ses rapports avec le présent; et dans le choix des éléments de son récit, il apporta un discernement très-fin. On ne peut trop admirer la vérité et la beauté du tableau qu'il a tracé des deux mondes, oriental et hellénique, qui se choquèrent dans le grand duel de Salamine et de Platée. Il n'eut pas la science de la critique, il en eut l'instinct et le sentiment exquis, et c'est pour cela qu'il créa l'histoire. Thucydide la fortifia et la resserra. Aux peintures infiniment variées, aux charmantes digressions d'Hérodote, il substitua un tableau sévère où tout est relief et couleur, où chaque détail a sa valeur, où rien d'essentiel n'a été omis, où rien d'inutile n'a été admis. Le premier il saisit avec précision les ressorts qui font mouvoir les sociétés politiques. Son jugement est d'une netteté et d'une sûreté merveilleuses. L'histoire créée par Hérodote et Thucydide déclina à Rome, quoiqu'elle restât grande encore. Tite-Live est inférieur à Hérodote; Tacite n'est pas l'égal de Thucydide. Cette infériorité chez les deux Romains tient précisément à ce que leur sens critique est moins délicat et moins ferme : tous deux penchent vers la rhétorique.

L'absence de la critique et la prédominance de la rhétorique ont caractérisé, à de rares exceptions

près, ce qu'on a appelé l'histoire chez les modernes jusqu'au dix-huitième-siècle; mais tout à côté s'amassaient de précieux matériaux pour les historiens futurs : les mémoires écrits par des contemporains et acteurs des faits qu'ils racontaient; les pièces authentiques recueillies, classées, par des congrégations religieuses, des sociétés savantes ou même des érudits isolés. La critique a trouvé là amplement à s'exercer du jour qu'elle est rentrée dans l'histoire, ce qui eut lieu, avec beaucoup de réserve, vers la fin du dix-septième siècle; les beaux résultats qu'elle a obtenus, de nos jours, surtout pour les temps modernes, sont bien connus. L'histoire est la partie la plus généralement approuvée de notre littérature contemporaine.

L'antiquité n'a pas été aussi heureuse en France que les temps modernes; elle n'a pas eu ses Thierry, ses Guizot, ses Mignet, et comme ces *Essais* traitent presque exclusivement de l'antiquité, j'ai dû demander à des étrangers mes exemples de l'union féconde de la critique et de l'histoire. La série de travaux qui depuis Cluvier jusqu'à M. Cornewall Lewis, en passant par Niebuhr, a dégagé l'histoire romaine de la masse de fictions et de rhétorique sous laquelle elle était ensevelie, en est un des plus remarquables. Mais c'est surtout l'histoire de la Grèce de M. Grote qui nous en offre le modèle achevé.

Quant aux résultats obtenus, les *essais* sur Grote, G. C. Lewis, Homère et l'âge homérique, la poésie lyrique chez les Grecs, la chute de la république romaine, en signalent quelques-uns dont il est à

peine nécessaire de faire ressortir l'importance. Ce n'est rien exagérer que de dire que la connaissance de l'antiquité a été de nos jours rafraîchie, rajeunie et renouvelée. Le monde antique nous est apparu avec une réalité, une vérité qu'il n'avait point dans les historiens précédents. Ce n'est pas que je prétende qu'on ait fait des découvertes, c'est un mot qu'il faut laisser au génie aventureux ou à l'ignorance présomptueuse. Je ne sais ce qu'on pourrait découvrir sur les annales gréco-romaines, à moins qu'on ne retrouvât quelque historien perdu; mais on peut mieux lire et comprendre ce qu'on connaît déjà. Il est peu probable que le temps ajoute beaucoup aux témoignages qui nous restent de la Grèce et de Rome; mais ces témoignages, on peut les examiner plus sévèrement et les mieux interpréter que ne l'avaient fait les modernes, que ne l'ont fait même certains anciens. Ce qu'il faut pour cette tâche, c'est du jugement et non de l'invention.

Où l'on peut espérer des découvertes, c'est dans des branches auxiliaires de l'histoire plutôt que dans l'histoire même. La philologie comparée en a reculé les perspectives; elle a donné au tableau des destinées de la grande famille de peuples qui a créé la civilisation moderne un arrière-fond obscur et vague encore, mais d'un puissant intérêt. En plusieurs endroits de ces *Essais* j'ai exposé ces travaux, qui sont l'œuvre la plus originale de l'érudition contemporaine. Je leur ai rendu justice, mais je n'en ai pas dissimulé les limites, au moins quant au monde gréco-romain. Il est douteux que la science nouvelle

des langues et des religions jette beaucoup de lumière sur cette incomparable civilisation grecque qui, avec les accroissements qu'elle a reçus des Romains, du christianisme et des Germains, reste encore l'apanage des peuples européens.

L'idée de la perpétuité de la civilisation gréco-romaine revient plus d'une fois dans ce livre. Je ne crois pas l'avoir exagérée, mais, pour la justifier complétement, il ne faudrait rien moins que remonter à l'origine et à l'élaboration des idées qui constituent le fonds de notre civilisation; il faudrait écrire une histoire de la littérature grecque. Or, c'est là une œuvre immense qui exigerait plus de savoir et de loisirs qu'il ne m'est permis d'en espérer. J'en ai ébauché à peine quelques chapitres, mais je ne regrette pas d'en avoir indiqué le fait essentiel et comme l'idée mère dans ce volume, qui rassemble les travaux de plusieurs années et les résultats d'études assez longues.

Paris, septembre 1863.

# TABLE DES MATIÈRES.

# ESSAIS

## DE CRITIQUE ET D'HISTOIRE

---

### M. GROTE.

(*History of Greece*, by George Grote, 12 vol. in-8°. Londres, 1846-1856.)

Le premier volume de l'*Histoire de la Grèce*, par M. Georges Grote, a paru en 1846; le douzième et dernier en 1856. Dans le cours de la publication et depuis qu'elle est achevée, il ne s'est produit sur le même sujet aucun travail d'une grande importance. L'œuvre de M. Grote reste donc l'histoire grecque la plus récente; mais c'est pour un autre motif que nous lui donnons le titre de nouvelle (1). Nous ne regardons pas à la date, nous ne pensons qu'à l'esprit de l'ouvrage, à la méthode de l'auteur, aux résultats qu'il a obtenus. Dans le nombre infini de faits dont se composent les annales du peuple hellénique, il en est bien peu qu'il n'éclaire d'un jour inattendu. Il nous apprend ce que nous ignorions, et nous force de désapprendre ce que nous croyions savoir. A me-

(1) Cet article ouvrait dans la *Revue contemporaine* une série intitulée : *Les nouveaux historiens de l'antiquité.*

sure qu'on le lit, on voit se dessiner nettement une image de la Grèce différente, à bien des égards, de l'esquisse incertaine tracée par d'autres historiens; on s'étonne que ses prédécesseurs lui aient laissé tant de choses à découvrir, et on se demande par quels procédés inconnus il a composé, sur une matière qui semblait épuisée, une histoire vraiment nouvelle.

Le secret de son originalité n'est pas dans sa manière d'écrire. Son style correct et ferme s'élève à peine au-dessus de la simple conversation, style d'un homme pratique qui ne perd pas son temps à chercher la concision et qui veut avant tout se faire comprendre. L'art savant de la composition, la distribution harmonieuse des personnages le préoccupent peu; il explique et ne peint pas. Il n'entend rien à l'histoire pittoresque et paraît aussi étranger à l'histoire métaphysique. Les hautes généralités ne jouent aucun rôle dans ses récits, fondés sur des considérations beaucoup plus humbles. Ne lui demandez pas des hypothèses hardies qui fécondent un texte aride, et font jaillir une source de lumière de deux ou trois lignes inintelligibles; c'est là de l'histoire inventive, et M. Grote a trop peu d'imagination pour se permettre cette séduisante nouveauté. Les artifices d'expression et de pensée qui rajeunissent un sujet vieilli sont absents de son œuvre. Circonstance piquante, il est neuf en faisant ce que tous les historiens prétendent faire. Il applique rigoureusement la critique à l'histoire, voilà tout son secret.

D'autres l'ont revendiqué comme leur propriété. Les Allemands se sont plaints qu'un livre dont ils ont fourni les matériaux ne soit pas né sur le sol. L'antiquité leur appartient; ils l'ont défrichée à grand'peine, cultivée par des soins assidus, et un étranger vient à l'improviste faire la moisson et récolter ce qu'ils ont semé. Avant M. Grote, Niebuhr et Ottfried Müller avaient tiré une ligne de démarcation entre

l'époque légendaire et la période historique ; Droysen avait tenté avant lui l'apologie de Cléon ; avant lui, Lachmann avait contesté le partage égal des terres entre les Spartiates ; avant lui... mais pourquoi allonger la liste des revendications partielles ? L'Allemagne voudrait s'approprier tout le livre par voie de reprises. Prétention naturelle et pourtant injuste. M. Grote a coupé une moisson qui se perdait sur pied ; il a emporté ce qu'on ne recueillait pas. L'érudition allemande, après avoir rendu la forme et la vie à des débris qui n'étaient que poussière, et ranimé l'antiquité, n'avait su ni l'embrasser dans son ensemble, ni en tracer une image fidèle. Il convenait donc qu'un étranger reprît la tâche incomplétement remplie par les docteurs de Goettingue et de Berlin; mais, sous peine d'être injuste à notre tour, hâtons-nous de reconnaître que l'inaptitude de ces hardis et patients investigateurs tient moins à un défaut qu'à un excès de qualités. Ils sont trop créateurs pour se maintenir longtemps dans la réalité ; ils sont trop poëtes pour être simplement historiens.

Le poëte, en histoire, aime les choses neuves et dédaigne les idées reçues ; il croirait se tromper en répétant ce que d'autres ont dit : excellente disposition qui met en garde contre les vieilles erreurs, penchant périlleux qui conduit à en créer de nouvelles. Le doute est un sûr instrument de critique, pourvu qu'il s'applique impartialement aux propres conceptions de l'historien aussi bien qu'à celles de ses devanciers. On ne l'entend point ainsi au delà du Rhin. Tout est douteux pour un érudit allemand, excepté ses hypothèses. Son scepticisme à l'égard d'autrui n'a d'égal que sa crédulité en ce qui le concerne. Il n'écarte pas un fait controuvé sans que son esprit inventif ne lui en suggère un nouveau auquel il croit de la foi robuste qu'il refusait à l'autre. Cette faculté créatrice, cette assurance dans la négation, ce dogmatisme tranchant se retrouvent chez tous les illustres

Allemands qui se sont occupés de l'antiquité. Niebuhr est en cela un grand exemple. Aucun écrivain n'a contribué autant que lui à l'intelligence de l'histoire romaine, et peu de livres contiennent autant d'erreurs que le sien. Génie de premier ordre, joignant une critique profonde à un savoir immense, il possède le coup d'œil perçant qui découvre les analogies lointaines et obscures, l'art de réunir des faits séparés, l'art plus rare de décomposer un agrégat de faits et de dégager la vérité de l'alliage de la fiction. Avec des fragments tronqués il ressuscite une époque évanouie, comme Cuvier, avec des débris fossiles, reconstruit des êtres qui ont depuis longtemps disparu de la surface du sol. Qu'a-t-il manqué à ce grand esprit, sinon de se défier de ses propres qualités, de s'arrêter nettement au vrai, de s'y fixer, et lorsque les renseignements lui manquent, de ne pas suppléer par la prodigieuse fécondité de son génie à l'insuffisance des matériaux. Mais s'il eût agi ainsi, il n'aurait pas été créateur. A vouloir se contenir il se fût étouffé, et en s'enfermant dans les strictes limites de la critique, il n'eût pas transformé l'histoire romaine. Il a trouvé les lois, des esprits plus froids rédigeront le Code. Ce qu'il a mal vu, des historiens moins inventifs le verront mieux à la lumière qu'il a allumée. Ottfried Müller est un exemple non moindre de cette admirable et excessive qualité de l'esprit allemand. On ne peut toucher à l'antiquité grecque sans réveiller la mémoire de cet éminent écrivain, de cet érudit de génie, qui fut frappé dans toute la force de l'âge sur le sol classique de Delphes, et dont le souvenir aimé fait penser à André Chénier. Si Ottfried Müller n'a pas le souffle puissant de Niebuhr, il possède une érudition plus déliée, un goût plus délicat. S'il ne va pas au vrai d'un élan aussi impétueux, il s'écarte du faux avec un tact plus sûr. Enfin, tandis que Niebuhr, incomparable dans l'invention, ne réussit jamais à exposer

ses idées d'une manière satisfaisante, Müller est singulièrement heureux dans l'exposition, et compose ses livres avec un art peu commun en Allemagne. Il semble donc qu'il échappe aux défauts, ou abus de qualités si souvent reprochés à ses compatriotes. Non, il a les mêmes défauts, mais dans une mesure plus séduisante. Son esprit très-fin aperçoit des analogies qui n'existent pas. Il est si amoureux de la lumière qu'il en crée une factice, même dans ces espaces vides où doit régner l'éternelle obscurité. Il a beau se tenir en garde contre son savoir et ses idées, idées et savoir débordent; son opulence éclate en dépit des lois somptuaires qu'il s'impose. Il ne peut se résoudre à ignorer, et quoi qu'il en ait, il faut qu'il devine. A côté de ses *Minyens d'Orchomène*, de ses *Doriens*, lisez les premiers volumes de M. Grote, et vous serez frappés de la différence des deux esprits; vous n'admirerez pas moins l'un, mais avec l'autre vous vous sentirez plus près de la vérité.

Ces illustres exemples montrent assez pourquoi l'Allemagne ne nous a pas donné une histoire complète de la Grèce antique. La vie de M. Grote va nous enseigner comment il fallait s'y prendre pour accomplir l'œuvre difficile.

M. Grote appartient à une famille originaire d'Allemagne. Son grand-père fonda à Londres une maison de banque dont la raison sociale est encore Grote et Cie. Le futur historien, après de bonnes études, commença vers quinze ans son apprentissage de banquier. Sa journée était aux affaires, mais le matin, avant d'aller à son bureau, le soir après en être sorti, il trouvait pour l'étude des heures que les lettres antiques ne remplissaient pas seules, et dont une partie revenait à la science moderne de l'économie politique. Grouper des chiffres, établir des bordereaux, nous paraît, en France du moins, où les banquiers sont rarement hellénistes, une singulière préparation à une histoire de la Grèce. Mais tout profite à un esprit réfléchi. Des

chiffres lui représentent les éléments et les combinaisons de la richesse, des opérations d'escompte lui rendent sensible le jeu mobile et puissant du crédit; la pratique de chaque jour l'initie à ces lois économiques générales qui ont eu leur application dans toute société. M. Grote n'aurait probablement jamais écrit ses profondes considérations sur la réforme financière de Solon, si, au lieu de tenir la comptabilité d'une grande maison de banque, il eût passé sa jeunesse sur les bancs d'une université.

L'idée de son ouvrage lui vint en lisant l'histoire grecque de son compatriote Mitford. A ce livre, qui est un réquisitoire habile et passionné contre la démocratie, il résolut d'opposer un tableau plus juste et plus large du monde hellénique. Niebuhr, qui eut connaissance vers 1827 du projet du jeune banquier, en conçut la plus flatteuse espérance; par une noble prévision du génie, il devina un chef-d'œuvre. Dans son impatience il chercha, il trouva un traducteur allemand pour le livre qui n'était pas encore fait. Les choses n'allèrent pas aussi vite que le désirait Niebuhr. Comme l'auteur tenait à ne se prononcer que sur des faits scrupuleusement vérifiés, l'enquête préalable fut naturellement très-longue. Elle dura plus de vingt ans. Dans l'intervalle, M. Grote ajouta l'expérience d'homme politique à son expérience de banquier et d'économiste. Les électeurs de la Cité de Londres l'envoyèrent, en 1832, à la chambre des Communes. Il représenta la Cité dans trois parlements successifs, jusqu'en 1841, époque où il résigna son mandat pour se consacrer à l'achèvement de son *Histoire de la Grèce*. Sa carrière parlementaire, d'ailleurs, fort honorablement indépendante, nous intéresse surtout par l'influence qu'elle a exercée sur ses travaux historiques. Il s'est mieux rendu compte de l'action de la parole sur le gouvernement des villes helléniques, en voyant l'éloquence à l'œuvre dans la chambre des Communes. Gibbon rappelle

dans ses Mémoires qu'il a commandé un régiment de la milice, et il se vante un peu complaisamment que le colonel du Hampshire n'a pas nui au narrateur des guerres du Bas-Empire. M. Grote pourrait faire valoir, à plus juste titre, les services rendus par le représentant de la Cité de Londres à l'historien de la démocratie athénienne. Pour comprendre Thucydide, il n'est pas inutile d'avoir siégé à Westminster, pourvu qu'à la pratique de la politique on joigne le savoir d'un docteur de Heidelberg ou de Goettingue. Enfin, à toutes ces qualités naturelles et acquises, ne manquons pas d'ajouter cette autre qualité que Buffon assimilait au génie, la patience. M. Grote travailllait à son ouvrage depuis l'âge de vingt-cinq ans, et il en avait cinquante-deux lorsqu'il publia son premier volume.

Sur cette simple esquisse biographique, avant d'avoir lu une ligne de M. Grote, on peut affirmer que son histoire est une œuvre originale. L'heureuse rencontre d'un érudit doublé d'un banquier et d'un homme politique doit produire des résultats imprévus. On s'attend, et l'espérance ne sera pas déçue, à des aperçus neufs sur les périodes les plus connues, sur l'administration de Périclès et sur la guerre du Péloponèse. Quant à l'époque mythique, on suppose qu'un esprit aussi sérieux ne s'en est pas occupé, et on l'excuse d'avoir laissé à l'écart le charmant tissu de fictions qui a séduit tant d'autres écrivains. Cette indulgence prématurée est de trop. Loin de dédaigner les éléments poétiques de son sujet, M. Grote leur consacre près de deux volumes; au lieu de les méconnaître, il leur restitue leur vrai caractère. Sa critique se complaît, et son originalité se déploie sur un terrain qu'il semblait devoir traverser en courant.

La période mythique de l'histoire grecque, celle sur laquelle nous ne possédons aucun renseignement positif, finit huit siècles environ avant l'ère chrétienne. Ses com-



res qu'il a comman
nte un peu complais
n'a pas nui au narra
ote pourrait faire valoi
s par le représentant d
a démocratie athénien
n'est pas inutile d'avoi
n pratique de la politiq
de Heidelberg ou de
lités naturelles et acqui
e autre qualité que Buff
M. Grote travaillait à
-cinq ans, et il en avait
on premier volume.
imple esquisse biogr
de M. Grote, on peut
œuvre originale. L'h
d'un banquier et d
des résultats impré
ra pas déçue, à de
lus connues, sur l'at
e du Péloponèse. Qu
u'un esprit aussi
l'excuse d'avoir lai
s qui a séduit tant
ématurée est de
iques de son sujet,
volumes; au lieu d
ai caractère. Sa
léploie sur un ter
urant.
mythique de l'H
ne possédons au
s en avan

mencements se perdent dans la nuit qui couvre toutes les origines. Les événements accomplis dans ces espaces illimités où se meuvent les dieux et les héros, ont été transmis à la postérité par les chants des poëtes. Quel parti l'histoire peut-elle tirer de pareils récits, dont les circonstances sont fabuleuses et dont la forme est poétique ? Les anciens s'étaient déjà posé le problème, et avaient trouvé une solution que les modernes ont acceptée en l'amendant, suivant les progrès de la critique. Jusqu'à l'ère des olympiades, ont dit les anciens, et d'après eux les modernes, l'histoire grecque est mêlée de fables; les fables se reconnaissent à leur caractère surnaturel; supprimons-les, et il restera de l'histoires pure. Rien de plus simple en apparence. Cependant, on a eu beau éliminer fables après fables, on n'a pas mis la main sur l'histoire. Enfin, on s'est aperçu qu'on marchait dans une mauvaise route, et on a fait quelques pas dans une autre direction. Il a été convenu que les annales des premiers siècles de la Grèce sont un tissu de fictions mêlées d'incidents réels. Il s'agit de dégager par une savante analyse les éléments historiques des fictions qui les enveloppent de toutes parts. Malheureusement, le procédé merveilleux qui doit opérer la séparation est encore à découvrir. En attendant qu'on l'ait trouvé, la nouvelle route, aussi bien que l'ancienne, reste une voie sans issue. Tout le savoir et toute la critique du monde n'y peuvent rien. Si une histoire *historique* des premiers siècles de la Grèce était possible, M. Thirlwall l'aurait écrite. Aucun ami des lettres ne parlera sans respect et sans admiration de M. Connop Thirlwall, anciennement professeur à Cambridge, aujourd'hui évêque de Saint-David, et auteur d'une excellente histoire de la Grèce. Jamais on n'a porté, dans le récit des événements, plus d'impartialité, un souci de la vérité plus constant, plus scrupuleux, j'allais dire plus timoré. On sent que

l'auteur serait confus d'une erreur comme d'un péché. A cette parfaite conscience s'unissent un savoir accompli, un bon sens supérieur, et dans ces choses antiques un parfum d'honnêteté qui rappelle Rollin, un Rollin plus robuste et élève de Niebuhr. Le livre qui témoigne de ces nobles qualités doit rester, même lorsqu'il a été surpassé ; mais il habite une région moyenne ou l'originalité serait peut-être de trop. M. Thirlwall, malgré la supériorité de son talent, a suivi la même route que ses prédécesseurs ; s'il y a marché avec plus de réserve, il n'en a pas frayé une nouvelle, et il a laissé à M. Grote le mérite d'une entière nouveauté sur les premiers siècles de la Grèce. En quoi consiste cette nouveauté?

M. Grote est un esprit positif. Il aime le vrai plus encore que le neuf, et il dédaigne le paradoxe. Pour mettre l'ordre et la lumière dans la période mythique de la Grèce, il s'est contenté de poser et d'appliquer fermement le principe suivant, très-peu extraordinaire. L'histoire, a-t-il dit est de l'histoire, la poésie est de la poésie, et avec de la poésie on ne fait pas de l'histoire. Voilà un axiome qui ne surprend personne, et se peut-il qu'on ne s'en soit pas avisé avant lui? Voyons cependant. Nous connaissons tous l'histoire de la Grèce primitive. Un écolier de cinquième vous récitera les faits qui sont arrivés depuis Phoronée jusqu'à Lycurgue. Surtout maintenant que le docte M. Clinton a passé par là, la chronologie des premiers âges helléniques ne laisse rien à désirer ; vous pouvez savoir, s'il vous plaît, à quelle époque exactement régnait le roi Éole. Cette histoire grecque n'est pas faite d'hier ; elle remonte jusqu'aux Grecs eux-mêmes. Si vous leur demandez où ils l'ont prise, ils répondront qu'elle leur vient uniquement de leurs poëtes épiques. D'autres sources d'information, ils n'en avaient ni n'en pouvaient avoir, avant l'ère des olympiades. Voilà donc la poésie donnée pour de l'histoire.

La poésie peut contenir de l'histoire. Mais à quel signe reconnaître les faits réels cachés sous des fictions, lorsque, d'ailleurs, tous les témoignages dignes de foi font défaut? Jusqu'à présent, le seul caractère distinctif qu'on ait proposé est la vraisemblance. Il n'en saurait exister un plus incertain. Si le vrai n'est pas toujours vraisemblable, à plus forte raison le vraisemblable n'est pas toujours vrai. En dépit de ce double adage, l'histoire grecque primitive a été constituée sur des matériaux purement poétiques, et d'après le seul criterium de la vraisemblance. Ainsi, il est invraisemblable qu'Achille fût le fils d'une déesse, mais il n'est pas invraisemblable qu'il ait existé : donc Achille a existé, et il n'était pas fils de Thétis. Il est impossible qu'Hector, poursuivi par Achille, ait fait trois fois le tour d'Ilion, mais il a pu, sans invraisemblance, être tué par Achille; donc Hector a été tué par Achille, mais il n'a pas fait dans sa fuite trois fois le tour d'Ilion. Il est incroyable que les héros grecs se soient enfermés dans un cheval de bois, et plus invraisemblable encore que les Troyens aient traîné ce cheval dans leur ville sans s'apercevoir qu'il contenait tout un détachement ennemi; mais il n'est pas invraisemblable que les Grecs aient pris Ilion; donc les Grecs ont pris Ilion par d'autres moyens qu'un cheval de bois; donc, en résumé, Achille tua Hector, et les Grecs s'emparèrent d'Ilion. Qui nous garantit ces faits? Homère. Le même poëte nous apprend qu'Achille était fils de la déesse Thétis, qu'il avait une armure forgée par Vulcain et des chevaux doués de la parole. Ces dernières circontances sont aussi prouvées que les premières, et si on les rejette tandis qu'on admet les autres, c'est qu'elles choquent la vraisemblance. Il faut toujours en venir à ce signe de certitude.

L'emploi persistant d'un criterium aussi infidèle tient à une erreur généralement accréditée. On suppose que la fable est l'expression poétique de la vérité. Sans doute, la

fiction a toujours pour point de départ un fait réel, mais entre ce fait et la fiction il n'existe pas de rapport nécessaire qui permette de conclure avec certitude de l'un à l'autre. La fable est une conception de l'esprit humain s'efforçant de se rendre compte d'un phénomène mystérieux. Un fait me frappe, et j'en cherche naturellement la cause. Si je suis un esprit critique, habitué à raisonner, familier avec les procédés de la logique, j'attaque le fait par l'induction; j'en analyse toutes les circonstances, et j'arrive à résoudre le problème si je possède les éléments de la solution, ou à déclarer la solution impossible, si ces éléments me font défaut. Si je suis un esprit vif, ignorant, et par cela même poétique, plus prompt à imaginer qu'habitué à réfléchir ; si le phénomène énigmatique me trouble, si je ne dois avoir de repos qu'après la solution du problème, je ne m'en tiendrai pas aux éléments réels insuffisants, j'en ajouterai d'imaginaires et j'en tirerai un solution également imaginaire. Je ne découvrirai pas la vérité, je créerai une fiction. Ainsi procèdent les peuples enfants, et jusqu'à un certain point les peuples civilisés. J'emprunte à M. Grote un exemple remarquable de cette tendance de l'esprit humain, même aux époques réputées les plus positives.

On sait quelle profonde impression produisirent les poëmes de Byron. Admirables par la vérité, l'éclat et l'abondance des descriptions, ils n'offraient qu'un type dramatique uniforme. C'était, sous des noms divers, le même personnage hautain, sombre, affectant le dédain, et dissimulant mal une secrète angoisse; une nature généreuse avec le sentiment d'une déchéance sans remède. Dans ce type superbe et mélancolique, le public s'obstina à reconnaître le noble lord lui-même, et se demanda quel remords caché au cœur de ce fier génie corrompait pour lui les dons du ciel et le poussait au blasphème. Une ar-

dente curiosité s'attacha à chacune de ses œuvres, qui semblaient les lambeaux d'une confession inachevée. Lorsque, après *Childe-Harold*, *le Giaour*, *le Corsaire*, parut *Manfred*, bien des lecteurs crurent posséder enfin le secret que la torture morale faisait jaillir d'un cœur déchiré. Un écrivain plus grand que Byron, le savant et sceptique Goethe, fut un des lecteurs qui découvrirent dans *Manfred* autre chose qu'une fantaisie poétique. Il voulut savoir quels fantômes hantaient Byron sur les glaciers des Alpes. Aussi curieux et plus inventeur que le public, il donna un corps à de vagues soupçons, et imagina l'histoire suivante. Byron, dans toute la fougue de l'âge, aimait une dame de Florence. L'intrigue s'étant découverte, le mari poignarda sa femme, et lui-même fut trouvé mort dans la rue, frappé par une main inconnue, mais facile à deviner. Byron quitta immédiatement Florence, et dès-lors il fut hanté par des fantômes. Le biographe de Byron, Thomas Moore, s'indigne et sourit de l'assurance avec laquelle Goethe, transformant en réalités les fantaisies de l'auteur de *Manfred*, ne craint pas de lui mettre sur la conscience la responsabilité d'un double meurtre. Il démontre sans peine que son récit ne contient pas un mot de vrai. Si Moore ne s'était trouvé pour réfuter à temps la supposition de Goethe, répétée et grossie par d'autres, elle eût passé à l'état de fait incontestable. Ainsi se forme le mythe, même à une époque de complète et hâtive publicité, le mythe qui n'est pas l'embellissement poétique d'un fait réel, mais une fiction explicative d'un phénomène mystérieux. Que l'on juge, par cet exemple, de ce qui a dû se passer dans ces siècles où, l'écriture n'existant pas, la faculté créatrice de l'esprit humain s'exerçait sans limites ni contrôle.

Les critiques grecs, lorsque l'âge des croyances naïves fut passé, se préoccupèrent beaucoup des légendes qui

composaient toute leur histoire primitive, et tentèrent de les reconquérir sur la fable. Ils les transformèrent en les interprétant d'après des systèmes divers, mais également fondés sur le criterium de la vraisemblance. Des textes nombreux attestent la subtilité prodigieuse et aussi la futilité de leurs interprétations. Dans le cas particulier cité plus haut, un scoliaste, désireux de sauver l'honneur de Byron, sans porter atteinte à l'autorité de Goethe, aurait supposé qu'après la découverte de l'intrigue, le mari désolé et la femme repentante s'étaient retirés dans un couvent, et que leur disparition avait donné lieu à la fable de leur mort. Un autre scoliaste, raffinant sur le premier, aurait dit que les deux époux, en s'ensevelissant dans un cloître, étaient en effet morts au monde, morts spirituellement : faute de comprendre l'expression figurée, on avait mis deux meurtres à la charge de Byron. Si ce procédé nous semble ridicule, n'oublions pas que toute l'histoire de la Grèce primitive est basée sur un système d'interprétation analogue. Lorsque l'estimable antiquaire Pausanias imagina que le fameux cheval homérique était une machine de guerre, une espèce de bélier destiné à battre en brèche les murailles d'Ilion, lorsqu'un critique encore plus ingénieux supposa que la ville avait été prise par une troupe de cavaliers sortant d'un bois, ils crurent l'un et l'autre avoir découvert la vérité cachée sous la poésie d'Homère, et firent partager leur illusion à beaucoup de lecteurs, car la crédulité humaine se déplace plutôt qu'elle ne disparaît. Tel ne croit plus au huitième livre de l'*Odyssée*, qui croira aux inepties d'un scoliaste. On rejette bien loin la belle légende de Cadmus semant en terre les dents du dragon, et récoltant une moisson de géants ; on admet volontiers l'hypothèse de Cadmus, marchand phénicien, portant en Grèce une cargaison de dents d'ivoire, et levant, avec le prix de sa marchandise, une troupe de guerriers mercenaires. La fable de la Toison

d'Or excite la pitié du savant, qui se croira dans le vrai en supposant que la Colchide avait des cours d'eau aurifères, et que ses habitants recueillaient le sable d'or sur des toisons. Lisez, si par hasard vous le rencontrez, le petit livre de Palæphatus *sur les choses incroyables*. La lecture n'en sera pas ennuyeuse. L'auteur, très-sérieux et d'autant plus plaisant, démontre à sa manière que toute fable a un fond de vérité, et que, moyennant interprétation, on peut de toute fiction tirer de l'histoire. Il ne reste plus qu'à s'entendre sur la valeur de cette histoire.

Sans doute, d'un ensemble de narrations fabuleuses on peut dégager des résultats historiques. Les légendes sont vraies en ce sens qu'elles nous font connaître un peuple à une certaine période de son développement. L'*Iliade*, avec ses dieux et ses héros, est aussi vraie que le récit de la guerre du Péloponèse, puisqu'elle nous peint les Grecs du temps d'Homère aussi exactement que l'histoire de Thucydide nous représente les Athéniens sous Périclès; elle est vraie à condition qu'on l'accepte telle que nous l'a léguée le génie de la Grèce héroïque dont elle est l'immortelle image. Si on la modifie, on la fausse; si on lui ôte une seule invraisemblance, on lui enlève toute vérité. Supprimez, comme on l'a fait dans de prétendues histoires, les circonstances qui paraissent incroyables aux lecteurs modernes; qu'Achille soit le fils d'une mortelle, qu'Énée ne soit plus le fils d'une déesse, que Diomède ne combatte pas contre les dieux, que Minerve ne pousse plus Pandarus à la trahison et au meurtre, que l'expédition des Grecs contre les Troyens ait un motif plus sérieux que l'enlèvement d'une femme, que sous les murs d'Ilion tout se passe à peu près comme dans un siége du temps de Nicias et d'Alcibiade, au lieu d'un admirable poëme, vous aurez un plat roman, comme l'*Éphéméride de la guerre de Troie*, de Dictys de Crète, et l'*Histoire de la*

*prise de Troie*, par Darès de Phrygie. Vous ne serez pas plus près de l'histoire, vous serez cent fois plus loin de la vérité.

Cette contrefaçon de l'histoire, en ce qui concerne l'antiquité grecque, a dû son long crédit à l'absence de témoignages authentiques. Les modernes, en cela, ont été plus heureux. Forcés, comme les anciens, de traverser une période d'enfance et de barbarie, et héritiers en même temps d'un faible reste de la civilisation antique, ils offrent le phénomène d'un développement poétique qui relègue bien loin l'histoire sans la supprimer entièrement. Les trouvères chantaient, dans de longues épopées, les hauts faits imaginaires des paladins, et les moines inscrivaient dans de sèches chroniques des événements véritables. Si ces chroniques n'existaient pas, si nous étions réduits, comme pour la Grèce primitive, à des documents poétiques, serait-il bien utile de reconstruire les annales du moyen âge avec les poëmes du cycle carlovingien et de la Table ronde, avec l'*Edda*, les *Niebelungen* et le *Romancero?* Singulière histoire, dont les principaux personnages seraient Roland, Renaud de Montauban, Arthur, Perceval, Tristan, Sigurd, Hagen, Dietrich de Vérone, le Cid et Bernard del Carpio, et qui aurait pour événements mémorables la bataille des héros burgondes contre les guerriers d'Etzel, le siége de Paris par les Sarrazins, la prise de Jérusalem par Charlemagne, la défense du saint Graal contre les infidèles, la défaite de Roland par Bernard del Carpio. Dix pages d'un chroniqueur contemporain réduisent au néant cette fantasmagorie. Dix pages de témoignages contemporains, ou simplement authentiques et dignes de foi, nous ne les avons pas sur l'histoire grecque antérieure aux olympiades, nous n'avons pas une ligne. Chez les Hellènes, les prosateurs commencèrent à raconter lorsque, depuis longtemps, les chants épiques avaient

cessé ; on voudrait vainement dissimuler, par l'appareil de l'érudition, ce manque absolu de tout renseignement qui mérite le nom d'authentique. On n'a et l'on ne peut avoir sur la Grèce primitive que des fables ou des hypothèses. Il faut, de toute nécessité, opter entre la mythologie et le roman, un roman de scoliastes et d'érudits. M. Grote a choisi la vérité poétique, n'espérant pas obtenir la vérité historique. Pour lui, l'histoire de la Grèce commence à l'ère des olympiades, c'est-à-dire avec les plus anciens renseignements positifs que les Hellènes nous aient transmis sur eux-mêmes. La période qui précède est de la mythologie.

Après avoir restitué à la fable ce qui appartient à la fable, M. Grote pouvait se croire libéré de ses obligations envers la Grèce primitive, et passer aussitôt à la période suivante. Il n'en a pas jugé ainsi. Persuadé que la mythologie qui représente l'enfance de la Grèce doit tenir une large place dans le tableau du développement de l'esprit hellénique, il a recueilli les fables avec autant de soin que les faits avérés ; mais il n'a point tenté de les expliquer, et il n'a rien emprunté aux systèmes d'interprétation mythologique, qui se sont succédé depuis Evémère jusqu'à Creuzer. Ses uniques autorités sont Homère, Hésiode, les cycliques, les poëtes lyriques. Dans la mythologie il ne voit que la mythologie même. Écrivain d'une civilisation avancée, il redevient le conteur naïf des âges poétiques, et il se garde bien de substituer le radotage de la vieillesse aux rêves merveilleux de l'enfance. Il s'efforce de nous représenter les fables religieuses des Grecs, telles qu'elles apparaissaient aux spectateurs de la première olympiade, aux auditeurs qui se pressaient autour des rhapsodes homériques; et il y réussit, grâce à une combinaison fine et profonde de foi et de scepticisme, de science et de critique. La mythologie, débarrassée de l'épaisse couche de

poussière dont l'avait couverte une érudition mal avisée, et rendue à sa fraîcheur native, nous aide infiniment mieux que les prétendues histoires qu'on nous a données jusqu'ici des premiers siècles de la Grèce, à comprendre les tendances des Hellènes et leurs glorieuses conquêtes intellectuelles. Comme préparation à la lecture d'Hérodote et de Thucydide, Homère vaut mieux que Dictys de Crète, Hésiode que Palæphatus, les fables tirées des poëtes cycliques sont plus utiles que les récits empruntés à la *Panchæa* d'Evémère. La Grèce virile se réfléchit tout entière dans ses sources. Si, par une curiosité imprudente, vous remuez le lit du courant, si vous y cherchez les cailloux et le sable que les siècles y ont déposés, l'onde se trouble et l'image disparaît. Laissez donc couler le large et limpide fleuve de l'épopée. Ses flots divins portent l'esprit hellénique et sauront bien le déposer sur les plages solides où l'histoire le recueillera.

En parlant plus d'une fois déjà de l'esprit hellénique, j'ai nommé le véritable héros de M. Grote. Il s'est particulièrement proposé d'éclairer dans tous les sens, de faire ressortir dans tous les détails l'esprit et le caractère des Grecs. Je vais à son but, lorsque, au lieu de donner un sec résumé d'événements connus, je cherche quels sont les traits caractéristiques originaux de ce peuple, qui a exercé une influence sans égale sur les destinées de l'humanité. Ce qui distingue la race hellénique, ce n'est pas le courage, l'activité, l'intelligence, le génie poétique et artistique, l'aptitude à la civilisation. Non, ces qualités qu'elle possède à un degré éminent se rencontrent, parfois même avec plus d'éclat, chez les peuples qui l'ont précédée. Des sociétés opulentes brillaient en Égypte et en Assyrie, lorsque la nuit de la barbarie couvrait encore la Grèce. Thèbes, Memphis, Ninive, Babylone, étaient de grandes villes lorsque la Grèce n'avait que des villages. Les Grecs em-

pruntèrent aux Phéniciens quelques-uns des organes essentiels de la civilisation : l'art d'écrire, les poids et mesures, les monnaies. Leur industrie rurale paraît insignifiante en comparaison de celle des Égyptiens et des Chaldéens ; leur commerce est peu de chose à côté de celui des Phéniciens. La plaine fertile d'Argos, le riche bassin de la Thessalie excitaient les dédains du voyageur qui avait parcouru la Mésopotamie et visité les prodigieux travaux d'irrigation qui y entretenaient la fécondité. Tandis que les Grecs, dans leurs excursions maritimes, ne dépassaient pas encore les îles de la mer Ionienne, les Phéniciens échangeaient les tissus de l'Inde contre l'ivoire de l'Éthiopie, et allaient chercher l'or au delà du détroit de Calpé, l'étain sur les côtes de la Cornouailles, l'ambre dans la Baltique. Il ne reste rien, sauf des murailles grossières, des édifices que les Grecs construisirent à une époque où les pyramides s'élevaient près de Memphis, où les obélisques se dressaient à Thèbes, où les palais de Ninive étalaient leurs belles et grandioses sculptures. Devant les antiques nations qui se pressaient aux bords du Nil et de l'Euphrate, les Grecs épars sur leurs rivages stériles et dans leurs montagnes étaient comme des enfants nés d'hier. A peine pouvaient-ils remonter à une douzaine de générations, sans rencontrer un Dieu qui bornât leur horizon, tandis que les prêtres égyptiens déroulaient devant Hérodote une liste de trois cent trente rois se succédant, de père en fils, depuis Ménès jusqu'à Mœris, et lui montraient, dans le temple de Vulcain, à Memphis, trois cent quarante et une statues colossales de grands prêtres, dont chacun, jusqu'à Séthos, avait succédé à son père. Et pourtant la civilisation n'est sortie ni de l'Égypte, ni de l'Assyrie ; elle vient de la Grèce. Ce monde éblouissant et gigantesque de l'Orient est immobile : même lorsqu'il s'agite avec les Phéniciens et les Carthaginois, il n'avance pas. Un charme l'enchaîne dans d'in-

franchissables limites. Les Hellènes rompirent le charme; les barrières magiques tombèrent, et l'humanité marcha. Le progrès, quoiqu'on ait beaucoup abusé de ce mot, il faut bien l'employer ici comme le seul exact, le progrès, tel est le bienfait conféré par les Grecs aux autres peuples, bienfait immense, plus précieux que les richesses de Tyr, plus grand que les monuments de Thèbes et de Ninive, bienfait souvent méconnu, tant il fut d'abord insensible, lent à se produire, imperceptible à sa source, humble à ses débuts.

Le progrès est un résultat dont il faut chercher la cause plus haut. Les sociétés orientales déploient une expansion très-riche des facultés spontanées de l'homme, mais une expansion fatale où la liberté et l'individualité ne jouent pas de rôle. Malgré les plus larges acquisitions matérielles et intellectuelles, l'homme ne réfléchit pas sur les produits de ses facultés, de manière à les juger, à discerner ce qu'ils ont de bon, de mauvais, d'incomplet. Chez les Grecs, au contraire, on voit paraître, de bonne heure, une certaine tendance philosophique et critique, la réflexion sur les actes, le jugement dans un but de redressement. Ce fut en eux comme un don naturel et instinctif; ils en eurent du moins la pratique longtemps avant d'en connaître la théorie. Un rare concours de circonstances activa la croissance et l'épanouissement d'une faculté qui appartient à tous les hommes et qui cependant porta, pour la première fois, ses fruits sur le sol de l'Ionie et de l'Attique.

Parmi les circonstances favorables à l'essor de la réflexion, il faut compter d'abord l'absence d'une caste sacerdotale dominante, gardienne vigilante du passé, intéressée à maintenir comme en Perse et sur les bords du Gange l'humanité dans un cercle de formules immuables. En Grèce, dès le temps d'Homère, et bien avant sans doute,

les prêtres ne forment pas une classe à part, supérieure aux guerriers, ou leur disputant la suprématie. On sait l'humble attitude de Calchas devant Agamemnon. Les plus hautes fonctions du sacerdoce sont réparties entre les chefs des guerriers, et se confondent avec la prérogative royale. Les intérêts religieux qui pesèrent toujours d'un poids déterminant sur les actions des Grecs, ne furent jamais la possession exclusive d'une caste, et devinrent de plus en plus le domaine de tous. Ils hâtèrent le développement général au lieu de l'arrêter. Une seconde circonstance qui fortifia la tendance des Grecs vers la réflexion, fut le rôle attribué à la parole dans la conduite des affaires publiques. Le gouvernement de la Grèce héroïque, tel que le représente Homère, c'est la monarchie militaire et patriarcale, absolue; mais non pas à la manière orientale. Le chef qui commande et doit être obéi doit à son tour donner la raison de ses actes. Il s'en explique d'abord au conseil des autres chefs inférieurs, puis à l'assemblée du peuple et des soldats. Bien que le conseil ait simplement voix consultative, bien que l'assemblée puisse approuver ou désapprouver sans que son approbation ou son blâme engagent en rien le chef suprême, celui-ci ne regarde pas moins comme son devoir de rendre compte de ses actions, et de faire appel à l'intelligence et au jugement de ses sujets. Les Grecs s'accoutumèrent ainsi réfléchir sur les affaires publiques, et l'habitude les conduisit à la science du gouvernement.

Les premiers germes d'un développement si fécond eussent peut-être péri étouffés, si les Grecs s'étaient trop vite réunis en un grand État. Leur situation géographique les préserva de ce danger et maintint dans l'isolement les divers groupes de la race hellénique. Les forces individuelles purent croître librement avant d'être entraînées dans une action commune. Il suffit de jeter les yeux sur une carte

de la Grèce, pour voir que la nature a découpé ce petit pays en une multitude de portions indépendantes. Les montagnes se croisent en tous sens, enfermant dans leurs lignes des vallées et des plateaux qu'elles limitent et protégent. La séparation serait même trop fortement marquée, si la mer, s'insinuant dans les anfractuosités de la terre ferme, et jusque dans les intervalles des montagnes, n'établissait entre les diverses vallées une voie de communication facile et toujours ouverte. Dispersées sur un sol peu fertile, mais généralement sain et extrêmement varié, les fractions de la race hellénique grandirent chacune dans leur sphère bornée ; les agrégations qui eurent lieu se firent librement et par un concours mutuel. La simple famille, c'est-à-dire les êtres réunis autour du même foyer, père, mère, enfants, se rattacha à cette famille plus étendue que les Romains appelaient *gens* et qui comprenait tous les êtres issus d'une même lignée, à la maison en un mot. Les maisons les plus immédiatement rapprochées par le voisinage, le culte, les intérêts, formèrent des confréries ou *phratries*. Plusieurs *phratries* se groupèrent dans une tribu, plusieurs tribus eurent leur centre dans une ville. Un pas de plus, et les villes se confondaient dans un État. Mais les Grecs ne franchirent pas cette limite. Le besoin d'unir leurs forces pour une action commune ne les poussa jamais au delà de l'unité politique de la ville. Les villes furent autant d'États, si nombreux qu'on se lasserait à les compter. Des îles aussi petites qu'Amorgos et Péparéthos eurent chacune deux ou trois communautés politiques indépendantes. On devine quel degré d'intensité atteignit l'amour de la patrie, dont l'objet immédiatement présent exigeait des soins continuels. L'existence d'un Hellène se liait si intimement à celle de sa petite ville que les affaires publiques étaient à la lettre ses affaires privées, et qu'il apportait aux unes le même intérêt pas-

sionné qu'aux autres. La préoccupation incessante de la prospérité de sa patrie l'obligeait à s'inquiéter des conditions d'un bon gouvernement. Ainsi se produisirent en Grèce des penseurs systématiques en matière de politique, et, pour le même motif, les systèmes les plus hardis ne dépassèrent pas l'unité de la ville.

L'extrême divisibilité politique fit à la fois la grandeur et la faiblesse du monde hellénique. Sur tous les points de ce petit pays, elle créa des foyers d'action et de pensée, et en laissa périr beaucoup faute d'aliments. Elle accrut les forces individuelles et les condamna à s'user à des labeurs mesquins. Les Grecs, trop intelligents pour ne pas voir le mal, trop amoureux de l'indépendance pour y appliquer un remède efficace, eurent recours à d'ingénieux palliatifs. Ils tentèrent de constituer une communauté générale sans porter atteinte à l'autonomie de chaque ville. Leur conseil amphyctionique eut l'apparence, sinon la réalité d'un pouvoir central. Des jeux solennels réunirent à des époques fixes les représentants de toutes les tribus helléniques, et les garanties dont on les entoura leur donnèrent le caractère d'institutions nationales et religieuses. Une sorte de trève de Dieu força les villes de suspendre leurs querelles meurtrières dans les mois qui précédaient ou suivaient les jeux. Les deux communes qui présidèrent tour à tour aux fêtes olympiques, Pise et Elis, frappèrent les contrevenants d'énormes amendes, et les villes les plus puissantes, Sparte, Athènes se soumirent à un privilége accepté comme un droit général. Dans l'organisation des jeux, de même que dans le conseil amphyctionique, on discerne l'ébauche d'une confédération, mais les Grecs en restèrent à l'ébauche. Des circonstances étrangères ou intérieures, les guerres médiques, la prédominance d'Athènes et de Sparte amenèrent à plusieurs reprises une alliance entre les diverses villes, et chaque fois le faisceau se rompit. L'ex-

périence qui montra aux Grecs que leurs périodes d'union momentanée avaient été des époques de grandeur, ne les rendit pas plus sages. Ils tenaient trop à leur indépendance pour l'aliéner, même dans un but d'utilité générale reconnue. La force seule les y contraignit. Chaque fois qu'une fédération passagère réunit les petits États grecs, elle s'opéra par l'intervention d'une ville qui, devenue plus puissante que les autres, leur imposa l'action commune à laquelle celles-ci se dérobaient. A l'époque où commence l'histoire grecque, il n'était pas facile de prévoir quelle ville saisirait la suprématie. Pour agir fortement les unes sur les autres, les tribus helléniques étaient encore trop occupées du travail de transformation intérieure qui les fit passer de la monarchie à la démocratie.

Dans la société que représente Homère, le gouvernement est triple. A la base se trouve la démocratie sans pouvoir, mais non sans influence; au-dessus le conseil des grands, l'aristocratie; au-dessus encore, la royauté. Cinq siècles plus tard la royauté a disparu; les priviléges de l'aristocratie ont été amoindris ou supprimés, la démocratie déjà puissante est à la veille d'un triomphe complet. Entre ces deux limites, entre la société d'Homère et la société d'Hérodote, entre la royauté et la démocratie, se placent comme transition la période des poëtes lyriques et des sept sages, l'oligarchie et la tyrannie.

La royauté patriarcale s'effaça peu à peu, absorbée par l'aristocratie. Sans révolution violente, le gouvernement d'un petit nombre remplaça le pouvoir d'un seul. L'impulsion donnée ne s'arrêta pas où l'aristocratie aurait voulu la fixer. Au-dessous du petit nombre, le grand nombre, le peuple, avait aussi des intérêts à faire valoir, des droits à revendiquer. Plié à l'obéissance, il n'aurait jamais conquis le pouvoir, s'il n'avait rencontré des défenseurs et des chefs dans la classe dominante. Mais l'aristocratie, en détruisant

la royauté, avait renversé la barrière opposée aux ambitions privées, et ouvert une lice où les audacieux se précipitèrent. Parmi les grands qui exerçaient en commun l'autorité suprême, il s'en trouva d'assez hardis pour vouloir ressaisir le sceptre enlevé aux rois. L'obstacle à leurs projets était dans l'aristocratie, ils l'abaissèrent; leur plus puissant moyen d'action était dans les intérêts du grand nombre, ils les prirent en main. Presque toutes les villes virent s'élever de ces défenseurs du peuple qui, par le peuple, devinrent souverains. On les nommait démagogues tant qu'ils aspiraient au pouvoir suprême, tyrans lorsqu'ils l'avaient obtenu; deux mots qui ne correspondent plus aux idées modernes, et dont le sens varia même chez les anciens. Le démagogue du temps de Pisistrate était un chef militaire, du temps de Périclès un chef de l'opposition. Les tyrans qui s'emparèrent de la souveraineté, dans les siècles postérieurs aux guerres médiques, détruisirent des démocraties; les tyrans qui régnèrent avant cette époque ne furent terribles qu'à l'oligarchie. Périandre symbolisait la tyrannie en abattant les épis qui s'élevaient au-dessus des autres. Clisthène, l'ancêtre du grand fondateur de la démocratie athénienne, enleva aux trois nobles tribus doriennes leurs magnifiques noms légendaires d'Hylleis, Pamphiles, Dymanes, et leur imposa les outrageantes dénominations de Sangliers, Anes et Porcs. Les tyrans, portés au pouvoir par leur génie audacieux et des intérêts puissants, donnèrent aux villes une impulsion vigoureuse, frappèrent les vieilles aristocraties, appelèrent le grands nombre à la vie politique et préparèrent le règne de la démocratie. Phidon à Argos, Clisthène à Sicyone, Périandre à Corinthe, Pittacus à Mitylène, Polycrate à Samos, Pisistrate à Athènes, travaillèrent, en sens divers, à l'œuvre de la civilisation. Par eux, l'essor fut donné au commerce, à l'industrie, aux beaux-arts, à la culture intellectuelle; par eux, fut

solidement constituée l'unité politique de la ville. Leur tâche terminée, ils disparurent admirés et maudits, laissant une mémoire détestée de l'oligarchie qu'ils avaient élevée et qui ne voulait plus de maîtres, des philosophes qui voyaient dans leur règne le triomphe de la violence, du peuple qui y voyait une abolition de sa souveraineté. La haine de la tyrannie devint le lieu commun le plus rebattu et le plus énergique, le plus usé et le plus vivace de l'esprit hellénique. Cependant, l'ère des tyrans avait été une phase nécessaire et féconde ; mais elle ne pouvait être que passagère. Des États qui ne dépassaient pas l'étendue d'une ville n'avaient pas besoin d'un pouvoir unique. L'institution monarchique était démesurée pour leurs courtes dimensions. De bonnes lois municipales leur suffisaient jusqu'à ce qu'ils en vinssent à se grouper autour d'un seul centre. Or, les Grecs se refusèrent toujours à l'unité fédérale. Deux villes essayèrent vainement tour à tour de les y amener par la contrainte; au lieu d'unir le monde hellénique, elles le déchirèrent par leur sanglante rivalité. Ces deux villes sont Athènes et Sparte; la scène est préparée pour les recevoir, il est temps qu'elles y paraissent.

Sparte et Athènes se présentent aussitôt à l'esprit comme les deux termes d'une antithèse. L'une est la stabilité même, l'autre change sans cesse. Sparte donne tout à l'État, Athènes à la liberté individuelle. Un contraste aussi frappant s'explique-t-il, comme on l'a prétendu par la diversité des races? Sparte est-elle le type de la race dorienne, du génie dorien, du *dorisme*, suivant l'expression d'Ottfried Müller, tandis qu'Athènes représente les Ioniens ou l'*ionisme*. Cette manière de fonder l'histoire sur l'ethnographie est fort à la mode aujourd'hui, mais M. Grote goûte peu les attrayantes nouveautés de la science historique contemporaine. Il s'en tient froidement à l'observation des faits, et les faits, du moins dans ce cas particulier, ne fournissent

pas d'arguments en faveur de la théorie des races. Corinthe, la ville du commerce, du luxe et des courtisanes, était dorienne aussi bien que la simple, rude et guerrière Sparte. Beaucoup de ces ilotes que les Spartiates montraient à leurs fils comme le type de l'abrutissement étaient de même race que leurs maîtres insolents. Jamais, chez les Grecs, les mots de Doriens et d'Ioniens n'eurent le sens précis que nous leur donnons aujourd'hui. Ils s'appliquaient dans les colonies de l'Asie Mineure, par exemple, à des fédérations politiques indépendantes de l'idée de race. Les douze villes de la confédération ionienne d'Asie contenaient des Minyens, des Arcadiens pélasgiques, des Doriens, enfin des peuples de toutes les parties de la Grèce. Il serait donc peu profitable de recourir à l'ethnographie pour expliquer les différences que présentent la condition et le développement de Sparte et d'Athènes; on en trouvera plus sûrement les causes dans les circonstances contraires qui présidèrent à leur formation et à leur croissance.

Deux troupes de Doriens mêlés à des Étoliens descendent des montagnes de la Grèce continentale, traversent le golfe de Corinthe et s'avancent dans le Péloponèse, en suivant le cours de l'Alphée, qu'elles remontent jusqu'à sa source. Là, une des deux troupes s'arrête, et fonde autour de Sténiclaros l'État de Messénie. L'autre pénètre un peu plus loin, atteint les sources de l'Eurotas, et s'établit aux bords de ce fleuve, dans un groupe de cinq villages qui formait la ville de Sparte. Les Doriens de la Messénie s'allient à la population achéenne, au sein de laquelle les ont conduits les hasards de l'émigration; leur caractère se modifie vite au contact de tribus plus civilisées, et des mœurs plus douces succèdent à leurs rudes coutumes de montagnards. Les Doriens de Sparte prennent un autre parti. Établis dans une haute vallée, admirablement protégée par la nature, très-facile à défendre, et d'où ils peuvent

s'élancer sur les villes voisines, ils ne sentent pas la nécessité de se fortifier par une fusion avec le peuple conquis, et, pouvant se passer d'auxiliaires, ils ne veulent que des sujets. Les vieux détenteurs du sol, les Achéens, en gardent une partie, et continuent de se gouverner par leurs propres lois, à condition qu'ils seront des vassaux fidèles; les ilotes, depuis longtemps attachés à la glèbe ou au service domestique, passent sous des maîtres plus durs, et les Spartiates, malgré leur petit nombre, s'isolent fièrement au milieu de la population vassale et servile dont ils sont les souverains. Pour conserver la domination, il faut qu'ils soient les plus forts, quoique les moins nombreux. Toutes leurs institutions tendent donc à ce but unique : concentrer la force dans leur caste. La vie du Spartiate se passera sous les armes, car le jour où il les laisserait tomber, elles seraient ramassées par des sujets mécontents et des esclaves exaspérés. Les conquêtes seront la condition de son existence, car s'il n'employait pas ses ilotes et ses sujets à l'asservissement des étrangers, il aurait à craindre des troubles intérieurs. Puisque les armes sont ses seuls instruments, puisque la guerre est son occupation forcée, que sera son éducation, sinon l'exercice des armes et l'apprentissage de la guerre? Il n'a que deux choses à apprendre, se battre et commander. Ses esclaves cultivent les champs pour lui, pour lui ses sujets font le commerce, exercent des métiers, s'instruisent dans les lettres et les arts; les armes à la main, il règne. Sparte fut à l'origine et resta toujours une oligarchie militaire. Depuis qu'il quittait, à l'âge de sept ans, la maison de sa mère, jusqu'au moment où la vieillesse le forçait au repos, le Spartiate n'était que soldat. Si l'on osait employer une expression moderne, on dirait qu'excepté en temps d'expédition il vivait toujours à la caserne.

La même nécessité qui avait fait des Spartiates une caste

de soldats en fit le peuple le plus conservateur de la Grèce, et le seul qui pratiquât l'égalité. Cette oligarchie de huit à neuf mille hommes, placés au milieu de multitudes d'esclaves et de sujets, n'avait pas de plus grand danger à craindre que des discordes causées par l'ambition et l'inégalité. Une expérience, probablement longue et douloureuse, révéla aux Spartiates le péril et les moyens de le conjurer. Seuls parmi les Grecs, ils conservèrent la royauté, qui, fondée sur le droit divin (leurs rois descendaient d'Hercule, et par Hercule de Jupiter), ne blessait pas le sentiment de l'égalité, et dérobait le pouvoir suprême aux convoitises privées. En maintenant la royauté, ils la réduisirent au commandement de l'armée, et confièrent la direction des affaires à un conseil de trente membres et à cinq éphores. Ils évitèrent soigneusement ces luttes de paroles qui excitent les passions. Les lois, préparées par le conseil, étaient soumises à l'assemblée, qui n'avait pas le droit de les amender, et qui les acceptait ou les rejetait sans discussion préalable. Enfin, ils trouvèrent un préservatif énergique contre l'ambition en retranchant des hautes magistratures les priviléges qu'elles confèrent d'ordinaire, l'éclat extérieur et l'opulence. Excepté pour l'obéissance qu'exige la discipline militaire, les Spartiates furent parfaitement égaux, et le nom d'égal fut le titre distinctif des membres de cette confrérie militaire. En sortant de la caste des égaux, le Spartiate ne s'élevait pas, il se dégradait; il perdait, en cessant d'en faire partie, ses droits politiques. Les égaux vivaient dans leur fraternité de couvent et de caserne, partagés en sections, mangeant aux mêmes tables, payant la même cotisation. Si, par suite de la mauvaise gestion de ses affaires ou pour toute autre cause, un égal ne pouvait plus payer sa contribution, il était exclu de la table, de la confrérie, et descendait dans la classe des sujets.

On croit généralement que Lycurgue établit l'égalité des biens entre les Spartiates, et leur défendit d'aliéner leurs lots. M. Grote prouve d'une manière irréfragable que le partage égal et l'inaliénabilité des terres, inconnus d'Hérodote, de Thucydide, d'Isocrate, de Platon, d'Aristote n'existèrent jamais. Où était en effet la nécessité de ces deux mesures ? Il y avait un si médiocre avantage à augmenter sa fortune, de si terribles inconvénients à la perdre, que les mutations de propriétés, par ventes ou par achats, devaient être fort rares. Un égal n'avait pas les moyens d'acquérir des richesses qui n'auraient rien changé à son genre de vie. Il n'en était pas de même pour les femmes. Le plus ou moins de fortune influait sensiblement sur leur position, et comme à la longue la fortune va où la sollicitent des intérêts puissants et continuels, les richesses tendirent à s'accumuler entre les mains des femmes. Ce fut une des causes qui leur assurèrent une condition sociale unique dans l'antiquité.

Les hommes, vivant toujours hors de la maison, laissaient les femmes maîtresses absolues au logis. Elles dirigeaient les travaux domestiques, et gouvernaient les esclaves. Pour les préparer à ce rôle sérieux, le législateur voulut que les jeunes filles reçussent une éducation virile. Leur vie ne se passait point à l'ombre du gynécée. Formées par la gymnastique, elles paraissaient librement en public, chantaient et dansaient aux fêtes religieuses, et assistaient aux exercices des jeunes gens qui attendaient de leur approbation un encouragement et une récompense. Cette manière de vivre ne nuisait pas à leur beauté et donnait à leurs allures une hardiesse qui choquait les idées athéniennes. « O très-chère Laconienne, dit une femme d'Athènes dans la *Lysistrata* d'Aristophane, salut, Lampito ; que ta beauté resplendit, ô ma très-douce ! Quelles belles couleurs ! quel corps ferme ! tu étranglerais un taureau. »

Voilà un compliment qui sent l'épigramme. D'autres poëtes, moins admirateurs des Spartiates qu'Aristophane, adressèrent aux Laconiennes des épigrammes sans compliments, et de graves, historiens ont recueilli comme autant de faits avérés les plaisanteries du théâtre athénien sur les coutumes de la grande ville rivale. Un Oriental, un Turc d'avant la réforme, transporté à Londres ou à New-York, et témoin de la liberté accordée aux jeunes filles, reviendrait, je n'en doute pas, avec d'étranges idées sur les mœurs anglaises et américaines. Il n'y avait pas bien loin d'Athènes à Sparte, mais la différence des mœurs mettait entre les deux villes une distance énorme. L'Athénien, habitué à voir les honnêtes femmes de son pays vivre soigneusement enfermées dans leurs maisons, n'en sortir qu'avec une suite d'esclaves et enveloppées d'une robe traînante, apprenait avec étonnement et indignation que dans une ville grecque, des femmes de condition libre couraient les rues en robe courte, très-courte, si l'on en croit cette mauvaise langue de Plutarque, et, avant comme après le mariage, conversaient familièrement avec les hommes sans que les parents y trouvassent à redire. Nous n'avons pas les mêmes raisons de nous scandaliser que les respectables bourgeois de l'Attique. L'importance accordée aux femmes, le respect, le culte dont elles étaient l'objet, nous étonnent sans nous indigner. N'est-il pas agréable, au contraire, de rencontrer chez les rudes Doriens de l'Eurotas des sentiments chevaleresques ignorés des Athéniens, qui, trahis par la fortune sur plus d'un champ de bataille, se consolaient de leurs défaites en se moquant de leurs vainqueurs. Il faut tout avouer cependant, ce culte n'était pas désintéressé. Les femmes possédaient une grande partie des richesses, et le Spartiate pauvre, sur le point d'être exclu de la caste des égaux faute d'un patrimoine suffisant, et ne pouvant en acquérir un par le commerce et l'industrie,

n'avait de ressource que dans un bon mariage. De plus, l'oligarchie, qui ne se recrutait pas dans les classes inférieures, et qui prévoyait qu'elle périrait par la diminution progressive de ses membres, avait fait du mariage une obligation sacrée. La pire note à Sparte était de rester célibataire. Pensez si les jeunes héritières étaient recherchées. Comme leur nombre ne répondait pas toujours à celui des prétendants, cette disproportion amena une coutume si singulière que l'on ose à peine l'indiquer. Une femme spartiate put légalement avoir plusieurs maris ; quatre ou cinq frères, trop pauvres pour fournir chacun aux frais d'un ménage, n'eurent quelquefois qu'une seule femme. Cette révoltante coutume semble tout d'abord donner raison aux sarcasmes effrontés des comiques athéniens et aux méchants propos de Plutarque; mais je ne passe pas si vite condamnation sur les mœurs de la ville de Lycurgue. Comme les meilleures lois ne produisent pas tous leurs effets en bien, les plus détestables institutions ne produisent pas tous leurs effets en mal. La vertu et la chasteté peuvent jusqu'à un certain point résister aux coutumes qui en sont les plus destructives. Une argumentation directe à ce sujet serait peut-être difficile, j'aime mieux prendre un détour. Un poëme indien raconte que la belle Draopadi fut insultée par un guerrier qui lui arracha ses vêtements. Il allait lui enlever son dernier voile, lorsque Draopadi invoqua Vichnou. Par l'intervention du dieu, le voile grandit à mesure que le brutal guerrier le retirait, et toujours l'étoffe miraculeuse entourant la jeune femme la déroba aux regards du ravisseur. Cette pure et charmante fiction ne déparerait pas une légende chrétienne, et pourtant l'héroïne dont Vichnou préserve la pudeur, la chaste Draopadi, est la femme commune des cinq fils de Pandou. Je laisse le lecteur tirer la morale de l'apologue, et je reviens aux Spartiates. De quelques faits qu'il faut bien admettre,

puisqu'ils sont attestés par Xénophon et Polybe, je me garderai de conclure avec beaucoup d'historiens que la communauté des femmes existait dans la législation de Lycurgue. Non assurément, pas plus que la communauté des biens. Mais les Spartiates avaient sur le mariage des idées qui ne sont pas les nôtres, qui n'étaient pas celles des Athéniens et qui tenaient à un état social exceptionnel.

Entre tant d'anomalies, la législation de Lycurgue en présente une qui fut la conséquence des autres, c'est sa longue durée. La constitution des Doriens de l'Eurotas était si étrange et si logique à la fois, tous les membres de ce corps extraordinaire se rattachaient si fortement l'un à l'autre, qu'on ne pouvait réformer un point sans renverser tout le reste. Être comme ils étaient ou n'être pas, fut la loi de ce séminaire de soldats. Immuables au dedans, conquérants au dehors, telle fut leur destinée. L'histoire raconte au prix de quels travaux ils l'accomplirent en partie, et comment ils finirent par la manquer.

On éprouve une vive sensation de soulagement, lorsqu'on passe du prodigieux tour de force de l'oligarchie spartiate au libre et naturel développement de la démocratie athénienne. Grâce au ciel, nous laissons derrière nous les flancs escarpés du Taygète, et nous abordons en Attique. Sur une longue bande de terre baignée par deux mers, attachée par son côté le plus large à la Grèce continentale, regardant à l'Est les îles de l'Archipel et les rivages de l'Asie, à l'Occident, les côtes du Péloponèse ; sur un sol aride, qui força ses habitants à chercher des ressources dans l'industrie, plusieurs bourgades eurent l'idée de se réunir en confédération, et formèrent une ville assez puissante pour n'avoir rien à craindre des villes voisines. La sécurité, en leur permettant de ne pas s'occuper exclusivement de la guerre, adoucit leurs mœurs, et la nécessité de régler les intérêts communs de la fédération les habitua à la discus-

sion publique de leurs affaires. Placée comme un lieu de refuge entre le continent et le Péloponèse, entre la Grèce et l'Asie, l'Attique reçut fréquemment des étrangers, s'intéressa à leur sort, les protégea contre la violence, les garda sur son territoire ou veilla à leur établissement sur le riche littoral de l'Asie. Ce courant d'étrangers, qui appartenaient à toutes les tribus helléniques, dépouilla Athènes de l'esprit exclusif des villes grecques, et lui communiqua un mouvement progressif. Par contre-coup, la complexité de la condition politique des Athéniens, et la mobile diversité de leurs mœurs les obligèrent à se rattacher à des points fixes. Sparte n'avait pas de lois écrites, tant elle comptait sur la puissance des coutumes traditionnelles. Le peuple de l'Attique, sentant que l'absence d'une législation publique favorisait l'arbitraire de la caste des Eupatrides, qui exerçaient la souveraineté et dispensaient la justice, demanda la rédaction d'un code. Dracon en fut chargé. Les Athéniens, jugeant plus tard au point de vue des mœurs nouvelles, le vieux code de Dracon, depuis longtemps tombé en désuétude, le regardaient comme une législation barbare; il n'en constitua pas moins, lorsqu'il fut promulgué, un adoucissement et un progrès; il mit des limites à l'arbitraire, bien plus barbare, de l'Aréopage oligarchique, et ouvrit la voie à la plus humaine, à la plus équitable des législations antiques. Son plus grand tort fut d'être insuffisant, et de ne pas porter remède à des maux qui menaçaient la confédération athénienne d'une ruine prochaine. Les habitants de l'Attique ressentaient alors les souffrances d'une transition douloureuse entre leur passé agricole et leur avenir industriel et commercial. Par la suite, ils trouvèrent, dans la fabrication et l'échange des produits manufacturés, une large compensation à la pauvreté de leur sol, mais en attendant que leurs rapports avec les peuples voisins eussent pris de l'exten-

sion, il leur fallait vivre de l'agriculture, ressource précaire surtout pour les petits propriétaires. Ceux-ci, accablés de dettes qu'aggravait l'énormité des intérêts, n'avaient nulle pitié à attendre de leurs créanciers, les Eupatrides, détenteurs du droit de justice et de la force publique. Il en résulta de cruels abus de la part de la classe souveraine, un malaise affreux parmi les cultivateurs, et bientôt des dissensions intestines. Quand la position devint intolérable, quand la guerre sociale fut sur le point d'éclater entre les débiteurs et les créanciers, entre le peuple et l'oligarchie, les deux partis cherchèrent un médiateur et le trouvèrent dans Solon, ce sage aimable, ce judicieux et ferme magistrat, qui, en donnant à son pays une législation nouvelle, garda du passé tout ce qui ne faisait pas absolument obstacle à l'avenir d'Athènes.

Les circonstances avaient mêlé dans cette ville plusieurs races, laissé subsister l'aristocratie en lui enlevant le caractère exclusif de caste, et abaissé les barrières infranchissables qui, à Sparte, séparaient les habitants; la nature du sol avait forcé les habitants à se tourner du côté de l'industrie et du commerce; leur position géographique leur en fournissait les moyens. Les intérêts industriels et commerciaux dominaient donc à Athènes, comme les intérêts militaires à Sparte, et ils marquèrent de leur empreinte une constitution moins étrange et beaucoup plus originale que celle de Lycurgue. Les chronologistes comptent moins de trois siècles entre Lycurgue et Solon, mais les législations qui portent leurs noms semblent séparées par des milliers d'années. A Sparte, l'aptitude politique se fondait uniquement sur les priviléges héréditaires de la caste conquérante; Solon, au contraire, ne tint aucun compte des droits héréditaires des Eupatrides, et répartit l'aptitude politique entre tous les Athéniens, mais inégalement et selon la fortune de chacun. Plus tard, on supprima les

distinctions de cens, et on put le faire sans inconvénient, parce que les droits politiques, même accordés à tous, ne tombaient que sur des propriétaires. L'Athénien le moins favorisé de la fortune possédait plusieurs esclaves, et la plus complète des démocraties anciennes ne connut jamais le plus redoutable élément des sociétés modernes, le paupérisme. Solon maintint sagement la limite du cens, comme une échelle mobile destinée à faire passer le peuple de l'oligarchie à la démocratie. Il ne toucha pas aux institutions consacrées par le temps et respecta les prérogatives de l'Aréopage en lui donnant pour contrepoids le conseil des quatre cents, qui préparait les lois, convoquait et dirigeait les assemblées, et veillait à l'exécution de leurs décrets. Dans sa réforme économique il fut plus hardi, parce qu'un mal plus grave réclamait un remède énergique. Voyant la petite propriété écrasée d'hypothèques, beaucoup de cultivateurs vendus comme esclaves ou menacés dans leur liberté, il annula les contrats dans lesquels le débiteur avait emprunté sur sa personne ou sur sa terre, et supprima la contrainte par corps. Comme indemnité pour les riches qui perdaient leurs créances hypothécaires, il éleva d'un peu plus d'un quart la valeur des monnaies. La quantité d'argent qui, avant lui, valait soixante-treize drachmes, en valut cent. Ces mesures furent acceptées des deux parts comme un compromis équitable. Lorsqu'on songe à d'autres remèdes proposés, tels qu'un remaniement général de la propriété et le partage égal des terres, on admire à la fois la modération et la hardiesse de Solon. Il ne songea pas à régler pour toujours la fortune, comme on essaya vainement de le faire à Sparte, il la mit à flot par un vigoureux effort, et l'abandonna aux instincts industriels et commerciaux des Athéniens. Un peuple où chacun travaille et doit au travail seul ce qu'il possède, ne fait pas bon marché de la propriété, et ne la soumet pas volontiers aux règlements

arbitraires de l'État ; un peuple commerçant n'est pas disposé aux altérations de monnaies, qui jettent le trouble dans les transactions commerciales. Le parti que prit Solon, dans un cas de suprême nécessité, ne fut jamais imité. Aucun peuple ne mit plus de bonne foi que les Athéniens dans le titre de ses monnaies, aucun ne respecta autant la propriété et les contrats. Tandis qu'à Sparte, comme à Rome, le remaniement des propriétés et leur répartition plus équitable entre les citoyens, devinrent l'objet d'ardents désirs exploités par les factions, jamais les Athéniens ne connurent cet espoir insensé, ou s'ils le connurent, ce fut par les utopies de l'école de Socrate et par les bouffonneries de leur théâtre comique. En général, ils évitèrent d'introduire l'État dans les transactions particulières, et laissèrent à chacun son initiative et sa responsabilité.

La législation de Lycurgue enfermait les citoyens dans un cadre inflexible, et les y maintenait par une discipline rigoureuse. Athènes livra à leur libre essor les facultés individuelles qui, en se développant, forcèrent le cadre politique à s'élargir. De là, dans ses institutions, un mouvement continu, une extension dans le sens démocratique, qui n'amena aucun désordre. De la législation de Solon à celle de Clisthène, de celle de Clisthène à celle d'Aristide, de celle d'Aristide à celle de Périclès, il y eut progrès sans rupture, quatre réformes et pas une révolution; et à travers ces réformes successives, un accroissement constant de population, de bien-être, de gloire militaire, d'éclat littéraire et artistique. Des institutions si flexibles douèrent les Athéniens d'un admirable élan en tout genre, au lieu que les Spartiates s'enfoncèrent de plus en plus dans leur routine. La violence qu'ils faisaient à la nature humaine produisit certainement de grandes choses. Leur vigueur, concentrée sur un seul point, acquit une force irrésistible. Leurs rivaux plièrent devant cette caste guerrière, qui

poussait au combat des troupes de sujets et d'esclaves, dont une discipline de fer avait fait des soldats excellents, inférieurs seulement à leurs maîtres. Un moment ils virent la Grèce à leurs pieds, et épouvantèrent le grand roi; mais ce moment fut court. A peine étaient-ils arrivés au faîte de la puissance que tout leur manqua à la fois. Une seule défaite les brisa, et fit évanouir le miracle de leur existence. Ils tombèrent pour ne plus se relever, quand Épaminondas, vainqueur à Leuctres, les eut rejetés dans la vallée de l'Eurotas, et eut placé comme une sentinelle, aux défilés du Taygète, la Messénie ressuscitée.

Athènes eut aussi ses victoires. Elle combattit avec un infatigable dévouement pour le salut de la Grèce, et en sauvant la Grèce à Marathon, à Salamine, elle préserva l'avenir de la civilisation occidentale. Elle eut sa période de domination sur les autres Grecs, domination généralement équitable et bienfaisante. Accablée sous le désastre de son expédition de Sicile, elle se releva et tint tête à la Grèce confédérée; atteinte d'une nouvelle défaite à Ægos Potamos, elle se releva encore, et redevint la première puissance hellénique; frappée de nouveau à Chéronée, et cette fois au cœur, elle ramassa ce qui lui restait de forces et livra aux Macédoniens le dernier combat de l'indépendance grecque. Elle tomba, mais sans disparaître, et, ne pouvant plus gouverner la Grèce, elle continua d'éclairer le monde. Les Spartiates vaincus, s'attachant avec une morne opiniâtreté aux débris de leurs institutions, vécurent oubliés derrière leurs rochers; les Athéniens, contraints d'obéir à des maîtres, conquirent leurs vainqueurs à la civilisation. Effacez Sparte de l'histoire, et vous n'effacez rien d'essentiel. Vous supprimez de très-nobles exemples de dévouement à la patrie, vous enlevez au tableau des races helléniques des touches sombres et sublimes qui contribuent à son harmonie, mais, à un point de vue général, l'huma-

nité n'aura rien perdu. Effacez Athènes, et vous éteignez la plus grande lumière intellectuelle qui ait brillé sur le genre humain. Aussi Sparte a-t-elle laissé un souvenir plus puissant que sympathique. L'admiration qu'on ne peut lui refuser est mêlée de répulsion, tandis qu'Athènes nous attire et nous charme. Rien chez elle ne nous est étranger. Nous nous réjouissons de ses victoires, nous pleurons sur ses défaites; nous sommes fiers de ses qualités et honteux de ses fautes, comme si elles nous étaient personnelles. La ville de Périclès, de Phidias et de Platon est la seconde patrie de l'homme civilisé.

Je ne m'étonne pas de la préférence de M. Grote pour une ville qui fut le cœur et l'intelligence de la Grèce, et dans son tableau si flatteur de la démocratie athénienne, je reconnais plus souvent l'impartialité d'un juge que la complaisance d'un panégyriste. Il ne rejette pas systématiquement les accusations élevées contre les Athéniens, il les examine sévèrement et les convainc presque toujours d'erreur ou d'exagération. L'ingratitude si souvent reprochée au peuple à l'égard de ses grands hommes est ramenée à ses justes proportions et à ses causes naturelles. L'ostracisme paraît ce qu'il était réellement, un moyen de mettre fin à l'interminable rivalité de deux hommes d'État également puissants, une mesure qui ne portait atteinte ni à la fortune ni à la dignité de celui qui en était l'objet. Les redditions de comptes exigées des généraux, et qui leur furent quelquefois fatales, mettaient les sujets d'Athènes à l'abri des exactions et des violences dont les chefs spartiates accablaient impunément leurs vassaux. L'acte qui pèse le plus lourdement sur la mémoire d'Athènes, la condamnation à mort des généraux vainqueurs aux Arginuses est, pour la première fois, éclairé sur tout les points. Les Athéniens eurent le tort de céder à leur indignation contre l'impardonnable négligence des généraux qui avaient

laissé périr, faute de secours, leurs blessés et une partie de leurs équipages. Aveuglés par ce sentiment, qu'exaspéra encore un malheureux concours de circonstances, ils violèrent leurs propres lois, protectrices vigilantes de la vie des accusés. Ce fut à coup sûr un déplorable égarement, mais quel peuple n'a pas de pareilles erreurs dans son histoire ?

J'aimerais à citer d'autres rectifications d'opinions trop légèrement accréditées, au sujet de Miltiade, par exemple, brillant aventurier, ancien tyran au service de la Perse, et qui conquit plus facilement la gloire que l'estime; de Thémistocle, ambitieux plein de génie, mais perfide et rapace, qui se prit misérablement dans ses propres intrigues; de Cléon, habile et hardi représentant de la démocratie, mort pour son pays et poursuivi devant la postérité par deux ennemis acharnés, Thucydide et Aristophane; d'Aristophane lui-même, grand poëte dont on a voulu faire un excellent citoyen, un estimable défenseur du bon vieux temps et des bonnes vieilles mœurs, et qui eut toute l'honnêteté requise pour être le plus insolent, le plus menteur, le plus licencieux et le plus amusant des pamphlétaires; mais ce serait peu conforme à la méthode de l'auteur, qui procède par récits suivis et enchaînés, non par tableaux et groupes. Au lieu de détacher de cette trame continue de grands épisodes tels que la guerre du Péloponèse, la retraite des Dix-Mille, l'expédition de Timoléon en Sicile, je consacrerai les dernières pages de cette étude à des faits moins saillants, mais d'une portée plus générale.

Je l'ai déjà dit, le héros de M. Grote, c'est le génie grec, progressif au milieu de nations stationnaires, capable de réflexion et de critique, et prenant possession de lui-même par une suite d'efforts raisonnés. Nous l'avons vu surgir, puissant et splendide, des conceptions spontanées

de la poésie épique. Nous touchons à l'heure mémorable où il arriva à la pleine conscience de ses facultés, et à la méthode qui doit présider à l'étude des faits intellectuels. Dans l'intervalle, sur ce plan lumineux qui va d'Homère à Socrate, se distribuent les grands initiateurs de la pensée, les poëtes, depuis Hésiode jusqu'à Euripide; les philosophes, depuis Pythagore jusqu'à Parménide; les législateurs, depuis Lycurgue jusqu'à Périclès; tous ceux qui, réveillant les facultés dormantes de la nature humaine, se passèrent de l'un à l'autre et entretinrent de leur souffle ce flambeau de la réflexion que le fils de Sophronisque plaça dans le sanctuaire de l'âme.

Avant d'éclairer son objet immédiat, qui est l'homme, le flambeau agité par des mains audacieuses avait égaré ses lueurs sur l'ensemble des choses et plongé au sein de l'infini. L'esprit grec, dans son premier élan, produisit de vastes systèmes dont la grandeur absolue nous étonne sans nous instruire, mais qui fournirent de riches aliments à la réflexion. Au-dessous de ces conceptions du monde idéal, le monde social grandissait et réclamait une plus large part d'instruction. Si la science, au lieu de se répandre sur la société entière, restait enfermée dans un cercle d'initiés, elle courait risque de s'épuiser en d'inutiles et grandioses spéculations, et l'esprit hellénique pouvait se perdre comme la pensée indienne, dans les vagues régions de l'infini, pleines de rêves et de ténèbres. Heureusement les Grecs n'abandonnèrent pas la science à une caste; la démocratie ne reconnut à personne le droit exclusif au savoir, et l'artisan d'Athènes montra pour les faits intellectuels la même curiosité que le philosophe de profession. Des hommes se trouvèrent pour satisfaire cet ardent désir de savoir, et répartir entre tous le trésor de connaissances lentement amassé par les générations précédentes. On les appela sophistes, et un préjugé qui re-

monte jusqu'à l'antiquité a fait de leur nom une injure. Les attaques contre leur enseignement vinrent de deux points opposés. Les partisans de l'ignorance (il y en avait même à Athènes) les accusèrent de corrompre la jeunesse; les théoriciens réformateurs de l'école de Socrate méprisèrent leurs leçons comme pratiques et vulgaires. Le premier de ces reproches retomba sur Socrate lui-même, le second est l'exagération d'un fait vrai. Les sophistes ne furent pas créateurs. Ils n'ajoutèrent rien aux spéculations des philosophes qui les avaient précédés, ils ne devancèrent pas les théories platoniciennes, ils ne découvrirent pas le principe supérieur que Socrate appliqua à l'examen des hypothèses de Pythagore, de Parménide, d'Empédocle; mais à force de manier la science qu'ils distribuaient à leurs élèves, ils en constatèrent les côtés faibles; en l'expliquant, en la soumettant aux objections, en la défendant contre les attaques, ils fabriquèrent l'instrument que Socrate retourna contre eux; ils assouplirent par une habile gymnastique les esprits que Socrate disciplina à la vraie philosophie. Malgré des services aussi importants, Socrate et Platon ne pardonnèrent pas aux sophistes d'accepter l'ordre de choses établi, et de préparer les jeunes gens aux fonctions publiques. Platon, admirable et systématique théoricien, dont les opinions sur la morale, la politique, la religion, la science, forment un ensemble harmonieux et éminemment original; Platon, également contraire à la démocratie, à l'oligarchie et au despotisme, ne pouvait exempter les sophistes d'une proscription qui atteignait les poëtes et les hommes d'État. D'après lui, comme d'après son maître, le gouvernement d'Athènes était absurde. Ses grands hommes ne lui avaient donné que des remparts, des vaisseaux, des finances, toutes choses futiles. Apprendre aux jeunes gens à devenir des politiques habiles, comme Cimon et Périclès, était un ensei-

gnement vain. Les utopistes modernes, les Saint-Simon, les Fourier, ne montrent pas un plus extrême dédain des hommes d'État de leur temps que Socrate et Platon n'en témoignent à l'égard des généraux et des orateurs qui travaillèrent à la grandeur d'Athènes ; le haineux mépris des socialistes pour l'économie politique égale à peine celui de Socrate pour l'enseignement des sophistes. La postérité a bien voulu accepter son jugement, sans en rechercher les motifs ; elle a condamné les sophistes sur son avis, comme elle a proscrit la mémoire de Cléon sur le témoignage de Thucydide et d'Aristophane, oubliant qu'Athènes prospéra sous l'administration de Cléon, et que de l'école des sophistes sortirent les maîtres de la parole attique, les immortels modèles de l'éloquence. Socrate lui-même oubliait que les sophistes avaient déblayé les avenues de sa philosophie et défriché le champ où germa sa parole. Mais il était naturel que le maître de Platon ne rendît pas justice aux disciples de Zénon d'Elée. Le créateur de la science nouvelle ne pouvait apprécier impartialement les propagateurs de la science ancienne. Quelle mince figure faisaient leurs nouveautés superficielles en face de sa profonde originalité ! En lui l'esprit grec, dépouillé de quelques-uns de ses brillants attributs, atteignit dans les autres le plus haut point de perfection. Socrate est, dans toute l'énergie du terme, une intelligence réfléchie. Il sent de bonne heure la nécessité de se rendre compte des choses. Avant d'agir, il veut savoir le pourquoi de son action ; il en scrute les précédents et en déduit les conséquences. Ce brusque temps d'arrêt, qui n'est que l'avertissement de la réflexion, il ne le rapporte pas à une faculté humaine, il le prend pour une inspiration divine. A voir les autres Athéniens accepter, sans examen préalable, des opinions convenues, les répéter avec une ferme assurance et y conformer leur conduite, il éprouve

la surprise d'un homme clairvoyant jeté au milieu d'une troupe d'aveugles qui marcheraient hardiment sans se douter de leur cécité. L'ignorance le choque moins que l'assurance imperturbable des ignorants. De là son procédé philosophique, qui n'est pas la réfutation directe, ou l'enseignement dogmatique, mais l'interrogation, l'ironie (le mot grec signifie *interrogation*). Arrêter doucement au passage un de ces sophistes qui se prétendent parfaitement instruits parce qu'ils ont puisé largement dans la science courante, l'interroger avec une respectueuse admiration sur une des choses qu'il croit le mieux savoir, le prier de la définir, lui faire ensuite développer sa définition, la suivre dans toutes ses conséquences jusqu'à ce que l'interlocuteur éperdu s'aperçoive qu'il ne sait ce qu'il dit; telle est la méthode de Socrate, c'est la lutte de la réflexion, de la critique contre les préjugés. En s'attaquant à l'irréflexion présomptueuse de ses concitoyens, Socrate croyait fermement remplir une mission divine; il le crut surtout lorsque la Pythie l'eut proclamé le plus sage des hommes. Sa sagesse, disait-il, consistait à ne pas se croire sage, c'est-à-dire à porter le doute raisonné là où les autres s'aventuraient avec une précipitation étourdie. Il vit avec une rare sagacité que l'objet immédiat de la pensée n'est pas l'ensemble des choses, le monde physique dont les grands philosophes spéculatifs, Xénophane, Empédocle, Parménide avaient vainement tenté la conquête. Lui aussi, dans sa jeunesse, s'était beaucoup occupé de théories sur l'univers. Mais à un esprit difficile en matière de preuves, la science physique, telle qu'elle existait alors, devait paraître une science désespérée; aussi l'abandonna-t-il entièrement. Les dieux, selon lui, se sont réservé le secret de la nature; vouloir le pénétrer est impie et inutile. Il fonda donc sa philosophie sur la connaissance de l'homme, et lui assigna pour but pratique le bonheur. Il voulut que

l'homme apprît à se connaître et arrivât ainsi à se bien conduire. Pour lui le bien et le mal se réduisirent à la connaissance et à l'ignorance. Théorie vraie, mais incomplète et qui explique la tendance utopiste de la philosophie de Socrate en ce qui concerne la politique. Si le bien est la connaissance, si le mal est l'ignorance, s'instruire est le premier devoir de celui qui aspire à se conduire; savoir est l'obligation indispensable de quiconque entreprend de conduire les autres. Dès lors une ville où la décision des affaires appartient à ceux qui ne savent pas, à la foule ignorante, ne peut-être que fort mal gouvernée. Socrate conçoit l'art de diriger les hommes comme un métier, le plus difficile de tous et qui, plus que tout autre, exige un lent apprentissage. Remettre au sort la distribution des magistratures lui paraît aussi absurde que si parmi des passagers on tirait au sort à qui conduirait le navire, au lieu de confier le gouvernail à un pilote expérimenté. Pour ce motif, il repousse la démocratie, l'oligarchie et la monachie héréditaire. Son idéal est un roi philosophe comme le Cyrus de la *Cyropédie*. Malheureusement, il y a loin de l'idéal à la réalité, et si les sociétés ne devaient obéir qu'à des magistrats philosophes, elles risqueraient de n'être jamais gouvernées. Voilà ce que la fine et hardie intelligence de Socrate se refusait à comprendre. L'ignorance de ses concitoyens par rapport à leur conduite privée lui semblait monstrueuse, combien plus monstrueuse relativement à la chose publique. Il s'efforça de les en convaincre, de les en faire rougir, d'éveiller dans un coin de leur cerveau la véritable science, la connaissance de soi, le connais-toi toi-même, de la féconder, de la développer, et enfin de l'en tirer comme la sage-femme, c'est le terme consacré, retire l'enfant du sein maternel. Il faudrait se permettre les métaphores précises de Platon pour bien exprimer cette lente et complexe opération. Celui qui

l'accomplissait avec une dextérité sans égale faisait une œuvre neuve et féconde, mais douloureuse pour ses interlocuteurs, périlleuse pour lui-même. Il est dangereux de passer sa vie à démontrer aux autres qu'ils ne savent ni ce qu'ils disent, ni ce qu'ils font.

Ce n'était ni le seul ni le plus grave inconvénient de son procédé philosophique. Après avoir révolté l'amour-propre de ses auditeurs, il souleva encore contre lui l'autorité paternelle et les intérêts religieux. Dans son ardeur de prosélytisme, il s'adressait plus volontiers aux jeunes gens qu'aux hommes mûrs. Chez ceux-ci, il trouvait la place encombrée de préjugés, tandis que les premiers lui offraient un champ vierge propice à la nouvelle culture. Il se plaisait donc à rassembler autour de lui des jeunes gens, qui sortaient de ses entretiens beaucoup plus sages que les vieillards, et peu disposés à les respecter. Lorsque Aristophane représente Philippide, au sortir d'une leçon de Socrate, battant son père et lui prouvant, par un argument sans réplique, qu'il a eu raison de le battre, il met en scène, avec une grotesque et odieuse exagération, le dédain trop réel de quelques disciples de Socrate pour leurs parents, peu instruits des finesses de la dialectique. Si les pères de famille avaient plus d'une raison de ne pas aimer les doctrines de Socrate, les hommes religieux ne manquaient pas de prétextes pour les proscrire. Socrate se plaçait en dehors de la religion, non pas contre elle, il est vrai, mais au-dessus; il se prétendait l'objet d'une révélation particulière complétement indépendante du culte officiel et des rites consacrés. Bien qu'il montrât envers les dieux une foi vive, et, je crois, sincère, il n'en était pas moins à leur égard dans une position différente de celle des simples croyants. De même en politique. Il ne fut pas un séditieux; il remplit noblement son devoir de soldat à Delium et à Potidée, plus noblement son devoir de magistrat le jour

où il refusa de mettre aux voix la proposition illégale qui condamnait à mort les généraux vainqueurs aux Arginuses. Jamais il ne conçut la pensée de violer la loi politique, pas plus que la loi religieuse de son pays. Mais, en insistant à tout propos sur le vice radical de la démocratie, il appelait le mépris sur le gouvernement d'Athènes. Ce qu'il ne faisait pas lui-même, ses disciples pouvaient l'oser. Il se pouvait qu'un jeune homme, formé à ses entretiens, et se croyant le chef philosophe destiné à gouverner la ville, la bouleversât dans l'espoir de la régénérer. Alcibiade et Critias, ces deux brouillons qui avaient si détestablement employé leurs talents, n'étaient-ils pas ses disciples préférés? Quand on songe à toutes les haines privées, religieuses, politiques, qui durent s'accumuler sur la tête de Socrate, on ne s'étonne pas qu'il en ait été accablé; on se demande plutôt comment ses concitoyens le laissèrent, pendant quarante ans, accomplir tranquillement sa mission. Jamais novateur ne jouit d'une aussi longue tolérance. Si elle eut une fin, ce fut dans des circonstances qui atténuent beaucoup le blâme qui en a rejailli sur les lois et les juges d'Athènes.

La ville venait d'échapper à une ruine complète, et saignait encore de la tyrannie des trente, lorsque Anytus, Mélitus et Lycon, conformément à la loi qui abandonnait à chaque citoyen le droit de poursuite réservé chez nous au ministère public, affichèrent sous le portique de l'archonte-roi une accusation contre Socrate, comme coupable d'introduire dans l'État de nouvelles divinités et de corrompre la jeunesse; ils requéraient la peine de mort. L'accusation suivit son cours, et arriva devant une dicasterie, c'est-à-dire devant un certain nombre de citoyens, formant un jury de jugement. Socrate se défendit avec l'assurance hautaine et dédaigneuse d'un homme qui obéit à une inspiration céleste, et qui, au prix de la vie, ne céde-

rait rien de ses doctrines. Il ne s'excusa pas auprès de ses juges, il leur fit la leçon. Il leur déclara que sa mission était le plus grand bienfait que les dieux eussent jamais accordé aux Athéniens, et qu'aucune décision ne l'obligerait à y renoncer. Malgré ce discours, qu'un tribunal athénien pouvait seul écouter avec patience, Socrate ne fut déclaré coupable qu'à la faible majorité de six voix. Restait l'application de la peine. Ce point encore était remis à la décision du jury, qui optait entre la peine requise par l'accusation et celle que proposait l'accusé lui-même. Socrate dut dire à quelle peine il se condamnait. S'il se fût infligé l'exil, la privation des droits civiques, ou une forte amende, nul doute que même la moins grave de ces pénalités n'eût été admise par la dicasterie. Mais il répondit qu'au lieu de mériter un châtiment, il devrait être nourri au Prytanée, le plus grand honneur que l'on pût accorder à un citoyen. Cependant, pour se conformer à la loi, il se condamna à l'amende dérisoire d'une mine, puis, sur les instances de ses amis désolés de cette bravade, il porta le chiffre de l'amende à trente mines. La dicasterie accepta la peine proposée par les accusateurs.

En étudiant toutes les circonstances de ce mémorable procès, M. Grote est arrivé à la conviction que Socrate chercha la mort. Il avait soixante-dix ans ; ses forces physiques et intellectuelles, jusque-là intactes, pouvaient déchoir. Renoncer au genre de vie qu'il avait mené depuis sa jeunesse, aux entretiens philosophiques, aux libres discussions, lui semblait impossible ; mieux valait mourir. Depuis longtemps il avait fait taire cet enfant qui s'effraye au dedans de nous à l'approche du trépas, suivant l'expression de Platon. La maladie qui aurait torturé son corps, et peut-être altéré son intelligence, lui paraissait mille fois plus redoutable que la potion de ciguë qui glaçait lentement le corps sans troubler la sérénité de l'esprit. Il courut donc au martyre

comme au plus beau dénoûment d'une belle vie, et par malheur les Athéniens se prêtèrent à ce noble entraînement. On parlait un jour à Guillaume III de la nécessité d'imposer silence à un théologien séditieux qui ne cessait de braver l'autorité royale et de provoquer la sévérité de la loi : il répondit en haussant les épaules : « Il s'entête à être martyr, eh bien ! il ne le sera pas. » Il ne faut point attendre cette froide résolution d'une assemblée, même éclairée et tolérante. Les Athéniens, qui pendant près d'un demi-siècle, avaient laissé Socrate philosopher librement, n'eurent pas le suprême bon sens de lui refuser la gloire du martyre.

La philosophie de Socrate est le couronnement du génie héllenique, sa plus haute expression. Pour qu'elle s'épanouît et portât ses fruits, le ciel ménagea à la Grèce une dernière période de prospérité. Sortie brisée de sa lutte contre la ligue du Péloponèse, la ville de Solon guérit ses blessures grâce à sa puissante vitalité, et espéra un retour de fortune qui ne se fit pas attendre longtemps. La domination brutale, inintelligente et égoïste des Spartiates, le traité honteux par lequel ils placèrent la Grèce sous la suzeraineté de la Perse, excitèrent l'indignation générale, et lorsque Thèbes eut donné le signal de la résistance, ils virent réunis contre eux les peuples qu'ils avaient menés à l'assaut d'Athènes ; ils furent vaincus et se réfugièrent farouches dans leurs montagnes, ne voulant plus rien être dans un pays où ils ne pouvaient être tout. Dans cette crise, les Athéniens se conduisirent avec autant de patriotisme que de bon sens. Malgré les plus justes griefs, ils se refusèrent au plaisir d'écraser leurs anciens rivaux, et, après avoir aidé les Thébains à s'affranchir, ils les empêchèrent d'abuser de la victoire. Alors s'établit une sorte d'équilibre comme la Grèce n'en avait jamais connu. La civilisation s'étendit plus également sur les villes rendues à l'indépen-

dance. La philosophie et l'histoire propagèrent un esprit de panhellénisme qui, avec le temps, aurait abouti à une confédération politique. Athènes, dont les autres villes ne redoutaient plus la force matérielle, s'enrichit par le commerce et régna par les lettres et les arts. Sa littérature, où la dialectique, les discussions morales et intellectuelles avaient toujours tenu tant de place, se tourna de plus en plus vers l'observation et l'étude des faits. A la sève bouillante du printemps, à l'ardeur de l'été, succédèrent l'éclat plus doux et la riche maturité de l'automne. Ce fut une belle journée d'arrière-saison qui eut son matin brillant et limpide dans Platon, son midi dans Aristote et Démosthène, et qui s'éteignit sur le calme et suave génie de Ménandre. Cette arrière-saison qui passa si vite, emprunte un charme inexprimable à sa brièveté même. Les Grecs commençaient à peine à jouir de la clémence du ciel, lorsque souffla du nord le vent violent qui allait tout ravager. Onze ans après la bataille de Leuctres, le futur destructeur de l'indépendance hellénique, Philippe, monta sur le trône de Macédoine.

Philippe fut un de ces souverains qui, comme Pierre le Grand et Frédéric, semblent créer un peuple parce qu'ils découvrent et emploient énergiquement les forces que ce peuple recèle. Il trouva la Macédoine insignifiante et la laissa maîtresse du monde grec. Sous l'impulsion de ce chef entreprenant, actif, qui usait sans scrupule des armes de la civilisation contre la civilisation même, un peuple dans toute la vigueur de la barbarie heurta une nation amollie et apathique. Le résultat était facile à prévoir. Le génie d'un homme retarda seul le dénoûment inévitable. Le seul adversaire digne de Philippe fut Démosthène, rival malheureux et plus grand que son vainqueur. Sa vie se consuma dans une lutte désespérée contre la fatalité des événements et la faiblesse de ses concitoyens. On ne saurait montrer plus de bon sens, de prévoyance, de

fertilité d'esprit, de suite dans les idées, d'habileté pratique, un plus magnifique et plus juste sentiment des devoirs des Athéniens envers eux-mêmes et les autres Hellènes, que ce sévère et sublime orateur dont la raison passionnée est restée l'idéal de l'éloquence. Mais les circonstances furent plus fortes que son génie; il succomba, et sa patrie avec lui.

Des historiens modernes ont contesté la légitimité de sa cause. Ils ont prétendu qu'investi par le libre suffrage des Grecs d'une suprématie dont les Athéniens et les Spartiates s'étaient successivement emparés, Philippe en avait usé dans l'intérêt et pour la gloire de la confédération. Cet étrange sophisme, à peine spécieux, ne soutient pas l'examen, et se dissipe devant l'exposé impartial des faits. L'établissement de la puissance macédonienne en Grèce fut une conquête et en eut toutes les conséquences. Les vainqueurs de Chéronée n'étaient pas de la même race que les vaincus. S'ils subirent à la surface l'influence du peuple soumis, ils en exercèrent sur lui une plus profonde. En détruisant son indépendance politique, ils atteignirent mortellement sa fécondité intellectuelle. Sans doute l'esprit grec continua de produire; mais au fond la source était tarie, le courant ne se renouvelait plus. Les œuvres nouvelles se multiplièrent indéfiniment sans rien ajouter aux créations anciennes. Du jour où elle subit le joug étranger, la Grèce perdit vite son originalité. Son histoire était close. M. Grote n'a pas voulu pousser son récit plus loin. Quand la conquête accomplie par Philippe a reçu de son fils la consécration de la gloire, quand les Grecs ont laissé échapper les dernières chances favorables que leur offraient la mort d'Alexandre et les querelles de ses lieutenants, l'historien pose la plume et se détourne avec tristesse du spectacle d'une décadence irrémédiable.

Considérée à ce point de vue, la marche merveilleuse

d'Alexandre de l'Hellespont à l'Hyphase n'appartient pas directement à l'histoire grecque, et ne s'y rattache que par son contre-coup sur un pays dont elle consomma la ruine. Aussi occupe-t-elle relativement moins de pages dans le livre de M. Grote que la retraite des Dix-Mille. La raison en est simple : la retraite des soldats de Cléarque et de Xénophon mit en relief les traits distinctifs de la race hellénique, qui n'a rien à démêler avec l'invasion victorieuse des Macédoniens à travers le vaste empire des Perses. L'expédition d'Alexandre ne fut nullement une guerre nationale pour les Grecs, et leurs véritables intérêts se trouvaient du côté de Darius plutôt que dans le camp des Macédoniens. Je sais qu'Alexandre, après le passage du Granique, envoya aux Athéniens trois cents panoplies choisies dans le butin et qu'il les consacra à Minerve avec cette inscription : « Alexandre, fils de Philippe, et les autres Hellènes offrent cette part des dépouilles des barbares de l'Asie. » Je sais aussi qu'un simulacre de vote libre avait investi Alexandre du commandement en chef des forces fédérales; mais il ne faut pas se laisser abuser par les mots. Il y aurait plus que de la complaisance à regarder comme une union libre la suprématie fondée sur le champ de bataille de Chéronée et sur les ruines de Thèbes, et à prendre pour des victoires grecques les combats du Granique, d'Issus et d'Arbelles. Autant vaudrait dire qu'Eckmühl et Wagram sont des victoires nationales pour les Allemands, parce que dans ces deux journées les troupes de la confédération du Rhin combattirent sous les ordres de Napoléon. La comparaison est même inexacte en ce sens que les victoires de Napoléon agrandirent la Saxe et la Bavière aux dépens de la Prusse et de l'Autriche, tandis que les conquêtes macédoniennes asservirent la Grèce sans aucune compensation. Dans cette prétendue armée de la confédération hellénique, pas un Hellène n'avait de commande-

ment. Si Alexandre lui-même descendait de la noble famille des Héraclides, il avait reçu un sang singulièrement altéré par le mariage de ses ancêtres avec des femmes macédoniennes, thraces, illyriennes. En lui, le fond de barbarie native perçait à travers la couche artificielle de civilisation, et sous l'élève d'Aristote on retrouvait vite le fils de l'atroce et indomptable Épirote Olympias. Les Athéniens pouvaient-ils reconnaître un compatriote dans le despote oriental qui signala son avénement par le meurtre de plusieurs membres de la famille royale, qui plus tard fit tuer ou tua de sa main ceux de ses lieutenants qui lui portaient ombrage, et ordonna de mettre en croix les médecins coupables de n'avoir pu guérir Éphestion?

M. Grote, qui dans son livre s'est constamment placé au point de vue du peuple dont il écrivait l'histoire, ne pouvait, en finissant, devenir infidèle à sa méthode. Ne regardant l'expédition d'Alexandre que comme un épisode, il l'a reléguée au second plan. Lui qui avait consacré près de trois volumes à la guerre du Péloponèse, il a pensé qu'un demi-volume suffisait à la conquête de l'Asie. Ce parti pris a certainement déconcerté les lecteurs. D'excellents juges, très-bien disposés d'ailleurs pour lui, ont trouvé que son dernier volume n'était pas digne des précédents. Je ne puis être de cet avis. Aucune des qualités qui distinguent les onze premiers volumes ne manque au douzième, et je n'ose blâmer la ferme résolution d'un esprit qui s'enferme stoïquement dans ses limites, résiste à l'attrait du plus admirable sujet que les événements aient préparé à un historien, et se contente de tracer une esquisse du magnifique tableau évoqué par le nom seul d'Alexandre. Les campagnes du fils de Philippe, si habilement conçues et si vaillamment exécutées; cette longue marche audacieuse et prudente, depuis l'isthme de Corinthe jusqu'à l'extrémité du Pundjab; le caractère du jeune conquérant

avec ses accès de fureur et ses élans de bonté, et au milieu de tant d'actes empreints de la déraison d'un barbare, ce noble amour de la civilisation, cette ardente aspiration vers les grandes choses; son génie militaire, puissante combinaison de l'héroïsme d'Achille et de l'art profond d'Épaminondas; les mœurs de tant de peuples divers; le spectacle des vieilles sociétés endormies s'éveillant brusquement au bruit des pas du Macédonien; et, comme résultat dernier, la Grèce tuée sur son propre sol, mais renaissant dans la vallée du Nil, sur les bords de l'Oronte, et jusqu'au pied de l'Himalaya; l'esprit grec tari à sa source, violemment enlevé de son lit et dispersé sur le continent asiatique, afin que l'inerte Orient devînt fécond; cette carrière si rapide et qui traça sur le monde un sillon ineffaçable : voilà le tableau que M. Grote a vu briller devant lui, et dont il s'est détourné. Je crois qu'il a sagement agi. L'écrivain qui avait exposé avec tant de talent et d'originalité le développement progressif du génie hellénique et la grandeur d'Athènes, ne pouvait être l'historien d'Alexandre. Au lieu d'user ses forces à une tâche qui ne convenait pas à ses habitudes d'esprit, il a bien fait de les réserver pour un travail qu'il nous promet sur la philosophie grecque au quatrième siècle avant l'ère chrétienne.

Si imparfaite que soit cette revue de l'ouvrage de M. Grote, elle donne, je l'espère, une idée exacte des qualités de l'auteur, et laisse entrevoir celles qui lui manquent. M. Grote est un grand critique en histoire, je dirais un grand philosophe, si l'on n'avait trop souvent appelé du nom de philosophie de l'histoire un composé de lieux communs et de déclamations, qui n'est ni de la philosophie ni de l'histoire. M. Grote est un grand critique, mais il manque d'un don sans lequel l'historien est incomplet : il manque de la faculté poétique. Il excelle à se transporter par la pensée dans le lieu où les événements se sont produits; il

ne s'y replace pas en imagination. Il les fait comprendre, il ne les fait pas voir. Il retrouve les véritables traits des personnages défigurés par le temps, il ne leur rend pas la couleur et le mouvement de la vie. Au lieu de livrer son lecteur au courant d'une narration rapide, il le conduit par la main sur un sol encombré de débris; il l'associe à ses recherches, le met de moitié dans ses fouilles, lui explique comment la vérité ensevelie sous des couches successives d'erreurs, s'est altérée au point de devenir méconnaissable, et par quels procédés on peut lui restituer sa forme première; il le force de tenir fortement la chaîne qui lie les effets aux causes, et l'oblige à tirer des circonstances passées toutes les leçons qu'elles contiennent. Préoccupé surtout dé lui épargner les faux pas, il se garde bien de le mener trop vite ou de l'éblouir par l'éclat pittoresque du style. Son récit, impartial, malgré les préférences marquées de l'auteur, et froid en dépit de la vivacité de ses opinions, a les lenteurs scrupuleuses, la marche calculée d'une dissertation. Je ne blâme pas M. Grote d'avoir suivi cette austère méthode, puisqu'elle est neuve, féconde, et parfaitement appropriée à son genre d'esprit, mais je ne puis m'empêcher de remarquer combien elle s'éloigne de l'art naïf d'Hérodote, de l'art profond de Thucydide, combien elle est opposée à la manière des anciens.

J'ai dit tout le bien que je pense du livre de M. Grote, je ne dissimulerai pas l'impression dernière que me laisse ce bel ouvrage. Pendant que je lisais ces douze volumes avec un intérêt qui m'a rendu facile l'effort d'une si longue lecture, mon esprit s'est reporté constamment vers les tableaux pleins de grâce et de force où le génie hellénique s'est peint lui-même. Derrière les pages un peu ternes de l'écrivain anglais, je voyais resplendir les poëmes d'Homère, les histoire d'Hérodote et de Thucydide, les mémoires de Xénophon. La lumière qui émanait des œuvres

antiques, tombant sur les récits de l'historien moderne, en colorait les détails, en animait les personnages. Les correctes mais froides images des grands hommes de la Grèce, rangées dans ce livre comme dans un musée, reprenaient la chair et le sang des vivants. A mesure que j'avançais dans ma lecture, la vision se faisait plus distincte, et l'évocation était achevée longtemps avant que j'eusse atteint le douzième volume. Le passé m'était devenu présent, et je me mêlais familièrement à la foule pressée sur les vaisseaux de Thémistocle, ou attentive aux discours de Périclès. Cette évocation, je la devais à M. Grote, mais indirectement. Son ouvrage seul ne l'eût pas produite; il l'avait préparée, et c'est beaucoup. S'il ne contient par la formule magique, il nous révèle où elle se trouve, et nous enseigne les moyens de nous en servir. Il ne nous dispense pas de lire les auteurs originaux, il nous apprend à les lire. Je le dis, sans croire le déprécier, c'est moins une histoire de la Grèce qu'un admirable commentaire des anciens, un commentaire inséparable désormais des chefs-d'œuvre qu'il explique, et qui partagera leur immortalité.

15 juillet 1858.

---

# M. GLADSTONE.

(*Studies on Homer and the Homeric Age*, by the Right hon. W. E. GLADSTONE, D. C. L. M. P. for the university of Oxford, 3 vol. in-8°. Oxford, 1858.)

J'ai ouvert avec une vive curiosité le livre qu'un homme d'État éminent de l'Angleterre vient de consacrer au plus grand des poëtes grecs. Trois volumes sur un sujet remué dans tous les sens et peut-être épuisé par une culture assidue de vingt siècles, sur un nom qu'une immense admiration enveloppe depuis l'antiquité et dérobe à la nouveauté de l'éloge et à la possibilité du blâme, sur Homère enfin : de la part d'un érudit de profession, un travail de si longue haleine étonnerait; mais qu'un orateur politique, activement mêlé aux affaires de son pays, un ministre d'hier, aujourd'hui (1) administrateur suprême d'une république placée sous le protectorat de l'Anglèterre, se soit réservé, dans l'intervalle de ses hautes fonctions, au sein des luttes parlementaires, le temps de revenir aux études de sa jeunesse, et de soumettre l'*Iliade* et l'*Odyssée* à une minutieuse analyse; qu'une plume qui s'était fatiguée à dresser le budget du Royaume-Uni se soit trouvée prête à fournir une carrière de dix-sept cents pages sur les poésies populaires de la Grèce antique; c'est un rare spectacle, un événement littéraire. De toutes les additions destinées à

(1) *Aujourd'hui*, c'est-à-dire en décembre 1858. Aujourd'hui (mars 1863) M. Gladstone est chancelier de l'Échiquier.

grossir la liste des ouvrages inspirés par les poëmes homériques, celle-ci est la plus inattendue.

J'ajoute qu'elle est une des plus considérables. On peut, en bien des points, être d'un autre avis que le très-honorable représentant de l'université d'Oxford ; on peut rejeter sa thèse comme téméraire et ses argumments comme insuffisants, on ne peut nier qu'il ait rendu un service important à la mémoire d'Homère et aux lettres anciennes. Ce qu'il faut reconnaître ici tout d'abord, indépendamment du mérite du livre, c'est l'excellence de l'exemple. Dût-on ne rien admettre des théories de M. Gladstone sur la mythologie d'Homère et le sens moral de l'*Iliade*, on sera forcé de s'arrêter longtemps avec lui sur un des plus nobles problèmes offerts à la pensée humaine. Lorsqu'un homme d'État se distrait des plus grandes affaires pour exposer les idées et commenter les paroles d'un poëte qui vivait il y a trois mille ans, on aurait mauvaise grâce à ne pas secouer soi-même la lourde préoccupation des intérêts matériels qui nous détourne de ces hautes et pures spéculations. On y revient si on les a quittées ; si on ne les a pas négligées, on s'y attache avec une ardeur nouvelle. Ceux surtout qui ont voué à Homère un culte familier, qui l'étudient sans cesse et ne croient jamais l'avoir assez étudié, qui voudraient tout comprendre de son œuvre, et déplorent l'obscurité encore répandue sur plus d'un endroit, avec quelle reconnaissance ils accueilleront cette vaste tentative d'interprétation ; avec quelle avidité ils s'engageront dans la lecture de ces trois volumes, incertains de ce qu'ils vont apprendre, biens certains d'apprendre beaucoup d'un esprit aussi supérieur que M. Gladstone.

L'illustre écrivain tient une place distinguée dans l'histoire contemporaine de l'Angleterre. On le sait ; mais je ne crains pas de le rappeler. Quelques lignes sur l'auteur feront mieux apprécier l'ouvrage. On verra mieux par quelle

succession naturelle d'idées, le chancelier de l'Échiquier du cabinet de lord Aberdeen, le futur haut-commissaire de la reine Victoria dans les îles Ioniennes, s'est mis au rang des scoliastes d'Homère.

Fils d'un riche négociant de Liverpool et brillant élève de l'université d'Oxford, M. Gladstone avait ving-trois ans lorsque le patronage du duc de Newcastle le fit entrer à la chambre des communes, au mois de décembre 1832. Des années d'orageux débats s'étaient closes par la victoire des whigs, qui n'avaient qu'à rester unis pour s'assurer une longue possession du pouvoir. Le parti tory, privé de la faveur publique, écarté du gouvernement, semblait atteint à sa racine et mortellement blessé par la réforme électorale. A ce parti impopulaire et vaincu, M. Gladstone associa sa fortune naissante et dévoua son talent. Les tories espérèrent en lui leur plus ferme soutien. Dans ce fils d'un opulent industriel qui arrivait à la chambre des communes précédé de sa célébrité universitaire, et qui appliquait aux questions économiques et sociales une activité si intelligente, ils saluèrent un autre Robert Peel plus ardent, plus résolu à protéger les priviléges de l'Église, de l'aristocratie et de la royauté contre les envahissements de la démocratie. M. Gladstone mettait au service des idées conservatrices le zèle que la jeunesse déploie plus souvent contre elles, et ses convictions politiques se couronnaient et s'éclairaient d'un christianisme fervent. Il souffrait de voir l'État s'isoler de l'Église, affecter à son égard la neutralité, et ne lui accorder qu'une part plus large de la bienveillance banale concédée aux sectes dissidentes, il eût voulu que la souveraineté laïque se fît l'auxiliaire de l'orthodoxie religieuse, et que le pouvoir temporel s'unît à l'autorité spirituelle dans une action puissante et harmonieuse. Ces généreux sentiments, plus dignes toutefois d'un théologien d'Oxford que d'un homme d'État pratique, lui inspirèrent

un livre remarquable sur les rapports de l'État avec l'Église. M. Gladstone a depuis modifié sa théorie : il serait inutile de démontrer qu'elle n'est point faite pour notre époque ; il sera plus intéressant de signaler dans ce premier ouvrage les traits caractéristiques qui reparaissent dans les *Études sur Homère.* L'auteur s'arrête volontiers aux côtés majestueux de son sujet, et les amplifie encore par l'imagination. Au lieu de s'appuyer fortement sur la réalité et de s'élever de fait en fait jusqu'à des considérations générales, il crée une théorie magnifique à laquelle il ramène de force les faits particuliers ; il attribue à la tradition une autorité qui n'appartient qu'à l'histoire ; l'habileté de son argumentation dissimule la faiblesse de ses preuves, et son insinuante éloquence laisse à peine apercevoir l'absence de la critique. Les années n'ont pas affaibli en M. Gladstone l'amour des grandioses et spécieux systèmes, mais elles ont émoussé la vivacité de son prosélytisme religieux et fait brèche dans ses idées conservatrices. L'esprit du siècle, positif et remuant, a pénétré et assoupli son austère intelligence Quand l'avénement du parti tory, en 1841, le fit passer de l'opposition au pouvoir, d'abord comme vice-président, puis comme président du bureau du commerce, il dut sacrifier aux exigences de sa position une partie de son bagage d'Oxford. Ce ne fut point le seul sacrifice que l'esprit du temps réclama de lui. A la fin de 1845, sous la menace de la disette, sir Robert Peel ne crut pas devoir résister aux cris des villes manufacturières qui demandaient la libre importation du blé, et prit l'initiative d'une mesure plus redoutable (on le croyait du moins), pour une aristocratie de grands propriétaires, que la réforme de 1832. Dans cette crise, qui amena la dissolution du parti tory et rendit pour six ans le pouvoir aux whigs, M. Gladstone ne suivit pas les purs conservateurs. Il adhéra à la politique novatrice de sir Robert Peel, et re-

nonça au siége parlementaire que le duc de Newcastle lui avait confié dans une autre espérance. L'université d'Oxford le dédommagea bientôt de cette perte en le choisissant pour son représentant. M. Gladstone s'est maintenu depuis dans cette nuance intermédiaire qu'on a appelée le parti peelite. Il entra dans le ministère de coalition de 1853 ; il en sortit en 1855, quand la situation réclama une politique plus tranchée. Aujourd'hui ses anciens amis les purs conservateurs, eux-mêmes bien changés, ont ressaisi le pouvoir ; il n'a pas voulu le partager avec eux, mais il ne leur a pas refusé l'appui de sa sagesse dans une circonstance difficile. Les îles Ioniennes s'agitent contre le protectorat de l'Angleterre ; leur état est assez grave pour exiger une main ferme et prudente, soit qu'on veuille serrer plus étroitement, soit qu'il faille relâcher sans les rompre les liens qui rattachent la république des Sept-Iles au royaume suzerain. Si M. Gladstone à accepté la mission de haut commissaire extraordinaire à Corfou, c'est, n'en doutons pas, dans l'espoir de concilier les intérêts de l'Angleterre et ceux d'une nationalité qui doit lui être chère entre toutes, puisqu'elle a produit Homère.

Nous voilà revenus à l'antique poëte dont cette digression sur le terrain de la politique contemporaine nous éloignait moins qu'on ne croirait. Entre le livre de l'*État considéré dans ses rapports avec l'Église* et les *Études sur Homère et son temps*, la parente est évidente. C'est le même esprit adouci par l'expérience. L'ancien étudiant, le docteur et le représentant de l'université d'Oxford n'a perdu aucune de ses croyances bibliques, bien qu'il ait dépouillé cette teinte d'intolérance anglicane que l'on contracte, dit-on, inévitablement à Christ-Church et à Magdalen-College. Il a de plus gardé de l'université tout ce qu'il faut pour être, non un érudit de premier ordre, mais le plus accompli des amateurs, dans les sujets de haute

érudition. Enfin, n'admirez-vous pas l'à propos des événements qui envoie l'auteur des *Études homériques* exercer une mission presque souveraine dans les îles où régna le héros de l'*Odyssée*. M. Gladstone, si les tracas de l'administration lui en laissent le loisir, relira les vers d'Homère sur le rivage où, suivant la tradition, l'hôte de Mentor les composa ; il tiendra sa cour de haut commissaire là où les anciens plaçaient le palais d'Alcinoüs ; il retrouvera, dans Ithaque, le port de Phorcys avec sa grotte aimable et ombragée qui cacha les présents des Phéaciens, avec ses bancs de pierre où, du temps d'Ulysse, les nymphes s'asseyaient pour tisser de merveilleuses étoffes de pourpre.

Cette rapide esquisse de la carrière de M. Gladstone nous prépare à comprendre son nouvel ouvrage, et nous en fait prévoir la portée. Intelligence sévère, orateur admiré, chrétien fervent, s'il a donné une large part de sa vie à l'étude d'Homère, c'est que cette étude lui paraît autre chose qu'une distraction littéraire, c'est que l'*Iliade* et l'*Odyssée* ont, à ses yeux, une importance capitale au point de vue de la politique, de la morale et de la religion. Il aurait laissé à d'autres le soin de célébrer un génie qui est au-dessus de toute louange, s'il n'eût découvert, sous la beauté poétique, une beauté d'un plus grand prix et plus digne de ses méditations.

« Nous en sommes, dit-il, graduellement venus à comprendre que ces précieux ouvrages qui ont fait les délices de notre enfance sont aussi destinés à instruire notre âge mûr. Il ne s'agit pas ici seulement de leur puissance et de leur splendeur poétiques. Il est temps maintenant que nous reconnaissions qu'ils constituent un vaste dépôt de science sur des sujets d'un profond intérêt et d'une variété sans bornes, et que, cette science, nous ne pouvons l'obtenir que d'eux seuls. Le moule original de la civilisation moderne de l'Europe (je parle maintenant de la civilisation comme d'une chose distincte de la religion, mais

destinée à se combiner, à se confondre avec elle ), ce moule a été formé sur l'esprit grec qui nous est sans doute arrivé en partie à travers l'Italie, mais qui, dans cette transmission, est resté grec par son origine et par beaucoup de son essence. L'élément fécond dérivé de cette source devait s'allier en sous-ordre à l'Évangile, et contribuer pour sa part à l'éducation de l'espèce humaine..... L'esprit grec, qui est ainsi devenu un des principaux facteurs de la civilisation chrétienne, ne peut être pleinement compris sans l'étude d'Homère, et nulle part il n'est si vivement, si sincèrement exposé que dans les ouvrages de ce poëte. Homère a son monde à lui, et dans lequel il nous transporte sur son aile puissante. Là, nous nous trouvons au milieu d'un système d'idées, de sentiments et d'actions différents de ce que nous rencontrerions ailleurs, et formant un type nouveau et distinct de l'humanité. Beaucoup des éléments de ce monde semblent ne se montrer à nous que pour être promptement ensevelis sous une masse de ruines, afin qu'ils puissent reparaître dans la suite brillants de jeunesse, et servir aux générations d'un âge avancé ; d'autres nous ramènent presque au premier matin de notre race, à ses heures de simplicité et de pureté plus grandes, et de plus libres rapports avec Dieu. Dans beaucoup de choses qu'étale le monde homérique, nous voyons le péché à l'œuvre, mais il s'en faut que l'œuvre soit accomplie et que la corruption ait porté ses fruits. Ce monde est placé entre le paradis et les vices du paganisme vieillissant, loin des deux, du dernier aussi bien que du premier. Si, parmi toutes les sciences humaines, la science de l'homme doit nous occuper principalement, et si, pour être vraie, elle doit être fondée sur l'expérience, comment est-il possible d'estimer trop haut cette primitive représentation de la race humaine, dans une forme complète, distincte, séparée, avec sa propre religion, sa morale, sa politique, son histoire, ses arts, ses mœurs, fraîche et fidèle expression de sa nature, comme la forme d'un enfant qui sort de la main du Créateur, et cependant achevée, pleine et parfaite dans son propre sens, suivant ses propres lois, comme un chef-d'œuvre de l'art du sculpteur. »

Dans ce passage que je détache des premiers feuillets

du livre, M. Gladstone n'énonce pas explicitement quel est son but, élevé et paradoxal, mais il le laisse entrevoir : il retient encore le secret qui lui échappera bientôt; mais il en dit assez pour se distinguer des autres commentateurs d'Homère. Rien qu'en le voyant écarter d'une main impatiente les beautés littéraires, et chercher la beauté plus reculée que voile le riche tissu de la poésie, puis, dès qu'il l'a aperçue, s'incliner pieusement devant elle, et vénérer dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* l'image primitive de la race humaine, on doit s'attendre à une thèse grandiose, à une splendide et neuve interprétation d'Homère.

Il y a bien des manières de comprendre Homère. Son génie a toute la variété de la nature. Ses poëmes offrent mille aspects différents qui se dessinent, se colorent ou s'effacent selon le point de vue du spectateur. Qui peut se flatter de les connaître tous? A la hauteur où se place M. Gladstone, il n'est pas étonnant qu'il en ait découvert de nouveaux. Si nous voulons les voir avec lui, il faut le suivre sur des sommets voisins du ciel et des nuages. L'ascension mérite d'être tentée, mais avant de l'entreprendre on fera sagement de se prémunir contre le vertige et les illusions d'optique. Je ne sais rien de mieux à cet effet que de se représenter Homère tel qu'il apparaît dans ses œuvres examinées sans système préconçu, et dans la tradition interrogée sans parti pris.

Plusieurs siècles avant que les Grecs, ces grands inventeurs, eussent inventé cette chose si simple que l'on appelle la prose, et cette chose non moins simple que l'on appelle l'histoire, à une époque où ne sachant pas écrire, ils étaient dispensés de savoir lire, ils formaient déjà un peuple puissant divisé en une multitude de petits États; ils avaient bâti et détruit des villes; ils possédaient des dieux, des rois, des héros et des poëtes; ils avaient fait des guerres dévastatrices et semé de leurs colonies la côte de l'Asie Mi-

neure. Ce peuple si actif ne connaissait pas de plus vive passion que l'amour de la gloire. Laisser un nom célèbre était le rêve des Hellènes, l'espoir qui les consolait de tout, même de la mort, si effrayante pourtant par la ténébreuse perspective qu'elle présentait à leur imagination amie de la lumière. « Que ne suis-je mort, que n'ai-je accompli ma destinée en ce jour où les Troyens en foule lançaient contre moi leurs javelots d'airain, autour du cadavre d'Achille ! Alors j'aurais obtenu des lamentations funèbres, et les Grecs m'auraient comblé de gloire. » Ainsi parle Ulysse, près d'être englouti par la tempête, et tout bon Hellène en eût dit autant. Ces hommes si soucieux de leur mémoire gardaient précieusement celle de leurs ancêtres, et les poëtes qui avaient le pouvoir de la transmettre de génération en génération étaient les plus honorés après les héros. Leur mission passait pour divine, car on ne pouvait croire qu'un tel privilége fût d'origine terrestre. « O Démodocus, dit Ulysse à un de ces gardiens de la mémoire des mortels, je te glorifie au-dessus de tous les humains. C'est la Muse, fille de Jupiter, qui t'a instruit, ou Apollon lui-même ; car tu chantes dans un ordre admirable les malheurs des Grecs, ce qu'ils ont entrepris, ce qu'ils ont souffert, et toutes les peines qu'ils ont endurées, comme si tu y avais été présent toi-même, ou si tu l'avais appris d'un témoin. » Aux fêtes qui réunissaient les familles d'une même tribu, les tribus d'une même race, aux banquets des princes et de leurs compagnons d'armes, partout enfin où le poëte élevait une voix inspirée, il trouvait des auditeurs avides de ses paroles, ne se plaignant jamais que ses récits fussent trop longs, et l'interrogeant sur les mille détails qu'il avait appris de la Muse ou recueillis dans ses voyages à travers l'Argolide et l'Hellade. Il semblait que les hauts faits des héros n'eussent existé qu'afin de fournir matière aux chants des poëtes.

« Les dieux l'ont décidé ainsi, dit Alcinoüs à Ulysse, et ils ont tramé la perte des hommes pour qu'elle fût un chant aux races futures. » Quelle part immense faite à la poésie ! En pouvait-il être autrement? Cette faculté sacrée du chant épique répondait seule aux aspirations innées de l'âme, aux mobiles de l'activité de l'esprit, au désir impérieux de comprendre les mystères du monde surnaturel, de pénétrer les secrets des choses, de connaître le passé, de vivre dans l'avenir. La poésie régnait alors sur un vaste domaine dont la théologie, la philosophie, la science et l'histoire lui ont enlevé les plus riches portions : elle y ramassait à pleines mains les fleurs que le sol produisait de lui-même, et en tressait pour les héros des couronnes immortelles. Chez le peuple le plus intelligent, elle était toute la culture intellectuelle; chez le peuple le plus amoureux de la gloire, elle seule donnait la gloire.

En ce temps, Homère naquit à Smyrne, suivant l'opinion commune. Les faits de sa vie sont si incertains, qu'on perdrait sa peine à vouloir les fixer. Dès qu'on les serre de près ils s'évanouissent, et avec eux disparaît l'image du poëte. Heureusement, s'il nous importe beaucoup de savoir dans quelles conditions générales furent conçues et exécutées l'*Iliade* et l'*Odyssée*, il n'est pas indispensable de connaître quelle ville vit naître leur auteur, quels événements remplirent son existence, quelle terre reçut sa cendre. Ces problèmes, si vivement agités, échappent à toute solution historique. Nous n'avons pas sur le plus grand poëte de l'antiquité un seul renseignement authentique, par la raison bien simple qu'entre Homère et les plus anciens historiens, s'étend un espace de plusieurs siècles. Je crois donc inutile de revenir sur des controverses dont la seule conclusion sensée sera toujours le doute. Que chacun transporte où il voudra le berceau du chantre d'Achille et d'Ulysse, je le

laisse où Aristote et Aristarque l'ont placé, au fond du golfe d'Hermus, aux bords du Mélès.

Smyrne réunissait dans son enceinte les deux plus nobles races de la Grèce, les Ioniens, et les Éoliens, douées de qualités différentes, ayant chacune ses dieux favoris, ses héros populaires, ses légendes guerrières et pacifiques. L'Ionien, plus fin, plus souple, plus rapproché de la civilisation, plus sensible au bien-être et aux arts de la paix, demandait la richesse au commerce et à l'industrie, et nouait des relations avec les peuples voisins. L'Éolien gardait intactes la vaillance de ses ancêtres, les conquérants de Troie, la simplicité de leurs mœurs et la naïveté de leurs croyances. Les Ioniens avaient pour chefs les descendants de l'éloquent et sage Nestor; les Éoliens se vantaient d'obéir à la famille d'Agamemnon, le roi des rois. Ces idées et ces traditions opposées, mises en contact et choquées les unes contre les autres, s'enflammèrent. Au milieu de l'ardente émulation des deux races, un enfant grandit, Ionien d'origine et honoré en naissant du plus radieux sourire de la Muse. Son éducation fut sans doute des plus élémentaires. Qu'eût-il appris d'un maître dans une ville où personne ne savait ni lire ni écrire? Mais le spectacle et les entretiens de la place publique lui valurent mieux que les leçons d'une école. Il écouta les aëdes qui célébraient les exploits des guerriers achéens, Achille, Ulysse, Agamemnon; il entendit répéter sur la rive d'Asie et dans les prairies du Caïstre, les chants qui avaient résonné dans les vallées de la Thessalie, sur la plage de Pylos, sur les sommets du Taygète et de l'Érymanthe. Il grava dans sa mémoire ces mâles récits. Une génération de héros s'agita confusément en lui, comme à l'approche d'une vie nouvelle, tandis qu'il s'enquérait auprès des vieillards des souvenirs du passé. Les colons éoliens qui, dans leur migration vers

Smyrne, avaient traversé la Troade et foulé la plaine arrosée du sang de leurs aïeux, lui rapportèrent les glorieuses légendes ranimées par la vue d'Ilion; ils n'oublièrent aucun des sites consacrés par tant de funérailles; ils lui dirent l'endroit où chaque héros était tombé. Ils lui peignirent, d'après leurs traditions, les lignes de défense élevées par les Grecs dans un jour de danger, et renversées par Apollon et Neptune. S'il ne restait pas trace de ce prodigieux monument de l'industrie des Hellènes, c'est que « pendant neuf jours, les dieux jaloux avaient déchaîné contre lui tous les fleuves que l'Ida verse dans la mer, le Rhésus, l'Heptapore, le Carèse, le Rodius, le Granique, l'Esépus, le divin Scamandre et le Simoïs, où tombèrent dans le sable tant de boucliers, tant de casques et tant de héros, race des demi-dieux. » Des Ioniens s'échappant du Péloponèse dévasté par les premières bandes doriennes, lui racontèrent les malheurs des Hellènes à leur retour dans la patrie tant désirée. D'autres récits encore nourrirent son imagination. Les Phéniciens avaient alors le monopole des échanges entre les peuples dispersés autour du bassin de la Méditerranée. Ils sillonnaient dans toutes les directions ce vaste lac, dont les Grecs ne connaissaient que l'extrémité orientale; ils pénétraient même dans l'Océan sans bornes. Homère dut recevoir de ces courtiers aventureux bien des notions exagérées à dessein sur ce monde extérieur, plein de périls et de merveilles, qui enveloppait le monde grec. Peut-être aussi des marins ioniens, poussés par les vents vers les côtes de la Sicile et de la Libye, ou chassés par la tempête jusque dans cette mer inconnue qui se nomma depuis le Pont-Euxin, lui racontèrent les hasards de leur navigation. Comme Ulysse, le héros voyageur, ils avaient visité les villes et connu l'esprit de beaucoup d'hommes. Les uns avaient couru risque de se briser contre les rochers de Charybde; d'autres avaient vu monter vers le ciel

bleu la noire fumée qui sort des cavernes des Cyclopes. Ceux-ci avaient aperçu la sombre forêt qui cache le palais de Circé, ou la vigne en fleur qui tapisse la grotte de Calypso; d'autres avaient entrevu de loin, et sans espoir de l'atteindre, l'île fortunée des Phéaciens.

Homère voyagea-t-il lui-même? La tradition le dit, et on n'a pas de motifs d'en douter. Mais qu'importe que ce qu'il peint avec une si étonnante exactitude, ou avec une vraisemblance aussi réelle que la vérité, il l'ait vu de ses yeux, ou avec le regard sûr et profond de l'âme? Les chants inspirés des aëdes, les récits des guerriers éoliens et des colons ioniens, les contes des marchands phéniciens, se gravèrent en traits ineffaçables dans sa mémoire vierge, que ne surchargeait aucun des enseignements factices de la civilisation. Parmi les légendes qui enchantaient sa jeunesse, deux surtout le charmèrent et concentrèrent toutes les forces de son génie, lorsqu'il voulut devenir à son tour un poëte honoré, un chanteur de la gloire des hommes : l'histoire d'Achille, le type superbe de la race éolienne; l'histoire d'Ulysse, le hardi et intelligent représentant des instincts de la race ionienne. Autour de ces deux figures, il eut l'idée de grouper les mille personnages traditionnels qui vivaient dans son esprit, et dont les noms, les exploits, les traits lui étaient aussi familiers que s'il se fût assis lui-même au conseil des Achéens, sur le rivage de la Troade, ou aux banquets des prétendants de Pénélope dans la demeure d'Ulysse. La chanson, primitivement assez courte, des aëdes, fécondée par un génie puissant, prolongée avec un air naif, enrichie d'épisodes, s'épanouit en un poëme assez vaste pour comprendre tout le monde hellénique du temps de la guerre de Troie. De ce monde infiniment varié, Homère ne laissa rien échapper; rien ne lui fut indifférent. La Muse lui révéla le passé et dissipa pour lui, comme Minerve pour Diomède, le nuage qui ca-

che les dieux aux mortels. Dans le trésor qu'elle lui ouvrait, il puisa sans se lasser les traditions et les légendes, et les sema avec profusion devant des auditeurs insatiables, qui voulaient tout savoir sur chaque héros, tout connaître sur chaque événement, depuis les moindres circonstances jusqu'aux causes surnaturelles. Il peignit simplement ce qu'il avait sous les yeux. Entre la nature et lui ne se plaçaient pas deux ou trois poésies, deux ou trois civilisations et l'appareil compliqué des sciences exactes; il la voyait face à face, avec l'ignorance naïve d'un enfant et le regard lumineux d'un grand peintre. Ses inventions les plus fantastiques nous paraissent réelles, parce qu'elles sont une effusion candide de sa crédulité, et non pas une combinaison laborieuse de l'art. La génération à laquelle il appartient vit naturellement dans le merveilleux et il peut s'y plonger sans sortir de la réalité. La philosophie et la science n'ont pas encore séparé le monde réel du monde surnaturel. Tout est merveilleux et rien ne paraît incroyable. Le plus simple phénomène décèle l'action d'une divinité, et l'homme touche de trop près aux immortels pour s'étonner de leur intervention. Le poëte, en les mêlant aux péripéties de son récit, répond à l'attente de ses auditeurs, et lui-même, le chanteur éclairé par la Muse, il ne construit pas froidement ce qu'on appelle, dans les poétiques, la machine, le merveilleux d'un poëme; il voit bien réellement à côté de ses héros, les excitant, les contenant ou les accablant, ces dieux dont le vulgaire, qui ne les apercevait pas, ressentait en tremblant l'invisible présence. Il donne un corps aux idées de la foule, il revêt d'une forme plus éclatante et dispose dans un plus bel ordre les traditions populaires. S'il créa la poésie épique en groupant les chants des aëdes autour d'une action principale, s'il créa la mythologie en rattachant par un enchaînement harmonieux les choses humaines aux choses divines, il ne fit que réaliser

tion des poëmes homériques, hypothèse qu'il n'avait pas inventée et qu'il abandonna en partie, est aujourd'hui discréditée, ses objections subsistent. Je regrette que M. Gladstone n'en ait pas assez tenu compte, et qu'il se soit contenté d'une discussion superficielle qui, malgré des vues justes et des remarques ingénieuses, laisse debout les difficultés soulevées par Wolf et ses disciples. C'est dans son livre une grave lacune, mais qui ne va pas jusqu'à infirmer la validité de ses conclusions. Une controverse plus approfondie l'aurait, je crois, conduit au même résultat. Il peut légitimement affirmer que l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont l'œuvre d'un seul et même poëte, que le texte des deux épopées, soigneusement conservé par les rhapsodes, et objet des travaux de tant de critiques, nous est arrivé dans un état d'intégrité satisfaisant, et qu'il fournit une base solide aux recherches historiques sur les premiers âges de la Grèce.

Il faut pourtant s'entendre sur le sens du mot historique. Dit-on qu'Homère peint exactement son époque, qu'il en exprime avec une fidélité admirable les idées, les sentiments, les mœurs? On énonce une vérité incontestable. Mais si l'on va plus loin, si l'on soutient avec M. Gladstone que le poëte raconte des événements réels, si on tente de les séparer des fictions qui les enveloppent, alors on met le pied sur le sol mouvant des hypothèses, on entre dans une région crépusculaire. Le vrai s'y trouve peut-être, mais ceux qui jusqu'ici l'y ont cherché n'ont rencontré que l'erreur. M. Gladstone a-t-il été plus heureux?

Il repousse la méthode rigoureusement positive de M. Grote. Il pense qu'elle fait la part trop belle au scepticisme et qu'une analyse moins réservée et plus patiente peut tirer des légendes les éléments d'une histoire. Selon lui, Homère contient des données suffisantes pour résoudre des

problèmes réputés insolubles par le sévère historien de la Grèce. Passant du précepte à l'exemple, il aborde le plus difficile de ces problèmes, l'origine du peuple grec.

Quels furent les premiers habitants de la péninsule hellénique ? Des indices nombreux, dispersés dans les écrits des anciens, et une opinion assez répandue parmi les modernes, désignent les Pélasges. Mais les notions qui les concernent sont confuses, contradictoires et se prêtent aux systèmes les plus opposés. De bons esprits ont même révoqué en doute leur existence en tant que nation distincte des Hellènes, et n'ont vu dans leur nom qu'une désignation chronologique, une épithète analogue aux *casci* des Latins, et signifiant les anciens. M. Grote les a rayés de la liste des peuples dont l'histoire doit s'occuper. M. Gladstone les y réintègre. Dans son hypothèse, les Pélasges forment le fonds le plus ancien et le plus nombreux de la population grecque. Ils vinrent d'Asie en Europe par le sud et en prenant pour étapes de leur émigration, Cypre, la Crète et les îles de la mer Égée. Répandus dans les plaines, adonnés à l'agriculture, industrieux et pacifiques, avec des institutions religieuses déjà développées, ils furent la proie d'une seconde bande d'émigrants asiatiques, les Hellènes, qui les réduisirent à l'état de vassaux, de serfs ou d'esclaves. Les Pélasges de l'Attique échappèrent aux suites de la conquête, et conservèrent sous le nom d'Ioniens leur nationalité. Effacés politiquement, les vaincus ne disparurent pas du sol qu'ils avaient défriché, ils continuèrent à le cultiver, et formèrent la masse des classes laborieuses. Ils mêlèrent leur langue à celle des vainqueurs, leurs dieux aux dieux des Hellènes, et de cette fusion naquit la nation grecque avec son admirable langage et son riche panthéon. Cette hypothèse n'a rien d'improbable, mais Homère ne la suggère ni ne la confirme. Ses renseignements au sujet des Pélasges se rédui-

sent à quelques lignes. Il nous apprend que quelques-uns des soldats d'Achille venaient de l'Argos Pélasgique ; que des Pélasges occupaient une partie de la Crète, et que d'autres Pélasges comptaient au nombre des auxiliaires de Priam. De pareilles indications jettent bien peu de jour sur la nationalité des Pélasges. Il faut renoncer à résoudre le problème de leur origine ou chercher d'autres données. M. Gladstone l'a compris, et malgré sa prétention de reconstruire d'après Homère l'histoire des premiers âges de la Grèce, il a quitté son guide trop discret et s'est adressé à la science moderne de la philologie comparée.

La science comparée des langues a déjà rendu de grands services à l'ethnologie et à l'histoire ; mais elle est bien jeune, et on lui demande plus qu'elle ne peut donner encore. C'est un instrument puissant et imparfait, difficile à manier et qui exige une expérience consommée. Les soucis du gouvernement et de l'opposition n'ont pas permis à M. Gladstone d'acquérir le savoir d'un Bopp ou d'un Burnouf ; on s'en aperçoit à la direction aventurée de ses recherches et à l'incertitude des résultats qu'il a obtenus. Pourtant son application de la philologie comparée au problème des origines du peuple grec est intéressante et mérite un examen attentif.

Le grec et la latin ont des analogies qui frappent même un écolier. Beaucoup de mots se retrouvent dans les deux langues, exactement semblables ou légèrement modifiés. Par exemple, les mots grecs ἀήρ, αἴτηρ, αὖρα, ὥρη, δόμος, πατήρ, μήτηρ βούς, ταῦρος, κόμη, etc., se traduisent en latin par *aer*, *æther*, *aura*, *hora*, *domus*; *pater*, *mater*, *bos*, *taurus*, *coma*, *etc*. Sous cette ressemblance extérieure et immédiatement reconnaissable, les philologues ont découvert des analogies plus essentielles dans la structure et les flexions grammaticales des mots. Ces rapports de lexique

et de grammaire peuvent s'expliquer de deux manières : ou le latin est une dérivation, un dialecte du grec, ou le grec et le latin sont deux idiomes issus de la même souche, et qui en se développant dans des directions différentes ont gardé des signes indélébiles de leur commune origine. Cette seconde hypothèse est la seule admise aujourd'hui. On s'accorde aussi à rattacher les deux idiomes classiques à une langue qui n'existe plus dans son ensemble, qui n'a laissé aucun monument littéraire, mais dont les débris forment le fonds commun du grec et du latin. Ce langage, que l'on retrouve pour ainsi dire à l'état fossile sous des terrains de formation plus récente, a reçu le nom de pélasgique. Niebuhr vit le premier le parti qu'on pouvait en tirer pour l'histoire. Il posa en principe que les mots restés les mêmes dans les deux branches pélasgiques indiquent le développement social auquel elles étaient parvenues lorsqu'elles se séparèrent ; puis, appliquant ce principe aux vestiges de la langue pélasgique épars dans le grec et le latin, il montra que le peuple qui la parlait était pacifique et agricole. D'autres érudits ont précisé et étendu l'heureuse induction de Niebuhr, et M. Gladstone, profitant de leurs travaux, nous donne une listes instructive de mots présumés pélasgiques, parce qu'ils appartiennent au grec et au latin. Ces mots se rapportent aux principaux objets de la nature animée et de la nature inanimée, aux objets de première nécessité, tels que le logement, la nourriture, le vêtement ; aux instruments d'agriculture, à la navigation, à la famille, à la société, aux institutions religieuses. Les Pélasges possédaient donc les éléments de la civilisation, puisqu'ils avaient des mots pour les nommer. Mais ils manquaient des mots relatifs à l'organisation politique, aux idées métaphysiques et surtout à la guerre. Pour cette dernière classe de mots, il est manifeste que les deux branches pélasgiques ne l'acquirent qu'après leur séparation. Entre ξίφος et *ensis*

(épée), δόρυ et *hasta* (lance), ἄσπις et *scutum* (bouclier), θώρηξ et *lorica* (cuirasse), μάχη et *pugna* (bataille), ἅρμα et *currus* (char), ἱστός et *sagitta* (flèche), la dissemblance saute aux yeux. Même différence dans les termes généraux. Pour le Grec, l'homme le meilleur est le plus vaillant, ἄριστος, de *Arès*, le dieu de la guerre; pour le Latin, plus fidèle au vieil esprit pélasgique, le meilleur est le plus opulent, *optimus*, de *opes*, richesses. Ajoutez que les Grecs et les Latins n'emploient pas le même mot pour désigner un esclave, ce qui porte à croire que les Pélasges n'avaient pas d'esclaves. En effet, chez les nations primitives, c'est la guerre qui les fournit, et les Pélasges n'étaient pas guerriers. Le génie militaire et conquérant du peuple grec lui vint de la race plus noble des Hellènes.

M. Gladstone reconstruit l'histoire des Hellènes, comme celle des Pélasges, avec des matériaux insuffisants habilement mis en œuvre. La philologie comparée et une interprétation extrêmement subtile d'Homère lui fournissent les données premières d'une histoire de la conquête de la Grèce par les Hellènes, et son éloquence inventive supplée à l'indigence des documents. Suivant lui, les noms de Danaens, d'Argiens, par lesquels Homère désigne les Grecs, noms qui se fondirent plus tard dans la dénomination générale d'Hellènes, correspondent chacun à une phase de la conquête. Les Danaens furent une dynastie de princes étrangers qui dominèrent une partie de la Grèce et reléguèrent les Pélasges dans une condition inférieure. Les Hellènes, sortis des montagnes de Thessalie et conduits par les descendants de Persée, renversèrent la domination étrangère, mais ne relevèrent pas les Pélasges. La dynastie des Persides gouverna ses sujets sous le nom d'Argiens. Les Pélopides succédèrent aux Persides, et, sous leur suzeraineté, le nom d'Achéens réunit toutes les tribus grecques : les Hellènes qui formaient l'aristocratie militaire,

et les Pélasges qui constituaient la population ouvrière. M. Gladstone trouve, jusque dans les noms propres énumérés par Homère, des témoignages de cet état de choses. Dans l'armée grecque, les personnages secondaires qui se détachent à peine de la foule, ou les personnages plus marquants, mais qui appartiennent à l'Attique et à l'Arcadie, contrées restées pélasgiques, portent des noms fondés étymologiquement sur des habitudes rurales, pacifiques et religieuses. Les noms des guerriers troyens, à peu d'exceptions près, offrent la même particularité étymologique. Les héros hellènes, au contraire, empruntent leurs noms à des idées de gloire, de puissance politique, d'énergie conquérante. C'est une preuve de plus que les Troyens, si on en excepte la maison royale et un petit nombre de familles distinguées, étaient des Pélasges, et que ceux-ci constituaient la masse de l'armée et de la nation grecque. Les noms des divinités homériques donnent lieu à une induction analogue. Tous les dieux pélasgiques, communs aux Grecs et aux Latins, favorisent le peuple de Priam; les Grecs ont pour eux les divinités purement helléniques. Ces diverses considérations conduisent à regarder les Pélasges et les Hellènes comme des peuples différents, qui, mêlés violemment par la conquête, furent les deux grands facteurs très-distincts de la nationalité grecque.

M. Gladstone se demande ensuite d'où venaient les Pélasges et les Hellènes. Encore une question à laquelle Homère serait bien embarrassé de répondre; le bon poëte n'en sait pas tant : mais la philologie comparée se charge de parler pour lui. Le grec et le latin n'ont pas seulement des rapports entre eux; ils présentent des analogies tout aussi remarquables avec d'autres idiomes de l'Asie et de l'Europe; ils tiennent à cette longue chaîne des langues indo-celtiques, qui s'étend, sans interruption, depuis l'embouchure du Gange jusqu'à celle du Tage, et de la Sicile au cap Nord.

Dans cette grande famille de langues, les philologues (j'expose ici les idées de M. Gladstone) distinguent deux branches. Ainsi, le mède et le perse, le latin et le grec, le slave, le celte et l'allemand sortent bien du même tronc représenté par le sanscrit, mais n'appartiennent pas au même rameau. Le mède a plus de rapports avec le latin qu'avec le grec, plus de rapports avec le slave et le celte qu'avec l'allemand; tandis que le perse se rapproche plus du grec que du latin, plus de l'allemand que du slave et du celte. De là, deux classes de langues et de peuples. Ces langages, et les peuples qui les parlaient, eurent leur origine commune et leur premier développement dans l'Ariane ou Iran, contrée asiatique, dont les vagues limites touchaient à la mer des Indes et à la Caspienne, à l'Indus et à l'Euphrate. Sur le vaste plateau de l'Iran, à des époques reculées que n'atteint pas l'histoire, les aïeux de notre race, les Arians, élaborèrent les éléments de la civilisation moderne et créèrent l'organisme flexible, les formes essentielles des idiomes aujourd'hui usités à Saint-Pétersbourg et à Londres, à Rome et à Paris. Au sein des populations arianes, deux groupes se dessinèrent avec le temps : l'un, plus au nord et à l'orient (bas Iran), eut pour centre la Médie; l'autre, plus méridional et occidental (haut Iran), rayonna de la province de Fars ou Perse. Toutes les analogies philologiques rattachent les Pélasges au premier groupe, les Hellènes au second. Comme preuve accessoire, M. Gladstone fait remarquer que les distinctions physiques, notées par Strabon, entre les Celtes et les Germains, concordent avec celles qu'Homère établit entre les Pélasges et les Hellènes. Ainsi, le poëte n'applique jamais aux Pélasges l'épithète de *blond* (ξανθός), et réserve pour les Hellènes cette nuance distinctive des Germains. M. Gladstone n'a pas épuisé sa série d'inductions et d'analogies; il la prolonge jusqu'à la minutie, jusqu'à l'apparence fugitive et illusoire : ce que

j'en ai cité suffit; je résume ses conclusions. Il regarde comme démontré que la nationalité grecque s'est constituée par la fusion de deux races différentes, les Pélasges et les Hellènes, à peu près comme la nationalité anglaise résulte de la réunion des Anglo-Saxons et des Normands. Cette proposition est sujette à une objection que l'auteur ne semble pas avoir prévue. Si l'on suppose deux peuples d'origine différente, l'un conquérant, l'autre conquis, se heurtant dans la guerre, se mêlant dans la paix, il faut admettre quelque chose d'identique pour les idiomes des vaincus et des vainqueurs. Or, on a constaté que lorsque deux langages se choquent, se brisent, puis s'amalgament pour en former un seul, ils perdent leurs organes les plus délicats, leurs flexions les plus variées, et produisent un idiome fort pauvre en formes grammaticales comme l'anglais. Assurément, le grec d'Homère et de Platon n'a pas ce caractère d'indigence grammaticale; il déploie toute la richesse d'un développement libre, continu, qui exclut l'idée d'une formation mixte. M. Gladstone grossit encore la difficulté par la distinction radicale qu'il établit entre les Pélasges et les Hellènes, rattachant ceux-ci à la race ariane pure, et les Pélasges à une race composite fortement modifiée par le contact avec les Touraniens, et parente des anciens Sicanes, des Basques, des Esthoniens, des Finnois. Cette opinion me paraît inadmissible. Loin d'élargir la distance entre les deux éléments constitutifs de la nation grecque, je suis porté à considérer les Pélasges et les Hellènes comme un seul peuple à deux moments de son existence, et je ne croirai pas sans bonnes preuves que le basque et le finnois soient entrés pour une large part dans la formation du grec,

Ce langage sonore, aux douceurs souveraines,
Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines.

Je n'ignore pas que les Finnois sont à la mode parmi les philologues. Les Indo-Germains et les Sémites avaient longtemps occupé seuls la scène; voici venir les Khouschites et les Touraniens. Les classifications de la linguistique se dérangent. Avec de l'indo-germanique, du sémitique et du touranien mélangés à justes doses, on fabrique un idiome médique. La confusion des langues recommence, et la tour de Babel ressuscite pour interpréter la partie la plus inintelligible de l'inscription de Behistoun. Que les philologues ont d'imagination ! Mais qu'allait faire M. Gladstone dans cette Babel? Il voulait prouver l'origine asiatique des Grecs. Pourvu qu'on maintienne l'assertion dans une sage généralité, et qu'on ne fasse pas intervenir les Mèdes et les Perses là où aucun renseignement avéré ne leur assigne une place, je ne vois rien à objecter. Je ne conteste pas davantage que les Grecs dans l'Ariane, ou pendant leur marche vers l'occident, aient pu se trouver en rapport avec les tribus sémitiques de l'Assyrie. Cette concession doit contenter M. Gladstone : elle lui abandonne le seul fait ethnologique indispensable à sa thèse favorite sur les vérités religieuses conservées traditionnellement dans la haute Asie, portées en Europe par les Pélasges et les Hellènes, et recueillies dans les poëmes homériques.

Cette thèse est le centre, la clef de voûte de son livre. Peut-être même le livre n'a-t-il été écrit que pour soutenir la thèse. On sait que l'honorable représentant de l'université d'Oxford s'est toujours inquiété des rapports du pouvoir civil avec l'autorité spirituelle. Il lui déplaît que l'État s'isole de l'Église, et il ne méconnaît pas que cet éloignement tient à une apparente opposition d'origine. L'Église chrétienne a ses racines en Judée, chez le peuple de Dieu, tandis que nos idées politiques nous viennent des Grecs et des Romains. Mais d'après M. Gladstone, les

deux éléments de notre ordre social, la vérité religieuse et la vérité politique, nous semblent surtout différents, parce que nous ne remontons pas à leur vraie source. Au delà de la Judée comme au delà de la Grèce, une société exista qui réunit ce que nous séparons, et le grand mérite d'Homère est de nous rendre quelques traits de l'unité primitive.

Il fallait du courage pour oser reprendre une thèse compromise par des devanciers maladroits. N'a-t-on pas dit qu'Homère avait eu connaissance des livres saints, et en avait donné une sorte d'interprétation appropriée aux idées de son temps? N'a-t-on pas écrit de gros volumes à l'effet de démontrer que l'*Iliade* et l'*Odyssée* contiennent l'histoire de l'Église primitive, et l'exposition poétique de dogmes qu'il n'était pas permis d'énoncer plus clairement? Le critique par excellence de cette école homérico-biblique est le hollandais Gérard Crœsius, qui publia en 1704 un *Homerus Hebræus*. Il prouva par l'histoire et l'étymologie que Troie représente Jéricho. Agamemnon et les Grecs sont Josué et les Israélites; Hélène est la courtisane Rahab; Nestor est Abraham; Ulysse est tour à tour Moïse, Abraham, Loth; Pénélope est Sarah; Alcinoüs dans son jardin, c'est Adam dans le paradis. Un érudit de la même force, Joshua Barnès, fit une trouvaille digne de Crœsius. Il découvrit qu'Homère n'est autre que Salomon. Lisez à rebours le mot grec *omeros*, et vous avez *soremo*, qui par une légère mutation de consonnes et de voyelles, vous donne *solemo*, *solomo*, *salomo*. Un docte Belge, De Grave, qui connaissait mieux l'*Atlantide* de Bailly que la *Bible*, imagina un système non moins original. Il avait remarqué que le nom grec de la déesse Circé (Kirkê) ressemble fort au flamand *kirken*, qui signifie église. Ce fut pour lui un trait de lumière : il vit dans Circé l'emblême de l'Église primitive dont il plaça le siége chez les Atlantes. Quant

aux Atlantes, il les établit en Flandre, entre le Rhin et la Meuse. Lorsqu'Homère nous raconte qu'Ulysse alla chez Circé, et de là dans le pays des Cimmériens, où il évoqua les ombres des morts, il veut dire qu'Ulysse alla chez les Atlantes et s'y fit initier à leurs mystères, qui contenaient l'exposition de la connaissance de Dieu et du système du monde. De Grave couronna son hypothèse par la découverte de la patrie d'Homère, lequel était Flamand, et, selon toute probabilité, né à Saint-Omer (1). L'audace paradoxale de De Grave n'était pas facile à égaler, et Lechevalier, avec son Homère-Ulysse, resta misérablement au-dessous de cette magistrale extravagance; on pouvait plus aisément revenir au système de Crœsius, et c'est ce que fit un compatriote de M. Gladstone, le révérend John Williams, archidiacre de Cardigan et recteur de l'université d'Édimbourg, dans un volume publié en 1842. Le révérend Williams pense qu'Homère a inculqué la pure vérité patriarcale et évangélique sous le déguisement de de la fable et du symbole païen; il attribue à l'*Iliade* et à l'*Odyssée* un sens tout à la fois moral, religieux et prophétique. Selon lui, le sort de Troie, la ville pécheresse et maudite, est la figure frappante de plus d'un drame qui s'est joué depuis sur le théâtre du monde; le destin d'Athènes, de Syracuse, de Carthage, et par dessus tout de Jérusalem, est une forme réelle de cette représentation figurée. L'*Iliade* est un splendide et harmonieux ensemble

(1) Un autre devancier de M. Gladstone, non plus superficiel et compromettant, mais profond et grand, est Vossius, l'auteur du traité *De Theologia gentili et physiologia christiana* (1642). La difficulté de résumer ses doctrines en quelques lignes, et l'inconvénient de la placer incidemment parmi des noms d'ordre si inférieur, tels que Crœsius, Barnès, de Grave, me l'ont fait omettre, mais je ne puis m'empêcher de dire que la partie la plus plausible du système de M. Gladstone se retrouve dans Vossius avec une érudition plus originale et plus de critique.

construit dans le but de revendiquer la justice divine, et de montrer l'inséparable connexité du péché et du châtiment. Le pieux et docte archidiacre écrit dans sa préface ces lignes, qui marquent nettement la transition du système de Crœsius à celui de M. Gladstone. « Si nous regardons au récit de l'Écriture, nous ne pouvons croire que les enfants de Noé aient ou ignoré eux-mêmes l'alliance établie entre Dieu et leur père, ou qu'ils aient manqué de transmettre à leurs descendants la sagesse et la connaissance qu'ils avaient reçues de lui...... *Il* est donc fortement probable que les patriarches de race grecque, dans leurs migrations à l'occident, auront emporté avec eux la même doctrine et connaissance, et qu'ils les auront transmises à leur postérité. Il semble à l'auteur que cette probabilité est pleinement confirmée par un recours aux poëmes homériques, et que là nous pouvons discerner la plupart des principes essentiels qui distinguent la religion chrétienne. »

Reculez la perspective, élargissez l'horizon, transportez-vous bien avant le déluge, aux premiers jours du monde, vous êtes dans le système de M. Gladstone. Le savant auteur retrouve dans Homère des notions dérivées de l'époque où l'alliance de Dieu avec l'homme et la promesse du Messie n'étaient pas encore enfermées dans la forme étroite du judaïsme comme dans un asile, mais entraient plus ou moins dans la conscience commune, et composaient une partie du patrimoine de la race humaine. Il est naturel, dit-il, qu'Homère contienne des vestiges des traditions plus anciennes, et que ces traditions aient gardé l'empreinte de la religion primitive, que nos premiers parents emportèrent du Paradis et transmirent à leurs descendants. Lamech, père de Noé, était dans la maturité de l'âge avant la mort d'Adam ; Abraham était dans la maturité de l'âge avant la mort de Noé. D'Abraham aux premiers émigrants grecs,

de ceux-ci à Homère, la distance est-elle donc si grande? Depuis la loi mosaïque seulement, une large ligne de démarcation a été tracée entre ceux qui vivent dans l'enceinte de la révélation et le reste des hommes. Avant que cet abri eût été construit pour des vérités qui risquaient de se perdre dans la masse des inventions humaines, quelques restes de la connaissance du vrai Dieu et de ses rapports avec l'homme subsistaient. Les Grecs venus du pays où une tradition constante place nos premiers parents durent emporter une part du précieux héritage que les hommes prodiguaient follement, et que Dieu allait confier en dépôt à un peuple choisi; ils ne le dissipèrent pas au point de n'en rien garder, et le peu qu'ils en conservèrent, où le retrouver, sinon dans leur plus ancien poëte, chez celui qui a chanté la jeunesse de leur race?

Le second volume du livre de Gladstone est consacré à démontrer par une analyse comparée de la mythologie homérique et de la théologie judaïque et chrétienne, que des traces de la religion primitive existent en effet dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

Les dogmes traditionnels de la religion primitive sont (je traduis en abrégeant) : 1° l'unité et la souveraineté du Dieu suprême; 2° se combinant avec l'unité, une Trinité dans laquelle les personnes, si distinctes qu'elles soient, sont en quelque sorte égales en dignité; 3° un Rédempteur de la malédiction de la mort, pleinement investi de l'humanité, par lequel le divin royaume devait être revendiqué et regagné malgré ses ennemis; 4° une sagesse divine participant à la création et au gouvernement du monde; 5° la parenté du Rédempteur avec la race humaine par sa descendance d'une femme; 6° une révolte des Anges ou Puissances contre le Dieu suprême, la défaite des rebelles qui sont précipités dans l'abîme; 7° l'influence sur les hommes d'un Pouvoir supérieur qui les tente pour

les perdre; 8° l'Arc-en-ciel comme signe d'alliance entre Dieu et l'homme.

Voici maintenant, en faisant la part des altérations, les traditions correspondantes dans Homère : 1° Jupiter représente l'unité et la suprématie du Dieu souverain; 2° la combinaison de la Trinité avec l'unité se retrouve dans les trois frères, fils de Kronos : Jupiter, Neptune et Pluton ou Aïdonée, qui ont chacun pour domaine une partie du monde matériel; 3° le Rédempteur, sous sa première forme, est représenté par Apollon, mais l'esprit païen ne pouvant concevoir la combinaison des attributs du Rédempteur dans sa double forme, l'a dépouillé de quelques-unes de ses qualités pour les transporter à Diane, sœur d'Apollon; 4° la seconde forme du Rédempteur, la sagesse ou *Logos*, est représentée par Minerve; 5° Latone, mère d'Apollon et de Diane, représente la femme qui devait donner le jour au Rédempteur; 6° les anges rebelles deviennent les Titans et les géants; 7° le démon tentateur est représenté par l'*Até* d'Homère; 8° l'arc-en-ciel de l'Écriture se retrouve dans l'Iris homérique. Ainsi l'*Iliade* et l'*Odyssée* reproduisent les traits, altérés sans doute, mais reconnaissables de la religion primitive. Une lecture rapide ne les apercevrait pas, une analyse patiente les constate.

Une sincérité si parfaite préside aux recherches de M. Gladstone, elles sont dirigées vers un but si élevé qu'il serait injuste de les traiter avec dédain. Mais la critique ne saurait le suivre dans les rapprochements prodigieusement subtils où il se complaît, sans tourner parfois à l'ironie. Il est bien difficile de répondre à des arguments tirés de la longévité des patriarches, et je n'oserais décider si Latone représente la sainte Vierge ou notre mère Ève. Un peu par égard pour l'éloquent écrivain, beaucoup par respect pour les livres saints, que je ne voudrais pas rabaisser

au niveau d'une controverse littéraire, je me bornerai à des objections générales.

M. Gladstone trouve dans Homère des vérités d'un ordre si relevé qu'il les rattache aux vérités primitives émanées de Dieu. Il pense sans doute que de lui-même l'homme n'aurait pu s'élever aussi haut, car si l'homme, par sa propre raison, avait été capable d'atteindre ces notions supérieures, il serait superflu de recourir à une hypothèse qui n'est admissible qu'à la condition d'être nécessaire. Supposez que les notions théologiques et morales contenues dans Homère viennent, non de la raison humaine, mais de la révélation divine, ces hautes connaissances devront s'obscurcir à mesure qu'elles s'éloigneront de leur source; le génie grec perdra à chaque pas en vérité et en sagesse; la pensée grecque se troublera de plus en plus en passant de la jeunesse à l'âge mûr; Platon contiendra infiniment moins de vérité qu'Homère. La conclusion est forcée, et M. Gladstone doit l'accepter. S'il admettait qu'il y a plus de théologie dans Platon que dans Homère, et que l'esprit grec a plutôt gagné que perdu à s'éloigner de l'époque prétendue des traditions primitives, sa thèse tomberait. Pourquoi faire intervenir la révélation au sein du paganisme, si la raison seule a pu trouver mieux? La pensée grecque s'est-elle obscurcie et troublée en avançant vers sa maturité? Voilà le nœud de la question.

La réponse ne me paraît pas douteuse. Non, la part de vérité religieuse dévolue aux Grecs ne s'est pas obscurcie à mesure qu'ils s'éloignèrent des temps primitifs; elle s'est éclaircie et fortifiée avec les progrès de l'esprit grec; elle brille d'un éclat plus vif et plus pur dans les dialogues de Platon que dans les poëmes d'Homère. Cette remarque nous conduit à expliquer, par les forces naturelles de l'esprit humain, les notions que M. Gladstone rapporte à des traditions révélées. Les vérités religieuses consignées dans

l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont-elles donc si hautes que la raison humaine n'ait pu d'elle-même les atteindre, et n'est-il pas téméraire d'égarer ainsi la révélation au milieu des fables du paganisme? M. Gladstone ne veut pas que l'esprit grec ait deviné, par sa propre sagacité, la Trinité, le Rédempteur, le mauvais esprit : il a raison; mais la Trinité, le Rédempteur, le mauvais esprit sont-ils dans Homère? Je veux, et la concession est forte, que l'on y trouve quelques idées analogues. Faut-il les expliquer par des traditions primitives dont rien ne garantit la réalité? Ces rapports, qui nous étonnent, entre les lueurs incertaines du paganisme et la pleine lumière du christianisme, tiennent aux lois de la nature humaine. En dehors de l'enceinte sacrée qui renfermait la connaissance du vrai Dieu, les hommes marchèrent péniblement vers la vérité; ils marquèrent leur chemin par des chutes nombreuses, mais ils avancèrent, et, à mesure qu'ils approchèrent du terme, ils aperçurent mieux l'objet de leur voyage. Dès le départ, même à une immense distance du but, la vérité n'était point entièrement cachée à leurs yeux; ils l'entrevoyaient vaguement, et sur cette image, qui leur arrivait affaiblie par l'éloignement, réfractée et multipliée par le milieu grossier qu'elle traversait, ils firent leurs idoles, simulacres trompeurs qui ne laissent pas d'offrir quelques apparences de l'éternelle vérité. Parmi les idées qui portent l'empreinte de la religion révélée, M. Gladstone signale l'*Até*, cette tentation surnaturelle qui induit l'homme au mal; c'est chercher bien loin l'explication d'un fait assez simple. Plus d'un héros, après une faute, se plaint de l'avoir commise sous l'influence d'*Até*. Il n'y a là rien de merveilleux, ni qui exige l'intervention du démon. Chez un peuple jeune, la réflexion joue un faible rôle : l'homme qui a cédé à l'entraînement de la passion ne se rend pas compte des motifs de son acte; il en décline la responsabilité et la rejette sur

un pouvoir supérieur. Je dirai aussi, de la morale des poëmes homériques, morale relativement pure et élevée, qu'elle s'explique naturellement, qu'elle ne dépasse pas ce qu'on doit attendre d'un peuple bien doué, préservé par sa jeunesse de la méchanceté et de la dépravation, ces vices abjects et compliqués des sociétés vieillies. Chez Homère, il n'y a pas de corruption. Ses héros ont la pureté, et ce que Fénelon appelle l'aimable simplicité du monde naissant. Fougueux, déraisonnables, cruels même par moment, ils ne sont jamais méchants avec calcul, jamais dépravés. Irai-je pour cela rattacher leurs qualités aux traditions de la morale révélée? Non, si je puis les expliquer par des sentiments naturels et des mobiles humains.

Les Grecs avaient un sentiment très-vif du juste et de l'injuste, du rapport nécessaire entre la faute et l'expiation. Tout crime doit être puni, tout délit doit se réparer par un châtiment. Ce principe élémentaire de morale n'apparaissait pas aux Grecs sous la forme sévèrement impartiale que lui a donnée le christianisme; il saisissait leur esprit avec la violence d'une passion. Victime d'une injustice, le héros homérique s'élance d'un bond à l'extrémité de la vengeance. Mais un autre sentiment, aussi noble et plus doux, celui de la mesure, une répulsion instinctive de l'excès, contint, chez les Grecs, ce que le premier avait d'emporté. Ils croyaient qu'une divinité jalouse, Némésis, surveille l'homme, prête à le frapper s'il abuse, même de son droit, prompte à le châtier s'il se complaît orgueilleusement dans sa force, dans sa puissance, dans sa richesse. Cette idée, si nettement formulée par Hérodote et Pindare, existe chez Homère à l'état de sentiment, et, en se combinant avec le sentiment du droit, elle produit l'action morale de l'*Iliade*. Agamemnon commet une grossière injustice à l'égard d'Achille en lui enlevant Briséis, et les Grecs se rendent complices de cette iniquité : Agamemnon et les

Grecs seront punis. Ils reconnaissent leur faute et implorent le pardon d'Achille. Le héros, irrité, n'accepte pas leur soumission et dépasse son droit. Il sera puni à son tour, et de la plus terrible manière par la mort de son ami Patrocle. Hector tue Patrocle, et triomphe follement de sa victoire; il foule aux pieds le cadavre de l'ami d'Achille, sans prévoir l'inexorable et prochaine destinée. L'injustice des Grecs envers Achille, l'injustice d'Achille à l'égard des Grecs disparaissent dans la mort de Patrocle; et, dès lors, le poëme, emporté par un immense souffle de colère, se précipite vers le dénoûment. Hector tombe, et un traitement effroyable punit son orgueil. C'est trop; le châtiment est encore une fois suspendu sur la tête du vainqueur; mais un acte de clémence apaise Némésis. Le corps d'Hector est rendu aux prières de son vieux père. Cette scène de Priam, baisant les mains du meurtrier de son fils, et d'Achille s'attendrissant sur le père du meurtrier de Patrocle, clôt admirablement la longue chaîne de fautes et d'expiations qui se déroule à travers l'*Iliade*. Un ciel serein brille un moment sur la terre baignée de sang et de larmes.

Les combinaisons et le jeu de deux sentiments si naturels au cœur de l'homme, m'expliquent l'action morale de l'*Iliade*; l'*Odyssée* se ramène facilement aux mêmes principes élémentaires de morale, et, dans les deux cas, je me dispense de recourir à des interprétations subtiles et lointaines; mais je ne suis pas insensible à l'attrait du système de M. Gladstone, et je n'en détourne pas les autres. Je conviens qu'Homère en est rehaussé au point de participer à l'autorité de la *Bible*, et que les Grecs y gagnent de devenir un autre peuple de Dieu. Après mes réflexions critiques, je donne comme correctif quelques passages de la conclusion du second volume de M. Gladstone : je tâche d'en exprimer tout le sens, et je n'espère pas en rendre la ferme et persuasive éloquence.

« Des relations personnelles et intérieures de l'homme avec Dieu, du régne de la grâce dans le monde, Homère ne peut rien nous dire, mais il peut nous apprendre beaucoup sur le règne de la Providence, nous apprendre tout sur l'éclosion des forces et des facultés de la nature humaine, en dehors de la révélation divine. La loi morale écrite, sur les tables de pierre, était, dans un sens, un maître qui nous conduisait au Christ, en nous démontrant notre incapacité à suivre la voie de la rectitude et du pardon sans le Rédempteur..... Dans un autre sens, ces archives (les poëmes homériques) des premiers âges sont aussi un maître qui nous donne d'une voix différente la même leçon, parce qu'elles nous montrent l'incapacité totale de notre race, même à son plus haut point de puissance, pour résoudre par ses propres forces les problèmes de sa destinée, pour arracher l'aiguillon du souci, de la peine, et par-dessus tout, de la mort, ou même pour retenir, sans la dissiper, la chaleur vitale de la connaissance de Dieu, quand nous sommes séparés de la source qui nous la communique. »

« Il est impossible de n'être pas frappé du contraste entre les temps qui ont précédé la venue du Christ et ceux qui l'ont suivie. Depuis la venue du Messie, le christianisme a marché pendant quinze cents ans en tête de la civilisation humaine. Il a mené attachés à son char, comme les coursiers d'un char triomphal, les principales forces intellectuelles et matérielles du monde. Son savoir a été le savoir du monde; son art, l'art du monde; son génie, le génie du monde; sa grandeur, sa gloire, son élévation, sa majesté ont été presque, quoique non absolument, tout ce dont en ce genre le monde a pu se vanter. Mais avant la venue du Christ, il en était autrement. Le trésor de la divine révélation était alors enfermé. Dieu l'avait confié à un peuple à qui il était presque interdit de le communiquer, ou du moins de qui il était simplement exigé de le garder sans altération. Les Juifs n'eurent pas une mission à travers le monde, ils restèrent cachés dans une contrée étroite et obscure, non-seulement par rapport à la splendeur éminente de la Grèce et de Rome, mais en comparaison de l'Assyrie, de la Perse et de l'Égypte. Ils n'ont pas fourni aux âges chrétiens les lois, les institutions, les arts, les

sciences et les principaux modèles de grandeur dans le génie et dans le caractère. La Providence réserva cette œuvre pour d'autres; il semble qu'à Homère en ait été confiée la première et la plus remarquable partie. »

« Et maintenant, si nous avons raison de croire qu'il ne faut pas chercher le développement primitif de l'humanité dans les pages de l'histoire juive et patriarcale, que l'œuvre de ce développement a été accordée à un autre peuple, et que la mission d'en conserver le souvenir a été donnée au père, non-seulement de la poésie, mais des lettres, il ne semble pas difficile de découvrir dans cet arrangement le dessein du Très-Haut, et en même temps la sagesse du dessein. Si les Écritures avaient été conservées, si le Messie s'était incarné, chez un peuple, le premier de son temps, par la sagacité politique, l'énergie martiale, l'élévation et la profondeur de son intelligence, les grâces de l'art et le charme de la civilisation, alors la divine origine du christianisme serait beaucoup moins claire et moins exempte de difficultés qu'elle ne l'est à présent; l'aigle qui monta au ciel portant sur ses ailes l'éternel Évangile aurait pris son essor d'une grande éminence élevée par l'esprit et l'habileté de l'homme, et la hauteur de cette éminence mesurée à partir du niveau commun de l'humanité eût été autant à retrancher du triomphe du Rédempteur. »

« Ainsi les théories destructives de ceux qui nous enseignent que le christianisme n'est qu'une nouvelle phase ajoutée aux phases déjà accomplies dans la marche du progrès humain auraient revêtu une apparence plausible qui leur manquera à jamais. « Dieu a choisi les choses folles du monde pour confondre « le sage; et Dieu a choisi les choses faibles du monde pour « confondre les choses puissantes; et il a choisi les basses « choses du monde, et les choses qui sont méprisées, et les « choses qui ne sont pas pour réduire à néant les choses qui « sont (Saint Paul, I<sup>re</sup> *Cor.*, « 1, 27, 8). » Une race et sans gloire et sans distinction, simplement choisie pour recevoir la parole divine, et qui en est restée la gardienne contrainte et presque récalcitrante, convenait mieux au but de la souveraine sagesse, à cause même que le milieu par quel les dons les plus pré-

cieux se transmettaient était pâle, sans couleur, au lieu d'être tout éclatant des splendeurs de la puissance, de l'intelligence, de la gloire. »

Quel enthousiasme! quelle éloquence allant aux plus grandes choses et les agrandissant encore! De si hautes pensées restent belles et solides indépendamment du système qu'elles supportent. On peut rejeter l'hypothèse des traditions primitives révélées, et croire cependant que la civilisation grecque, source de toutes les idées politiques, sociales, littéraires des peuples européens, rentrait dans le plan divin, et que le poëte dont l'œuvre sublime contient les racines, la sève, l'éclosion et la fleur de cette civilisation est, en un certain sens, un témoin de l'éternelle vérité, un interpréte de l'éternelle sagesse.

Puisque le monde hellénique est le berceau de l'intelligence moderne, puisque Homère nous représente ce monde dans sa primitive et mâle intégrité, il est naturel que M. Gladstone cherche « les idées fondamentales de la politique exposées sous la forme la plus vraie et la plus sage dans l'ouvrage où l'on s'attendrait le moins à les rencontrer, dans les poëmes d'Homère. » Si, pour la religion et les mœurs, les Grecs peuvent être comparés à d'autres sociétés adolescentes, pour la politique, ils sont inventeurs uniques, ils en ont créé la science. Pour qui sait les discerner, les principes de cette science se trouvent dans Homère, et cette étude, suivant M. Gladstone, doit avoir d'autant plus de charme pour les Anglais, que l'esprit qui anime la poésie d'Homère vit et respire dans les institutions britanniques. Ce brusque rapprochement a de quoi surprendre; il est fondé cependant. Les Grecs, ou pour mieux dire les Athéniens, semblables en cela aux Anglais, donnèrent beaucoup à l'individu, même au préjudice de l'État, tandis que le principe opposé de la subordination de l'in-

dividu à l'État prévalut chez les Romains, qui l'ont légué aux peuples néo-latins. M. Gladstone signale cette différence, mais il abonde dans son idée lorsque, attribuant aux Hellènes du temps de la guerre de Troie des notions politiques dignes d'Athènes, il résume leur gouvernement dans le mot *Agoré*. Les assemblées des Grecs sur le rivage de la Troade sont un faible rudiment du gouvernement parlementaire, et le sort de Thersite, battu par Ulysse aux applaudissements du peuple, montre que, dans l'âge héroïque, le rôle d'orateur de l'opposition n'était ni sûr ni brillant. Mais le fait seul que le chef suprême n'entreprenait rien sans consulter le conseil des rois et l'assemblée du peuple, manifeste clairement la tendance des Grecs vers les institutions qui furent la gloire et l'écueil d'Athènes. M. Gladstone analyse finement, en l'exagérant un peu, cette disposition des Hellènes, et il la fait ressortir par le contraste avec la tendance opposée des Troyens. Les sujets de Priam ont une assemblée populaire, mais non un grand conseil aristocratique de rois; ils donnent à l'âge et au rang ce que les Grecs accordent à la sagesse et à la valeur; ils manquent de ces corps intermédiaires, phratries, tribus, qui chez les Grecs protégeaient l'individu sans le mettre sous la tutelle de l'État. On entrevoit dans leur organisation l'unité qui caractérise le despotisme asiatique. Ils s'enfoncent dans l'Orient. Les Grecs s'avancent vers l'Occident, portant avec eux les principes de la civilisation européenne. Simples sont leurs institutions, mais formées d'éléments assez solides pour braver les siècles, assez féconds pour se reproduire indéfiniment sans s'épuiser, assez précieux pour placer au-dessus de tous les autres pays l'insignifiante contrée qui les reçut. La Grèce n'est qu'un point sur la carte du globe, mais de ce petit foyer rayonne une grande lumière.

Une contrée insignifiante pour l'étendue était en effet la Grèce d'Homère, et cette contrée occupait presque

tout le monde connu de son temps. La péninsule hellénique, jusqu'aux montagnes qui bornent la Thessalie au nord, les îles grecques situées à l'ouest du continent, la Crète au sud et les principales îles de la mer Egée, la Thrace, la Troade et l'Hellespont, la côte occidentale de l'Asie mineure et les beaux fleuves qui l'arrosent, tel était le cercle étroit qu'embrassait distinctement la vue d'Homère. Au delà commençait une mystérieuse obscurité, à travers laquelle le poëte apercevait vaguement la Libye, l'Égypte, la Phénicie et le Rhodope ou monts Riphées. Plus loin, la brume s'épaississait impénétrable à ses regards, mais non à sa pensée. Les notions incertaines ou fabuleuses propagées parmi les Grecs par les Phéniciens, grossies par la crédulité populaire, donnèrent l'éveil et servirent de point de départ à son imagination. Il les combina, les agrandit, les coordonna et en forma le monde où il fit voyager Ulysse. Des commentateurs ont eu la prétention d'identifier ces régions imaginaires avec des contrées réelles, et de circonscrire dans le bassin méditerranéen les courses du héros de l'*Odyssée*. Ces tentatives n'ont abouti qu'à des résultats ridicules. L'heureuse idée de placer la ville des Lestrygons avec son jour perpétuel sous les latitudes de la Méditerranée, et de chercher le pays des peupliers et des saules, la région des Cimmériens, enveloppée de brouillards et de ténèbres, dans les parages de l'Italie, sous le plus beau ciel du monde! Ces prétendues explications, en assujettissant les inventions du poëte aux indications de nos cartes, ont introduit le chaos dans sa géographie et en ont fait un amas d'absurdités contradictoires. M. Gladstone a fort bien vu qu'en dehors de certaines limites assez étroites la géographie de l'*Odyssée* est tout imaginaire, et qu'on la dénature en s'obstinant à la regarder comme réelle; il a bien vu aussi que l'on doit interpréter un poëte en entrant dans ses conceptions et non en les torturant pour les adap-

ter à des connaissances plus récentes. Toute la partie négative de sa discussion me paraît irréprochable; je n'en puis dire autant de la partie positive. M. Gladstone a voulu, lui aussi, nous donner une clef de la géographie d'Homère, et d'un tour de main il a produit un changement complet de décoration. D'après lui, Homère pensait que la mer appelée depuis Pont-Euxin s'étendait indéfiniment au nord et à l'ouest et communiquait avec cette autre mer qui baigne les rivages d'Ithaque. Sur cette vaste plaine liquide, c'est-à-dire sur le continent de l'Europe centrale, il fit naviguer son héros Par suite de cette supposition, ce que les commentateurs plaçaient au midi est transporté au nord, ce qui était à l'ouest passe à l'est. La région ténébreuse des Cimmériens s'étend vers le soleil levant, les rochers de Charybde et de Scylla défendent l'entrée des Dardanelles, et l'île de Calypso, fuyant les parages de l'Afrique, va s'échouer dans les marais de la Lithuanie. Comme, à mon sens, la géographie de l'*Odyssée* se refuse à toute interprétation positive, je n'ai rien à opposer à la très-ingénieuse fantaisie de M. Gladstone, et je suis volontiers sur sa carte la ligne sinueuse et brisée qui, à travers le continent européen, conduit le vaisseau d'Ulysse du cap de Sigée aux mers boréales, et du pays des Lestrygons à l'île d'Ea, « où sont les danses matinales de l'Aurore et les levers du Soleil. »

Après avoir complété par la géographie son encyclopédie homérique, M. Gladstone s'accorde quelques excursions littéraires qui sont la partie la plus agréable de son ouvrage. Le plan de l'*Iliade*, le sens de la beauté chez Homère, la manière dont il perçoit et emploie les nombres et les couleurs, les principaux caractères qu'il met en scène, les altérations que ces caractères ont subies en passant de poëte en poëte, lui fournissent les sujets de dissertations inégalement instructives, mais toujours at-

trayantes. On s'aperçoit cependant que la critique littéraire n'est pas dans sa tournure d'esprit, et qu'une préoccupation plus haute domine en lui le sentiment des beautés poétiques. Il regarde les personnages d'Homère comme des types consacrés, j'allais dire sacrés, et ne souffre point que d'autres poëtes les dénaturent. Si Virgile transforme le terrible Diomède en un bonhomme larmoyant, s'il fait fuir devant Énée les ombres des héros grecs, si l'Andromaque de Racine parle du pouvoir de ses yeux, si l'Hermione du même poëte, la Spartiate Hermione, oublie sa naissance au point de rappeler que dix ans les Grecs ont fui devant Hector, M. Gladstone s'irrite, et prend rudement à partie les deux poëtes, surtout le second. L'*Énéide*, dit-il, est l'œuvre d'un auteur qui a voulu tendre l'arc d'Homère sans avoir la force d'Homère, et on ne sait, en lisant *Andromaque*, si c'est une tragédie ou une parodie burlesque. Cette indignation est si agréable, que nous nous gardons bien d'en vouloir à M. Gladstone, même en ce qui concerne Racine. D'ailleurs, il nous offre tout à côté un dédommagement. L'admiration qu'il refuse à *Andromaque* et à *Iphigénie*, il l'accorde très-gracieusement à la *Duchesse de la Vallière*, de Mme de Genlis; il met ce roman en parallèle avec le quatrième livre de l'*Énéide*, et ne sait auquel donner la préférence. J'ai le regret de n'avoir pas lu la *Duchesse de la Vallière*, et je ne me permettrai pas de trancher la question. Je vois un peu plus loin que la théorie d'Isocrate sur la déification de la beauté, en dehors de toute idée morale, n'a été appliquée chez les modernes que par M. Eugène Sue, dans son personnage d'Adrienne de la Cardonnaye du *Juif Errant*. Une faute d'impression manifeste ne m'enpêche pas de reconnaître Mlle de Cardoville, héroïne un peu oubliée, qui eut son quart d'heure de vogue vers 1845, et que je ne m'attendais pas à rencontrer dans un livre sur Homère.

Evidemment, M. Gladstone regarde la partie sérieuse de sa tâche comme accomplie, et s'amuse aux bagatelles. Heureux d'avoir arraché le texte d'Homère aux envahissements du scepticisme, il se repose avec délices dans sa conquête. Les poëmes sur lesquels il a fait descendre de nouvelles clartés retiennent invinciblement ses regards, et il saisit tous les prétextes de s'attarder à cette contemplation. Mais l'heure du départ a sonné, le moment est venu de dire adieu au long et doux travail.

« Maintenant, dit M. Gladstone, nous avons fait, à la suite et à la lumière du grand poëte de l'antiquité, une longue et, pour autant qu'il y a contribué, une productive tournée. Nous avons commencé avec ses premières légendes, qui, à une distance de cent générations, ne nous éclairent plus que d'une faible lueur. Nous avons vu les créations de son esprit vivre, se mouvoir, respirer devant nous par la puissance et la magie de son art. Nous avons trouvé qu'il avait façonné un grand et noble moule de l'humanité, placé en dehors de notre expérience, mais uni à notre sympathie par mille canaux. Nous avons vu notre race dans toute sa grandeur allier la simplicité de la jeunesse à la force de la maturité. Nous avons vu cette grandeur se déployer dans les relations sociales, dans la paix et dans la guerre, dans les choses humaines et dans les choses divines, et nous l'avons examinée à la double lumière de la comparaison et du contraste. Nous avons vu comment la mémoire de ce grand siècle et de son poëte, encore plus grand, a été soigneusement gardée, comment le testament qu'il laissait à l'espèce humaine a été accepté et combien il a été imparfaitement exécuté. Nous nous sommes efforcé de suivre la destinée de quelques-unes de ses plus belles créations, à travers les âges, et après avoir descendu avec elles le courant des années jusqu'à nos jours, il est grandement temps de nous séparer. Il ne faut pas que Némésis me retrouve : « Ou maintenant m'arrêtant, ou dans la suite revenant encore. » Passer de l'étude d'Homère aux affaires ordinaires du monde, c'est échanger un palais enchanté contre la froide et

grise lumière d'un jour polaire. Mais les charmes de cet enchanteur ne ressemblent pas à cette préparation égyptienne qui plongeait l'esprit dans une indifférence efféminée ; ils sont plutôt pareils à un généreux remède (1) qui, retrempant notre intelligence dans les forces fraîches et sincères de la nature, la rend plus vigilante contre les embûches et le danger, plus vigoureuse et plus résolue pour l'accomplissement de ses devoirs. »

Némésis, c'est ici la critique, ne répétera pas à M. Gladstone l'injonction menaçante d'Agamemnon à Chrysès ; elle ne lui défendra pas de s'arrêter plus longtemps sur un si riche sujet ; elle ne lui interdira pas d'y revenir. Sans oublier qu'il s'est trop complu dans ses idées, qu'il a trop sacrifié à l'esprit de système, elle verra dans son livre un trésor de pensées généreuses, un vaillant remède contre le matérialisme qui envahit les lettres. Certes, ces *Études sur Homère* ne sont pas un modèle d'histoire littéraire. L'examen approfondi des faits, la sévérité du jugement s'y effacent trop devant les artifices et les splendeurs de l'éloquence. Mais ces splendeurs et ces artifices ravivent et échauffent l'image du père de la poésie, et la critique absout les moyens en faveur de la fin. L'admiration de M. Gladstone ne frappe pas toujours le but : elle s'enflamme comme la flèche d'Alceste et se perd dans les nuages.

Volans liquidis in nubibus arsit arundo,
Signavitque viam flammis ; tenuisque recessit
Consumpta in ventos.

Mais si les traits enflammés n'atteignent pas leur objet, ils l'illuminent en le dépassant. M. Gladstone ne veut pas que l'*Iliade* et l'*Odyssée* restent exposées à une curiosité

(1) Allusion au φάρμακον ἐσθλόν, au puissant spécifique qui préserva Ulysse des effets du breuvage de Circé.

profane : il les transporte près du sanctuaire qui renferme les saintes Écritures ; dans l'œuvre sublime où d'autres reconnaissent simplement la main d'un grand poëte, du plus grand des poëtes, il distingue des rayons de l'éternelle lumière et l'empreinte de la divinité. Fondée ou non, cette théorie est le plus magnifique hommage rendu au génie d'Homère.

31 décembre 1858.

---

# LES RELIGIONS

## DE LA

# GRÈCE ANTIQUE

---

*Histoire des religions de la Grèce antique*, depuis leur origine jusqu'à leur complète constitution, par M. Alfred Maury. 3 vol. in-8° (Ladrange), 1857-1859.

De toutes les créations qui manifestent les forces morales et intellectuelles de l'humanité, une des premières en date, certainement la première en importance, c'est la religion; la poésie ne vient qu'après, le langage la précède à peine. Un peuple peut de bien des manières exprimer son génie et léguer son image à la postérité, mais son expression la plus vive et la plus complète, c'est encore sa religion. Il s'y met tout entier; il y laisse l'empreinte de ses pensées, de ses désirs, de ses espérances, et jusqu'à la trace de ses rêves : c'est l'œuvre qui donne le plus exactement la mesure de ses facultés. Ces remarques ne s'appliquent intégralement qu'aux peuples privés du bienfait de la révélation; mais à ceux-ci, elles s'appliquent sans réserve. Qui ne connaît pas leur religion, ne connaît rien d'eux; qui connaît leur religion, pourrait presque se passer de toute autre notion à leur égard.

De là dans les travaux contemporains la place très-large accordée aux recherches sur les religions de l'antiquité et particulièrement de l'antiquité hellénique. On a compris qu'il existait sur ce point une grave lacune dans nos connaissances. Les Grecs, plus que toute autre nation, nous intéressent, comme les inventeurs ou les dépositaires des idées qui constituent le fonds de notre civilisation. Cependant, que savons-nous de leurs croyances? Combien d'esprits même cultivés ne voient dans la mythologie qu'un amas de fictions frivoles, de fables amusantes et trop souvent immorales! Jusqu'à ces derniers temps, nous manquions en France d'un livre qui nous renseignât fidèlement à ce sujet. Il y aurait sans doute une exception à faire en faveur de la *Symbolique* de Creuzer, traduite par M. Guigniaut, si ce volumineux ouvrage, inaccessible à la majorité des lecteurs, n'était destiné à soutenir une thèse illusoire. Avec le respect dû à la mémoire du savant Allemand, il est permis de penser que l'érudition scrupuleuse et l'excellente critique de son traducteur pouvaient mieux s'employer qu'à faire passer en français, même en la corrigeant et en l'enrichissant, une œuvre incomplète fondée sur une fausse hypothèse. La *Symbolique* de Creuzer, les additions du traducteur et tant d'essais enfouis dans des recueils spéciaux, mis à part — comme très-bons à consulter à l'occasion, mais de médiocre utilité pour l'instruction générale, — nous ne trouvons à l'usage de tous que des compilations arriérées et insuffisantes. Encore les plus répandues sont-elles les plus mauvaises, les plus capables d'induire en erreur. Je ne parle pas de productions pires où les ressources du faux bel esprit ont servi à défigurer la mythologie des anciens. Pour un homme de sens et de goût, avoir feuilleté les *Lettres à Émilie* est un fâcheux accident qui ne doit pas se renouveler. On ne brave pas deux fois l'ennui de ces sottises prétentieuses. Il existe bien sur

les religions de l'antiquité quelques ouvrages un peu plus originaux que les dictionnaires de la Fable, un peu plus sérieux que les fadaises de Demoustier, mais encore moins dignes de confiance. Entrepris avec des opinions préconçues et contrairement aux véritables données de la science, ils trompent par l'appareil de l'érudition. On se persuade que de si longues études aboutissent à d'importantes découvertes, et on néglige de contrôler sévèrement des interprétations spécieuses. La mythologie est une matière docile sur laquelle l'esprit français, plus oratoire que critique, plus propre à la démonstration de thèses convenues qu'à la recherche impartiale de la vérité, a largement exercé ses facultés de raisonnement et de rhétorique. Les exemples abondent ; il suffit de citer l'*Origine de tous les cultes* de Dupuis, et, dans un ordre de productions plus inoffensives, les monographies d'Eméric David. Entre des compilations inutiles et des hypothèses téméraires, il n'y avait pas à choisir ; il fallait tout rejeter, et attendre qu'un érudit judicieux nous donnât un livre qui ne fût ni une répétition des mythologies enfantines que nous avons apprises à l'école, ni une argumentation en règle à l'effet de démontrer que le polythéisme grec est une astronomie en rébus ou une physique en énigmes.

Ce livre, nous le possédons aujourd'hui. S'il n'est pas tel que nous le désirions, il remplit suffisamment son objet, qui est de fournir sur les religions de la Grèce antique des renseignements nombreux et de bon aloi. Il témoigne de vastes lectures, et ne peut qu'accroître l'idée avantageuse que l'on avait déjà du savoir de M. Maury.

D'abord nous louerons l'auteur d'avoir préféré la méthode historique à tout autre mode d'exposition. C'est la seule qui convienne à la mobilité des mythes grecs. Un tableau d'ensemble représentant le polythéisme entièrement développé, et où chaque divinité figurerait à son

rang avec une monographie distincte, en un mot, une exposition synthétique des croyances helléniques aurait été un contre-sens. Incomplet malgré la prodigieuse multiplicité de ses symboles, toujours jeune et jamais achevé, le polythéisme était encore en voie de formation au temps de son déclin, et il tomba avant d'avoir su se résumer dans une profession de foi. Que croyait le plus croyant des Hellènes? Sa crédulité ne pouvait ni embrasser l'ensemble des mythes, ni les suivre dans leurs métamorphoses; elle flottait sur tous, incapable de choisir, n'en rejetant aucun, ne s'attachant fortement à aucun, et toujours disposée à se porter vers de nouveaux objets d'adoration. Il n'y avait ni croyance arrêtées ni hérésies. Le sentiment religieux exempt de contrainte dérivait au souffle le plus léger. Un accident de terrain révélait un dieu inconnu, une métaphore créait une divinité nouvelle. On représenterait les mythes grecs de la manière la plus infidèle si on ne tenait pas compte de leurs perpétuelles variations. Les divinités homériques ne sont plus celles des Grècs primitifs, lors même qu'elles portent des noms identiques. Les divinités d'Hésiode ne sont pas celles d'Homère, bien qu'elles appartiennent à la même mythologie. L'héritage des Grecs primitifs, d'Homère et d'Hésiode se modifie et s'augmente dans les œuvres des poëtes cycliques et lyriques. Enfin, dans le VIe siècle avant l'ère chrétienne, la force créatrice qui a produit tant de fables s'arrête contenue par les progrès de la réflexion, et les mythes se ramassent en un ensemble aussi harmonieux que le comporte leur diversité originelle.

M. Maury a distingué avec soin ces différentes époques. Il a pris le sentiment religieux à sa première apparition chez les Grecs et l'a suivi pas à pas dans son épanouissement graduel et ses personnifications multipliées. Je ne lui reproche pas la minutie parfois pénible de son exposition; ce défaut est peut-être inévitable dans un sujet où les dé-

tails surabondent. Je le blâmerais plutôt de n'avoir pas été assez fidèle à l'ordre historique et d'avoir introduit dans son livre des divisions qui troublent inutilement la succession naturelle des faits. L'histoire du polythéisme grec, depuis son origine jusqu'au siècle d'Alexandre, remplit son premier volume, et, bien que l'ouvrage en ait trois, M. Maury n'a pas dépassé cette date. Son second volume traite des institutions religieuses de la Grèce, des cultes généraux et particuliers des tribus helléniques; le troisième expose l'influence qu'exercèrent sur la religion grecque la philosophie indigène et les cultes étrangers. Je sais combien dans une histoire littéraire ou religieuse l'ordre est chose complexe et délicate. Tout plan a des inconvénients, et de graves. Cependant je ne vois pas de raison qui justifie M. Maury d'avoir rejeté dans son troisième volume les chapitres consacrés à l'influence des religions orientales sur les croyances grecques. Cette influence remonte si haut; elle fut si active et si continue, qu'elle forme une partie intégrante de l'histoire du polythéisme hellénique. En la traitant séparément, M. Maury a laissé son premier volume incomplet et s'est condamné à des répétions dans le troisième. Il y a là un véritable défaut de méthode. Cette remarque nous conduit à une critique plus générale. M. Maury, avec un jugement sûr et un esprit ami de la clarté, ne possède pas l'art de mettre son savoir dans tout son jour. Il excelle à rassembler des matériaux; il les choisit avec discernement et les classe sans confusion, mais il ne les maîtrise pas d'une main souveraine. Il s'inquiète moins encore de revêtir d'un style attrayant les résultats de ses recherches. On dirait qu'il regarde l'élégance de la diction comme une superfluité. Mais le superflu était ici bien nécessaire. N'est-il pas fâcheux qu'une histoire de la mythologie puisse à peine soutenir la lecture? Cet inconvénient ne tient pas tellement au sujet, que M. Maury ne l'eût

évité avec un peu plus de méditation et de travail. Il a, je n'en doute pas, recueilli ses matériaux avec tout le soin désirable. Ne s'est-il pas trop hâté dans la mise en œuvre? Évidemment il n'a pas laissé arriver ses idées à ce point de maturité où elles se détachent d'elles-mêmes avec une grâce facile; il n'a pas donné à son style cette forme appropriée qui est le cachet de l'écrivain. Aussi son livre avec beaucoup de qualités estimables a je ne sais quelle mauvaise apparence de compilation; rien que l'apparence. M. Maury, bien qu'il aime un peu trop à exercer sa rare aptitude de compréhension sur des sujets qu'il n'a pas le temps d'approfondir, sait se préserver de la banalité superficielle des compilateurs. A en juger par certains de ses ouvrages, son *Essai sur les légendes pieuses du moyen âge*, par exemple, il semble que, pour compter au nombre des critiques originaux, il ne lui manque que de concentrer ses forces. Dans cette histoire des religions de la Grèce, s'il n'a pas trouvé beaucoup de vues neuves, il a eu le mérite d'aller presque toujours au vrai, au judicieux; ce qui est bien aussi une nouveauté, car jusqu'ici la mythologie a trop souvent fourni matière aux faux systèmes et aux interprétations extravagantes.

Les erreurs de la plupart des mythographes n'ont rien que de naturel. Le polythéisme est un phénomène des plus complexes, des plus propres à égarer ceux qui en osent tenter l'explication. Il nous étonne moins, parce que, involontairement, nous le regardons comme une invention amusante, un jeu poétique; mais essayons de le prendre au sérieux; considérons-le comme l'objet le plus sérieux, un objet d'adoration. Autour et au-dessus de l'homme, craints et respectés, rarement aimés, toujours honorés d'offrandes et de sacrifices, vivent et s'agitent des milliers d'êtres invisibles. Aucun des hommes qui les adorent n'en a vu un seul; aucun des témoignages qui attestent leur

existence ne mérite la moindre confiance. N'importe : on croit qu'ils existent et qu'ils peuvent infiniment pour le bien ou le mal des faibles mortels. Ce n'est pas tout ; ces êtres que personne n'a vus, que personne ne connaît que par des récits indignes de foi, on sait leur noms, leur généalogie, leur histoire. Zeus, Poséidon, Hadès, trois frères, fils de Kronos et usurpateurs de la souveraineté de leur père, gouvernent le monde, le vaste ciel, les plaines sans bornes de la mer et les noires profondeurs de la terre. Leur sœur Héré règne avec eux et partage le trône et la couche de Zeus. Issus de ces dieux suprêmes ou des grandes divinités indépendantes, le Ciel, l'Océan, la Terre, d'innombrables immortels habitent les palais d'airain de l'Olympe, les abris sauvages, les frais asiles qu'offrent les bois et les eaux. Ils passent sur les nuages, fendent l'air avec la rapidité de la pensée, veillent mornes et farouches sous les rochers des montagnes, forgent des métaux à des fourneaux inconnus dont la flamme lointaine brille au sein des nuits, se cachent sous l'écorce des arbres, tissent des voiles verts et violets dans le limpide bassin des fontaines, glissent et bondissent avec les sources vives, se bercent mollement à la surface de la mer ou en agitent furieusement les flots. Ces divinités ne sont point des fantaisies de poëtes, ce sont des êtres réels qui exigent un culte, récompensent la piété et châtient la négligence de leurs adorateurs. Elles exercent par leurs oracles une influence décisive sur les plus grandes affaires, sur les plus hautes intelligences. Chaque ville leur élève des temples magnifiques et punit du dernier supplice l'impie qui met en doute leur existence. Depuis Hermès montrant la route aux voyageurs jusqu'à Zeus frappant d'admiration et de terreur les croyants prosternés dans le sanctuaire d'Olympie, cette troupe d'immortels, pères et fils d'autres immortels, meurtriers, incestueux, voleurs, coupables de tous les crimes que con-

damnent les lois humaines, représente ce que l'homme doit adorer, ce qui lui doit être saint et sacré, son frein, son appui, son espoir dans les tentations et les souffrances de ce monde, sa punition ou sa récompense après les épreuves de la vie. Ce sont là des contradictions étranges et que la raison a bien de la peine à comprendre.

Quand les Grecs commencèrent à raisonner sur l'héritage religieux de leurs ancêtres, ils furent comme un homme à qui on remettrait sous les yeux les idées et les images qui ont traversé son esprit aux jours de son enfance. Cet homme ressentirait d'abord un singulier mélange de surprise et de pitié. Il s'étonnerait d'avoir formé dans son cerveau tant de combinaisons absurdes; il se trouverait ridicule d'y avoir cru avec une confiance si naïve; mais enfin, comprenant que ces conceptions bizarres et cette risible crédulité sont le fait d'une phase à jamais passée de sa vie, il cesserait de s'en émerveiller et n'en rirait plus. Peut-être même en viendrait-il à regretter la source vive que les années ont tarie, la fleur de fraîche croyance que la réflexion a desséchée; il sentirait que les mâles exercices d'une pensée cultivée laissent plus de vide dans le cœur ou le remplissent moins délicieusement que les premières émotions de la pensée enfantine. Voilà, je crois, quelle serait son impression finale, s'il comprenait bien que les conceptions et les croyances qui repassent sous ses yeux appartiennent à son enfance, c'est-à-dire à un âge où il était profondément dissemblable de lui-même et placé dans des conditions intellectuelles toutes différentes. S'il supposait, au contraire, que l'auteur de ces bizarres associations d'idées était une intelligence cultivée comme lui, capable des mêmes réflexions et des mêmes doutes, il jugerait ou que ces combinaisons sont l'effet d'un délire passager, ou que sous leur démence apparente elles cachent un sens raisonnable. La première

conclusion se présenterait d'abord à son esprit, mais il la rejetterait pour la seconde, aimant mieux se croire capable de sagesse artificieuse que de folie. Ce que nous disons là d'un seul homme est bien plus vrai des vastes sociétés d'hommes, des peuples. N'ayant pas conscience des modifications que le temps opère dans leur existence collective, jugeant des autres par eux-mêmes, ils transportent au passé leur manière de voir, de penser et de sentir. De nos jours seulement on a bien saisi les caractères particuliers des diverses phases de la vie intellectuelle. Les Grecs, dans leur premier effort de raisonnement sur les créations spontanées de l'âge précédent, devaient méconnaître ces distinctions délicates; c'était beaucoup qu'ils commençassent à dégager la pensée du réseau des dogmes traditionnels.

Les auteurs de cette émancipation, Pythagore, Xénophane, Thalès,[1] Empédocle, comparant leurs propres idées sur le monde et son principe avec les fables transmises par Homère et Hésiode, trouvèrent celles-ci absurdes, et ne pouvant croire que leurs ancêtres les eussent naïvement inventées, ils les mirent sur le compte des deux poëtes. De là les reproches amers qu'ils leur adressent. Révoltés des fictions de la théologie poétique et ne désespérant pas de la détrôner, les uns, comme les sages des écoles d'Ionie et d'Élée, construisirent de grands systèmes métaphysiques qui embrassaient l'ensemble des choses; les autres conçurent le dessein de réformer la religion corrompue et de revenir aux dogmes primitifs que les poëtes, pensaient-ils, avaient défigurés par des fables impertinentes. La plus imposante de ces tentatives de réforme se rattache au nom de Pythagore. Le philosophe de Samos agit puissamment sur les plus nobles esprits de la Grèce par la pureté et l'élévation de ses doctrines, mais il eut peu de prise sur le peuple. Pour toucher les intelligences vulgaires, le pythagorisme

dut revêtir la forme mystique de l'orphisme, et dès lors il manqua son but. Compromis habile entre la réforme pythagoricienne et les croyances consacrées, amalgame de mythes traditionnels et de mythes nouveaux, de pratiques théurgiques et de théories idéalistes, l'orphisme n'épura point le polythéisme ; il ajouta des superstitions à des superstitions, des fictions lourdes et artificielles aux charmantes et naïves créations des anciens âges. La vieille mythologie, profondément enracinée dans l'imagination populaire, dans les mœurs, dans les institutions politiques, continua de fleurir et multiplia ses rejetons. Les philosophes, voyant à sa résistance victorieuse qu'elle n'était pas une ennemie méprisable, n'osèrent plus la regarder comme un vain délire, et ne pouvant pas la détruire, ils furent amenés à l'interpréter.

Il importait avant tout d'accommoder les traditions religieuses aux progrès des connaissances. Pour cela il fallut s'écarter du sens littéral et se rejeter sur un sens autre ou sous-entendu : c'est ce que l'on appela l'allégorie. Dans chaque récit mythique contraire à la raison, on supposa un sens autre et raisonnable : avec ce système qui rend compte de tout par des explications dont il n'a pas à rendre compte, les difficultés de la mythologie s'évanouissaient. Malheureusement le système même, était une difficulté invincible. Il ne satisfaisait ni la foule qui vivait de croyances réelles, non d'abstractions, ni les esprits hardis qui n'avaient pas attaqué des croyances réelles pour s'agenouiller devant des fantômes abstraits. Le vulgaire continua de se repaître des vieilles fables. Parmi les esprits novateurs, les plus fins, comme Socrate et Platon, restèrent dans une sorte de doute respectueux et ironique, fort au-dessus de la crédulité populaire et à l'extrême limite de l'allégorie ; les plus lourds s'abattirent sur une nouvelle interprétation moins creuse, mais plus fausse encore que l'allégorie ; ils supposèrent que les divinités grecques

avaient été des hommes redoutables ou bienfaisants divinisés par la terreur ou la reconnaissance des mortels ; à l'origine de chaque mythe ils placèrent un fait réel défiguré selon eux par des transmissions infidèles. La mythologie n'était, de la sorte, que de l'histoire poétisée. Ce système s'appela *évhémérisme*, non qu'Évhémère l'eût inventé, mais il avait contribué à le répandre par un livre où il racontait comment, dans une île de l'océan Indien, il avait découvert des preuves authentiques de l'existence humaine de Kronos, de Zeus et des autres divinités helléniques. L'évhémérisme, poussé à ses dernières conséquences, était une négation radicale du surnaturel dans le polythéisme ; mais, appliqué avec une certaine réserve, il permettait de fabriquer de l'histoire avec les anciennes légendes, et de transformer les traditions religieuses en historiettes amusantes sans choquer trop ouvertement les dogmes reçus. L'allégorie changeait la mythologie en vides abstractions, l'évhémérisme en contes prosaïques ; l'une lui ôtait le corps, l'autre l'esprit. Entre ces deux systèmes d'interprétation inégalement hostiles, mais également destructeurs, miné de plus et entraîné à la dérive par le grand mouvement de l'école socratique, le polythéisme gardait de fortes attaches au cœur du peuple et dans les institutions politiques. Il subsistait encore imposant lorsque le christianisme le soumit à une nouvelle et mortelle épreuve. Les controversistes chrétiens empruntèrent à l'évhémérisme des arguments contre l'existence surnaturelle des dieux ; les apologistes du paganisme le défendirent du reproche d'immoralité au moyen d'interprétations allégoriques. Dans le cours de cette lutte, qui dura quatre siècles, le christianisme ne cessa de conquérir des âmes, et le jour vint où la religion grecque ne fut plus qu'un monument du passé. Ruiné comme objet de foi, le polythéisme restait un objet d'étude.

Dès que la renaissance eut rouvert aux modernes le chemin de l'antiquité, beaucoup d'érudits et de philosophes s'arrêtèrent surpris et charmés devant la mythologie, en étudièrent les débris, et s'efforcèrent d'en pénétrer le sens. Leurs recherches les ramenèrent naturellement dans la voie des mythographes grecs, et les conduisirent aux mêmes systèmes d'exégèse.

Après le moyen âge, où les dieux de l'Olympe, transformés en démons, avaient conservé une place dans les croyances populaires, après la renaissance, qui, dans sa ferveur presque païenne, redonna de la vogue à l'interprétation allégorique, l'évhémérisme, protégé par les traditions de l'apologétique chrétienne, reprit faveur et s'établit avec une autorité incroyable. Le fameux ouvrage de Dupuis sur *l'Origine de tous les cultes*, si répréhensible pour la mauvaise qualité de l'érudition, l'absence de critique et une aveugle hostilité à l'égard du christianisme, eût l'unique mérite de réagir contre ce système superficiel qui plus que tout autre torture la lettre et fait évanouir l'esprit de la mythologie. Dupuis avait remis en honneur l'interprétation des néo-platoniciens, qui regardaient le polythéisme comme l'expression symbolique des phénomènes de la nature. Creuzer s'empara de cette théorie et la combina avec une autre hypothèse originaire aussi de la Grèce, mais essentiellement moderne dans ses développements. Nous avons vu que, vers le sixième siècle avant l'ère chrétienne, des philosophes grecs tentèrent de réformer le polythéisme et prétendirent le rendre à sa pureté primitive en le dégageant de l'alliage des fictions poétiques. Mais les anciens manquaient d'un idéal religieux bien net, d'un type épuré d'après lequel ils pussent réformer leurs croyances. Les tentatives des pythagoriciens et des orphiques n'aboutirent, nous l'avons dit, qu'à un surcroît de superstitions. Il en resta cependant l'idée que le polythéisme

est une dégénérescence de dogmes plus purs. Des modernes ont repris cette opinion, et grâce au type de perfection religieuse qu'ils possédaient dans le christianisme, ils en ont tiré un meilleur parti. La Bible nous a conservé la tradition d'une religion primitive antérieure à l'alliance de Dieu avec Abraham ; le mosaïsme est une forme spéciale et resserrée des croyances des patriarches ; pourquoi le polythéisme n'en serait-il pas une forme diffuse et pervertie ? D'un côté, on aurait la vérité renfermée dans les étroites limites d'un petit peuple ; d'un autre, la vérité brisée, éparpillée sur des millions d'hommes en une infinité de fragments altérés par l'alliage des fables païennes, mais reconnaissables à une certaine ressemblance avec leur divin prototype. Ce système, qui rattache la mythologie à la Bible et traite le polythéisme comme une corruption des croyances des patriarches, a trouvé crédit auprès de quelque schrétiens philologues désireux de concilier leur foi aux saintes Écritures avec leur culte pour l'antiquité grecque. Gérard Jean Vossius le soutint au dix-septième siècle dans un ouvrage fort savant, et M. Gladstone l'a tout récemment renouvelé avec une sincérité charmante et une érudition ingénieuse. Si cette noble hypothèse a le tort d'être gratuite, elle n'est pas en contradiction avec les faits, et l'on comprend qu'elle ait séduit des esprits élevés. M. Creuzer, lorsqu'il l'adopta, vers 1810, ne l'accepta pas telle que la lui livrait l'érudition systématique de Vossius, de Bochart, de Huet ; il n'en prit qu'un des éléments essentiels, l'idée de dogmes primitifs dont le polythéisme est une dégradation. Il supposa que bien avant l'âge homérique, en Asie ou en Égypte, de hautes et pures notions touchant Dieu, la nature, l'humanité, étaient l'apanage d'une caste sacerdotale, qui les présentait à l'adoration de la foule sous la seule forme que la foule ignorante pût saisir et adorer, la forme symbolique. Ces mythes pri-

mitifs furent portés en Grèce par des colonies orientales. Mais leur sens figuré s'obscurcit promptement; on les prit à la lettre, on les confondit avec les mythes inventés par les poëtes. Les symboles cessèrent d'être la forme transparente des idées; ils devinrent des corps séparés qui existèrent par eux-mêmes et se développèrent indépendamment des idées qui les avaient suscités. Cependant ces idées ne se perdirent pas; elles se conservèrent en secret au sein de diverses sociétés religieuses composées de membres qu'unissait le lien sacré de l'initiation et présidées par des familles héréditaires de prêtres. Au sein des plus grossières superstitions, les initiés des mystères d'Éleusis contemplèrent sous le sceau du secret la pure religion des anciens âges, et reçurent de hautes révélations sur la divinité suprême, sur l'origine du monde, sur la destinée de l'homme, sur la certitude de la vie future avec ses peines et ses récompenses. Telle est la célèbre théorie de Creuzer. C'est une construction savante et grandiose, mais qui pèche par la base et qui n'a pas résisté aux rudes attaques de Voss (1) et de Lobeck. Il est difficile, en effet, de trouver un fondement solide à cette série d'hypothèses. Creuzer suppose que les symboles et les mythes ont été formés artificiellement dans le dessein d'envelopper des notions religieuses trop sublimes pour des intelligences vulgaires. Ce n'est point ainsi que procède l'esprit humain aux époques primitives. Une étude plus profonde des origines du langage et de la mythologie a montré que les symboles se sont produits en même temps que les idées dont ils sont le corps. L'hypothèse de prêtres orientaux apportant les lumières de la religion primitive aux barbares habitants de la Grèce ne trouverait pas aujourd'hui un seul défenseur. Enfin la prétendue révélation de hautes

(1) Dans son *Anti-symkolik.*

vérités dogmatiques faite aux initiés dans les mystères d'Éleusis et de Samothrace est une vieille rêverie dont Lobeck a surabondamment démontré l'inanité (1).

Voss et Lobeck n'avaient opposé aux doctes chimères de Creuzer qu'une critique négative. K. O. Müller les réfuta moins directement, mais aussi sûrement, dans divers ouvrages qui unissent à un savoir d'excellente qualité un sentiment exquis des créations mythologiques. Il admit bien dans les croyances helléniques des conceptions religieuses élevées et quelquefois profondes, mais il refusa d'en faire honneur à des colons asiatiques; il les revendiqua pour les Grecs. Il insista sur les révolutions du polythéisme, et, observant que ces changements coïncident avec les progrès des grandes tribus helléniques, il en conclut que le polythéisme s'est formé d'un certain nombre de cultes d'abord isolés, puis réunis sous l'influence d'événements historiques. K. O. Müller, on le voit, introduisit dans l'étude de la mythologie la théorie des races, qui avait alors (1826) l'attrait de la nouveauté. Cette théorie est d'un bon secours sans doute pour l'interprétation de certains mythes, mais il s'en faut qu'elle suffise à expliquer les origines complexes et les révolutions du polythéisme. K. O. Müller ne poussa point sa thèse à l'extrême, et si cet illustre historien eût atteint sa pleine maturité, il aurait corrigé sans doute le léger excès de ses premières idées. On regrette que d'imprudents disciples, au lieu de les atténuer, les exagèrent encore. Quand M. H. D. Müller soutient que chaque tribu grecque, quelque petite qu'elle fût, eut d'abord son dieu particulier, et que le culte de plusieurs divinités suppose le mélange de plusieurs tribus,

(1) Dans son *Aglaophamus*, si remarquable par l'érudition, plus remarquable par la critique, et le seul ouvrage que l'on puisse consulter avec confiance sur les mystères.

il émet une doctrine fausse, que des aperçus ingénieux et des détails curieusement rassemblés ne préserveront pas d'une sentence rigoureuse (1). A part ces exagérations compromettantes, il subsiste de la théorie de K. O. Müller deux principes fondamentaux : 1° le polythéisme des Hellènes est leur œuvre propre, une création spéciale de leur génie; 2° le polythéisme s'est développé historiquement, en raison des événements qui ont modifié la population de la Grèce et fait passer la suprématie d'une tribu à une autre.

Depuis K. O. Müller, l'étude de la mythologie a été poussée dans deux directions qui ont procuré à la science de riches accroissements, sans infirmer les conclusions de l'illustre professeur de Gœttingue. D'un côté, on a multiplié les recherches sur chaque divinité et sur les moindres particularités du culte. D'innombrables matériaux, réunis de toutes parts, n'attendaient qu'une main qui les mît en œuvre. M. Preller, en Allemagne, M. Maury, en France, ont accompli cette tâche dans des livres qui ne laissent à désirer qu'un peu plus d'agrément et d'art, mais qui, pour l'exactitude et l'abondance du savoir, seront difficilement surpassés. Moins complet comme recueil de faits, plus systématique et plus original, d'une rare élévation de pensée et de sentiment, avec des vues hasardées, corrigeant les idées de Müller, ne les contredisant pas, les fortifiant plutôt, l'ouvrage, encore inachevé, de M. Welker (*Griechische Gœtterlehre*) couronne dignement la série de mémorables travaux que le savant professeur a consacrés à l'interprétation des monuments poétiques et

(1) M. H. D. Müller a développé son système dans ses monographies de *Ares*, Brunswick, 1849 ; de *Zeus Lykaeos*. Gœttingue, 1851 et surtout dans sa *Mythologie des tribus grecques. Mythologie des griechischen staemme* (1857).

religieux de l'antiquité. Mais ce n'est pas sur le domaine de la Grèce, c'est en Orient que la science des religions a fait de nos jours ses principales acquisitions. Les progrès des études philologiques ont ouvert à son activité le champ inexploré de la haute Asie. Pour suffire à ces lointaines investigations, elle a dû perfectionner et accroître ses procédés; il en est resulté une science nouvelle : la mythologie comparée, déjà grande quoique très-jeune, et qui se recommande à l'attention, par l'importance de ses premières découvertes, par l'espoir légitime de découvertes encore plus importantes (1).

La mythologie comparée se fonde sur l'incontestable analogie du langage et de la religion. Ces deux faits primordiaux des sociétés humaines semblent s'être produits presque simultanément et suivant des lois identiques. L'école théologique avait bien saisi leurs rapports quand elle affirmait que le langage et la religion sont deux révélations immédiates de Dieu à l'homme. Bien que cette assertion dépasse la portée des recherches scientifiques, l'analogie qu'elle constate n'est pas douteuse. La comparaison des langues avait produit une science, la comparaison des religions devait produire une science du même genre. La philologie comparée a établi des familles de langues, la mythologie comparée tend à établir des familles de religions. La plus grande famille linguistique, celle qui s'étend sans interruption de la mer des Indes aux rivages de l'Atlantique, et qui embrasse les idiomes des Indiens,

(1) Le *Zeitschrift für vergleichende sprachforschung* (Journal de philologie comparée) rédigé par MM. Kuhn, Aufrecht, Benfey, Pott, etc. contient une foule de dissertations dans lesquelles les savants rédacteurs s'efforcent d'interpreter les mythes grecs au moyen des données de la mythologie comparée. Sur les procédés et les résultats de cette science, on consultera avec fruit un lucide et substantiel résumé de M. Max Müller dans les *Oxford Essays* pour 1856.

des anciens Perses et presque tous les dialectes de l'Europe, cette famille, diversement appelée indo-germanique, indo-européenne, indo-celtique, et plus simplement aryenne, ne correspond-elle pas à une famille de religions comprenant tous les cultes des peuples aryens d'origine avant l'invasion du monothéisme chrétien? Enfin, puisque la langue sanscrite, sœur aînée des idiomes européens, a le mieux conservé les traits de la mère commune, les Védas, ce plus ancien monument religieux des peuples aryens, n'ont-ils pas dû conserver les plus fidèles indices de la religion commune à ces peuples avant leur séparation? Ces questions, résolues affirmativement, permettent d'appliquer à la mythologie le principe de la grammaire comparée. Toutes les langues aryennes se rapportent à un type primitif qui avait disparu longtemps avant l'époque historique, mais dont les traits essentiels ressortent de la comparaison des idiomes dérivés. Le type primitif rétabli devient à son tour l'explication d'une foule de particularités des idiomes dérivés, inexplicables par elles-mêmes. C'est ainsi que les lois les plus délicates de la langue grecque ne se comprennent bien que depuis qu'on les a rapprochées des règles de la grammaire sanscrite. De même en religion, tant que l'on a étudié les mythes grecs en eux-mêmes, tout espoir de remonter à leur source et de découvrir les lois qui ont présidé à leur formation était vain; la mythologie comparée, en nous ramenant jusqu'aux croyances primitives de la race aryenne, nous a seule montré le grand réservoir d'où ils sortent, et nous a mis à même de constater les transformations que le génie hellénique leur a fait subir. C'est là un éclatant service rendu à l'étude de la mythologie grecque; il ne faut pas cependant l'exagérer. Pour bien connaître une religion ou une langue, il n'est point indispensable de scruter ses lointaines origines. Possède-t-on mieux le

grec depuis qu'une philologie plus profonde a substitué aux racines complaisantes des anciens grammairiens des radicaux rigoureusement exacts? L'écolier qui sourit des étymologies du *Cratyle* saisit-il mieux que Platon les finesses du dialecte attique? Les souverains interprètes de l'antiquité classique, les Casaubon, les Bentley, les Wolf, pour qui le sanscrit et le zend étaient lettre close, seront-ils effacés par des docteurs capables de déchiffrer les Védas et le Zend-Avesta? Le maître de la philologie comparée, M. Bopp, sait-il mieux la langue d'Homère et de Démosthène que Lobeck, qui n'a voulu étudier le grec que dans les auteurs grecs? Non, sans doute. La philologie comparée est d'utilité médiocre ou nulle pour l'intelligence des chefs-d'œuvre littéraires de l'antiquité hellénique; mais elle nous donne le plaisir d'entrevoir plus distinctement comment s'est formé l'admirable langage qui nous apparaît tout épanoui chez Homère. La mythologie comparée nous procure une satisfaction d'un ordre encore plus relevé en nous montrant l'aube de la religion qui devait briller d'un éclat si splendide aux bords de l'Alphée et sur les collines d'Athènes. Mais, après tout, l'aube annonce le jour et ne le fait pas, entre ses clartés douteuses et la pleine lumière, il y a le lever du soleil. Ainsi la religion grecque n'existe pour nous qu'après le lever de l'astre d'Homère. Il est possible que tel orientaliste contemporain en sache plus sur les origines de la mythologie que le chantre d'Achille et d'Ulysse; mais que nous en sachions autant qu'Homère, c'est-à- dire tout ce qu'il peut nous en apprendre, cela nous suffit: les Grecs n'en savaient pas davantage. Quelles étaient, aux temps historiques, les croyances des Hellènes? En quoi ont-elles influé sur leur rôle politique et contribué à leurs progrès intellectuels? Voilà ce que nous tenons particulièrement à savoir, et sur tous ces points la mythologie comparée n'a rien à

nous apprendre. Ces croyances cachaient-elles un sens inconnu aux croyants, et par conséquent historiquement non avenu? Avaient-elles en Asie leurs racines invisibles? Ce sont des questions fort intéressantes, bien que secondaires; la mythologie comparée a toute autorité pour les traiter. Si elle les résout, si elle nous montre à l'état de larves les fables dont nous ne connaissons que les brillantes métamorphoses, si elle nous fait voir la trame nue qui supporte la riche broderie des mythes grecs, elle n'aura rendu aucun service essentiel à l'histoire des idées religieuses en Grèce; car ces larves, cette trame nue n'existèrent jamais pour les Hellènes, ils n'en connurent que ce que nous en connaissons par eux : les métamorphoses et les broderies; mais elle nous aura fait assister à un des plus nobles spectacles que puisse se donner un esprit philosophique : à la naissance et aux progrès spontanés de la religion chez les ancêtres de notre race; elle aura fourni une précieuse introduction à l'histoire du polythéisme, et disposé des flambeaux sur la route obscure qui conduit aux radieux palais de l'Olympe.

Jusqu'à présent, quand on essayait de remonter à l'origine des religions païennes, on raisonnait sur des abstractions. On supposait l'homme placé dans des conditions intellectuelles très-simples; on le mettait aux prises avec la nature et l'on tâchait de deviner quelles étaient dans ce conflit ses sensations, quelles idées naissaient de ces sensations, et parmi ces idées lesquelles servaient de point de départ à des symboles bientôt transformés en mythes. Dans cette suite d'inductions, on n'était jamais bien sûr de ne pas faire fausse route. Aujourd'hui, si le problème de l'origine des religions reste très-difficile, nous devons à la philologie comparée de pouvoir l'aborder avec des données positives. La langue primitive des Aryens, telle qu'on l'entrevoit dans ses plus anciens dérivés, était poétique au plus

haut degré. A cette époque de civilisation naissante, les idées ne se présentaient à l'homme que sous une forme pittoresque et colorée. L'Aryen ne désignait pas les objets par leurs qualités spéciales et intimes, mais par leurs attributs les plus frappants, par l'impression qu'ils produisaient sur ses sens. Les substantifs n'étaient que des épithètes qui se transportaient souvent d'un objet à un autre; tout imprégnés des sensations et de la vitalité de l'homme, ils formaient autant de symboles et de mythes en ce sens qu'au lieu de définir les objets en eux-mêmes, ils exprimaient leur action sur l'homme; ils montraient la nature toujours agissante. De là à supposer qu'elle vivait réellement et à l'adorer comme une collection de forces vivantes, il n'y avait qu'un pas que l'esprit humain devait franchir. Comme les progrès de la société exigeaient un langage plus facile à manier et moins indéterminé, il fallut bien le débarrasser d'une partie des éléments poétiques dont il était saturé, et ces éléments tendirent aussitôt à se condenser en mythologie. Cette élaboration s'accomplit sous l'influence d'un fait psychologique qui est le véritable principe des religions. L'homme porte en lui le sentiment de l'infini, de l'idéal, de l'existence sans limites dans sa durée et dans sa puissance. Il ne conçoit pas seulement l'infini, il sent le besoin de l'adorer. Fait intellectuel où la spontanéité domine la réflexion, acte moral où le cœur a plus de part que l'esprit, cette intuition idéale se montre à l'œuvre chez tous les peuples qui ont créé leur religion, mais nulle part plus distinctement que chez les Aryens. La difficulté pour ces intelligences novices, qui ne s'exerçaient encore qu'à la surface des choses, était d'exprimer une notion si profonde. Les Aryens n'y arrivèrent que par tâtonnements et en s'aidant des sensations physiques; ils ne l'atteignirent que par fragments au moyen des épithètes qu'ils appliquaient aux ob-

jets physiques. Les mêmes mots servirent à désigner des phénomènes d'ordre très-différent, et la confusion des termes entretint la confusion des idées. La notion puissante, mais indéterminée, de l'existence infinie se dispersant sur toutes les idées de l'homme, leur communiqua une vitalité indépendante des phénomènes physiques qui les provoquaient. Prenons pour exemple un des phénomènes les plus ordinaires, la succession du jour et de la nuit. Même aujourd'hui, dans nos langues abstraites, nous conservons des traces du vieux langage primitif : nous disons que le soleil se lève, qu'il se couche. L'habitude nous fait trouver ces expressions toutes simples, et cependant ces simples paroles renferment un mythe. L'impression que produisent sur nous le lever et le coucher du soleil est encore très-vive : que devait-elle être sur un peuple enfant qui ignorait les lois du monde astronomique? Les phénomènes solaires d'une seule journée formaient un drame plein d'émotion. Après les terreurs de la nuit, avec quelle joie l'homme voyait la lumière poindre à l'orient et s'épanouir sur les collines humides de rosée! Quelle charmante apparition que celle de l'Aurore chassant les ténèbres et ouvrant la route où allait s'élancer le glorieux Soleil! Mais que sa carrière était courte! A peine le divin archer avait-il lancé ses traits d'or à travers la brume matinale, que l'Aurore s'effaçait atteinte d'une flèche sûre. Le soleil lui-même ne prolongeait pas longtemps sa marche triomphale. Il s'inclinait et descendait dans les nuages. Ses derniers rayons s'éteignaient sur les collines; s'il enfonçait dans des cavernes ou disparaissait derrière les forêts qui bornaient l'horizon. Il se couchait. Mais à des intervalles réguliers, la Lune, se levant sur les montagnes dont les profondeurs recélaient l'astre assoupi, caressait de ses pâles rayons la couche mystérieuse du Soleil. Ces vives images, par lesquelles les Aryens primitifs peignaient

leurs impressions à l'aspect des phénomènes qu'ils étaient incapables de comprendre, persistèrent alors que ces phénomènes, devenus familiers aux hommes, ne leur causèrent plus ni le même ravissement ni les mêmes angoisses. Comme elles ne correspondaient plus à des impressions réelles, on cessa d'en bien saisir le sens, et on leur attribua une valeur qu'elles n'avaient pas à l'origine. Les métaphores naïves du langage enfantin furent prises à la lettre et donnèrent une forme au sentiment religieux. Les mots, suivant un adage énergique, devinrent des divinités, *nomina, numina*. Le soleil, qui chasse l'aurore devant lui et la fait évanouir, se retrouve dans Apollon poursuivant Daphné qui fuit devant lui et disparaît dès qu'il la touche ; le soleil absorbant la rosée devient Céphale meurtrier de Procris ; la lune éclairant doucement les collines où le soleil vient de se coucher, c'est Séléné qui embrasse Endymion endormi dans les cavernes de Latmos. Ces exemples que j'emprunte à l'intéressant essai de M. Max Müller *sur la mythologie comparée*, donnent une idée de l'inépuisable trésor mythique que les Aryens transmirent à leurs descendants par le legs seul de leur langue. Que de mythes dans la révolution quotidienne du soleil ! Et si nous suivions le soleil dans son cours annuel, que de mythes encore pour exprimer le fait seul d'un changement de saison ! Ces beaux jeunes gens ravis avant l'âge et dont la triste destinée coûtait tant de pleurs aux femmes grecques, Linus, Zagræus, Atys, Adonis, Hyacinthe, Narcisse, Glaucus, Manéros, n'était-ce pas encore l'astre glorieux s'éteignant dans les ténèbres de l'hiver? Leurs légendes sont-elles autre chose que l'écho capricieux et grossissant de l'expression d'anxiété et de douloureuse pitié qui échappait aux Aryens, quand ils voyaient dans l'hiver le soleil se traîner languissant derrière les brouillards de l'horizon, et laisser tomber ses rayons mourants sur la terre frappée

d'inertie? Les spectacles changeants de la nature faisaient tour à tour vibrer ces âmes simples et en tiraient des accents plaintifs ou joyeux qui, répercutés par une langue d'une sonorité merveilleuse, ont retenti dans l'avenir.

Si la philologie et la mythologie comparées tiennent leurs promesses, elles nous révéleront pleinement la manière dont les Aryens se représentaient la nature et ce qui est au delà, le vague infini qui enveloppe et pénètre tout. On aura alors le tableau d'une véritable religion naturelle, bien différente de ce *caput mortuum* des religions positives, de ce résidu aride que le XVIII^e^ siècle baptisa du nom de religion naturelle. Dès à présent on se fait une idée juste de cette seconde phase religieuse où la mythologie n'est plus le langage poétique et n'est pas encore un panthéon anthropomorphique. Les Aryens, avant de se séparer et de verser sur l'Inde, sur la Perse, sur la Grèce des essaims d'une population d'élite, possédaient des mythes déjà formés, mais qui gardaient encore l'empreinte plus tard effacée des phénomènes physiques. Le dôme transparent de l'éther qui dans le jour laisse passer la chaude lumière du soleil, qui dans la nuit se pare de la lueur scintillante des étoiles, *Varouna*, la coupole qui couvre la terre (d'où l'*Ouranos* grec, le ciel) fut une de leurs premières divinités. A côté de Varouna se plaça une autre personnification de la lumière, dont le nom *Dyaus* en sanscrit, *Zeus* en grec, *Deus* en latin, devenu depuis l'adorable désignation de l'infini, ne signifiait d'abord que l'éclat transparent de l'éther, le ciel lumineux. Ce serait d'ailleurs une erreur de croire que les Aryens commencèrent par une divinité, puis par deux, et qu'ils en accrurent successivement le nombre. Non, sans doute, leurs premières conceptions religieuses, bien que renfermant le monothéisme en puissance, se produisirent sous une forme essentiellement polythéiste. Ils ne rattachèrent pas l'ensemble des choses à un Dieu créateur et maître

absolu, ils répartirent la notion de l'infini entre les diverses fractions de l'univers qui se révélèrent les premières à leurs regards. Les brillants espaces du ciel; le soleil, œil ouvert sur toutes choses et foyer de chaleur fécondante; la lune, dont le retour périodique servait à mesurer le temps, et dont la clarté charmait les veilles du pâtre solitaire; la terre qui les nourrissait; les sources qui étanchaient leur soif; la liqueur enivrante qui les délassait de leurs fatigues; la forêt qui les abritait sous son feuillage; les fleuves qui les transportaient vers des pays inconnus, reçurent des vœux comme des puissances divines dont l'homme devait se concilier la protection. Ce naturalisme confus, qui s'entrevoit au fond de tous les cultes aryens, n'était pas une religion, c'était de la matière mythique à peine séparée du langage, encore molle, ductile et très-propre à recevoir les formes les plus différentes.

Le polythéisme grec est la plus remarquable de ces formes. D'éléments communs à toute la race aryenne, les Grecs ont tiré une œuvre spéciale qui a sa raison dans leur génie propre et ne s'explique point par les mythes primitifs de l'antique Aryane. Tous les peuples ont eu des mythes comme les Grecs; les Grecs seuls leur ont donné une haute valeur intellectuelle, une beauté poétique et artistique qui les imposent à l'admiration, j'allais dire à l'adoration des peuples les plus civilisés. Ce privilége extraordinaire tient sans doute à une cause extraordinaire, et le polythéisme grec doit avoir un caractère que l'on chercherait vainement dans les autres religions aryennes. M. Maury n'a pas assez fait ressortir cette originalité que les partisans de la mythologie comparée sont portés à méconnaître. Au lieu d'interroger sans relâche les témoignages de l'antiquité grecque, il a promené sa curiosité sur les monuments d'une autre civilisation, et beaucoup insisté sur les rapports des dieux helléniques avec les divinités des Védas. Ces rappro-

chements, plus ou moins spécieux, ne jettent que peu de clarté sur l'origine, non du polythéisme en général, mais de cette forme particulière du polythéisme qui est la religion grecque.

Quel est le principe générateur de la mythologie qui nous apparaît toute constituée dans Homère? La question serait bien près d'être résolue, si nous savions comment s'est formée la nationalité hellénique. Malheureusement, à part le fait général que les Grecs appartiennent à la famille des peuples aryens, nous ne savons rien sur leur origine et sur la période où s'élabora leur religion. Des historiens ont essayé de rétablir par conjecture cette époque primitive, mais leurs hypothèses, que M. Maury a résumées avec plus de clarté que de critique, n'ajoutent rien aux rares renseignements des auteurs grecs. Nous apprenons par le plus ancien monument de l'histoire grecque, les épopées homériques, qu'à une date impossible à fixer avec exactitude, mais qui a dû précéder l'ère chrétienne de dix ou onze siècles, le pays qui plus tard s'appela la Grèce était occupé par un peuple nommé Danaens, Argiens, et plus généralement Achéens. Plusieurs siècles après l'époque chantée par Homère, à la suite de l'invasion des Doriens dans le Péloponnèse, le nom d'Hellènes remplaça celui d'Achéens comme désignation collective, et comprit quatre tribus ou subdivisions d'une même race : les Achéens, les Éoliens, les Doriens et les Ioniens, unies par la communauté du langage, de la religion et des institutions politiques. Homère fait aussi mention des Pélasges, qui ne formaient déjà plus un corps de nation du temps de la guerre de Troie, et dont l'existence s'était écoulée tout entière avant la période historique. On ne sait donc rien de ce peuple, pas même s'il était de la race dont sont issus les Hellènes, car les derniers descendants de cette nation problématique parlaient, au dire d'Hérodote, une langue barbare. Je

sais qu'on a écrit des volumes sur les Pélasges, précisément parce qu'il n'y avait pas de quoi écrire une page authentique, mais il me paraît aussi hardi qu'inutile de disserter sur la religion d'un peuple dont l'existence est couverte d'impénétrables ténèbres. Avec les Hellènes nous entrons dans la région de la lumière. Au seuil de ce monde nouveau se dressent deux phares éclatants, *l'Iliade* et *l'Odyssée*. Homère est une date décisive dans l'histoire de l'esprit humain. Osons dire toute notre pensée, et ne craignons pas que l'avenir nous démente : les poëmes homériques, malgré les découvertes des orientalistes, restent, après la Bible, le livre par excellence, le plus grand témoignage de l'humanité, le seul qui nous fasse toucher aux véritables origines de la civilisation moderne. M. Maury n'a point traité cette partie essentielle de son sujet avec le soin qu'elle mérite. Se laissant séduire à l'opinion de Creuzer, respectable sans doute puisqu'elle est renouvelée de Pythagore et de Xénophane, il voit dans la mythologie homérique un déclin par rapport à l'âge précédent : elle est, suivant lui, plus polythéiste. Au lieu d'une divinité principale reflétant la magnifique idée de l'unité divine, le poëte, qui veut surtout nous charmer, fait passer devant nous tout un cortége de dieux. « Un léger badinage a pris la place de ces récits graves et empreints du sentiment religieux que devaient renfermer les poésies antéhomériques. On sent, en lisant les deux grandes épopées, que le sentiment du naturalisme allait s'effaçant. Le sens profond du mythe, le symbole dont il était la forme extérieure, échappait à la nouvelle génération. » Ces inductions de M. Maury me paraissent bien hasardées. Que la religion antéhomérique fût plus naturaliste, ou, ce qui revient au même, moins humaine que celle des âges suivants, que les symboles y gardassent plus fortement l'empreinte de leur origine physique, je l'accorde sans peine ;

mais je doute que dans cette religion plus ancienne les mythes, pour être plus matériels, fussent plus profonds. Cette prétendue profondeur tient, je le soupçonne, à une illusion d'optique. Une eau trouble nous paraîtra profonde parce que nous n'en voyons pas le fond ; une chambre complétement obscure nous paraîtra immense parce que nous n'en voyons pas les murs. La limpide et lumineuse poésie d'Homère ne se prête pas à de pareilles illusions, aussi on la déclare superficielle. Les ténèbres de l'âge précédent sont propices à la fantaisie, on leur concède gravité et profondeur. Avec *l'Iliade* et *l'Odyssée*, les interprètes peuvent aller loin sans doute dans les conjectures et les rêveries creuses, mais enfin ils ont devant eux un texte intelligible qui, s'il ne les arrête pas eux-mêmes, empêche les autres de les suivre, et qui jette au milieu de leurs songes des clartés importunes. Avec la poésie antéhomérique on n'a point de tels inconvénients à craindre : comme elle n'existe pas, elle ne saurait gêner ; comme on n'en connaît rien, on en peut tout rêver. Mais c'est pour la critique un périlleux domaine que cette région des ombres ; l'excursion qu'y a faite M. Maury ne lui a point porté bonheur ; elle a dépaysé l'habituelle rectitude de son jugement, et l'a conduit à établir entre Homère et l'Arioste un parallèle au moins imprévu. « Peu importe à mon objet, dit-il, ce que fut Homère, un personnage réellement historique qui fit pour les compositions des rapsodes ce qu'exécuta, bien des siècles plus tard, l'Arioste pour les romans de chevalerie du cycle de Charlemagne, ou une simple personnification des auteurs inconnus des épopées grecques. Sans doute, l'Arioste appartient à des temps plus modernes que la plupart des romans de chevalerie, et cependant, à part quelques traits, sa charmante composition est encore un miroir fidèle des mœurs prêtées aux paladins par les trouvères et les troubadours. » Pour s'assurer que ce

jugement, en ce qui touche l'Arioste et le moyen âge, n'est pas exact, il suffit de comparer le *Roland furieux* avec notre vieux poëme français de *la bataille de Roncevaux*. En voyant le génie exquis d'un siècle littéraire impuissant à retrouver la mâle et naïve inspiration des âges héroïques, on comprendra aussi combien est malheureuse cette assimilation d'Homère et de l'Arioste. M. Maury, je le crains, a mal saisi le caractère manifeste de l'âge homérique, le caractère probable de l'époque antérieure. Il a forcé les teintes et faussé les nuances. S'il eût montré dans l'auteur de *l'Iliade* la réflexion se combinant avec la spontanéité du génie, et un art déjà sûr de lui réglant et ordonnant une merveilleuse fertilité d'invention, il aurait légitimement conclu, par induction, que l'âge précédent, moins réfléchi et moins artiste, avait mis dans ses croyances une foi plus naïve. Un peuple, dans sa vie collective, de même que l'homme dans sa vie individuelle, ne fait guère d'acquisition qui ne soit compensée par quelque perte. Il ne lui est pas donné de transporter à un âge les qualités de l'autre. Dans une société naissante, l'homme, promenant avec une curiosité infinie ses regards sur les objets qui l'entourent, s'interrogeant, interrogeant les autres sur la nature et sur lui-même, a dans l'imagination tant de vivacité, dans la pensée tant de délicatesse, de sincérité et d'audace, qu'il arrive assez souvent au vrai; mais telle est son inexpérience, son manque de logique dans la liaison des idées, qu'il peut indifféremment faire sortir une notion juste d'une erreur, une erreur d'une notion juste, diviniser de bons sentiments dans des mythes d'une pureté ravissante ou des passions mauvaises dans des fables immorales. Mais qu'il trouve une vérité ou une erreur, il s'y jette avec une promptitude qui fait le charme, l'étonnement ou la dérision des hommes d'une culture plus avancée. Cet âge intermédiaire, ce délicieux intervalle entre l'enfance et la

jeunesse, ne se prolongerait pas sans péril pour l'esprit humain, qui a mieux à faire qu'à rêver, et qui doit chercher la vérité avec la ferme conscience des efforts qu'exige cette noble investigation. Les Grecs ont eu le bonheur et la gloire de se détacher à temps des rêveries enchantées de leur premier âge, et d'entrer résolûment dans la sphère de la pensée réfléchie et réglée. La réflexion éclairant de ses premières clartés les riches produits de l'imagination d'une autre époque, la raison, à son lever, illuminant un monde de créations étranges, c'est la poésie d'Homère, c'est le génie de son âge. Ce siècle qui alluma pour les siècles à venir une lumière impérissable, transforma ou plutôt recréa la religion primitive des Aryens en la modelant sur son propre type, le type de l'ère héroïque, de la grande confédération achéenne avec sa royauté patriarcale, son conseil de rois, ses assemblées du peuple. Au-dessus des plus hautes montagnes de la Grèce, sous le ciel resplendissant, s'éleva l'Olympe où les dieux des diverses tribus grecques se réunirent comme les chefs achéens se réunissaient sur le rivage de la Troade. Un dieu suprême présida ce grand conseil de divinités, comme Agamemnon présidait le conseil des rois achéens. Au-dessous de l'Olympe, sur la terre, sur l'Océan, aussi loin que s'étendait et pénétrait la pensée de l'homme, se dispersa le peuple innombrable des dieux inférieurs. Le monde invisible enveloppa le monde visible sans que de l'un à l'autre, en aucun point, il y eût solution de continuité. Tous les êtres divins disposés sur cette longue chaîne qui allait de la terre au ciel furent conçus comme semblables à l'homme, dans des proportions plus hautes et plus pures. Ils restèrent associés aux passions, aux misères de l'homme, et il le fallait, car sans cette alliance douloureuse, les rapports entre l'élément divin et l'élément humain eussent été rompus. Mais l'humanité, transportée dans les régions supérieures de la toute-puis-

sance, de l'immortalité sereine, de l'immuable beauté, s'y transfigura sans cesser d'être elle-même. L'humanité idéale, telle est la mythologie homérique : admirable conception, favorable au progrès de l'homme, qu'elle excitait et éclairait, en plaçant au-dessus de lui, mais à sa portée, une image semblable à lui et cependant plus parfaite. Je ne sais si l'on comprend bien toute l'importance de cette révolution qui enleva l'homme aux forces absorbantes de la nature et le rendit à lui-même, à sa conscience; mais il me semble qu'en mettant à part le monothéisme hébreu, auquel il ne faut rien comparer, il n'y a point dans l'histoire de l'esprit humain de fait plus capital. Nous en méconnaissons la grandeur, faute d'en bien saisir la difficulté. Nous vivons au sein d'une civilisation fondée sur la distinction de l'homme et de la nature; cette distinction nous paraît toute simple; songeons cependant que des peuple très-nobles, les Indiens par exemple, ne l'ont faite qu'imparfaitement, et se sont laissé énerver par l'influence de la nature, au lieu de réagir fortement contre elle. C'est donc une singulière méprise que de voir une décadence religieuse dans l'acte viril qui a produit la civilisation grecque, et par celle-ci la civilisation de tous les peuples de l'Europe. On doit, au contraire, sans hésiter, proclamer l'immense supériorité de l'âge homérique sur tout ce qui précède.

Il n'est pas aussi aisé de décider si le polythéisme, à partir d'Homère, a été en progrès ou s'il a décliné. S'il s'agissait de l'esprit grec en général, la réponse serait facile. Le progrès, du moins jusqu'à Platon et Aristote, est manifeste. Il n'en est pas de même au point de vue particulier de la religion. La mythologie homérique correspond à l'avénement de la conscience, et, comme expression de cette phase de l'humanité, elle est aussi parfaite qu'elle le pouvait être. La conscience réfléchie, une fois à l'œuvre, se fortifia; et, comme l'homme par la conscience s'était dégagé de la na-

ture, la conscience, par la réflexion se dégagea de la mythologie, qui, privée de ce principe vivifiant, s'altéra et se corrompit. Homère représente réellement l'âge d'or, l'âge divin du polythéisme grec. Déjà dans la théogonie d'Hésiode on distingue un effort scientifique étranger à la pure inspiration religieuse. Les théologiens de l'école hésiodique prirent à tâche de colliger et de coordonner l'héritage du passé, d'en combler les lacunes par des combinaisons artificielles et de lier par des généalogies factices les libres créations de la poésie homérique. A chaque dieu ils donnèrent un père, et, remontant de l'un à l'autre, par delà Zeus, par delà Kronos, par delà Ouranos, ils arrivèrent à l'informe Chaos dont tout est sorti; ils redescendirent ensuite la chaîne généalogique jusqu'aux héros qui combattirent sous les murs de Troie. Cette œuvre, qui avait pour but de ramener à un système la mythologie des premiers poëtes, rencontra un obstacle invincible dans l'esprit actif des Grecs, dans leur situation géographique, dans leurs institutions politiques. Habitants d'un pays peu étendu que la mer et les montagnes découpent en une infinité de parcelles, les Grecs profitèrent de cette disposition du sol pour rester aussi divisés que possible. Chaque petite communauté politique eut son dialecte, ses lois, ses mœurs, ses dieux. Chaque ville eut ses institutions religieuses particulières, et, au sein d'une même ville, chaque tribu eut son culte privé, ses divinités domestiques. Tous ces dieux des villes rivales ne s'accordaient pas mieux que leurs adorateurs, et les théologiens s'efforcèrent bien vainement d'établir entre eux des rapports réguliers et immuables. Les cadres dont ils essayèrent successivement furent brisés par les prétentions excessives des dieux anciens ou par l'introduction de dieux nouveaux. Le soin jaloux que mettait chaque ville à posséder son dieu à elle et à le faire valoir multiplia les divinités et les légendes. Rien n'était plus facile que de créer

un dieu nouveau en personnifiant quelqu'un des innombrables attributs dont abondait le langage mythologique ; rien n'était plus facile que de ratacher ces divinités nouvelles aux anciennes par des rapports arbitraires de filiation et de parenté ; mais bien que, dans cette œuvre, les poëtes et les théologiens fissent preuve d'inépuisables ressources d'imagination et d'esprit, ils n'évitèrent pas les contradictions choquantes, les mythes forcés et bizarres.

L'invasion des dieux étrangers contribua encore à porter le trouble dans le panthéon hellénique. La Lydie, la Lycie, la Phrygie, toute cette péninsule de l'Asie Mineure, qui est comme un poste avancé de l'Orient en face de l'Europe, la Phénicie, l'Égypte, versèrent sur la Grèce leur contingent de divinités barbares. Cybèle, traînée par des lions, avec son cortége de prêtres hurlant et bondissant aux sons aigus de la flûte, au bruit des cymbales et des tambours ; Atys, Sabazius, Astarté, Adonis ; Ammon, à tête de bélier ; Isis pleurant son époux Osiris, et tant d'autres dieux asiatiques avec leurs étranges attributs et leurs rites, mélange contagieux d'ivresse frénétique et de lamentations efféminées, firent irruption dans les palais des Olympiens ; mais, pour s'y établir à demeure, ils durent s'humaniser un peu et prendre une apparence hellénique. Les Grecs avaient une idée qui est bien d'un peuple jeune : ils s'imaginaient que tout était chez les autres comme chez eux, que l'on y devait trouver les mêmes dieux et des légendes analogues ; ils s'efforcèrent donc constamment soit d'identifier leurs dieux avec les dieux étrangers, soit de les rattacher les uns aux autres par des liens de parenté, inventant dans ce but des légendes ou détournant les légendes étrangères pour les mêler au courant de leurs fictions nationales. De cette élaboration, à laquelle concoururent le voyageur, narrateur moitié naïf, moitié menteur des choses merveilleuses qu'il avait vues dans les pays lointains ; le prêtre, à demi sincère,

à demi charlatan, qui apportait quelque divinité curieuse à une foule avide de superstitions; le poëte, qui, fatigué de répéter les vieilles légendes homériques, adoptait, pour les broder encore, les légendes nouvelles, sortit une mythologie bien différente du véritable polythéisme hellénique, une mythologie hétérogène, où les éléments orientaux entretinrent une fermentation impure et firent pulluler les mythes obscènes et les cérémonies orgiaques. Il serait absurde de chercher un sens suivi et d'appliquer un système général d'interprétation à cet amas confus, qui s'était formé de mille affluents contraires et au gré de mille hasards. L'interprétation doit suivre dans tous ses détours la variété des mythes, et ne jamais faire un pas sans être précédée et éclairée par l'investigation historique, constatant l'origine, les progrès, les changements de ce panthéon, qui changea sans cesse.

On s'étonne qu'une religion si mobile ait eu tant de prise sur les esprits. Ce qui passe vite n'a pas le temps de saisir fortement. Les Grecs, et parmi eux les prêtres qui y étaient plus directement intéressés, sentirent ce défaut essentiel de leur polythéisme, et y remédièrent par diverses institutions, les oracles, les jeux, les mystères, destinées à généraliser les cultes locaux et à faire participer tous les Hellènes à de grandes cérémonies nationales. Les oracles, sous la forme plus libre de la divination et de la prophétie, remontent aux premiers temps de la religion hellénique. Il est naturel que l'adorateur des dieux les consulte aux moments difficiles de sa vie; il est naturel aussi que d'autres hommes exploitent cette curiosité et en profitent pour acquérir des richesses et du pouvoir. Chez les Achéens du temps d'Homère il y avait des devins, des prêtres qui reconnaissaient à certains signes et annonçaient la volonté des dieux. Lorsqu'une société nouvelle sortit de l'invasion dorienne, les conquérants, après avoir transporté le siége de

leur domination au sud, dans le Péloponnèse, gardèrent un pieux respect pour le berceau de leur race, pour les régions montagneuses qui forment au nord la frontière de la Grèce. Ce fut au cœur de cette contrée, à Delphes, centre de leur confédération politique que le dieu des Doriens, Apollon, rendit ses oracles. La pythie de Delphes devint une grande institution religieuse où les Hellènes, et en particulier les Doriens, puisèrent assidûment leurs inspirations, à laquelle ils s'adressèrent dans les graves circonstances politiques ou dans les perplexités de la vie privée. A l'exemple de la pythie de Delphes, des milliers d'oracles ou de procédés divinatoires satisfirent et amusèrent la curiosité du vulgaire et parfois des hommes éclairés.

Les jeux furent un moyen plus noble d'établir un peu d'harmonie dans les cultes divers et de réunir les Hellènes dans une pensée d'adoration commune. A des époques fixes, dans des lieux sanctifiés par la visite d'une divinité, des hommes de toutes les tribus helléniques, choisis entre les plus beaux et les plus forts, exécutaient, sous l'invocation des dieux et devant un concours prodigieux de leurs concitoyens, des exercices solennels. Les vainqueurs couronnés près des autels d'une des grandes divinités voyaient leur triomphe immortalisé par la voix des plus grands poëtes, par la main des plus grands artistes. La lutte solennelle, la victoire glorieuse, la récompense éclatante, la pompe du triomphe, les chants qui le célébraient, le marbre et le bronze qui le consacraient, s'accomplissaient et se décernaient devant les représentants de la Grèce entière, au nom des dieux de tous les Hellènes. Comment n'eût-on pas aimé cette patrie qui produisait de tels hommes et avait pour leurs exploits de telles récompenses? Comment n'eût-on pas adoré ces dieux qui donnaient à un mortel, avec la force de vaincre, le privilége presque divin d'être chanté par les poëtes inspirés?

Mais ni les oracles, trop souvent convaincus d'imposture, trop souvent profanés par une curiosité puérile et une politique intéressée, ni les jeux avec leur pompe extérieure, ne répondaient aux besoins les plus sérieux et les plus profonds de l'âme. L'homme éprouve l'irrésistible désir d'étendre ses regards au delà des bornes du monde, de les plonger au sein du mystérieux infini. De cette attraction vers l'invisible, de cette soif de l'inconnu, naquirent les mystères. Les plus célèbres furent ceux d'Éleusis. Ils faisaient partie du culte de Déméter et de Perséphoné ou Cora, sa fille, et représentaient le mythe raconté dans l'hymne homérique à Déméter. Le poëte rapporte que la déesse cherchait partout sa fille enlevée par Hadès. Elle la chercha vainement jusqu'à ce que le soleil lui apprît que le ravisseur était le dieu des régions souterraines. Alors elle se retira à Eleusis sous l'humble apparence d'un mortelle; mais un miracle révéla bientôt sa divinité, et les Éleusiniens lui bâtirent un temple où elle vécut cachée, livrant la terre à la stérilité. Elle ne rendit pas ses dons aux humains avant que Zeus eût décidé que Cora passerait les deux tiers de l'année avec sa mère, et ne resterait que quatre mois dans la demeure de Hadès depuis les semailles jusqu'à la première éclosion du printemps. Ce mythe est le développement poétique d'un symbole commun dans les cultes asiatiques, lequel représente les changements de saison, la terre dépouillée de ses fruits traversant les ténèbres glacées de l'hiver pour reprendre au printemps une vie nouvelle. Les Eumolpides d'Éleusis se l'approprièrent et le consacrèrent par des cérémonies réservées aux divinités chthoniennes. Leurs mystères n'eurent longtemps qu'un intérêt local; mais quand Éleusis fut entrée dans la confédération attique, l'importance d'Athènes rejaillit sur l'humble bourgade et sur ses cérémonies qu'il était de la politique athénienne de favoriser pour contre-balancer l'oracle

de Delphes placé sous l'influence dorienne et les jeux où les Doriens avaient aussi la haute main. Les mystères d'Éleusis, entourés de toute la solennité capable d'attirer les dévots, acquirent chez les anciens une vogue extraordinaire, et grâce à leur célébrité ils n'ont pas exercé médiocrement l'imagination des modernes. On a voulu absolument trouver de sublimes révélations religieuses là où il n'y avait qu'un appareil théâtral plus propre à émouvoir les initiés qu'à les instruire. Au lieu de s'en tenir sévèrement aux témoignages authentiques, Warburton, Sainte-Croix, Creuzer et bien d'autres se sont accordé le plaisir de deviner ce qu'ils ne pouvaient pas savoir, et ont donné ensuite leurs suppositions pour des faits avérés. Ces fantaisies érudites, impitoyablement fustigées par le terrible Lobeck, ne laissent pas de reparaître de temps en temps, et, en cherchant bien, on en trouverait des traces jusque dans les pages de M. Maury. Sans doute les mystères étaient une cérémonie sacramentelle à laquelle on n'était admis qu'après une préparation spéciale; mais ni la cérémonie ni la préparation ne contrariaient en rien le culte public. Les épreuves de l'initiation dont on fait d'effrayants tableaux devaient être bien innocentes, puisque les femmes et les enfants les subissaient sans crainte. La formule, le mot de passe des initiés, était fort simple aussi et ne cachait à ce qu'il semble aucun secret merveilleux. « J'ai jeûné, disaient-ils, j'ai bu le cycéon ; je l'ai retiré de la ciste, et après y avoir goûté je l'ai déposé dans le calathe, puis du calathe je l'ai replacé dans la ciste. » Quand ces paroles leur avaient ouvert les portes du sanctuaire, que voyaient-ils, qu'apprenaient-ils dans cette enceinte interdite aux profanes? Leur enseignait-on des dogmes différents des croyances publiquement professées par les prêtres? On ne risque rien à répondre non. A défaut de témoignages formels, le bon sens démontre la fausseté d'une pareille hypothèse. Comment les prêtres auraient-ils osé se donner

ce démenti et avouer qu'ils étaient des imposteurs qui enseignaient tous les jours ce qu'ils savaient ne pas être vrai? On veut qu'ils aient thésaurisé soigneusement des vérités sublimes pour les jeter ensuite à une foule confuse composée de femmes, d'enfants, d'hommes de toute condition. Mais, où avaient-ils pris ces vérités, et comment ne s'est-il pas échappé une seule de ces révélations confiées à des milliers d'âmes simples et ignorantes? Des érudits modernes, qui en savent plus que les initiés et qui ont sur eux le très-grand avantage d'avoir récité le catéchisme et lu l'Évangile, veulent bien nous apprendre que les vérités annoncées dans les mystères étaient l'unité et l'éternité de Dieu, l'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses d'une autre vie. L'unité de Dieu, dogme radicalement contraire au polythéisme, ne pouvait pas être enseignée par des prêtres païens dans des cérémonies païennes. Quant à l'immortalité de l'âme et aux récompenses qui attendent l'homme pieux au sortir de la vie, comme ces doctrines consolantes appartenaient essentiellement au culte des deux divinités chthoniennes, Déméter et Cora, elles devaient tenir une grande place dans leurs mystères. On ne les enseignait pas dogmatiquement : elles ressortaient des cérémonies, habilement calculées de manière à produire sur les spectateurs une forte et durable impression. L'heure solennelle, la foule immense, le brusque passage de la nuit aux éblouissantes clartés du sanctuaire, les images émouvantes de Déméter, la mère désolée qui cherchait sa fille, la mère bienheureuse quand sa fille lui était rendue, les processions, l'enivrante fumée de l'encens, la musique, les chants qui retentissaient dans les profondeurs du temple, et, devant l'autel inondé de lumière, l'hiérophante invoquant les deux grandes déesses, et appelant sur l'assistance la protection de Déméter, de qui viennent tous les biens de la terre et de Cora qui règne sur le monde d'au delà du tombeau,

toutes ces circonstances, tout cet appareil remplissaient les âmes d'un enthousiasme religieux, sans qu'il fût nécessaire d'y joindre la révélation de vérités inconnues. Les notions élevées qui, dans les derniers temps surtout, se mêlèrent aux cérémonies liturgiques, venaient du dehors. M. Maury pense que les philosophes empruntèrent beaucoup aux mystèrs; je crois plutôt que si les hiérophantes ajoutèrent un peu de métaphysique à leur spectacle, ils le durent uniquement à la philosophie. Le pythagorisme, l'orphisme, les systèmes d'Empédocle et de Parménide mirent en circulation et fournirent aux mystagogues des idées dont les vieux Eumolpides ne s'étaient jamais doutés. Les mystères d'Éleusis, placés aux portes d'Athènes, s'éclairèrent à ce foyer de la pensée humaine. Le grand concours de monde qu'ils attiraient et la part officielle que le gouvernement d'Athènes prenait à leur célébration les préservèrent d'ailleurs du charlatanisme effronté, des pratiques ignobles ou infâmes qui déshonoraient les autres mystères Leur réputation n'est donc pas tout à fait usurpée. Si les teux représentaient le côté héroïque et national du polythéisme, les mystères d'Éleusis en représentaient une forme plus profonde, plus véritablement religieuse, celle qui pénètre hardiment dans le domaine des ombres, et atteint par des rêves splendides les régions des bienheureux. Leur introduction au milieu des cultes purement helléniques était assez récente, mais leur origine se perdait dans une antiquité reculée, de sorte qu'ils étaient à la fois anciens et nouveaux, et à ces deux titres, également chers aux Athéniens. Le secret qui les enveloppait, cachait les changements intérieurs, et donnait à des emprunts de la veille l'autorité de vérités éternelles. Bien qu'ils ne continssent rien que ne contînt la religion publique, qu'ils n'enseignassent rien que n'enseignât la philosophie, ils entouraient leurs cérémonies d'un appareil si imposant, ils ajoutaient aux

fables populaires une mise en scène si pittoresque, ils donnaient aux axiomes de la morale et aux grandes croyances théologiques une consécration si frappante, qu'ils exerçaient sur la foule plus d'influence que le culte public, qu'ils inculquaient des préceptes salutaires à des esprits que la philosophie trouvait rebelles, et qu'ils remplissaient d'une ferveur religieuse, même les esprits les plus graves. « Heureux, s'écrie Pindare, heureux celui qui, après avoir vu ces choses, descend sous la terre creuse ; il connaît la fin, il connaît le divin principe de la vie ! »

Les ravissements que les mystères excitaient dans l'âme des initiés ; l'enthousiasme que ressentaient des milliers de spectateurs en écoutant les vers des poëtes tragiques, tout remplis de la puissance des dieux ; l'admiration plus sereine qui naissait à la vue des belles effigies dont un art incomparable ornait les temples, donnent la mesure de ce que pouvait le polythéisme sur l'esprit des mortels. Cette influence si énergique était-elle salutaire ? La valeur poétique de la mythologie est au-dessus de toute contestation ; sa valeur morale est plus douteuse. Le Zeus d'Homère et de Phidias est un splendide exemplaire de grandeur et de beauté ; mais le beau ne serait-il ici, contrairement au célèbre axiome de Platon, que la splendeur du mal et de l'erreur ? M. Maury s'est naturellement posé cette question, il l'a résolue en un sens favorable à la mythologie : « Le polythéisme, dit-il, a fait vivre la Grèce dix siècles et plus ; c'est assez dire qu'il renfermait un principe fécond de développement moral et de vie que les modernes ne sauraient méconnaître. » Il y aurait lieu peut-être de se demander si le polythéisme a fait vivre le monde hellénique ou si le monde hellénique a doué d'une vie immortelle les créations de ses poëtes ; mais la distinction serait superflue. L'esprit hellénique, qui a créé le polythéisme, s'est appuyé sur son œuvre pour s'élever plus haut, et cette créa-

tion s'est trouvée assez forte pour supporter tous ses accroissements, assez flexible pour se plier à tous ses progrès. Que cette œuvre fût imparfaite, qui oserait le nier ? Les déplorables lacunes de la morale grecque sont évidentes et désolent les plus sincères admirateurs de l'antiquité. Il est trop vrai que l'esprit hellénique s'altéra en avançant, qu'il perdit en pureté ce qu'il gagna en profondeur et en étendue, qu'il nous aparaît plus moral, plus exempt de perversité chez Homère que chez Platon. Le trésor d'honnêtes et vigoureux sentiments que les montagnards de l'Hellade avaient déposé dans leur religion ne s'y conserva pas intact. Le fleuve se troubla en s'éloignant de sa sourcc. Mais que le génie grec est encore limpide dans Platon, c'est-à-dire au moment où il se sépare de la mythologie ! Cette indulgente gardienne de son enfance ne lui a pas été une mauvaise nourrice, elle ne l'a ni enivré ni alourdi. En la quittant, il peut la saluer avec amour, car il lui doit des années de florissante jeunesse. Dans l'histoire de la pensée, après la radieuse aurore d'Homère, il n'y a rien d'aussi beau que l'ironie de Platon, que ce divin sourire de la raison contemplant sans crédulité et sans dédain le monde imaginaire où elle avait tenté ses premier pas et essayé ses ailes naissantes.

C'est avec le même sentiment d'ironie non dédaigneuse et de respectueux sourire que nous quitterons ce monde enchanté, ouvert par le poëte des héros achéens, fermé par les maîtres de la tragédie athénienne. On y rencontre beaucoup de choses qui froissent les sentiments moraux et choquent la raison, mais on y trouve amplement de quoi admirer et s'instruire. Quand un peuple aussi bien doué que les Hellènes a traduit dans la langue colorée des races primitives ses impressions des phénomènes physiques ; quand il a exprimé, sous la forme sensible du symbole et du mythe, le naïf étonnement, les questions sans nombre

que provoquaient en lui la nature extérieure et sa propre nature; quand toute son imagination, à l'époque où il en avait le plus, a été consacrée à donner un corps à ses idées, alors qu'elles naissaient avec le plus d'abondance et de fraîcheur; quand enfin il a réalisé, dans des types d'une grandeur et d'une beauté incomparables, ses conceptions du monde idéal, ce peuple peut s'être trompé souvent, il peut n'avoir embrassé la nature que d'un regard incomplet, et n'avoir ni résolu, ni même nettement aperçu les grands problèmes de notre destinée; son œuvre n'en a pas moins un sérieux, un immortel intérêt. Quel plus noble sujet d'étude que cet unique monument de ce qu'il est donné à l'homme d'atteindre et de ce qui lui est interdit, que cette éclatante et naïve révélation des forces et des limites de l'esprit humain?

11 février 1860.

---

# LA
# POÉSIE LYRIQUE
## CHEZ LES GRECS

---

## ALCÉE ET SAPHO.

*Poetæ lyrici græci, recensuit* Th. Bergk ; Leipzig, 1853. — *Lyra græca; specimens of the Greek lyric poets from Callinus to Soutsos*, by James Donaldson; Edinburgh, 1854. — Mure, *A critical History of the language and literature of ancient Greece,* t. III, 1855.

Si l'on réunissait un comité d'hommes instruits qui fussent aussi des hommes de goût, connaissant bien l'antiquité et l'admirant sans préjugés; si à cette assemblée que j'imagine, mais qui ne serait pas impossible à trouver, un être surnaturel, un génie bienfaisant que j'imagine aussi, mais qui est malheureusement introuvable, venait faire cette proposition : « Parmi les œuvres anciennes que le temps a détruites, il vous est permis d'en ressusciter une; choisissez; » le choix serait embarrassant et donnerait lieu à de longs débats. Chaque membre de ce comité littéraire éprouverait une grande perplexité. Le plus hardi tremblerait au moment d'émettre un vote qui, s'il l'emportait, rappellerait à la vie un seul de ces chefs-d'œuvre tant regrettés, et laisserait tous les autres dans leur triste oubli. Enfin, il fau-

drait se prononcer. Les uns demanderaient les *Décades* perdues de Tite-Live, curieux de voir se dérouler dans l'ample récit de l'historien de Padoue le spectacle plein de majesté et d'horreur de ces conquêtes étrangères, de ces luttes intestines dont la grandeur et l'atrocité n'ont jamais été égalées. D'autres réclameraient ces portions des *Annales* de Tacite que le temps nous a ravies et qui nous feraient assister à la mort de Thraséas versant son sang comme une libation à Jupiter libérateur, à l'agonie de Néron tremblant sous le fer qu'un esclave fidèle lui enfonce dans la poitrine. Certes, dans l'ordre historique, rien ne serait aussi désirable que la découverte des dernières *Décades* de Tite-Live, des derniers livres des *Annales* de Tacite; cependant même l'attrait de pareils trésors n'entraînerait pas la majorité des suffrages. Les œuvres qui racontent les actions des hommes ont un charme moins puissant que ces œuvres d'invention où l'esprit humain s'affranchit de la réalité, la soumet à son pouvoir créateur et se l'approprie en la transformant. Les unes représentent ce qui est passé, les autres ce qui ne passe pas. Si, comme on l'a dit, l'histoire est l'almanach de l'autre année, la poésie est l'almanach de tous les temps. On se tournerait donc de préférence vers la poésie, mais le champ serait vaste encore où le choix aurait à s'exercer. Des œuvres innombrables que créa le génie grec, bien peu ont échappé aux ravages des siècles. Dans l'épopée, les deux poëmes sauvés sont si admirables qu'ils nous laissent à peine regretter une cinquantaine de poëmes perdus. Quelques tragédies de trois poëtes ont été épargnées parmi un millier de compositions dramatiques. Il reste assez d'Aristophane; de ses rivaux, parfois ses vainqueurs, Cratinus, Eupolis, il ne reste pas une scène. Retrouver quelques-unes de leurs pièces serait le désir le plus vif des amateurs de la poésie virile; mais les esprits délicats, qui veulent que la force soit tempérée par la grâce, laisse-

raient là les deux rudes athlètes de la comédie ancienne, et iraient aux deux aimables représentants de la comédie nouvelle, Ménandre et Philémon. Pour le coup, cette opinion aurait chance de prévaloir. Il y a un siècle, on n'aurait pas résisté au plaisir de faire revivre deux ou trois de ces pièces qui ravissaient les Athéniens, et qui nous plaisent même dans les froides et pâles copies du théâtre latin. Aujourd'hui, l'étude plus approfondie, l'intelligence plus complète des lettres grecques ramèneraient les suffrages vers un produit plus original et plus éclatant de l'imagination des Hellènes, vers la poésie lyrique. C'est là surtout que le pouvoir destructeur du temps s'est exercé avec un déplorable succès. Il n'y avait pas, dans toute la littérature grecque, de monument plus précieux; il n'y en a point dont il reste aussi peu de chose.

Pendant trois siècles, dans l'intervalle compris entre les récits grandioses et populaires de l'épopée et les dialogues émouvants de la tragédie athénienne, une poésie qui revêtait d'une forme brillante et mélodieuse les sentiments développés dans le cœur de l'homme par la vie privée et la vie publique, fleurit sur cette contrée fortunée que les Hellènes fécondaient de leur activité intelligente, depuis les rivages de l'Ionie jusqu'au détroit de Messine. De cette poésie infiniment variée, presque rien n'a échappé au temps. Les *Chants de victoire* de Pindare ont survécu; mais, selon toute apparence, ce n'était pas la partie de ses œuvres la plus propre à nous donner la mesure de son génie. Si nous possédions ses dithyrambes, nous trouverions peut-être que ses odes sont froides en comparaison. Anacréon a été moins heureux encore. Ses véritables titres à la gloire sont perdus, et il doit sa célébrité moderne à de petites odes sans passion, amusements quelquefois gracieux, plus souvent futiles, des beaux esprits de la décadence. Triste condition pour un grand poëte, de n'être admiré que sous un

masque d'emprunt! Plus triste est la condition de Sapho. Avec Anacréon, la méprise n'intéresse que le talent; avec Sapho, l'âme même est en question; la personne morale est odieusement travestie et défigurée. Les autres lyriques n'ont guère laissé que des noms. Simulacres vains ou fausses images, voilà ce qui subsiste de cette pléiade brillante qu'un ancien a caractérisée ainsi dans une courte épigramme : « Pindare, bouche sacrée des Muses; Bacchylide à la voix de sirène; grâces éoliennes de Sapho; nectar d'Anacréon; Stésichore, qui as fait couler dans tes œuvres le courant homérique; page suave de Simonide; Ibycus, qni as moissonné pour les adolescents la douce fleur de la persuasion; glaive d'Alcée, qui souvent versas le sang des tyrans pour la défense des lois de la patrie; rossignols d'Alcman, qui chantez avec des voix de femmes, soyez-moi propices, vous qui marquez le commencement et le terme de toute la poésie lyrique. »

Il serait bienvenu, le génie qui nous enseignerait, comme Circé l'enseigna à Ulysse, le secret d'évoquer les ombres descendues dans les demeures de Pluton et de Proserpine. Si, sous le charme d'une incantation, les antiques poëtes lyriques revenaient errer sur la prairie d'Asphodèle, que de précieuses révélations ils auraient à nous faire! Archiloque, le grand créateur, nous apprendrait par quels prodiges d'invention il dégagea la poésie lyrique du récitatif épique, la moula sous sa main puissante, et lui donna cette forme que tant de générations de bardes se sont transmise l'une à l'autre; Alcman nous répéterait les chansons virginales qu'entonnaient en chœur les filles de Sparte; Ibycus nous redirait les mélodies que chantaient les adolescents dans les fêtes de Rhegium; Stésichore nous déroulerait le tissu éclatant de ses légendes; le noble et pathétique Simonide mêlerait à l'élan sublime de l'ode héroïque l'expression touchante d'une tristesse réfléchie. Cependant,

ce ne sont pas ces poëtes si dignes d'être entendus que nous voudrions entendre les premiers. Si, comme dans l'évocation des morts de *l'Odyssée*, leurs ombres, avides de boire la liqueur sacrée qui doit un instant ranimer en eux la vie éteinte, s'approchaient de la fosse où a coulé le sang des victimes, nous les écarterions du bout du javelot, pour faire place à deux ombres plus chères ; car, ne l'oublions pas, notre génie, moins indulgent que les dieux d'Homère, ne nous accorde pas de nous entretenir avec tous ces illustres morts ; il ne nous permet que de converser avec un seul, avec deux au plus, pourvu encore qu'ils aient été si rapprochés sur la terre qu'on ne puisse pas évoquer l'un sans l'autre. Nous n'oserions choisir, si le choix n'avait été fait par un juge souverain à cet égard, par un écrivain qui connaissait parfaitement les lyriques grecs, qui les imitait assidûment et qui, pour avoir rassemblé ce que leurs œuvres contenaient de plus exquis, est resté lui-même le poëte le plus aimé de la postérité. La vision qu'une réminiscence de *l'Odyssée* a fait passer sous nos yeux, Horace l'eut dans une autre circonstance. Il raconte, dans une de ses odes, qu'il a failli être écrasé par la chute d'un arbre, et qu'il a été sur le point d'aller visiter à l'improviste ces anciens poëtes dont leurs œuvres faisaient sa plus chère étude. Deux de ces poëtes se présentent aussitôt à sa pensée, et on ne s'étonnera pas si sa prédilection dicte la nôtre. « J'ai vu de bien près, dit-il, le royaume de la sombre Proserpine, et Éaque, juge des enfers ; les demeures séparées où sont les âmes pieuses ; Sapho se plaignant, sur les cordes éoliennes, des jeunes filles de Lesbos ; et toi, Alcée, poëte à l'archet d'or, chantant d'une voix plus sonore les maux de la navigation, les maux de l'exil, les maux cruels de la guerre. Ces chants des deux poëtes, ces chants dignes d'un silence religieux, les ombres les admirent, mais c'est surtout les combats

et les tyrans chassés que la foule pressée boit d'une oreille avide. »

Nous aussi, nous voudrions nous mêler à la foule avide et apprendre quelque chose des combats livrés sur la plage lesbienne, des tyrans qu'Alcée poursuivit d'hymnes vengeurs, des jeunes filles objets des plaintes de Sapho; mais nous n'avons pas, comme Horace, l'heureuse fortune, de posséder les poésies d'Alcée et de Sapho. Le rêve où nous nous complaisions d'un bon génie nous rendant ce que le temps a pour toujours détruit, n'est pas de ceux qui se puissent réaliser. Nous parlons d'une poésie dont tous les monuments ont péri, sauf de rares débris plus propres à exciter les regrets qu'à les satisfaire. Sans doute, beaucoup de ces débris gardent quelque trace de leur beauté première; mais beaucoup aussi ne sont qu'une poussière précieuse pour le philologue, utile à l'historien, sans valeur pour les simples admirateurs des beautés artistiques. S'imaginer que ces fragments tronqués qui se réduisent, pour la plupart, à quelques vers ou même à quelques mots, suffisent à nous donner une idée complète de poëtes comme Alcée et Sapho, serait une singulière illusion. Heureusement, il reste aussi les jugements que les critiques anciens ont portés sur ces deux poëtes; il reste les belles imitations où Catulle et Horace ont tenté de reproduire les beautés de la muse éolienne. Ce sont là de précieux témoignages qui méritent un examen attentif. Nous y attahcerons au moins autant d'importance qu'aux fragments mêmes, et cet essai sera une étude historique plutôt qu'une appréciation littéraire. Nous chercherons moins à faire admirer des vers isolés, et, dans leur état actuel, peu dignes d'admiration, qu'à rassembler, en les soumettant à un contrôle sévère, les renseignements que l'antiquité nous a transmis sur Alcée et Sapho. Nous n'oublierons pas que les témoignages des anciens n'ont pas tous la même valeur, et nous n'en

admettrons qu'un petit nombre; ceux-là seuls bien compris nous donneront une idée incomplète sans doute, mais non pas fausse, des deux poëtes qui représentent le lyrisme éolien.

La poésie lyrique était née un siècle avant Alcée et Sapho. Pour bien apprécier le mérite de ces deux poëtes, il est indispensable de jeter un regard sommaire sur leurs prédécesseurs. La littérature grecque a l'immense avantage de s'être formée spontanément, par ses propres forces, indépendamment des influences étrangères, et, en même temps, d'avoir porté si loin son développement original, que toutes les créations des autres peuples y sont comprises au moins en germe; de sorte qu'elle offre le tableau le plus naturel, le plus vrai et le plus riche de la marche de l'esprit humain. L'épopée marque le premier pas de la race hellénique dans le domaine des créations intellectuelles : un pas gigantesque comme ceux des dieux d'Homère. Il n'est pas de notre sujet de caractériser entièrement cette poésie incomparable, nous n'indiquerons que les traits qui la distinguent de la poésie lyrique. Rien n'est plus remarquable, dans *l'Iliade* et *l'Odyssée*, que l'inspiration nationale et populaire. Ces épopées sont, dans toute l'énergie du mot, l'œuvre de tout un peuple. On a pu se demander légitimement si elles étaient toutes deux du même auteur, si chacune n'avait pas plusieurs auteurs. A quelque opinion que l'on s'arrête, il est incontestable que *l'Iliade* et *l'Odyssée* sont moins l'expression particulière d'un poëte, que l'expression générale de l'âge héroïque. La poésie, dans son premier essor, couvrit toute la Grèce de son immensité flottante, qui n'avait ni centre ni foyer visibles. Avec le temps, il se forma certains centres d'attraction autour desquels se groupa la matière diffuse, et qui devinrent autant de foyers d'une poésie moins large et plus intense. De même

qu'une expansion spontanée avait caractérisé la première période, l'intensité, la chaleur, la réflexion caractérisèrent la seconde. La poésie lyrique est essentiellement la poésie réfléchie, celle où le poëte manifeste sa nationalité propre et les particularités de son existence, de son âme et de son talent. Elle s'est développée plus tard que le chant héroïque, mais elle préexistait au sein même de l'épopée. Avec un peu d'attention, on discerne dans *l'Iliade* et *l'Odyssée* les traces d'une poésie différente, plus intimement liée aux sentiments particuliers des hommes, à leur haine ou à leur amour, à leur douleur ou à leur joie. Les habitants des champs mêlaient aux travaux de la moisson et des vendanges des cantilènes plaintives sur leurs demi-dieux rustiques, sur le pâtre Linus dévoré par les chiens, sur Lityerse, sur Manœros. Des lamentations, des thrènes résonnaient aux funérailles; des chants joyeux célébraient les noces; des hymnes s'élevaient devant les autels des dieux. On avait là dispersés, dans une foule ignorante, des éléments que l'art devait recueillir quand il serait assez fort pour les mettre en œuvre.

L'art tout simple de la poésie épique n'y aurait pas suffi; il fallait à ce chant nouveau des procédés rhythmiques plus complexes et plus ingénieux que le vieil hexamètre des rapsodes homériques, il lui fallait un accompagnement plus varié que celui de l'ancienne lyre à quatre cordes. C'est le caractère distinctif et en apparence contradictoire de la poésie lyrique d'être à la fois intime et artificielle. Elle est destinée à traduire les impressions que l'âme éprouve en présence de la nature, sous le coup des événements ou sous l'influence de ses propres passions; c'est l'homme même en contact immédiat avec les choses, poussant un cri de joie ou de douleur. Rien de plus simple, de plus naturel, de plus spontané. Cependant cette impression naïve se produit toujours sous une forme

recherchée et souvent compliquée. La réflexion s'empare de l'émotion et la dirige. Des strophes arrangées avec art reçoivent dans leurs compartiments réguliers les sentiments qui jaillissent du cœur avec le plus d'impétuosité, ou qui s'en épanchent avec le plus d'abandon. Cette contradiction tient à une cause morale. Il y a pour l'homme une sorte de convenance que sentent très-bien les natures les plus naïves, à ne pas étaler ses affections en public. Celui qui s'y hasarde comprend instinctivement qu'il a besoin de s'envelopper d'un voile; et plus ses révélations sont intimes, plus il appelle à son aide les ressources de l'art. L'amoureux le plus sincère, s'il venait, dans le langage ordinaire, nous entretenir de sa passion et nous apprendre que sa maîtresse est insensible ou infidèle, risquerait de nous faire rire; mais les mêmes confidences se produisant avec le charme d'une versification habile, avec l'éclat des images, avec la mélodie de la musique, exciteront notre sympathie. Nous ressemblons tous à ces Athéniens qui auraient lapidé l'orateur coupable de leur parler en prose d'une expédition contre Salamine, et qui coururent aux armes dès que Solon leur proposa en beaux vers la conquête de cette île. Deux conditions étaient donc indispensables à la pleine formation de la poésie lyrique : il fallait d'abord que le sentiment de l'individualité se fût assez fortifié pour que l'homme osât appliquer à ses idées et à ses passions la poésie jusque-là réservée aux héros et aux dieux; il fallait aussi que les progrès de l'art eussent donné aux combinaisons rhythmiques et mélodiques, à la versification et à la musique, une richesse appropriée aux inspirations diverses qui devaient naître de ce nouvel emploi de la poésie. Ces conditions étaient remplies ou sur le point de l'être, quand parut le grand créateur de la poésie lyrique, Archiloque.

Il vivait plus de deux siècles avant la période du théâtre

athénien, plus de deux siècles après la date probable des épopées homériques, dans un temps bien différent de celui où Sparte et Athènes déchiraient par leurs prétentions rivales un pays que leur union avait sauvé de la conquête des Perses, bien différent aussi de l'âge héroïque où, sous le roi des rois, les Grecs avaient conquis Ilion. La vieille confédération achéenne n'était plus; l'invasion dorienne avait créé de nouvelles puissances au sein du Péloponèse; les côtes de l'Asie Mineure s'étaient peuplées de colonies éoliennes et ioniennes que le commerce avait enrichies, que la richesse avait amollies. Avec les progrès du bien-être croissaient les besoins intellectuels. La culture littéraire, représentée par l'épopée, ne suffisait plus. Les idées nouvelles que suggérait un état social nouveau, ne trouvant pas leur expression dans cet écho du passé, tendaient à s'écarter de la forme consacrée par le génie d'Homère. La séparation fut d'abord presque insensible. On se contenta de retrancher, dans l'hexamètre héroïque, une syllabe à la fin du premier hémistiche et une syllabe à la fin du second; différence légère, qui marquait mieux l'abaissement de la voix au milieu et à la fin du vers, et qui se peut comparer à la différence du vers français à rime masculine avec le vers à rime féminine. En ajoutant ce nouveau vers à l'ancien, on forma un petit système, une ébauche de strophe. Tandis que les hexamètres, existant indépendamment les uns des autres, se suivaient sans autre temps d'arrêt que les repos marqués par la pensée, chaque vers, dans la nouvelle combinaison, différait du suivant et correspondait avec le troisième; c'est à peu près la différence de nos vers à rimes plates avec le vers à rimes croisées, quand le croisement se fait régulièrement en commençant par un vers à rime féminine. Les Grecs rapportaient l'honneur de cette innovation à un Ionien d'Éphèse nommé Callinus, qui vivait vers 720 avant J.-C.

Ce changement qui nous semble si modeste était d'une extrême importance ; il détachait la poésie d'un passé fabuleux et la faisait entrer dans la vie actuelle. Le poëte ne chantait plus les merveilleuses actions des vieux héros, il s'adressait aux Grecs de son temps et de son pays, aux Ioniens déjà voluptueux, gourmandait leur nonchalance et les exhortait aux mâles exploits. Archiloque perfectionna beaucoup l'invention de Callinus. Esprit vigoureux et fécond, il fit de l'élégie, comme on l'appela plus tard, ce qu'elle est restée depuis, l'expression directe du poëte se révélant à ses contemporains. Dans les fragments trop courts, mais très-remarquables, qui subsistent de ses élégies, il s'est montré tel qu'il était, homme de vive intelligence, d'âpre passion, d'énergie remuante, né pour l'action et les plaisirs autant que pour la poésie. La Grèce, de son temps, traversait une de ces périodes de troubles qui surexcitent violemment les facultés actives de l'homme. La population, commençant à se trouver serrée dans ses premiers centres, envoyait au loin des essaims qui colonisaient les pays barbares. On désignait pour ces expéditions les citoyens les plus pauvres et les plus aventureux. Archiloque était l'un et l'autre. Il était né dans l'île de Paros, d'une mère esclave; son père avait peut-être une petite fortune puisque le poëte dit quelque part : « La pauvreté n'est pas pour moi un héritage de famille, et je ne suis pas d'une maison d'indigents. » Mais la pauvreté, accidentelle ou non, n'en pesait pas moins sur lui; il alla, avec plusieurs de ses compatriotes, chercher fortune dans l'île à peu près sauvage de Thasos, où l'on avait découvert des mines d'or. Dans cette Californie de la mer Égée, les émigrants recueillirent fort peu d'or et coururent risque de mourir de faim. Ils vécurent surtout aux dépens des tribus thraces voisines, dont ils pillaient le territoire. Dégoûté de Thasos, Archiloque semble avoir erré dans diverses parties de la

Grèce; il finit par revenir à Paros, et fut tué dans un combat contre les Naxiens; selon d'autres récits, il périt victime d'une inimitié personnelle. On ne sait à quel moment de sa turbulente existence se place un incident qui eut de l'influence sur la direction de son génie. On rapporte qu'ayant demandé en mariage Néobulé, une des filles de Lycambe, et ne l'ayant pas obtenue du père, qui la lui avait d'abord promise, il accabla toute cette famille de sarcasmes si poignants, que Lycambe et ses filles se pendirent de désespoir. Horace paraît croire à cette tragique aventure, et comme il avait sous les yeux les vers qui, dit-on, l'avaient causée, il faut supposer qu'ils étaient d'une atroce violence. Pour satisfaire sa colère, le poëte employa l'ïambe, une de ses plus admirables inventions, qui n'aurait pas dû servir à un si détestable usage. Il avait entendu, dans certaines fêtes religieuses et rustiques, aux vendanges et aux moissons, les assistants échanger entre eux les plaisanteries les plus libres et même des injures grossières. Ces gaietés populaires se débitaient sur un rhythme vif et irrégulier appelé ïambe. Archiloque s'empara de cette mesure, et, la combinant avec le trochée, qui est un ïambe retourné, il en tira un vers souple, rapide, véhément, ductile et compacte, susceptible de recevoir le plus beau poli et les ciselures les plus délicates, propre surtout à être aiguisé comme une arme de guerre. De deux vers ïambiques d'inégale longueur, il forma ce qu'il appela une épode. Les siècles suivants ajoutèrent très-peu à son invention, si même ils y ajoutèrent quelque chose. Horace, dans sa jeunesse, se plut à imiter les ïambes d'Archiloque, mais comme il n'avait pas encore acquis la perfection de style qui donne tant de prix à ses imitations d'Alcée, il serait peu équitable de juger le poëte de Paros d'après les compositions juvéniles du satirique latin. Tout n'était pas fureur et invective dans les vers d'Archiloque; les débris

qui en restent se distinguent par une extrême variété de ton, et la note injurieuse n'y domine pas. On y est frappé plutôt de la mâle décision de la pensée, de cette tournure d'esprit réfléchie et vraiment philosophique qui consiste à ne pas se livrer à une joie excessive dans le succès, à ne pas se laisser abattre par les revers. Les conseils de fermeté et de modération reviennent sans cesse, et sont exprimés avec une simplicité et une vigueur admirables. S'ils nous paraissent parfois des lieux communs, c'est que nous les avons lus et relus dans Horace ; ils étaient neufs quand les émigrants de Paros naviguaient vers une île presque inconnue, dont ils s'exagéraient les périls et les richesses. En comparant les élégies et les ïambes d'Archiloque avec les poëmes homériques, on s'aperçoit que l'esprit des Hellènes s'est raffermi et assoupli, qu'il a gagné une conscience plus nette de son pouvoir et l'usage plus libre de ses facultés. Avec la pensée l'instrument aussi s'est fortifié. L'apparition de la poésie ïambique est une date mémorable. La poésie lyrique, la comédie, la tragédie étaient en germe dans cette invention féconde; les deux dernières en sortirent plus tard, la première en sortit immédiatement, et grâce à Archiloque lui-même. Avec son vers ïambique, il construisit quelques formes harmoniques, grandioses et solides, qui servirent de base à toutes les constructions des autres poëtes lyriques. Si l'on songe qu'au milieu des hasards d'une vie malheureuse, il perfectionna l'élégie de Callinus, créa l'ïambe qu'employèrent les tragiques et les comiques, composa des hymnes que les vainqueurs des jeux Olympiques chantaient encore du temps de Pindare, et transporta décidément la poésie, de l'effusion spontanée des rapsodes héroïques, dans le domaine de la réalité et de l'art, on comprend que les anciens l'aient placé à côté d'Homère ou à peine au-dessous, et que Valère-Maxime l'ait appelé le plus grand des poëtes, ou du moins le premier après le plus grand.

Par une heureuse rencontre, qui n'était pas fortuite, avec l'apparition de cette poésie nouvelle coïncidèrent les progrès de la musique, qui en était l'accompagnement obligé, l'organe indispensable. Les Grecs, qui longtemps n'avaient connu que la lyre à quatre cordes, trouvèrent chez leurs voisins, les peuples de la Lydie et de la Phrygie, des instruments plus puissants et des modes musicaux plus variés. Le Lesbien Terpandre fit pour la musique ce qu'Archiloque venait de faire pour la poésie. Il s'empara de vagues éléments en circulation, et leur donna une forme définie. A l'ancienne lyre tétracorde, il substitua la lyre à sept cordes; en même temps, il réduisit en système les combinaisons mélodiques répandues dans la Grèce et l'Asie Mineure, et en forma des nomes qui furent le point de départ du développement de la musique grecque. Avec la lyre heptacorde, avec les nomes de Terpandre et de ses émules, le Phrygien Olympus et le Béotien Clonas, les Hellènes eurent un système musical riche et flexible dans sa simplicité, parfaitement adapté aux progrès que la poésie avait faits récemment et à ceux qu'elle devait faire encore. Ces progrès s'effectuèrent de deux manières. Chez les Doriens, où l'organisation politique était plus forte, où la vie publique était plus énergique, la poésie lyrique se mit, pour ainsi dire, immédiatement au service de l'État, et devint l'ornement nécessaire des grandes fêtes religieuses; elle dut à ces fonctions une sorte de caractère sacré et grandiose. Ce genre de poésie, où excellèrent Alcman et Stésichore, et dont les odes de Pindare sont aujourd'hui l'unique et très-beau spécimen, est inséparable de l'appareil des fêtes et des évolutions du chœur; réduit à la simple poésie, il paraît artificiel et quelquefois même peu intelligible; il est du moins impossible à transporter dans d'autres pays. Les Latins n'essayèrent pas de l'imiter, et les modernes qui l'ont essayé n'y ont pas réussi.

Chez les Éoliens, ou plutôt chez les deux poëtes, lesbiens qui représentent toute l'école éolienne, la poésie lyrique, bien qu'elle empruntât aussi parfois le secours des chœurs, resta plus fidèlement l'expression directe du poëte; les vastes complications de l'art dorien ne lui convenaient pas; de courtes strophes, qui pour être comprises n'avaient nul besoin de la mimique expressive du chœur, lui suffisaient. L'ode éolienne, grâce à Horace, est familière à tous les esprits cultivés; il serait inutile de la décrire, tant elle est connue; nous verrons comment elle s'est constituée en racontant la vie des deux poëtes qui la portèrent à sa perfection, Alcée et Sapho.

Alcée naquit à Mitylène, la ville principale de l'île de Lesbos. Située sur l'Archipel, à proximité du rivage d'Asie, exposée au midi, abritée au nord par une chaîne de montagnes, Lesbos, bien placée pour le commerce, avec un beau climat et un sol admirablement fertile, avec une belle et vigoureuse population, réunissait de nombreuses conditions de bonheur; il ne lui manquait que la tranquillité. Les villes grecques éprouvaient alors ces orages à la fois meurtriers et féconds qui tourmentent et vivifient les sociétés jeunes et encore dans la fièvre de la croissance. Les aristocrates, en possession du pouvoir et de la richesse, défendaient leurs priviléges contre le peuple qui voulait les conquérir, et, comme il arrive toujours, les mécontents trouvaient des chefs dans la caste dominante. Il semble qu'Alcée était de bonne famille, et appartenait par sa naissance au parti aristocratique. Peut-être en partagea-t-il les idées et en soutint-il les intérêts. Mais, comme il attaqua successivement tous les chefs de parti qui arrivèrent au rang suprême, il est difficile de dire quelles étaient ses opinions, et s'il n'en changea pas plusieurs fois. Sa vie, qui s'écoula cent cinquante ans au moins avant les premiers historiens, est peu connue. A défaut de renseignements plus

précis, les anciens avaient ses poésies ; Hérodote et Strabon en ont tiré quelques détails. C'est entre 615 et 602 que se place la période la plus agitée de son existence. A la première de ces deux dates, le parti aristocratique à Lesbos avait pour chef Mélanchrus, qui s'était fait le tyran ou le souverain de Mitylène. Deux frères d'Alcée, Cicis et Antéménidas, unis à un citoyen éminent, nommé Pittacus, se mirent à la tête du parti démocratique et renversèrent Mélanchrus, qui périt dans un combat, en 612. On ignore si Alcée prit part à cette révolution, et comme on trouve dans ses vers un éloge de Mélanchrus mort, on suppose qu'il resta fidèle au parti aristocratique ; ce n'est qu'une conjecture. Vers ce temps eut lieu entre Athènes et Mitylène, pour la possession de Sigée en Troade, une guerre où Alcée ne joua pas un rôle glorieux. Le général athénien Phrynon y périt de la main de Pittacus ; mais les Lesbiens essuyèrent une défaite, et le poëte, pour fuir plus vite, jeta son bouclier. Il annonce sa mésaventure à ses concitoyens dans des vers dont il reste quelque chose. « Alcée est sauf, leur disait-il, mais il n'en est pas de même de ses armes : les Athéniens les ont suspendues dans le temple de la déesse aux yeux glauques. » Cette leste manière d'esquiver le danger est de tradition parmi les poëtes lyriques. Le vieil et rude Archiloque n'avait-il pas dit avec plus de franchise encore : « Quelqu'un des Saïens est fier de mon bouclier, arme sans défaut, que j'ai jetée dans un bois. Mais moi j'ai évité l'atteinte de la mort. Adieu donc mon bouclier, je ne serai pas longtemps à m'en procurer un tout aussi bon. » On sait trop qu'Horace, grand imitateur des lyriques grecs, ne fut ni plus brave ni moins franc. Il est piquant de remarquer qu'il se défit de son bouclier à peu près à l'endroit où six siècles plus tôt Archiloque avait jeté le sien. Philippes est en face de Thasos. La plage marécageuse et boisée qui vit le duel suprême des républi-

cains contre les légions des triumvirs avait vu dans un autre temps les excursions des colons de Paros contre les peuplades thraces.

Il ne serait pas juste de tirer du simple aveu d'Alcée des inductions trop rigoureuses contre son courage. S'il savait à propos se dérober au péril, il ne tardait pas à s'y replonger; l'état de Lesbos ne lui en fournissait que trop d'occasions. Cette île ne trouva pas la tranquillité dans l'avénement de la démocratie. Les chefs du peuple, Myrsilus, Mégalagyrus, les Cléanactes s'emparèrent successivement du pouvoir suprême. Alcée les détesta tous cordialement, et eut le plaisir d'assister à leur chute. Ce fut pour fêter la mort de Myrsilus qu'il composa une ode qu'Horace a imitée en l'appliquant à Cléopâtre. Il n'en reste que le début : « Maintenant, il faut s'enivrer et lutter à qui boira le plus, Myrsilus est tué. » Joie passagère! Un tyran mort trouvait vite un successeur. L'habile et modéré Pittacus finit par fonder son pouvoir sur les ruines de ces dominations éphémères, et donna un chef durable à l'État troublé. Alcée, dans une ode bien connue par l'imitation d'Horace, et de laquelle il subsiste un beau fragment, avait comparé Lesbos en proie aux factions à un vaisseau agité « par le tumulte insensé des vents. »

Car, d'un côté et d'autre, la vague roule, et nous sommes emportés au milieu des flots avec notre noir vaisseau,

Terriblement ballottés par la tempête. La lame baigne le pied du mât; la voile disparaît, déchirée en lambeaux, et les ancres lâchent prise...

Et voilà qu'une autre vague s'avance en grossissant sur les premières, et elle nous donnera bien du mal quand elle atteindra le vaisseau.

Celui qui ressentait si vivement les périls de la tempête aurait dû se réjouir du retour du calme mais le calme n'é-

tait pas fait pour cette âme ardente. Pittacus, magistrat paisible de l'état pacifié, lui fut insupportable. Il l'accabla d'outrages dans des vers dont l'écho injurieux est venu jusqu'à nous, lui reprochant sa basse naissance, sa petite mine, ses habitudes vulgaires. Les injures n'y firent rien. Pittacus, sous une apparence commune, cachait autant de sens que de fermeté. Il garda le pouvoir en dépit de ses ennemis, et si plus tard il le déposa, ce fut volontairement. Alcée et son frère Antéménidas se mirent, pour le renverser, à la tête d'un parti républicain; ils furent battus et forcés de se réfugier dans d'autres pays. Antéménidas, ouvrant la marche aux hardis mercenaires grecs, qui devinrent les promoteurs ou les auxiliaires de toutes les entreprises des princes asiatiques, alla offrir ses services aux Babyloniens. Il se distingua, on ne sait à quelle occasion, mais apparemment comme O. Müller l'a supposé, dans une des expéditions de Nabuchodonosor contre les peuples du littoral de la Méditerranée. Son frère, le revoyant au retour, s'ériait :

Tu es revenu des extrémités de la terre, rapportant une épée à poignée d'ivoire, ornée d'or, parce que tu as accompli un grand exploit pour secourir les Babyloniens, et que tu les as tirés de peine en tuant un guerrier royal à qui il ne manquait qu'une palme pour avoir cinq coudées.

Pendant que son frère combattait dans les rangs des Babyloniens, Alcée voyageait sur mer et allait jusqu'en Égypte. Il se hasarda ensuite à revenir à Lesbos, et se réconcilia avec Pittacus. Ici finit ce que l'on sait de sa vie, qui, après tant d'agitations, se termina sans doute paisiblement.

Ce coup d'œil rapide sur l'existence d'Alcée nous a laissé entrevoir une nature passionnée, irritable, peut-être noble, certainement vaillante en dépit du bouclier jeté.

C'est le propre de ces caractères de se porter à tout avec impétuosité. Le danger a pour eux d'étranges attraits, et au sortir de ses violentes émotions ils se plongent ardemment dans les jouissances de la vie, que leur rend plus douces le souvenir du danger. Alcée chanta les armes et les plaisirs. Sa poésie rassemblait ce que la vie offre de plus périlleux et ce qu'elle contient de plus enivrant. Ce contraste n'était pas un effet poétique artificiellement cherché et sans rapport avec la réalité; c'était le résultat naturel de son caractère et des circonstances. Le poëte réunissait dans ses vers ce qu'il réunissait dans sa vie. Horace, auquel il faut toujours revenir si l'on veut connaître Alcée, nous parle de ce « citoyen de Lesbos, si ardent aux combats, qui au milieu du fracas des armes ou lorsqu'il avait rattaché au rivage humide son vaisseau battu par la tempête, chantait Bacchus et les Muses, et l'enfant qui est toujours attaché aux côtés de la déesse, et Lycus, beau par ses yeux noirs et ses noirs cheveux. » On a là le programme de la poésie d'Alcée, tracé par le juge le plus fin et le mieux informé, par un rival qui l'étudiait sans cesse et consacrait son talent à s'approprier les beautés de la lyre éolienne

Essayer aujourd'hui de reconstruire cette poésie avec les matériaux qui subsistent, serait une entreprise tout à fait vaine; autant vaudrait prétendre recomposer une mosaïque avec quelques parcelles échappées à une destruction générale. De pareilles tentatives ne sont pas seulement inutiles, elles sont dangereuses, car elles conduisent à donner à des fragments insignifiants une importance qu'ils n'ont jamais eue dans l'œuvre du poëte, qu'ils n'ont pas davantage aujourd'hui. La critique exige que l'on fasse de ces débris un usage très-modeste; on se méprendrait fort si l'on espérait y trouver rien qui réponde pleinement à la réputation de l'auteur. Ce ne sont pas même les *disjecta*

*membra poetæ*, ce sont quelques cailloux détachés au hasard d'une splendide mosaïque que le temps a détruite. Quand même nous aurions les dix livres d'où Horace a tiré de si exquises imitations, il se pourrait que notre admiration fût déçue. L'effet de la poésie d'Alcée sur ses contemporains tenait en partie à sa nouveauté. La lyre à sept cordes qu'il touchait de son archet était un instrument nouveau qui servait pour la première fois d'accompagnement à des compositions lyriques régulières et étendues. Sa versification n'était pas moins nouvelle. Le vers dactylique d'Homère, le vers ïambique d'Archiloque lui avaient fourni les éléments d'un vers plus varié, plus vif que l'hexamètre, plus mélodieux que l'ïambe, et avec ce vers il avait construit une strophe chantante dont nous apprécions encore l'harmonie dans Horace. Les sentiments aussi du poëte étaient à la fois sincères et nouveaux. Aujourd'hui, parmi ces sentiments, les uns, particuliers à une époque sociale disparue depuis vingt-cinq siècles, ne sont intelligibles qu'aux érudits; les autres, devenus le fonds commun de toute la poésie lyrique, ont perdu presque tout leur attrait : c'est une vieille chanson mille fois entendue; nous avons peine à comprendre l'enchantement qu'elle causa à ceux qui l'entendirent pour la première fois. Seulement, si nous voulons être justes, rappelons-nous bien ceci : Horace, dans ses plus belles odes, a imité Alcée, et, au jugement des anciens, l'original était très-supérieur à la copie.

Maintenant, avec le poëte latin sous les yeux, tâchons de ressaisir s'il se peut quelques traces du grand lyrique éolien. Horace nous apprend qu'Alcée se plaisait à chanter les combats; nous le savons par sa vie, nous le devinerions rien qu'au plaisir qu'il prend à énumérer les armes qui ornent sa maison.

La grande demeure resplendit d'airain, et, en l'honneur de Mars tous les lambris sont ornés de casques brillants d'où pendent les blanches crinières de chevaux qui parent les têtes des combattants. Les luisantes cnémides d'airain, les cuirasses de nouveau lin, les boucliers creux, ces armes qui protégent le corps contre la violence des traits, cachent les clous qui les supportent. A côté sont de larges glaives de Chalcis, puis en quantité des ceintures et des cuissards. Ces choses, il ne faut pas les oublier, puisque avant tout nous nous adonnons à l'œuvre de guerre.

Ces panoplies pendues à des clous sont d'un bel effet; le poëte les admire, mais il ne se laisse pas séduire à leur éclat au point d'oublier que les armes sont faites pour un autre usage que pour l'ornement d'une salle de festin. Le célèbre axiome : « Les hommes sont le meilleur rempart d'une ville, » est de lui. Il a dit aussi : « Ce ne sont pas les emblèmes sur les armes qui font les blessures. Les armes brillantes ne blessent pas, et par elles-mêmes n'ont puissance aucune, à moins que celui qui les porte ne soit vaillant. »

Pour cette âme vigoureuse, toujours avide d'excitation, les trêves momentanées appelaient les bruyantes distractions des festins. Le vin est un des objets les plus fréquents de ses chants. Le vieil Archiloque l'avait célébré bien avant lui et également comme un délassement au milieu des périls de la guerre; mais Alcée eut l'honneur de donner à cette inspiration une forme parfaite, qui, imitée par Horace, a passé de là chez tous les poëtes lyriques. Ces scolies ou chansons de table n'ont pas triomphé du temps et seraient tout à fait perdues pour nous si Horace n'en avait conservé l'esprit et la forme. On sait dans ce poëte l'ode qui commence ainsi :

Nullam, Vare, sacra vite prius severis arborem,

Et qui se termine par ce vers :

Arcanique fides prodiga, perlucidior vitro.

Alcée avait dit :

Ne plante aucun autre arbre de préférence à la vigne. — Le vin est pour les hommes un miroir (où le cœur se montre). — Le vin, cher enfant, c'est la vérité.

Nous donnons ici, sans chercher à y établir aucun ordre, les fragments d'Alcée qui se rapportent à ses chansons de table :

Il ne faut pas abandonner son cœur au chagrin, car nous ne gagnons rien à nous désoler, ô Bacchis ! et le meilleur remède est d'apporter du vin et de nous enivrer.

Jupiter fait pleuvoir, grand est le froid qui vient du ciel, et les cours d'eau son gelés... Combats l'hiver en alimentant le feu, verse-toi largement du vin noir et ceins ta tête d'une molle couronne (1).

Je bondis à l'approche du printemps. Versez au plus vite un cratère de vin doux.

Humecte tes poumons de vin, car voici le retour de la canicule ; la saison est terrible, et toutes choses sont altérées par la chaleur. Du milieu des feuilles chante l'agréable cigale, et sous ses ailes elle fait résonner son chant perçant, lorsqu'elle sent la saison brûlante. Le cardon fleurit. Maintenant les femmes sont le plus ardentes, et les hommes le plus affaiblis, car Sirius dessèche la tête et les genoux.

Buvons. Qu'attendons-nous les lampes ? Il n'y a plus qu'un doigt de jour. Allons, apporte de grandes coupes richement ornées, car le fils de Sémélé a donné le vin aux hommes pour leur faire oublier leurs chagrins ; verse-moi une, puis deux coupes pleines jusqu'au bord, et qu'une coupe chasse l'autre.

(1) Se rappeler les vers d'Horace :

Vides ut alta stet nive candidum, etc.

Le naturel, la vivacité du ton nous frappent dans ces courts fragments. Si nous nous reportons aux circonstances qui provoquèrent ces effusions de bruyante gaieté, nous en sentirons mieux le charme. C'était dans les intervalles d'une vie agitée, le lendemain ou la veille d'un combat, sur un vaisseau hier battu par la tempête et peut-être destiné à se briser demain contre des écueils inconnus, qu'Alcée faisait appel aux consolations du vin. Les dons de Bacchus n'étaient pour lui qu'un moment d'oubli entre deux dangers. Aussi ce ne fut pas comme poëte bachique qu'il devint célèbre chez les anciens; ce titre appartient plutôt à Anacréon. Une comparaison entre les deux poëtes aurait de l'intérêt ; nous n'en indiquons ici que les points principaux. Quoique vivant sous le même ciel et presque à la même époque, car la distance entre eux n'est guère que d'un demi-siècle, ils appartiennent à deux civilisations différentes. Alcée est le véritable Hellène, énergique, aventureux autant qu'intelligent. Anacréon est l'Hellène amolli par les mœurs asiatiques : il ne fait pas la guerre aux tyrans, il vit à la cour d'un petit prince opulent et voluptueux. Alcée ne cherche dans les plaisirs qu'une diversion aux périls, Anacréon semble y voir l'unique affaire de la vie ; sa poésie est belle, légère, d'une splendeur facile, mais elle a plus d'éclat que de chaleur ; elle se joue à la surface des sentiments sans les étreindre ni les pénétrer ; son amour, même lorsqu'il s'emporte aux grandes images, n'émeut pas ; son ivresse est sobre et délicatement savourée, sa colère ressemble à du dépit, ses invectives piquent et ne percent pas. Les Grecs se représentaient Anacréon comme un vieillard souriant ; il est impossible de nous représenter Alcée autrement que comme un homme dans toute la vigueur de l'âge, agissant de toutes ses forces et faisant de la poésie l'auxiliaire de l'action.

La poésie était donc pour Alcée un moyen d'agir sur

ses compatriotes. Ici se place une question qui a trop peu occupé les critiques; et qui est cependant d'importance majeure. Comment les poëtes lyriques communiquaient-ils leurs œuvres à leurs compatriotes? Les habitudes littéraires n'existaient pas encore. Il est douteux que le Grec le plus instruit de ce temps possédât un seul livre. L'usage de l'écriture était assez récent, et ceux qui par une rare fortune avaient appris à tracer des lettres, manquaient d'instruments de transcription. C'est du vivant même d'Alcée que les Grecs commencèrent à importer le papyrus d'Égypte; jusque-là ils n'avaient eu que des matériaux tellement lourds et incommodes; qu'il ne fallait pas songer à s'en servir pour les transactions ordinaires. La masse entière de la poésie épique s'était formée et transmise sans le secours de l'écriture, au moyen de certaines familles de rapsodes qui faisaient leur métier unique et héréditaire de retenir les cent ou cent cinquante mille vers dont se composait alors toute la littérature grecque, et qui les débitaient dans les fêtes publiques et aux banquets. Il n'y avait pas à penser à ces rapsodes pour transmettre les vers lyriques; d'abord, parce que ces compositions, produits de l'inspiration individuelle, ne répondaient pas, comme l'épopée, aux sentiments généraux de tout un peuple; ensuite, parce qu'elles offraient de bien plus grandes difficultés d'exécution, et exigeaient une instruction musicale spéciale. Ainsi le poëte lyrique ne pouvait communiquer, publier son œuvre, ni au moyen de familles de rapsodes, ni au moyen de l'écriture, cependant il la communiquait rapidement. Quel était le mode de transmission, le véhicule de sa poésie? Je pense que dans toutes les villes où la poésie lyrique était cultivée, il se forma ce que nous appellerions des sociétés chantantes. Le goût des associations libres, des *hétairies*, comme les Grecs les nommaient, des *clubs*, comme nous dirions aujourd'hui, était extrêmement développé chez les

Grecs, qui donnaient peu de place à la vie de famille. L'organisation politique et militaire des Doriens reposait presque entièrement sur les hétairies. Nous ne connaissons pas assez l'organisation éolienne pour affirmer qu'il en était ainsi à Lesbos ; mais il n'est pas douteux que les hétairies n'y fussent nombreuses. Il est facile de se rendre compte de leur rôle dans la propagation de la poésie lyrique. Voici un certain nombre d'hommes de bonne condition et de fortune honnête, c'est-à-dire ayant des loisirs ; très-bien élevés c'est-à-dire ayant appris outre le maniement des armes, ce qu'il fallait de danse et de musique pour figurer avec honneur dans un chœur ; aussi instruits qu'on le pouvait être alors, c'est-à-dire sachant lire et écrire, connaissant Homère pour l'avoir entendu chanter par les rapsodes, et Archiloque pour en avoir lu quelques ïambes tracés sur une tablette de bois, ou sur une feuille de papyrus ; ces hommes sont unis par une étroite amitié qu'échauffent les rapports journaliers ; ils ont parmi eux un poëte qu'ils admirent, et dont ils accueillent les sentiments avec une ardente sympathie ; peut-être même le poëte a-t-il été le centre autour duquel l'hétairie s'est organisée ; ils seront pour lui autant d'auditeurs disposés à retenir ses œuvres, à les répéter aux autres. Qu'il s'agisse de célébrer les dieux aux fêtes solennelles, d'ajouter l'ornement des chants aux cérémonies du mariage, d'appeler le peuples aux armes contre les tyrans ou de se consoler dans de gais festins des déceptions et des dangers de la politique, le poëte trouvera dans ses amis les rapides et ardents interprètes de ses inspirations.

Deux divinités présidaient à ces associations poétiques : Apollon, le dieu du chant sacré et des hymnes prophétiques ; Hermès, le dieu de la culture sociale, le dieu qui, par les sons harmonieux de la lyre et les nobles exercices de la palestre, avait adouci les mœurs des premiers hommes.

Alcée célébra les deux immortels patrons de la civilisation hellénique dans deux hymnes aujourd'hui perdus, que nous connaissons, l'un par une analyse du rhéteur Himerius, l'autre par une imitation d'Horace. Voici l'analyse d'Himerius. Que l'on y ajoute par la pensée l'harmonie de la strophe alcaïque et la richesse des développements poétiques, et l'on aura une idée de l'hymne à Apollon :

Lorsque Apollon fut né, Zeus l'ornant d'une mitre d'or et d'une lyre et lui donnant à conduire un char attelé de cygnes, l'envoya vers Delphes et les ondes de Castalie, pour y prophétiser aux Grecs la justice et l'équité. Le dieu, montant sur son char s'envola vers le pays des Hyperboréens. Dès que les Delphiens en furent informés, ils composèrent un pæan et un chant, et, disposant autour du trépied des chœurs de jeunes gens, ils prièrent le dieu de venir du pays des Hyperboréens. Apollon ayant passé chez ce peuple une année entière à annoncer la justice, sachant que le moment était venu et que les trépieds de Delphes retentissaient d'hymnes, ordonna aux cygnes de voler loin du pays des Hyperboréens. C'était le milieu même de l'été, la saison brillait de tout son éclat... A l'arrivée d'Apollon les rossignoles chantent, les hirondelles et les cigales chantent aussi, non pour célébrer leur destinée, mais pour faire honneur au dieu, et Castalie roule avec orgueil ses flots d'argent, et le grand Céphise soulève ses vagues.

L'hymne à Hermès, tel qu'il nous apparaît dans l'agréable copie d'Horace, est moins élevé et plus vif, comme il convenait à ce dieu humain, le véritable représentant des aptitudes variées de la race grecque, de son intelligence et de sa finesse, de son énergie mesurée, de son inépuisable esprit de ressources. L'Hermès d'Alcée est le dieu qui a tiré l'homme de l'état sauvage et l'a formé à l'art de la parole; le messager des dieux, l'inventeur de la lyre, celui qui se fit un jeu de dérober le car-

quois d'Apollon, et qui, à travers les camps ennemis, conduisit Priam jusqu'à la tente d'Achille, le dieu qui, de sa verge d'or, guide au séjour de la félicité les âmes des justes, le dieu cher aux divinités célestes et aux divinités souterraines.

Tels étaient les chants où se personnifiaient les sentiments, les inspirations, l'âme tout entière de ces sociétés passionnées pour la poésie et pour toute noble culture intellectuelle. L'amitié qui en unissait les membres était certainement exaltée, comme le fut toujours l'amitié chez les Hellènes. Il arrivait souvent qu'un lien plus intime existât entre deux associés de l'hétairie. C'était l'usage à Thèbes qu'un ami d'un âge mûr se choisît un ami plus jeune qu'il formait aux vertus civiques et guerrières. Ces engagements se faisaient avec une solennité religieuse, comme encore aujourd'hui chez certains peuples slaves les engagements des *pobratim* ou frères d'armes. Des usages analogues à l'institution thébaine existaient chez les autres peuples grecs. Dans la suite, il se mêla tant d'impuretés à ces sortes d'attachements, que l'on ne les rencontre jamais sans déplaisir, même à une époque de mœurs relativement pures. Il est vrai que l'on en rencontre au moins un dans la vie d'Alcée, mais il serait injuste d'en rien conclure contre lui. S'il trouva dans les hétairies de Lesbos, ou s'il y porta les vices qui, plus tard, souillèrent la société grecque, c'est ce que nous ignorons, ce qui n'est pas probable, ce qui, en tous cas, ne ressort d'aucun passage de ses poésies.

Horace dit, et on doit l'en croire, qu'Alcée, dans ses intervalles de repos, « chantait Vénus et l'enfant qui est sans cesse attaché à ses côtés. » Il ne reste de ces chants d'amour que des fragments sans importance; le plus intéressant est ainsi conçu :

Pure Sapho aux brunes tresses, au sourire de miel, je te veux dire quelque chose, mais la honte m'en empêche.

Sapho répondit :

Si tu avais désir de ce qui est beau et bon, et si ta langue ne se préparait pas à dire quelque chose de mal, la honte ne voilerait pas tes yeux, et tu dirais ce qui est légitime.

La personne qui faisait cette fière et honnête réponse était elle-même un grand poëte; elle jouissait à Lesbos d'une gloire à peine inférieure à celle d'Alcée, et qui allait bientôt se répandre dans tout le monde grec. Mais avec sa gloire ne se répandit pas la connaissance de sa vie. De son temps, la prose existait à peine, l'histoire n'existait pas encore. On ne tenait pas compte des événements publics; à plus forte raison laissait-on se perdre dans l'oubli les événements privés. Lorsque, trois ou quatre siècles plus tard, on s'avisa d'écrire sa vie, on se trouva arrêté par l'indigence des matériaux. Les anciens ne possédaient pas à son sujet plus de renseignements que nous n'en avons nous-mêmes. Ils n'avaient sur nous qu'un avantage, très-grand, il est vrai, s'ils en avaient su tirer parti, ils avaient ses poésies. Mais la critique historique n'exista pour ainsi dire jamais chez les Grecs. Les Alexandrins, excellents comme grammairiens et éditeurs, ne donnèrent pas assez de soin à la biographie, et se contentèrent le plus souvent d'enregistrer la légende courante, que leurs successeurs amplifièrent encore. On sait avec quelle rapidité se forment les légendes des personnages célèbres, et, quand elles concernent des femmes, on sait que ces légendes revêtent un caractère particulier. La médisance, qui ne peut rien contre la gloire, s'attaque aux mœurs. Il faut sans doute tenir compte de ces récits fictifs, mais il n'est convenable de s'en occuper qu'après avoir fixé les quelques points authentiques fournis

par l'histoire. Hérodote, cet incomparable curieux qui s'intéressait à tout, s'informait de tout et rapportait tout de bonne foi, nous apprend qu'une esclave nommée Rhodopis fut amenée en Égypte par Xanthus de Samos, et qu'elle fut rachetée moyennant une forte somme par un homme de Mitylène, Charaxus, fils de Scamandronyme, frère de la poëtesse Sapho. Charaxus rendit la liberté à Rhodopis. Celle-ci resta en Égypte et acquit comme courtisane une fortune considérable; elle consacra la dîme de ses richesses à l'achat de grandes broches d'airain, qu'elle envoya au temple de Delphes pour laisser à la Hellade un souvenir d'elle. Hérodote ajoute que Charaxus, après avoir délivré Rhodopis, retourna à Mitylène, et que Sapho lui fit beaucoup de reproches dans une chanson: il a dit plus haut que Rhodopis florissait sous Amasis (570 avant J.-C.). Ces indications nous apprennent que Sapho était fille de Scamandronyme, qu'elle habitait Mitylène, qu'elle vivait vers 570 et même un peu plus tôt; car, si Rhodopis, comme le dit Hérodote, florissait sous Amasis, elle avait dû être amenée en Égypte quelques années auparavant. Sapho était de famille noble; on l'induit de ce fait consigné dans ses poésie, que son frère Larichus servait d'échanson dans les repas du prytanée, fonctions réservées aux enfants de bonne famille et de bonne éducation; ses parents étaient riches, car l'acte de prodigalité de Charaxus, que sa sœur lui reprochait justement, atteste une certaine fortune. On a là déjà quelques faits assurés. La fameuse inscription appelée les *marbres de Paros* contient encore un renseignement curieux. A une date effacée sur le marbre et qui ne peut tomber qu'entre 604 et 596 avant J.-C., il est dit que Sapho se réfugia de Mitylène en Sicile. On ne sait pourquoi l'auteur de l'inscription de Paros a fait de la fuite de Sapho une époque chronologique. Peut-être cet événement se rattachait-il à quelque révolution de Lesbos. Quoi qu'il

en soit, l'indication est précise et n'a rien d'étonnant quand on songe aux troubles qui agitèrent la patrie d'Alcée et de Pittacus. On ignore quelles furent la cause et la durée de l'exil de Sapho, mais il est certain qu'elle revint de Sicile, puisqu'on la trouve établie à Mitylène vers 570. En supposant qu'elle avait vingt-cinq ans à l'époque de son exil, elle en avait cinquante lorsqu'elle écrivit sa chanson contre Charaxus, le dernier fait connu de sa vie. Rien que par sa poésie, d'ailleurs, on sait qu'elle dépassa la maturité de l'âge. Elle dit à un jeune homme qui recherchait sa main : « Mais toi, si tu es mon ami, cherche une couche plus jeune, car je ne supporterais pas de vivre avec toi, moi qui suis plus vieille. » Sa fin, qui nous est tout à fait inconnue, n'offrit sans doute rien d'extraordinaire, puisque Hérodote n'en parle pas. Précisément, dans le paragraphe où il est question de la poëtesse de Lesbos, l'historien rapporte assez longuement la tradition qui attribuait à Rhodopis la pyramide de Mycérinus, et cette autre tradition qui faisait mourir Ésope à Delphes ; il réfute l'une, il admet l'autre : si quelques-uns des faits qui composèrent plus tard la légende de Sapho, son amour pour Phaon ou la tragique aventure du promontoire de Leucade, avaient été en circulation, Hérodote n'aurait pas manqué d'y faire allusion. Mais à l'époque de cet historien, la légende de Sapho n'existait pas encore ; elle se forma un peu plus tard dans des circonstances qu'il convient de rappeler. Vers le temps à peu près où Hérodote écrivait cette douzaine de lignes qui constituent presque tout ce que l'on sait de bien authentique sur Sapho, le poëte comique athénien Platon prenait pour sujet de pièce un personnage lesbien nommé Phaon. Les comiques athéniens n'avaient aucun souci de la réalité, et, à la manière dont ils traitaient l'histoire contemporaine, on devine le cas qu'ils faisaient d'une histoire ancienne et plus qu'à demi

fabuleuse. Ceux qui travestissaient Socrate vivant n'étaient pas hommes à menager les illustres morts. Phaon est un des nombreux personnages que les traditions mythiques rattachaient à Aphrodite; il offre, comme Adonis, le type, cher à l'imagination grecque, d'un beau jeune homme périssant à la fleur de l'âge et amèrement pleuré de la déesse. Les récits variaient beaucoup à son égard. Suivant la tradition la plus répandue, Phaon était un marinier qui gagnait sa vie à transporter des passagers de Lesbos sur le continent. Un jour, Aphrodite, déguisée sous la forme d'une vieille femme indigente, demanda à prendre passage sur la barque du Lesbien. Quoiqu'elle fût vieille et laide, Phaon, touché de pitié, la transporta, sans réclamer de salaire, sur la rive opposée. La déesse reprit alors sa véritable forme et fit présent au batelier d'une essence merveilleuse. Il n'avait qu'à s'en frotter pour devenir le plus beau des hommes et attirer invinciblement toutes les femmes. La tradition ajoutait que Phaon usa indiscrètement des dons d'Aphrodite, et que, surpris en adultère, il fut mis à mort. Le poëte Platon eut l'idée de mettre au théâtre cette légende, et la traita, bien entendu, par le côté de la parodie. Les Athéniens n'aimaient pas les Lesbiens, qui s'étaient montrés des alliés incommodes, récalcitrants, puis rebelles. Toutes les plaisanteries à leur sujet pourvu qu'elles fussent mordantes, tous les sarcasmes pourvu qu'ils fussent violents, toutes les calomnies pourvu qu'elles fussent amusantes, devaient être parfaitement accueillis d'un peuple qui, dans un moment de fureur, vota l'extermination en masse des Mityléniens. Platon s'attaqua particulièrement aux femmes de Lesbos; il les représenta poursuivant Phaon d'un amour si importun que le beau jeune homme se clôt dans sa maison. Précaution inutile. Les Lesbiennes assiégent sa demeure et menacent de forcer la porte; Aphrodite, se tenant sur le seuil, leur indique par quels moyens elles

triompheront de la résistance de ce farouche amant. Les enseignements de la déesse sont grossiers et d'une licence plus qu'aristophanesque. On ne sait si Sapho était mêlée à ce chœur de Lesbiennes amoureuses, mais, à un titre quelconque, elle figurait dans la pièce; c'était assez pour établir entre elle et Phaon un certain rapport que d'autres poëtes précisèrent et étendirent. Dans le siècle suivant, l'illustre Lesbienne fut six fois mise en scène. Une de ces comédies, desquelles il ne reste presque rien, la représente comme excitant l'amour d'Archiloque, qui vivait plus d'un siècle avant elle; c'est une preuve de plus du peu de souci que les poëtes athéniens avaient de la vraisemblance historique. Il en a été ainsi des auteurs dramatiques de tous les temps, et l'on citerait chez nos contemporains de piquants exemples de ce genre d'infidélité. Les anciens avaient tout autant d'imagination que les modernes, et ils étaient moins tenus à se gêner, car ils n'avaient pas à redouter le contrôle de l'histoire. Antiphane et Diphile inventaient tout ce qu'il leur plaisait au sujet de Sapho, sans craindre les démentis de la critique. Leurs fictions, s'ajoutant comme des broderies à un vague tissu légendaire déjà en circulation, formèrent cette biographie fantastique de Sapho qui a traversé les siècles. On lui avait donné pour amant Phaon, presque un demi-dieu; on lui donna pour mari un certain Cercolas, natif de l'île d'Andros. L'équivoque licencieuse qui se cache sous cet étrange nom de Cercolas, et qu'aggrave encore la désignation ironique d'Andros comme patrie, atteste évidemment une invention de quelque joyeux confrère d'Aristophane. Cercolas et Phaon doivent être relégués ensemble dans le pays de la fantaisie. Peut-être même Sapho ne fut-elle jamais mariée, car si ses poésies avaient témoigné de l'existence d'un mari réel, les comiques athéniens auraient sans doute hésité à lui en donner un imaginaire. Il est vrai

qu'on lui donne aussi une fille, sur la foi des vers suivants : « J'ai une belle enfant dont la beauté ressemble aux chrysanthèmes, mon aimable Claïs, que je n'échangerais pas contre toute la Lydie. » Ces vers sont cités par le grammairien Héphestion, sans nom d'auteur ; il reste à prouver qu'ils sont bien de Sapho, qu'elle y parle en son nom et que le mot enfant ne s'applique pas à une de ses élèves. Nous laissons la question indécise, n'osant pas construire une biographie avec des matériaux si fragiles.

Faut-il mettre au nombre des inventions des poëtes comiques le fameux saut du rocher de Leucade, le plus fabuleux incident de la vie de Sapho ? Le promontoire de Leucade était célèbre en Grèce par une cérémonie expiatoire qui faisait partie du culte de ce dieu. A certaines époques on précipitait du haut du rocher dans la mer des criminels condamnés à mort, et s'ils survivaient à leur chute, on les mettait en liberté. Cette émouvante cérémonie agitait vivement les imaginations, et attirait à Leucade un grand concours de monde. Plus d'un assistant, sous l'émotion du spectacle, conçut l'idée d'imiter l'acte religieux qui s'accomplissait sous ses yeux ; plus d'un chercha dans les flots l'expiation de ses fautes ou le terme de ses malheurs. A ce nom de Leucade se rattachait dans l'antiquité un fait touchant. On racontait qu'une jeune fille nommée Calycé, belle et sage, avait été prise d'amour pour un jeune homme, qu'elle avait désiré l'avoir pour époux, non l'aimer d'un amour illégitime, la tradition insistait sur ce point, et qu'ayant été dédaignée par le jeune homme, elle avait mis fin à ses jours. Un grand poëte, Stésichore, plus récent que Sapho, avait composé sur Calycé une ode, une romance, comme nous dirions, promptement devenue populaire et qui se chantait bien des siècles plus tard. La solennité religieuse et la célébrité romanesque se réunissaient donc pour rendre le rocher de

Leucade intéressant aux poëtes. Le promontoire sacré, avec ses rites expiatoires, figure assez souvent dans leurs vers. L'aimable Anacréon lui-même y trouva motif à métaphore. Voulant exprimer l'ivresse d'une passion à laquelle il ne sait pas de remède, il s'écrie : « M'étant élancé de la roche de Leucade, je plonge dans la vague blanchissante, ivre d'amour. » Heureusement Anacréon se présentait à l'imagination des anciens sous la figure d'un vieillard ; sans cela je ne doute pas que quelque grammairien, prenant la métaphore à la lettre, ne lui eût fait faire le redoutable saut dans la mer. Peut-être Sapho avait-elle employé une image semblable. Peut-être avait-elle composé sur le mythique Phaon une ode où elle représentait les Lesbiennes enivrées d'amour et cherchant dans les flots un remède à leur passion. Enfin, par une association d'idées qui nous échappe, l'amour des Lesbiennes pour Phaon, les rites expiatoires de Leucade, la passion et la fin tragique de Calycé se réunirent autour du nom de Sapho et formèrent le dénoûment de sa légende, dénoûment incertain d'ailleurs, car on ne disait pas si elle avait péri dans les flots, ou si elle en avait été retirée vivante et guérie.

Cette légende, bien qu'elle ne ressemble guère à sa vie, était presque une heureuse fortune pour sa mémoire, en comparaison de l'injure que lui réservait l'avenir; elle s'était formée d'abord par le simple effet d'une réputation qui devient populaire et qui s'exagère en se répandant, ensuite par les travestissements des poëtes comiques, mais le peuple et les poëtes comiques connaissaient peu des œuvres rares et écrites dans un dialecte vieilli, de sorte qu'ils avaient créé une Sapho imaginaire plutôt que défiguré la véritable Sapho. Plus tard il n'en fut pas ainsi. Aux poëtes comiques d'Athènes succédèrent les poëtes grammairiens d'Alexandrie, qui la travestirent plus sérieusement parce qu'ils serrèrent de

plus près la réalité. Deux critiques éminents, Aristarque et Aristophane, donnèrent des éditions de Sapho, et rendirent la lecture de ses poésies plus facile et plus générale; mais comme ils ne prirent pas soin de fixer ce que l'on savait de sa vie, on ne peut dire s'ils servirent plus sa gloire littéraire qu'ils ne nuisirent à sa réputation morale, car, par l'effet de ses œuvres lues à la hâte et imparfaitement comprises, une foule de détails fâcheux vinrent grossir sa légende. Les beaux esprits d'Alexandrie et de Rome, qui prenaient plaisir à la lecture de ses odes, ne remontaient pas aux circonstances lointaines qui les avaient inspirées. Ils jugeaient l'antique Lesbienne d'après les mœurs de leur temps; de là de singulières méprises qu'il est essentiel, mais difficile de rectifier.

Nous avons vu à propos d'Alcée ce qu'était cette population de Lesbos, ardente, passionnée pour la guerre, passionnée pour l'instruction, passionnée pour la poésie; nous avons vu quel rôle les sociétés ou hétairies jouaient dans la culture et la diffusion de la poésie, et quel rôle le poëte, Alcée ou tout autre, jouait dans l'hétairie. Tout cela avait ses analogues dans d'autres contrées de la Grèce, et même, à la distance de plusieurs siècles, se pouvait comprendre des lettrés d'Alexandrie et de Rome. La situation de Sapho vis-à-vis de ses lecteurs était toute différente.

Quand on lit aujourd'hui les fragments mutilés et malheureusement très-courts qui restent de ses odes, on est frappé de l'absence des noms d'hommes et de la fréquence des noms de femmes. Il semble que tous les rapports du poëte fussent avec des personnes de son sexe. On s'en étonne d'abord, c'est à la réflexion seulement que l'on s'aperçoit qu'il n'en pouvait guère être autrement. L'état social des anciens ne comportait pas ces relations assidues des deux sexes qui constituent la société moderne. Une

séparation marquée entre les hommes et les femmes, déjà sensible chez Homère, s'établit de plus en plus et contribua à la prompte dissolution pmorale des sociétés antiques. Une des causes et un des résultats de cette séparation fut la différence extrême dans l'éducation donnée à chaque sexe. La jeune fille élevée à l'ombre du gynécée était exclue de tout enseignement libéral. On lui apprenait à devenir une bonne ménagère, et non pas une compagne aimable pour son mari. La culture de l'esprit et l'agrément des manières étaient l'apanage des courtisanes. « La meilleure femme, disait Périclès, est celle qui, en bien comme en mal, fait le moins parler d'elle. » De sorte que toute femme dont la réputation dépassait la maison maritale, et qui par son esprit cultivé ou son talent faisait parler d'elle, devenait suspecte et touchait à la classe des courtisanes. Les Athéniens disaient d'elle comme Salluste a dit de Sempronia : « Elle en sait trop pour une honnête femme. » Ils raisonnaient juste à leur point de vue, mais ils oubliaient que les femmes n'avaient pas toujours été si étroitement confinées dans leurs maisons, que l'instruction n'avait pas toujours été placée hors de leur portée. Chez les Doriens, où elles jouissaient de plus de liberté qu'à Athènes, on cite d'assez nombreux exemples de femmes qui cultivèrent la poésie et la philosophie. A Lesbos, du temps d'Alcée et de Sapho, les deux sexes participaient à la même instruction, alors limitée aux arts compris sous le nom de *musique*. Aussi, de même que les hommes formaient des sociétés ou hétairies musicales et poétiques, les femmes eurent des hétairies rivales de celles des hommes et animées d'une vive émulation. Nous n'avons plus l'idée de cette ardeur d'apprendre et de cette importance du maître ou de la maîtresse capable d'enseigner le bel art des vers et de la musique. Que ceux qui ont lu dans Platon le charmant récit de l'enthousiasme produit par l'arrivée de

quelque professeur d'éloquence et de sagesse, que ceux qui ont vu avec quelle ferveur jalouse les jeunes Athéniens se le disputaient, se reportent à une société plus naïve et plus ardente, qu'ils se représentent, au lieu de jeunes gens, des jeunes filles avec toute la vivacité de leur sexe et de leur âge, demandant à une maîtresse inspirée le secret de l'art divin qui seul donne aux mortels une gloire durable! Les avantages de la naissance et de la fortune disparaissaient devant cette mission sacrée. Il faut voir avec quel dédain Sapho parle à une femme qui, fière de ses richesses, méprisait l'instruction : « Morte, lui dit-elle, tu seras ensevelie, et de toi il ne restera nulle mémoire dans l'avenir, car tu n'as pas eu part aux roses de Piérie : tu habiteras inconnue les demeures d'Adès, errant dans la foule des mort obscurs. » A de pareils accents, on devine l'importance de l'art qui donnait pendant la vie les plus nobles et les plus pures jouissances, et qui assurait dans l'avenir un nom glorieux; on comprend quel était l'attachement des élèves pour le poëte, quel était aussi l'attachement du poëte pour ses élèves. Tout sentiment passionné est exclusif, et ne va pas sans un peu de jalousie. Il y avait rivalité entre les hétairies, et les maîtresses s'y disputaient les élèves. L'écho de ces querelles retentit dans les vers de Sapho et nous étonne d'autant plus que nous n'en saisissons plus l'objet, et que nous en comprenons à peine le langage. D'un côté il faut faire la part et la faire très-grande à ce besoin d'affection qui est dans le cœur humain et qui veut absolument se répandre, besoin moral indépendant des sens, bien qu'il ait presque toujours les sens pour auxiliaires; de l'autre, il faut remarquer que la poésie n'avait pas encore à son service une langue expérimentée, fixée, habile à décomposer et à distinguer des sentiments mille et mille fois analysés. Du temps de Sapho, le grec ne fournissait pas de nuances pour exprimer la dis-

tinction aujourd'hui si marquée de l'amour et de l'amitié. N'oublions pas cette particularité philologique, si nous ne voulons prendre à contre-sens les deux odes admirables qui sont les témoignages les plus éclatants du génie de Sapho. La première nous a été conservée par le rhéteur Denys d'Halicarnasse, qui la cite comme un modèle de grâce et d'élégance brillante. Elle est adressée à Aphrodite. Le poëte se plaint que son amour soit dédaigné par une personne dont rien, dans les vers qui nous restent, n'indique le sexe, mais qui doit être une femme.

Déesse au trône éclatant, immortelle Aphrodite, fille de Zeus, toi qui te plais à ourdir des ruses, je t'en supplie : d'ennuis et de tourments, ô souveraine, n'accable pas mon cœur!

Mais viens. — Si jadis je t'invoquais, entendant de loin ma prière, tu l'exauçais, et laissant la demeure de ton père, tu venais sur ton char d'or.

De beaux passereaux rapides t'emportaient du haut du ciel vers la terre noire, agitant précipitamment leurs ailes au milieu des airs.

Bien vite ils arrivaient, et toi, ô bienheureuse! souriant de ta bouche immortelle, tu me demandais ce qui me faisait ainsi souffrir pourquoi je t'appelais ainsi,

Et ce que je désirais le plus dans mon cœur insensé. — « Qui veux-tu que je touche? Qui dédaigne ton amitié? Qui donc, ô Sapho! t'a fait injure!

« Certes, si elle te fuit, vite elle te poursuivra; si elle ne reçoit pas tes présents, elle t'en donnera; si elle ne t'aime pas, vite elle t'aimera, même malgré elle. »

Viens à moi maintenant encore', et de mes fâcheux chagrins délivre-moi, et ce que mon cœur désire, accomplis-le. Toi-même déesse, sois mon alliée.

Denys d'Halicarnasse admirait dans cette ode la splendeur et la grâce du style, qualités qui difficilement se transportent dans une traduction, mais une version même

imparfaite laisse apercevoir l'allure impétueuse de la pensée et la franchise du sentiment. Le cœur se trahit, et jusque dans son ardeur naïve, il ne fait point appel aux sens; l'orage se passe tout entier dans la région de l'âme. Il semble d'abord qu'on n'en puisse dire autant de l'ode plus connue que Longin a citée dans son *Traité du sublime.*

Il me paraît être égal aux dieux, l'homme qui en face de toi s'assied, et de près t'entend doucement parler,

Et rire gracieusement. Cela m'a fait défaillir le cœur dans la poitrine, car sitôt que je te vois, il ne me vient plus la moindre parole.

Ma langue s'embarrasse et un feu subtil me court sous la peau, et de mes yeux je n'apercois plus rien, et mes oreilles bourdonnent.

La sueur m'inonde et le frisson me secoue toute, et je suis plus verte que l'herbe, et il me semble qu'il s'en faut peu que je meure.

Mais il faut tout oser...

Cette ode était extrêmement célèbre dans l'antiquité. Longtemps avant que Longin la citât, Catulle l'avait imitée, et Plutarque y avait fait allusion. Ce biographe rapporte que le médecin Erasistrate reconnut l'amour d'Antiochus pour Stratonice, à ce que le jeune homme offrait tous les symptômes décrits par le poëte. L'historiette est suspecte d'enjolivement. Sapho, dans son immortelle peinture, a rassemblé des traits généraux qui conviennent à toutes les émotions violentes, à la peur, à la colère, aussi bien qu'à l'amour. De quel ordre précis était l'émotion qui lui inspira cette ode? C'est un point délicat à déterminer. On y a vu de la jalousie, une sorte de fureur à l'idée qu'une de ses élèves chéries lui était enlevée par un autre amour. Les termes de l'ode se prêtent, à la rigueur, à cette hypothèse; mais Catulle et Longin, qui avaient sous les yeux l'ode entière, dont il ne nous reste qu'un fragment, l'entendaient

autrement. Tous deux y voyaient la vive expression du trouble profond, des émotions impérieuses que suscite la présence de l'objet aimé. C'est là, en effet, l'interprétation la plus vraisemblable. L'idée première de cette ardente poésie revient à ceci : le bonheur suprême est de vous voir et de vous entendre; mais ce bonheur est trop fort pour moi, il m'accable et me bouleverse. Cette exaltation si étrangère à nos mœurs est un véritable phénomène difficile à comprendre. Peut-être s'explique-t-elle par ce que nous avons dit de la condition sociale et de la culture intellectuelle des femmes de Mitylène. Il ne semble pas que dans les premiers temps elle étonnât personne. On raconte que Solon, ayant entendu réciter des vers de Sapho, en fut si charmé, qu'il déclara qu'avant de mourir il voulait les apprendre par cœur. Quelque facilité de mœurs que l'on attribue aux anciens, on ne saurait les accuser d'avoir toléré ce qui portait directement atteinte à la famille. Solon n'aurait pas supporté des vers composés dans le but de corrompre des jeunes filles libres, et à Lesbos comme à Athènes la femme coupable d'un pareil crime aurait été punie de mort. Aussi ne trouve-t-on jamais chez les véritables anciens aucune de ces imputations tristement attachées au nom de Sapho. Les comiques athéniens, plus que suffisamment insolents, n'allaient, dans leur licence d'invention, qu'à lui donner un ou plusieurs amants. Il était réservé aux siècles suivants de raffiner dans l'impur. Quand Alexandrie eut agité tous les ferments accumulés en Orient, quand une littérature pédantesque et laborieusement lascive eut cultivé avec un soin assidu les semences d'impureté dispersées dans l'antiquité hellénique, les Romains, avec leur rudesse native à peine polie à la surface, recueillirent l'héritage de la Grèce corrompue et en firent le champ de leurs pensées et le délassement de leurs ennuis. Les chaudes peintures de Juvénal, la boue refroidie de Martial nous

montrent assez ce qu'était cette poésie digne de peindre les vices inouïs d'une société qui ne savait comment réveiller ses sens blasés. Ovide, moins grossier, était déjà de cette école quand il écrivit son épître de Sapho à Phaon, chef-d'œuvre d'impureté molle et de lubricité fade, parfaitement à sa place parmi les poésies que l'auteur de *l'Art d'aimer* composait pour l'amusement des deux Julie, et qui lui valurent son exil aux bords du Pont-Euxin. Dans cette épître, Sapho énumère quelques jeunes filles qu'elle sacrifie, dit-elle, à Phaon, et elle ajoute :

Atque aliæ centum quas non sine crimine amavi.

« Et cent autres que j'ai aimées au péril de ma réputation. » Cette insinuation, amplifiée par la plume libertine de quelques modernes, a fait accuser Sapho d'une étrange perversité dont on ne trouve pas trace dans la première antiquité grecque, et qui, en dépit des révoltantes peintures de Juvénal, devait être rare, même du temps de la plus grande corruption romaine. Un biographe de Sapho n'a pas le droit d'omettre cette extravagante imputation, mais s'il se croyait tenu de la réfuter, il aurait bien mal rempli son devoir et bien imparfaitement expliqué la vie et les ouvrages de la rivale d'Alcée.

Celle que l'on représente comme consacrant par d'immortels accents le plus indigne outrage aux mœurs domestiques est précisément le poëte de l'antiquité qui a célébré avec le plus de grâce et d'éclat les joies légitimes du mariage. Ses épithalames ou chants de noces passaient pour ses chefs-d'œuvre. Il n'en reste que quelques vers. Par bonheur, Catulle, qui s'était proposé l'imitation de Sapho, comme Horace se proposa l'imitation d'Alcée, a composé deux pièces de ce genre : l'une paraît une traduction libre d'un épithalame lesbien; l'autre, plus appropriée aux mœurs romaines, contient encore bien des traits empruntés

au même modèle. Les mariages avaient beaucoup de solennité chez les Grecs. A Mitylène, au milieu d'un peuple vif, intelligent, qui aimait passionnément la joie, mais qui eût trouvé grossière une joie où l'esprit n'eût pas eu une grande part, la poésie, avec son accompagnement de musique et de danse, faisait le principal embellissement de la fête. Le chant nuptial était un petit drame d'un attrait d'autant plus vif, que les Grecs ne connaissaient pas encore d'autres représentations scéniques. En étudiant les fragments des épithalames de Sapho, il importe d'avoir toujours présente à l'esprit la distribution des personnages telle que nous la montre l'ode de Catulle. Des jeunes gens du même âge que le marié viennent de célébrer avec lui le banquet nuptial ; ils attendent la mariée, que ses compagnes doivent amener dès que la première étoile Vesper paraîtra au ciel. Aussitôt que brille sa lumière longtemps attendue, ils se lèvent, et laissant le marié seul, ils vont devant la porte et se préparent à recevoir avec des chants le cortége des vierges. Les jeunes filles les aperçoivent ; à leur tour elles se lèvent et se dirigent vers la maison nuptiale avec leur chant préparé, et la joute poétique s'engage. Dans l'origine, j'imagine que la joute était réelle et que chaque troupe chantait des vers composés par un poëte différent ; mais du temps de Sapho, le même poëte composait les deux parties, tout en laissant subsister, par une sorte de convenance dramatique, quelques traces de l'antagonisme primitif : « Camarades, chantent les jeunes gens, la palme n'est pas facile à obtenir ; regardez les jeunes filles, comme elles méditent entre elles ce qu'elles vont dire. Ce n'est pas en vain qu'elles méditent; elle vont dire des choses qui méritent d'être retenues, et ce n'est pas étonnant, puisqu'elles y travaillent de tout leur esprit. Nous, nous avons l'esprit d'un côté et ailleurs les oreilles ; à bon droit donc, nous serons vaincus, car la victoire veut du travail. »

Remarquons que cette forme, chez Catulle, est de pure convention, et qu'à Rome on n'avait rien de pareil aux joutes poétiques des sociétés chantantes de Lesbos, tandis que dans les épithalames de Sapho elle était le souvenir vivant d'une poésie naïve, qu'un art plus habile venait à peine de remplacer. Les deux chœurs poursuivent leurs chants alternés. Les jeunes filles se plaignent de Vesper qui enlève la chaste vierge aux bras de sa mère et la livre à l'ardent jeune homme; elles comparent la fiancée à la fleur si précieuse tant qu'elle est intacte, et qui perd tout son prix dès qu'on l'a flétrie en la cueillant. Les jeunes gens saluent Vesper, qui confirme les liens conclus par les parents; ils comparent la jeune fille à une vigne qui, tant qu'elle reste sans appui, se traîne stérile sur le sol, et qui ne porte de fruits que quand elle est mariée à l'ormeau. Nous avons là le cadre du tableau; les vers conservés de Sapho s'y disposent exactement. D'abord ce vers sur Vesper ou Hespérus : « Hespérus, tu ramènes tout ce que dispersa la brillante Aurore (1). » Puis une double comparaison qui exprime le prix de la vierge intacte, la déchéance de la vierge après le mariage : « Comme la douce pomme rougit à l'extrémité d'un rameau, tout au bout du plus haut rameau, elle a échappé aux cueilleurs de pommes; elle n'a pas échappé à leurs regards, mais ils n'ont pu l'atteindre. »— « Comme l'hyacinthe que des pâtres foulent aux pieds sur la montagne, et dont la fleur de pourpre est gisante à terre. » La comparaison par laquelle Catulle a exprimé la même idée (2) est célèbre, et a eu l'honneur d'être

(1) On connaît la belle imitation de Byron :
O Hesperus, thou bringest all things, etc.

(2) Ut flos in septis secretus nascitur hortis,
Ignotus pecori, nullo contusus aratro,
Quem mulcent auræ..., etc.

imitée par l'Arioste (1); c'est même sous cette dernière forme qu'elle a le plus d'agrément et qu'elle se grave le plus volontiers dans la mémoire; car la touche de Catulle, qui nous plaît par sa franchise, a parfois trop de rudesse; les images de Sapho ont plus de grâce rustique et de vivacité. Je trouve encore, dans les fragments des épithalames les biens, un beau trait que Catulle n'a pas rendu, bien qu'il semble y faire allusion dans les derniers vers assez disgracieux et prosaïques de son chant nuptial. Le trait est moral autant que poétique, et exprime, avec cette belle concision lumineuse et ardente qui est la marque du style de Sapho, le regret de la jeune fille en disant adieu à sa vie passée, et sa soudaine angoisse à l'idée de l'irrémédiable sacrifice que le mariage attend d'elle. Au moment de franchir les euil marital, elle se retourne vers ses compagnes qui représentent Parthénie, la virginale gardienne de ses jeunes années, la pure déesse du gynécée, ou, pour mieux dire, la virginité personnifiée, et elle s'écrie :

Virginité! Virginité! où, me délaissant, t'en vas-tu?

et le chœur lui répond :

Je ne reviendrai jamais vers toi, je ne reviendrai jamais.

Dans cet épithalame, nous n'avons qu'un acte de la cérémonie, l'arrivée de l'épouse. Le mari venait à son tour, et ses amis l'accueillaient joyeusement à la porte de la chambre nuptiale. C'était la scène la plus gaie de la fête; il s'y mêlait des railleries très-libres chez les Romains, plus délicates chez les Grecs. Rien chez Sapho ne ressemble

(1) La verginella è simile alla rosa
Che'n bel giardin su la nativa spina, etc.

aux plaisanteries fescennines qui s'étalent sans pudeur dans le second épithalame de Catulle; mais quelques-uns des fragments se rapportent à cette partie de la noce :

Plus haut la porte — Hyménée ! — Elevez charpentiers — Hyménée ! — Le gendre vient pareil à Arès — Hyménée ! — Beaucoup plus grand qu'un homme grand — Hyménée ! —

Il l'emporte sur les autres hommes comme le chanteur lesbien sur les étrangers.

Heureux gendre, le mariage s'est accompli comme tu l'espérais, tu as la vierge que tu désirais.

O gendre, il n'y avait pas de jeune fille telle que celle-ci !

Celui qui n'est que beau n'est bon qu'à regarder, mais celui qui est bon sera toujours beau.

Ces simples et honnêtes accents n'annoncent point un cœur dépravé, et l'on peut examiner avec une sévérité impitoyable tout ce qui nous reste de Sapho, sans y rien rencontrer dont la vertu ait à rougir. On se demande comment la lecture de pareilles poésies a pu éveiller une idée équivoque. Il a fallu l'imagination gâtée d'Ovide pour concevoir même un soupçon. Lorsque le soupçon avait déjà pris corps, lorsque l'idée de désordre était devenue inséparable du nom de Sapho, il arriva que quelques anciens, comparant ses poésies avec sa réputation, éprouvèrent l'étonnement que nous éprouverions nous-mêmes si ces admirables poésies étaient sous nos yeux. On leur parlait de Sapho courtisane, et ils voyaient dans ses poésies une Sapho de famille noble, aussi considérée qu'admirée, et blâmant sévèrement la faiblesse de son frère pour une courtisane ; on leur parlait d'une Sapho amante folle et dédaignée de Phaon, et dans ses poésies ils ne rencontraient pas le nom de Phaon, peut-être n'y trouvaient-ils de vers adressés à aucun homme; on leur parlait d'une Sapho se précipitant du haut du rocher de Leucade, et ils la voyaient vieillissant à Mity-

lène et facilement résignée à vieillir. Ne comprenant rien à d'aussi choquantes contradictions, ils s'imaginèrent qu'il avait existé deux Sapho : l'une, la poëtesse, honnête comme l'attestaient ses œuvres; l'autre, une courtisane d'Erésos qui avait commis toutes les fautes dont on chargeait injustement sa célèbre homonyme. C'était recourir à un procédé enfantin mille fois employé par la critique, procédé qui consiste à dédoubler un personnage pour expliquer les incohérences de sa légende, au lieu de reconnaître franchement qu'une légende n'est pas de l'histoire. Nous n'avons nul besoin de cette vaine hypothèse; si nous possédons trop peu de renseignements pour avoir la prétention d'écrire une vie exacte et détaillée de Sapho, nous en savons assez pour rejeter avec dédain le masque insensé et impur que l'on voudrait nous donner comme son image.

Une des plus belles conquêtes de la critique contemporaine, c'est d'avoir repris sur la fable tout ce qui se pouvait sauver de la poëtesse de Mitylène, et de l'avoir représentée telle, j'imagine, qu'elle apparaissait à Solon quand il voulait apprendre ses vers par cœur. Welcker, Ot. Müller, Mure, Donaldson, tous les critiques éminents qui se sont occupés d'elle, sont arrivés au même résultat. Grâce à leurs travaux, où l'étendue du savoir se combine avec le sentiment poétique, nous connaissons Sapho : une femme de noble condition, d'un génie admirable et d'un cœur exalté, s'adonnant à la poésie qui était alors toute l'instruction, en répandant le goût et la connaissance parmi des jeunes filles qu'elle forme avec un soin jaloux, de sorte que pour le bel art elles n'aient rien à envier aux jeunes gens, même quand ces jeunes gens ont été instruits par Alcée; consacrant toute sa vie à ce noble enseignement, en perpétuant le souvenir dans des œuvres immortelles ; c'est ainsi qu'elle s'est dégagée des recherches de la critique moderne, type virginal et pur, plein de grâce et de grandeur, et

moins une femme poëte que la poésie elle-même. Je crois que cette restitution d'une belle figure, que le temps avait dévastée, est aussi juste que hardie; je crois qu'elle n'est en contradiction avec aucun témoignage de l'antiquité, qu'elle s'accorde avec les fragments conservés, et que c'est ainsi désormais que Sapho doit vivre dans la mémoire des hommes; mais, hélas! je ne puis pas oublier qu'une seule chose donnerait à cette restitution une autorité incontestable, et que cette chose nous manquera toujours, c'est le recueil des poésies de Sapho.

La supposition que nous faisions en commençant n'est pas de celles qui se vérifient jamais; le bon génie qu'il nous plaisait de rêver n'est pas de ceux qui passent du royaume des songes dans le domaine de la réalité; notre siècle, qui a vu tant de découvertes, ne découvrira pas les œuvres d'Alcée et de Sapho; d'autres, comme nous, seront réduits à juger les deux poëtes sur des débris mutilés. Nous n'avons pas ramassé jusqu'aux moindres parcelles de l'œuvre détruite, et nous n'avons pas essayé d'en former une mosaïque. Ces reconstructions artificielles nous ont semblé au moins inutiles. Nous n'avons recueilli que les fragments qui présentent un véritable intérêt historique et littéraire, et nous croyons avoir mieux ainsi saisi les physionomies des deux grands lyriques éoliens. Notre position à leur égard est celle d'un spectateur qui ne peut pas tout voir et tout entendre, et qui ne doit rapporter que ce qu'il a vu et entendu. Horace nous montre autour d'Alcée et de Sapho une foule attentive; nous aussi, nous nous sommes mêlé à cette foule, mais, arrivé trop tard et placé trop loin, nous n'avons pas discerné pleinement les traits des deux poëtes, nous n'avons entendu que quelques strophes de leurs chants. Ces traits, quoique presque effacés par la distance, nous ont paru offrir bien de la grandeur et de la beauté; ces lambeaux de poésie nous ont ravi

par leur harmonieux éclat ; c'est assez pour que nous emportions la vive impression et le vrai sentiment de ce lyrisme éolien, qui n'est plus qu'un splendide souvenir.

15 août 1861.

---

IDYLLES DE THÉOCRITE ET ODES ANACRÉONTIQUES,
Traduction nouvelle par M. Leconte de Lisle. Paris, 1861.

M. Leconte de Lisle a réuni, dans un petit volume élégamment imprimé, comme tout ce qui sort des presses de M. Poulet-Malassis, une traduction des Idylles de Théocrite, et une traduction des Odes anacréontiques. Le rapprochement de ces deux ouvrages n'est pas aussi arbitraire qu'il semblerait au premier abord : tous deux appartiennent à cette période où la littérature grecque, dépouillée de ses facultés les plus fécondes, vivait sur son passé et arrangeait au goût du jour certaines portions d'un opulent héritage ; tous deux sont des œuvres d'art plutôt que d'inspiration ; mais l'art de Théocrite est grand et rappelle les grands siècles ; l'art des Odes anacréontiques est délicat, frêle et se sent d'un âge de décadence. La poésie anacréontique commence où finit la poésie de Théocrite. Nous disons la poésie anacréontique et non la poésie d'Anacréon, car les petite odes qui portent le nom de ce poëte ne sont point de lui. Il est même difficile aujourd'hui de comprendre comment on a pu attribuer au contemporain de Polycrate, au poëte qui, pour la date et le génie, se place entre Sapho et Simonide, des odes dont les plus anciennes ont été composées longtemps après Alexandre, et les plus récentes longtemps après Justinien.

On admettrait aussi aisément que *Fingal* et *Temora* sont des productions d'Ossian, et que les vers de Clotilde de Surville ont été écrits au xv$^{e}$ siècle. Cette remarque n'implique de notre part aucun dédain pour les jeux aimables de la muse grecque à son déclin. La prose musicale de Macpherson est plus agréable à l'oreille que les débris authentiques de la poésie erse, et le *cher enfantelet* de Surville a plus de charme qu'une ballade d'Alain Chartier. De même, sans comparer en rien le siècle de Pisistrate à la barbarie celtique et au moyen âge français, il se peut que l'*Amour mouillé* soit plus joli qu'une véritable chanson d'Anacréon. Les odes à la colombe et à la cigale ne perdent pas leur prix pour avoir quelques siècles de moins, et il ne nous déplaît pas de voir les fines miniatures anacréontiques à la suite des tableaux de Théocrite.

Parmi les traits de ressemblance qu'une critique attentive relève entre ces deux ouvrages, il en est un, tout extérieur, assez curieux à noter. Les Idylles de Théocrite et les Odes anacréontiques sont, relativement à leurs courtes dimensions, et les poésies d'Horace exceptées, les œuvres de l'antiquité qui ont eu le plus d'éditeurs, de commentateurs, de traducteurs. Dans un lexique de bibliographie grecque qui n'est ni récent ni complet, celui d'Hoffmann, Théocrite occupe 22 pages in-8° à deux colonnes et Anacréon 28 pages. Sur cette liste formidable, les traductions figurent pour leur bonne part. J'en ai lu très-peu ; mais toutes celles que j'ai lues commencent, je pense, à peu près par cette phrase : « L'auteur que nous traduisons est intraduisible. » La formule est surtout de rigueur dès qu'il s'agit d'Anacréon. M. Leconte de Lisle se contente de dire : « Ces petites compositions qui nous sont parvenues sous le nom d'Anacréon, et dont le modèle est au moins de lui, offrent dans leur mesure beaucoup plus de difficultés à vaincre que toute autre poésie hellé-

nique. Elles appartiennent à un grand nombre de poëtes inconnus et datent de diverses époques. Il en résulte des nuances très-délicates et variées à l'infini dans un cadre uniformément restreint. Ce sont autant de pierres gravées, qui exigent de qui les veut copier une attention minutieuse et une sûreté de main qu'il est plus aisé d'ambitionner que d'acquérir. » Cela est très-bien dit, et M. Leconte de Lisle est après tout le meilleur juge de la peine que son travail lui a coûtée. J'avoue pourtant que, sans méconnaître combien il est pénible de transporter en français un ouvrage grec quelconque, je n'apprécie pas la difficulté particulière d'une traduction d'Anacréon. Le texte nous est parvenu en assez bon état; la diction n'est point obscure; les idées sont générales, de tous les temps et de tous les pays, et toutes les langues ont, pour les exprimer, des mots à profusion. Je soupçonne que les lecteurs, trouvant peu d'agrément à beaucoup d'odes anacréontiques, s'en prennent aux traducteurs qui n'en peuvent mais. La faute remonte plus haut. Plusieurs de ces odes, fabriquées par de très-médiocres poëtes d'Alexandrie et de Byzance, sont fort insignifiantes en grec et ne signifieront jamais rien dans aucune langue du monde; d'autres plus anciennes ou d'un artiste plus habile sont charmantes, et de celles-ci le charme se sent dans les imitations diffuses de Belleau et de Ronsard, dans la prose bourgeoise de M^me^ Dacier, dans la versification classique de Saint-Victor. Le succès de ces traducteurs montre bien que l'œuvre n'était pas si ardue. En vérité, si l'on déclare les Odes anacréontiques intraduisibles, que dira-t-on des Odes de Pindare? Que dira-t-on des œuvres d'Eschyle, sur lesquelles le temps, les copistes, les éditeurs ont entassé une triple couche de ténèbres, de ces tragédies, débris énorme d'un monument cyclopéen, où l'on se heurte à chaque pas sur quelque expression si obs-

cure qu'on ne peut la comprendre, si hardie qu'on ne peut la rendre? Les compositions anacréontiques ne présentent pas de pareils obstacles. L'esprit suit sans peine le cours de ces petits vers qui glissent gracieusement l'un sur l'autre; les doigts coulent sans effort sur les contours délicats de ces statuettes d'ivoire et de cire; le regard embrasse facilement un champ limité qui ne lui offre que des objets familiers et attrayants; là fleurit l'hyacinthe; la rose étale sa robe de pourpre à côté de la verdure du lierre; l'hirondelle babille dès le matin; la cigale, enivrée de rosée, chante sur les hauts rameaux; couché sur le myrte frais et sur le vert lotos, un vieillard aux tempes blanches, mais au cœur jeune, vide sa coupe et regarde les jeunes filles danser au son de la cithare. Ce petit paysage, inventé tout exprès pour le plaisir des yeux, est si vif, si brillant, que l'on ne s'avise pas de compter combien dans les guirlandes qui le décorent il y a de fleurs artificielles; les petites scènes de cette mascarade galante se succèdent si vite que l'on n'a pas le temps de s'en lasser. Le traducteur, qui ne sent jamais l'ennui appesantir sa main, arrive légèrement à la fin de son œuvre légère. Ainsi a fait M. Leconte de Lisle. Sa version est excellente, calquée fidèlement et sans embarras, d'un trait fin, d'un ton dégagé, intelligente et hardie; c'est une copie nette et colorée qui se peut lire à côté de l'original sans trop redouter la comparaison.

Mais les Odes anacréontiques n'ont été pour M. Leconte de Lisle qu'un délassement. Sa véritable lutte était contre Théocrite, combat redoutable où la défaite n'aurait rien d'humiliant, où une demi-victoire serait glorieuse. Théocrite est bien réellement très-difficile à traduire. C'est un poëte savant et naturel qui connaît à fond toutes les ressources de son art et les dissimule en les employant. Il a les défauts de son temps, mais il les domine et les trans-

forme souvent en beautés. Il ressemble à ses contemporains sans qu'il soit possible de le confondre avec eux ; il égale presque les poëtes des âges classiques, bien qu'il porte les marques incontestables d'un siècle de déclin. En tout c'est un poëte à part, que pourtant l'on jugerait mal si on le détachait de son époque. Deux siècles environ avant la naissance de Théocrite, la littérature grecque se concentra dans Athènes. Là elle produisit des œuvres admirables, et acheva splendidement l'édifice de sa période créatrice. Quand Athènes succomba sous la puissance macédonienne, le grand centre perdit sa force d'épanouissement et des centres partiels s'établirent. La littérature prit une face nouvelle. Au lieu de ces inventeurs puissants qui avaient, chacun selon sa vocation, doté la poésie de formes neuves, on eut des écrivains instruits qui appliquèrent indifféremment leur talent aux formes que l'étude leur rendait familières. Le même auteur écrivit des remarques grammaticales sur Homère et une épopée dans le genre de l'*Odyssée*, donna une édition de Sophocle et composa une tragédie imitée de l'*Œdipe roi*. Le talent, appuyé sur l'érudition, se substitua au grand art spontané des anciens maîtres. L'absence du génie créateur, l'emploi savant des procédés artistiques caractérisent tous les poëtes de l'école alexandrine et les placent, par rapport aux poëtes de l'époque précédente, dans un rang décidément inférieur. Théocrite seul fait une brillante exception. Il a sans doute bien des traits communs avec ses contemporains. Émule des poëtes qui cherchaient leurs inspirations dans les manuscrits de la bibliothèque d'Alexandrie, il a exercé son talent sur des sujets que lui indiquait son savoir plus que son génie. Il a laissé des fragments d'épopée à peine inférieurs aux Argonautiques d'Apollonius de Rhodes, et des hymnes supérieurs à ceux de Callimaque. Par ses essais de poésie érotique, on

voit qu'il ne tenait qu'à lui de composer les élégies aussi passionnées et aussi savantes que celles de Philétas. Mais s'il eût borné à des imitations l'emploi de son talent, il serait perdu dans la foule des alexandrins, et la postérité le distinguerait à peine entre Rhianus et Euphorion. Heureusement, parmi les genres qu'il essaya, il s'en trouvait un, la poésie pastorale, jusque-là bien humble, qu'aucun classique d'Athènes n'avait fécondé, qu'aucun docte lettré d'Alexandrie ne s'était approprié; Théocrite s'en empara, et il en est resté le maître aussi incontesté qu'Homère est le maître de la poésie héroïque et Démosthène le maître de l'éloquence. S'il remporta sur ce point un succès souverain, c'est que cette fois chez lui l'inspiration devançait le savoir. Il était né à Syracuse. Enfant il avait erré dans les plaines fertiles qu'arrose l'Anapus; il avait entendu les moisonneurs chanter la chanson de Lytierse, et les pâtres célébrer les amours de Polyphème et de Galatée; il avait vu jouer dans les fêtes populaires de sa patrie des petites pièces dont les interlocuteurs, pareils aux bergers qui faisaient paître les troupeaux sur les flancs de l'Etna, parlaient ce naïf dorien campagnard, aussi étrange, aussi piquant pour des oreilles habituées au langage de Sophocle et d'Euripide que l'écossais de Burns pour les lecteurs de Pope et de Gray; il avait assisté aux comédies d'Epicharme, où les mœurs de toutes les classes de la société étaient peintes au naturel, et aux mimes de Sophron qui représentaient avec vivacité les incidents dramatiques de la vie moyenne. Le jeune Syracusain, transporté dans les écoles savantes de Cos et d'Alexandrie, n'oublia pas les chansons pastorales, les scènes rustiques qui avaient charmé son enfance; il lui plut de reproduire pour le plaisir des esprits les plus cultivés ces amusements de la foule, leur laissant leur naïveté, leur simplicité quelquefois grossière, n'y ajoutant que l'habileté suprême d'un

art qui se cache. Il garda du dialecte sicilien, dialecte dont il trouvait d'excellents modèles dans Epicharme et Sophron, ce qui était intelligible à tous, et combinant ce dorien populaire avec le dorien lyrique de Stésichore et de Pindare, il se forma un style familier et poétique, abondant, naïf, varié, qui se prêtait à rendre les situations et les sentiments les plus contraires, la querelle de deux pâtres ou la plainte passionnée de Simétha, la chanson des moissonneurs ou les dernières paroles de Daphnis, les propos de deux Syracusaines coudoyées dans la foule, ou le chant des femmes d'Alexandrie célébrant la résurrection d'Adonis. Rarement un poëte disposa d'un instrument aussi souple et aussi énergique. Théocrite ne s'en contente pas. Il s'approprie encore pour ses descriptions épiques la langue d'Homère, et pour ses essais lyriques le vieil éolien d'Alcée et de Sapho. S'il étend une main hardie sur les richesses de l'ancienne poésie, il ne dédaigne pas les artifices de la poésie contemporaine. Il recherche comme Callimaque le contraste des idées élevées et des expressions communes, et il place des proverbes populaires à côté de périphrases poétiques dignes de Lycophron. Ces savants effets de style ne déplaisent pas chez lui, parce que, au-dessus de cet art alexandrin, on sent passer un souffle vivifiant d'inspiration, un souffle qui a traversé les grands bois de chêne de l'Etna et qui s'est mêlé à la brise marine sur les rivages de Syracuse.

Cette langue composite, cette manière originale, cette association de tous les tons et de tous les dialectes, devaient mettre à la torture les copistes qui transcrivirent pour la postérité les Idylles de Théocrite. Ils s'égarèrent dans cette diversité de formes et marchèrent à l'aveugle, effaçant des dorismes mal à propos, en introduisant là où il n'en fallait pas, enfin troublant gauchement l'exquise combinaison du poëte. Peu d'auteurs nous sont parvenus dans un aussi

triste état que Théocrite. D'abord, le recueil qui porte son nom et qui paraît être extrait d'une collection plus ample faite par le grammairien Artémidore, contient plusieurs pièces qui ne sont pas de lui. Sans insister sur cette question d'authenticité, et à prendre le texte qui résulte des meilleurs manuscrits, on est effrayé d'y trouver tant de passages inintelligibles. Les premiers éditeurs masquèrent le mal plutôt qu'ils n'y portèrent remède. De nos jours seulement, par un meilleur emploi de la critique et par une collation plus attentive des manuscrits, on est parvenu, en bien des endroits, à restituer la véritable leçon que des méprises ou des retouches avaient effacée. Meineke, Wüstemann, Ameiss, Ahrens, ont fait beaucoup pour l'établissement et l'intelligence du texte; il reste encore après eux de quoi exercer la sagacité des futurs éditeurs et interprètes. M. Leconte de Lisle connaît ces estimables travaux; nous n'en doutons pas, mais il est difficile de discerner jusqu'à quel point il en a profité, car sa traduction ne contient pas une seule note. On voit qu'il a pris hardiment son parti au milieu des obscurités du texte, et qu'il a tranché ce que tant d'autres se sont efforcés de dénouer. Nous remarquons, sans la blâmer, cette décision, qui a débarrassé son œuvre de l'appareil encombrant des commentaires. Sa traduction, plus dégagée, ira plus directement au public d'artistes et de poëtes auquel il la destine. Nous l'acceptons volontiers telle qu'il nous l'offre, et, après l'avoir lue avec plaisir, nous la discuterons franchement; elle mérite une approbation motivée.

Dans une préface écrite sur un ton de persiflage qui ne convient pas à son talent naturellement large et élevé, M. Leconte de Lisle se moque de ces traductions à la vieille manière française, que l'on appelait, il y a deux siècles, de *belles infidèles*. Il prend en passant La

Harpe à partie, et trop pressé de le trouver en faute, il ne se donne pas le temps de le comprendre. La Harpe a dit que les bergers de Virgile ont plus d'esprit que ceux de Théocrite sans en avoir trop, voulant dire que ceux de Théocrite n'en ont pas assez. Le jugement de La Harpe n'est pas bon ; mais M. Leconte de Lisle prête gratuitement un non-sens au critique ; il s'imagine que La Harpe a voulu dire que les bergers de Théocrite ont trop d'esprit, bien qu'ils n'en aient pas autant que ceux de Virgile, qui en ont juste ce qu'il faut. La Harpe, en ce qui touche l'antiquité, est presque toujours au-dessous du médiocre, mais il était incapable d'un pareil galimatias. Laissant de côté le critique du Lycée, qui n'est plus une autorité pour personne, nous venons à l'opinion de M. Leconte de Lisle. Il regarde comme mauvaises ces traductions qui, dissimulant avec soin l'originalité de leur auteur, ramènent les écrivains les plus différents par le pays, l'âge et le génie, à un même type d'élégance banale et d'agrément convenu. En cela, il a parfaitement raison, et il trouvera moins de contradicteurs qu'il ne pense. Le temps des *belles infidèles* est passé. Ce n'est pas qu'il soit juste de condamner absolument les traductions faites dans les deux derniers siècles. Les traducteurs de ce temps-là, je parle des meilleurs, n'avaient pas moins de savoir, de talent et de conscience que ceux d'aujourd'hui. S'ils cédaient naïvement à la tentation d'embellir leur original, c'était afin de faire mieux admirer aux autres des beautés qu'ils admiraient eux-mêmes. On n'accusera pas Longepierre et M^me^ Dacier d'ignorer le grec et d'avoir un enthousiasme médiocre pour les chefs-d'œuvre dont ils ont laissé des copies si imparfaites ; mais enfin, ils suivaient un faux système, et nous serions doublement coupables de ne pas mieux faire, puisque nous sommes arrivés à des idées plus justes sur les devoirs d'un traducteur.

M. Leconte de Lisle veut qu'une version soit littérale. Le principe est excellent et l'application en serait infaillible si la langue de l'original et celle du traducteur se correspondaient si exactement que pour chaque mot, chaque métaphore, chaque tournure de phrase, on eût un mot, une métaphore, une tournure analogue. M. Leconte de Lisle sait bien qu'il n'en est pas ainsi, qu'un mot à mot littéral ferait une traduction détestable, que le transport d'un auteur grec en français exige certaines précautions et ne se peut effectuer que moyennant un compromis délicat. Il faut rendre tous les traits de l'original, mais il n'est pas toujours possible de les rendre directement ; il en est qu'il convient d'atténuer, d'autres qu'il est avantageux d'exagérer. Une honnête liberté doit être laissée à l'artiste, pourvu qu'en somme il conserve fidèlement la physionomie du modèle, et qu'il nous la rende, non dans un calque inanimé, mais dans une copie vivante. M. Leconte de Lisle, si sévère sur ce point, s'est accordé, lui aussi, quelques infidélités, quelques suppressions. J'ai regretté, en le lisant, plus d'un de ces détails familiers, plus d'une de ces locutions populaires que Théocrite introduit à dessein dans la trame de son style, et qui donnent un goût délicieux de naïveté à ses productions les plus élaborées. Ainsi, dans la première Idylle, on rencontre deux jolis idiotismes grecs, qui sont des idiotismes français : un berger parle d'une coupe nouvellement ciselée qui *sent encore le burin* (ἔτι γλυφάνοιο ποτόσδον) ; plus loin, dans la vive peinture du renard qui s'attaque aux provisions d'un enfant occupé à tresser une belle cage, il est dit que le rusé renard se promet de ne pas laisser l'enfant avant de l'avoir privé de son déjeuner et *mis à sec* (ἐπὶ ξηροῖσι καθίξῃ). Les deux expressions que je note ici ont disparu chez M. Leconte de Lisle. Puisque nous en sommes aux suppressions, nous signalerons au traduc-

teur quelques vers omis ou transposés vers le milieu de la première Idylle. Ce changement, bien arbitraire, si ce n'est pas un oubli, a eu pour résultat de mettre dans la bouche d'Hermès un couplet grossier que le poëte, avec plus de convenance, avait fait réciter par une autre divinité, et de substituer Adonis à Anchise dans le rôle de l'heureux berger que Cypris favorisa sur l'Ida. M. Leconte de Lisle aime trop l'exactitude pour ne pas nous pardonner ces remarques. Nous attachons d'ailleurs peu d'importance à ces minuties, mais il nous a paru piquant de montrer, par l'exemple même de l'excellent traducteur, qu'avec la meilleure volonté d'être littéral on ne l'est pas toujours, et nous ajoutons qu'il n'y a pas grand mal à cela si l'effet général du tableau n'est pas altéré.

M. Leconte de Lisle, pour plus d'exactitude, a transcrit purement et simplement du grec les noms propres, et en particulier les noms des divinités. Sa hardiesse, qui effarouchera plus d'un lecteur, ne soulèverait pas d'objection sérieuse s'il avait gardé une juste mesure. Il est bien de laisser aux dieux grecs leurs véritables noms, au lieu de les affubler d'appellations latines. D'autres personnages, au contraire, historiques, légendaires, allégoriques, recevraient avec avantage la forme consacrée, qui se comprendrait mieux et serait tout aussi exacte. Faut-il pousser la littéralité jusqu'à donner l'article aux noms propres, jusqu'à dire *le Phoibos* au lieu de Phébus? Faut-il faire d'un accusatif grec un mot français, et transformer Thésée en *Thasea?* Passe encore pour les Parques, qui deviennent des *Moires;* mais je regrette notre vieille et toujours jeune connaissance, l'Aurore, qui est remplacée par *l'Aos*, Une traduction, après tout, doit être intelligible. J'ai dit l'inconvénient, voici maintenant l'avantage. L'étrangeté de ces mots grecs jetés en français sous leur forme la plus rude, la forme dorienne, dépayse le lecteur,

l'enlève à notre temps, et le reporte vers ces contrées lointaines, théâtres divers et brillants d'une civilisation qui a disparu. Un des principaux mérites de Théocrite, la variété, ressort plus nettement, et l'on est plus vivement frappé des contrastes que le poëte a resserrés dans le cadre étroit de ses Idylles. De la campagne de Sybaris où Lacon et Comatas échangent des injures qui feraient frémir d'horreur les bergers polis des modernes Arcadies, nous passons à l'opulente demeure de Phrasidamus dans l'île de Cos, et nous assistons aux fêtes de Cérès; à peine avons-nous quitté le palais de Ptolémée et ses splendeurs royales, que nous sommes transportés sous le toit de jonc où un pêcheur à jeun rêve qu'il a pris un poisson d'or; tout à l'heure, nous écoutions la mésaventure du pauvre Eschine trompé par sa maîtresse, et qui, de colère, va prendre du service en Égypte, et voici que retentit le chaste et ardent épithalame que les vierges de Sparte, la tête ceinte d'hyacinthe en fleur, chantent devant la chambre nuptiale de Ménélas et d'Hélène. Il serait fâcheux d'ôter à ces peintures si différentes leurs couleurs distinctives. Nous savons gré à M. Leconte de Lisle de les avoir conservées, même au prix de quelques expressions dures qu'un art plus timide aurait effacées. Sa traduction est plus et mieux que littéralement exacte, elle est intelligente au plus haut point. Nous oserons assurer, bravant les sarcasmes de la préface contre les versions *spirituelles*, que celle-ci est spirituelle dans le bon sens, c'est-à-dire qu'elle reproduit très-bien l'esprit et l'inspiration de l'original. Le traducteur, qui, dans ses Poëmes antiques, a exprimé admirablement les côtés grandioses et lumineux de la poésie grecque, n'a eu qu'à se ressembler pour copier fidèlement les grands paysages de Théocrite. Dans les parties dramatiques et passionnées, il a joint à ses qualités naturelles d'autres qualités qu'exigeait son modèle, la pré-

cision du dessin et la sobriété énergique de la couleur. Les quelques défauts de ce beau travail tiennent à un système exagéré et disparaîtraient sous de légères retouches; les mérites en sont nombreux et durables, et seront surtout appréciés des lecteurs qui, après avoir déchiffré non sans peine les beautés du texte grec, se donneront le plaisir de goûter tout à leur aise, dans la traduction de M. Leconte de Lisle, l'art exquis et vigoureux de Théocrite, l'art délicat et amolli des Odes anacréontiques.

15 mai 1861.

---

# SIR G. C. LEWIS

*An Inquiry into the Credibility of Early Roman History*; by the Right hon. Sir George Cornewall Lewis, Bart. 2 vol. in-8°. Londres, 1855.

L'histoire des cinq premiers siècles de Rome, telle que Tite-Live nous l'a transmise, mérite-t-elle la confiance? n'est elle pas en grande partie fabuleuse ou incertaine? C'est une question qui, depuis Niebuhr, n'a cessé d'être agitée, et qui excite encore de vives controverses. Il ne faut pas s'en étonner. Le rôle suprême que Rome a joué dans le monde donne un intérêt extraordinaire au récit des événements qui ont préparé son empire. Le tableau du libre développement des villes grecques est aussi instructif, et présente plus de variété et de charme; mais il n'a pas cette unité d'action qui fait de l'histoire romaine un drame régulier, une épopée classique; surtout il ne se rattache pas aussi intimement aux origines des peuples modernes. La cité de Romulus et d'Auguste embrasse le passé et l'avenir de l'humanité. Dans l'enceinte des sept collines s'achève la civilisation antique et commence la civilisation nouvelle. Toutes les nations anciennes qui s'illustrèrent par la guerre, par le commerce, par les lettres et les arts, finirent par se perdre dans le sein de Rome païenne; toutes les nations qui brillent aujourd'hui en Oc-

cident ont subi l'influence de Rome chrétienne. Cette destinée unique imprime à son histoire un caractère religieux ; sa grandeur future consacre à nos yeux les vestiges de son humble commencement. Nous respectons les moindres détails du laborieux enfantement de sa puissance, comme les contemporains d'Auguste vénéraient le toit de chaume qui avait abrité Romulus. Ce sentiment n'est pas le seul qui plaide en faveur des récits de Tite-Live. L'historien latin trouve un auxiliaire dans cette crédulité instinctive qui nous porte à accepter comme vraie toute narration vraisemblable, et nous empêche de contrôler sévèrement des récits qui plaisent à notre imagination et ne choquent pas notre raison. Ainsi s'explique la foi persistante accordée aux douteuses annales des premiers siècles de Rome. L'autorité de ces vieilles légendes a survécu aux attaques systématiques de Niebuhr ; elle survivra sans doute au scepticisme radical de M. Lewis. Mais plus il est difficile de détruire une croyance aussi invétérée, plus il importe d'examiner comment elle s'est formée et sur quels témoignages elle se fonde. M. Lewis a entrepris à ce sujet une enquête rigoureuse. Les résultats de ses recherches remplissent deux volumes qui n'ont pas été assez remarqués dans notre public littéraire. Je recommande cet ouvrage, plus solide qu'agréable, comme un modèle d'investigation critique, et je m'en autorise pour revenir sur un problème dont tant de discussions n'ont pas épuisé l'intérêt. J'y trouve en même temps l'occasion de rendre justice à un homme politique considérable, à un érudit distingué trop peu connu en France.

Le très-honorable sir George Cornewall Lewis, baronnet, membre du Parlement, appartient à cette classe d'écrivains, un peu moins rares en Angleterre que partout ailleurs, chez lesquels la pratique des affaires se concilie avec la culture assidue des lettres anciennes. Ses livres sont aussi

amplement fournis de science grecque et latine que s'il eût passé sa vie dans un collége à ramasser et à confronter des textes et cependant, il a donné au gouvernement de son pays une large part de son temps. Presque au sortir de l'Université et tout comblé d'honneurs scolaires, il a fait partie de commissions administratives. Il a été, il est encore membre de la chambre des Communes; il a été secrétaire du bureau de contrôle, sous-secrétaire au département de l'intérieur, secrétaire à la trésorerie, chancelier de l'échiquier; il n'a jamais négligé les sévères études classiques. Dans l'intervalle de ses fonctions officielles, il a dirigé la *Revue d'Édimbourg*, et il conduisait les finances de l'Angleterre lorsque parurent ses deux volumes sur l'ancienne histoire romaine. Ce livre complète dignement une série de travaux qui ont pour objet, plus ou moins immédiat, la critique historique.

Le premier ouvrage de M. Lewis parut en 1830; c'est une traduction des *Doriens* d'Ottfried Müller. M. Lewis avait alors vingt-trois ans, et, bien qu'il eût déjà médité sur la méthode qu'il convient d'appliquer à l'histoire de l'antiquité, il n'était pas encore arrivé à une manière de voir originale. Ses idées ne différaient pas de celles d'Ottfried Müller, et dérivaient évidemment des théories de Niebuhr. Il pensait qu'une comparaison attentive des légendes peut seule mettre l'historien sur la voie de la vérité, et l'aider à reconstruire, avec les débris qui subsistent, l'édifice ruiné par les ans. L'expérience et la réflexion ont changé son point de vue, et l'ont amené à d'autres conclusions. Il repousse aujourd'hui la méthode de Niebuhr et de Müller, que l'on pourrait appeler idéale, à cause du rôle souverain qu'elle assigne aux forces intuitives de l'esprit humain; il y substitue une méthode positive appuyée sur la vérification des faits et l'examen des témoignages. Ses procédés semblent empruntés à la pratique d'un tribunal, et offrent les

scrupuleuses lenteurs d'une instruction judiciaire. M. Lewis excelle dans l'analyse. Il possède une rare netteté de coup d'œil, beaucoup de finesse et de patience dans l'observation, beaucoup de fermeté dans le raisonnement, toutes qualités qui mènent un auteur fort loin, même lorsqu'elles ne se couronnent pas des dons suprêmes du génie. Avec lui, il n'y a pas de sujet vague et stérile. Ses précédents ouvrages l'ont bien prouvé. Qu'il traite de la politique locale à propos des *Troubles de l'Irlande*, ou de la politique générale dans son livre *Sur les méthodes d'observation et de raisonnement en politique*, qu'il étudie l'*Usage et l'abus de certains termes politiques* ou *l'Influence de l'autorité en matière d'opinion*, il circonscrit avec précision le champ de ses recherches, ne laisse aucun endroit inexploré dans les limites qu'il s'est tracées, et ne s'égare jamais au delà. C'est une heureuse fortune qu'un esprit de cet ordre se soit appliqué aux premiers siècles de Rome. Aucune période n'exige, au même degré, un sens critique rigoureux, non parce qu'elle est flottante et confuse, mais parce que l'incertitude s'y dérobe sous l'apparence de la clarté et de la vraisemblance. Dans cette obscurité éclairée par une lumière artificielle, nous avons besoin d'un guide qui ne se fie pas à de fausses lueurs. Nous ne demandons ni un grand écrivain, nous avons Tite-Live, ni un grand critique inventif, nous avons Niebuhr; nous réclamons un critique pénétrant, solide, en garde contre les illusions, qui nous apprenne enfin ce que l'on peut savoir de l'histoire romaine primitive, et nous lui serons reconnaissants, quand il ne nous apprendrait que cette seule chose, qu'on n'en peut rien savoir.

Rien, ou presque rien : telle est, en effet, la conclusion de cette *Enquête sur la confiance que mérite l'histoire romaine primitive*. Ainsi, ces nobles annales qui entrent pour une si large part dans notre instruction, et qui ont four-

ni à Machiavel, à Montesquieu les éléments de leurs plus hautes considérations, perdent leur caractère authentique. La fondation de Rome, la domination des rois, l'exil des Tarquins, l'établissement de la république, les luttes des plébéiens contre les patriciens, la législation et la tyrannie des décemvirs, la prise de Rome par les Gaulois, la renaissance de la ville qui sort plus puissante de ses ruines, les lois liciniennes qui, en terminant les longues discordes des deux classes, donnent à la république l'impulsion irrésistible qui poussa les légions du Latium jusqu'aux extrémités du monde connu, toute cette suite d'événements est reléguée dans les régions incertaines où se pressent confondus et indiscernables le vrai et le faux, la légende et l'histoire. Le scepticisme a rarement exigé de la foi historique un aussi vaste sacrifice.

Les attaques contre l'authenticité de l'histoire romaine primitive ne sont pas un paradoxe d'invention nouvelle. La critique n'a pas atteint d'un coup cette décision dans le doute; elle y est arrivée progressivement, en partant de la croyance aveugle. Les érudits de la Renaissance acceptèrent pleinement les anciens récits que l'imprimerie livrait à leur étude. La manière dont Tive-Live et Denys d'Halicarnasse racontent les commencements, la croissance pénible et la lente extension du peuple romain, n'éveilla pas leurs soupçons. A part quelques fables comme il s'en mêle à l'origine de tous les peuples, la narration des deux historiens était généralement conforme à la vraisemblance. On ne s'apercevait pas que cette vraisemblance même est une présomption de non authenticité. Les règnes de Romulus et de Tullus Hostilius nous sont exposés dans tous leurs détails comme par des témoins oculaires, lorsque nous savons que Rome n'a eu des historiens que cinq cents ans après sa fondation. Un récit composé à si longue distance des événements ne saurait être qu'une combinaison

de traditions incertaines, arrangées suivant les lois de la vraisemblance, et d'autant plus arrangées, c'est-à-dire d'autant plus fausses, qu'elles paraissent plus vraisemblables. Les lecteurs de Tite-Live ne faisaient point cette réflexion, et s'abandonnaient au courant de son récit. Cependant l'historien avait soin de les prévenir qu'il ne garantit pas l'authenticité des faits qu'il rapporte. Il dit, au début de son sixième livre : « J'ai exposé en cinq livres les actions que les Romains, depuis la fondation de Rome jusqu'à la prise de la même ville, ont accomplies d'abord sous les rois, ensuite sous les consuls et les dictateurs, les décemvirs et les tribuns consulaires, les guerres étrangères, les dissensions intestines : événements obscurs à cause de leur extrême antiquité, qui, en les plaçant loin de nous, nous permet à peine de les apercevoir, et aussi parce que, à ces mêmes époques, on connaissait peu, on employait rarement l'écriture, seule gardienne fidèle des souvenirs du passé, et enfin parce que les documents contenus dans les registres des pontifes et dans d'autres monuments publics et privés périrent presque tous lors de l'incendie de la ville. » Cet avertissement, qui provoquait le doute, ne fut pas d'abord entendu. Mais, à la longue, la ferveur de la Renaissance se calma ; on regarda les anciens avec plus de sang-froid, et on les vit mieux. Dès les premières années du XVIIe siècle, le savant géographe Cluvier signala le passage décisif de Tite-Live et en tira la conséquence légitime que les auteurs latins n'ont pu nous transmettre rien ou presque rien de certain sur les événements qui précédèrent la prise de Rome par les Gaulois. Il ajouta que l'histoire romaine a été en partie fabriquée par des Grecs qui l'ont remplie de rêveries et de mensonges. L'idée ingénieuse de Cluvier resta enfouie dans un coin de son *Italia antiqua*, et son scepticisme ne trouva pas immédiatement des adeptes. Périzonius le reprit et le fortifia dans ses *Animadversiones historicæ*, publiées en 1685.

Périzonius était, suivant l'expression de Bayle, « un de ces critiques incommodes devant lesquels il faut marcher droit, et qui veulent savoir si les moindres choses qu'on dit sont véritables, et si elles s'accordent bien avec ce qu'on a dit en d'autres endroits ». Il démontra avec beaucoup de savoir et de sagacité que les récits des historiens romains se contredisent souvent et sont toujours, en ce qui concerne les premiers siècles, dénués de preuves. Jusque-là, il ne faisait que creuser la ligne tracée par Cluvier. Il alla plus loin, trop loin même pour son temps qui ne le comprit pas, lorsqu'il supposa que l'histoire romaine provient en grande partie de compositions poétiques aujourd'hui perdues. L'idée était admirable; il ne lui manquait que de se produire dans un milieu plus favorable. Ne trouvant pas des esprits préparés à la recevoir, elle resta stérile jusqu'au moment où Niebuhr la recueillit et la féconda. Sur d'autres points, le scepticisme de Cluvier et de Périzonius gagna du terrain. Bayle le glissa dans une note de son dictionnaire. Lévesque de Pouilly l'introduisit dans les mémoires de l'Académie des incriptions, et posa les véritables principes de critique en cette matière. Je citerai ses propres paroles, bien qu'elles soient peu élégantes. La vivacité de la pensée perce à travers l'embarras du style. « L'histoire, dit-il, est la relation d'un fait que nous tenons de ceux que nous savons en avoir été les témoins : il résulte de cette définition, qu'afin qu'une histoire soit authentique, il faut que son auteur, ou du moins celui sur les mémoires duquel l'on sait qu'elle a été faite, ait vécu dans le temps où se sont passés les événements qu'il rapporte; qu'il ait été à portée d'en être instruit; et que sa fidélité ni son exactitude ne soient point suspectes. » — « La tradition est un bruit populaire dont on ne connaît point la source; c'est la relation d'un fait, qui s'est transmise jusqu'à nous par une suite d'hommes, dont les premiers se dérobent à notre connaissance ; c'est

une chaîne dont nous tenons un bout : l'autre se perd dans les abîmes du passé. L'on voit, par ces définitions, la différence essentielle qu'il y a entre l'histoire et la tradition ; nous pouvons juger d'une relation historique par le caractère de son auteur ; nous ne pouvons juger d'une tradition que par son ancienneté, par son étendue, et par la nature du fait qu'elle renferme (1). » Pouilly, on le voit, sépare très-nettement la tradition de l'histoire. Cette distinction lumineuse constitue son principal mérite, car il a du reste très-peu ajouté aux objections de Périzonius contre l'authenticité de l'ancienne histoire romaine. Ses conclusions sont purement négatives. Un autre Français, Beaufort, protestant réfugié en Hollande, pensa qu'on pouvait pousser la démolition encore plus loin, et que dans les débris de l'édifice renversé on trouverait des matériaux pour en reconstruire un nouveau. Selon lui, la période douteuse comprend les cinq premiers siècles de l'histoire romaine, et s'étend jusqu'à l'expédition de Pyrrhus. Tous les faits qui nous ont été transmis concernant la domination royale et l'âge héroïque de la république sont faux ou incertains, mais cet amas de fictions repose sur un fonds de vérité qu'il n'est pas impossible de découvrir, si d'abord on écarte les circonstances fabuleuses qui le cachent. Le fonds véritable, il faut le chercher dans les institutions, dans le développement intérieur de la cité, et non dans ces guerres où les ennemis de Rome sont toujours les agresseurs, dans ces batailles où les Romains sont toujours victorieux.

Après Beaufort, dans la voie ouverte par Cluvier, on ne rencontre plus qu'un académicien français, Charles Lévesque, qui renouvela les objections de Pouilly et fut ré-

(1) *Dissertation sur l'incertitude de l'Histoire des quatre premiers siècles de Rome* dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. VI.

futé par Larcher. Cette discussion, assez superficielle, parut sans intérêt et sans résultat. Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions, s'en expliqua dans son éloge de Larcher, et ne cacha pas qu'il la regardait comme inutile. « Cette question tant débattue, dit-il, est à peu près encore entière et ne sera jamais complétement résolue, à moins que les deux partis ne se fassent réciproquement de ces concessions que les bons esprits se font assez naturellement d'eux-mêmes en lisant l'histoire de presque tous les peuples. » Dacier écrivait cela en 1814, lorsque, depuis trois ans déjà, avait paru en Allemagne un livre qui allait renouveler le problème et l'introduire de force auprès de tous les esprits occupés de l'antiquité, un livre le plus opposé à ce compromis entre le scepticisme et la crédulité que Dacier proposait aux deux camps comme le seul moyen de s'accorder. Le premier volume de l'*Histoire romaine* de Niebuhr est de 1811. Il y a dans ce travail, que l'auteur a plus tard refondu, bien des assertions téméraires, bien des aperçus faux ou incomplets. L'historien semble plutôt guidé par un instinct divinatoire que par une connaissance approfondie de son sujet, et s'il arrive au terme de sa course, c'est, lui-même vous l'apprend, comme un somnambule qui marche sur une gouttière. N'importe, l'essentiel était d'arriver. Une fois le but atteint, ce puissant génie se retourna vers l'espace parcouru et l'embrassa d'un long et clairvoyant regard. Avec une patience infinie, il reconnut tous les accidents du terrain qu'il avait franchi un peu à l'aventure, et se remettant en marche, il choisit son chemin sur un sol ferme, capable de porter ses pas et d'en garder l'empreinte. La route qu'il se fraya se voit encore, défoncée en certains endroits, en d'autres aussi indestructible qu'une voie romaine, partout reconnaissable. Beaucoup ont passé sur ses traces; nul ne les a effacées.

Niebuhr n'est pas un sceptique paradoxal, comme on se l'imagine généralement. Il n'a pas renversé l'ancienne histoire romaine. L'œuvre de destruction était achevée lorsqu'il se mit au travail, et déjà se préparait l'œuvre de reconstruction. Avant lui, Pouilly avait nié l'autorité des récits de Tite-Live et de Denys d'Halicarnasse, Périzonius avait expliqué la couleur de ces récits par l'existence de vieux poëmes latins, Cluvier avait dénoncé dans la rédaction de l'histoire romaine l'influence des écrivains grecs, Beaufort avait signalé, au milieu de l'amas des légendes, les institutions comme des points fixes auxquels l'historien peut se rattacher avec confiance. Mais, quel que soit le mérite de ses devanciers, Niebuhr les éclipsa tous par la richesse de son savoir et la hardiesse systématique de sa méthode. Jamais il ne conçut l'idée de se renfermer dans la négation, ou de se borner à de timides tentatives de reconstruction partielle. Détruire pour détruire répugnait à son génie souverainement affirmatif et conservateur. N'élever que de chétives masures en face de l'édifice de Tite-Live, si imposant même dans ses ruines, lui paraissait une tâche mesquine. Il se proposa de retrouver la véritable histoire romaine, mal comprise et défigurée par les écrivains du siècle d'Auguste, et quand, après des années de méditations et d'obstiné labeur, il déclara qu'il l'avait trouvée, son impérieux dogmatisme émut et gagna les esprits que les doutes de Pouilly et de Beaufort avaient laissés indifférents. C'est que l'intelligence humaine se fatigue du doute et a horreur du vide. Une fausse notion ne disparaît que devant une notion positive; une croyance n'est définitivement vaincue que par une croyance. Toute l'histoire des lettres et des sciences démontre qu'on n'a pas détrôné une erreur tant qu'on ne l'a pas remplacée par une vérité ou par l'apparence d'une vérité. Ainsi, je prends l'exemple entre mille, des hommes, en fouillant la terre, y découvrent des osse-

ments énormes et étranges, qui n'appartiennent à aucune des espèces animales actuellement vivantes. Dans ces débris mystérieux, ils croient reconnaître les restes de la race maudite des géants, que la colère de Dieu ensevelit sous les eaux du déluge. Cette opinion se propage. C'est en vain que la science l'attaque; ses arguments les plus acérés s'émoussent contre la crédulité populaire. En plein dix-huitième siècle, un médecin suisse prétend avoir retrouvé le squelette d'un géant antédiluvien. Mais Cuvier crée l'anatomie comparée. Au souffle de la science nouvelle, les débris mutilés et incomplets s'agitent : chaque os, chaque portion d'os reprend sa place, les squelettes disjoints se rajustent, et, comme dans la vision d'Ézéchiel, les ossements desséchés se recouvrent de chair et de peau. Les espèces détruites ressuscitent, et devant elles disparaissent les fantômes évoqués par une curiosité ignorante. Ce que Cuvier a réalisé dans la science, Niebuhr l'a accompli dans l'histoire. Il a considéré les annales des peuples, non comme une sucession de faits rattachés entre eux par l'ordre chronologique, mais comme un ensemble organisé et vivant, où tout se tient, et dont toutes les parties sont subordonnées les unes aux autres, et déterminées les unes par les autres; de sorte que si l'on possède avec certitude quelques-unes de ces parties, on peut, par une induction légitime, retrouver les autres. De même que Cuvier, au nom de la correspondance mutuelle des organes et de leur concours nécessaire à la même action définitive, par une réaction réciproque, reconstruit avec des fragments osseux le squelette d'un animal fossile, le recouvre de chair et de peau, l'arme de dents et de griffes, de même Niebuhr, avec des faits épars, mutilés, dégradés, ressuscite une époque. Il était doué au plus haut point de la faculté de se représenter le passé, de le sentir vivre en lui. A force de concentrer son attention sur l'ancienne histoire romaine,

il s'en forma une idée neuve, d'abord vague, mais qui prit un corps et s'anima sous son ardent regard (1). Confrontant cette vivante image avec les brillantes peintures de Tite-Live, avec les lourdes esquisses de Denys d'Halicarnasse, il déclara faux les récits des deux contemporains d'Auguste, il affirma que lui, moderne, en savait plus que les anciens sur l'antiquité, et redressa les Romains sur les choses romaines. Pour la période royale, il ne prétendit pas obtenir plus que des faits généraux ; mais, dès qu'il arriva à la république, il soutint qu'on pouvait restituer une histoire véritable, avec ses principales particularités. Bien que cette histoire ait été grandement altérée et déguisée par des écrivains ignorants et sans critique, il existe, selon lui, des matériaux authentiques qui permettent de rétablir l'édifice primitif. Il rejeta donc le récit communément reçu et en proposa un autre. Trouvant le sol jonché de ruines accumulées par Pouilly et Beaufort, il le déblaya, en ayant soin de mettre à part les débris dignes d'être conservés, et il se servit de ces fragments pour construire une histoire très-différente de celle qu'avaient admise les écrivains modernes, très-différente assurément de celle que concevaient Cicéron, Denys d'Halicarnasse et Tite-Live. Merveilleux privilége du génie, Niebuhr a imposé sa création à ses contemporains et à la postérité. Toutes les histoires qui ont suivi la sienne (je ne parle pas des compilations) se sont tenues dans la route qu'il avait tracée. Aucun des nouveaux historiens n'est revenu à la foi implicite de Rollin ; aucun n'est revenu au scepticisme purement négatif

(1) Il faut ici entendre Niebuhr lui-même ; il compare cette vraie image de l'histoire romaine, sortant de la nuit et des nuages, et prenant un corps, une forme précise, à la nymphe des légendes slaves, qui apparaît d'abord à son adorateur, aérienne, à peine visible, et qui devient un être vivant, une fille de la terre, « par la seule puissance d'un long regard de désir et d'amour ». (*Histoire romaine*, t. II, c. I.)

de Pouilly. Tous ont admis que les récits des anciens sur les premiers siècles de Rome sont plus ou moins fictifs, et ne méritent la confiance ni dans l'ensemble, ni dans les détails; tous aussi ont admis que ces récits reposent sur un fond de vérité, et que ce fond, dégagé des erreurs qui le recouvrent, peut devenir la base d'une véritable histoire romaine. Sur ces deux points, les adversaires et les admirateurs de Niebuhr s'accordent en principe, bien qu'ils varient dans l'application. Arnold, si judicieux et si savant, a pressé strictement les vestiges du maître; Schwegler, plus original, a tenté de les bouleverser et de les effacer, il s'en est écarté autant qu'il est possible de le faire, sans sortir du même chemin. Mais, en contestant les résultats, il a observé la méthode. Lui aussi a pensé que si les ouvrages de Tite-Live et de Denys d'Halicarnasse ne représentent pas exactement l'ancienne Rome, ils renferment les éléments d'une représentation fidèle. M. Mommsen, dont le travail récent a obtenu de justes éloges, tient de plus près encore à la tradition de Niebuhr. Souvent même il se contente d'exposer avec une heureuse clarté les découvertes que le grand historien prussien avait exprimées d'une manière embarrassée. Aussi, malgré l'excellence de son œuvre, il n'a pas le mérite d'être sorti de la ligne de Niebuhr et d'avoir ouvert une voie nouvelle.

Cet honneur appartient à M. Lewis, qui a porté dans l'étude des annales romaines la méthode dont M. Grote avait si bien tiré parti pour l'histoire de la Grèce antique. Cette méthode diffère également de l'ancienne critique et de la critique inaugurée par Niebuhr. Bayle, Pouilly, Beaufort, en avaient entrevu les véritables principes, mais ils ne les avaient ni démêlés ni suivis jusqu'au bout. Leur examen, en ce qui touche l'antiquité, est incomplet et incertain. Leurs doutes sont quelquefois excessifs, quelquefois timides. A côté de rigueurs injustes, ils ont d'i-

nexplicables complaisances. On ne peut lire une page de ces sceptiques sans les prendre en flagrant délit de crédulité. C'est qu'ils procèdent par tâtonnements, et s'abandonnent à un heureux instinct plutôt qu'ils ne se conforment à des règles fixes. Involontairement, par une vieille habitude, ils se guident sur la vraisemblance, c'est-à-dire reviennent aux procédés puérils de l'ancienne critique. J'ai eu déjà occasion de montrer que l'emploi intempérant du signe de la vraisemblance dans la recherche de la vérité est illusoire et dangereux, qu'il a produit des fictions prosaïques, jamais de l'histoire. (1) Je ne répéterai pas l'argumentation, je ne toucherai même à ce sujet qu'autant qu'il le faudra pour distinguer nettement les différents âges de la critique. La critique, dès sa naissance, et elle naquit avec l'histoire, avec la prose, trouva devant elle les croyances naïves de l'époque précédente, une masse de faits transmis par la tradition et revêtus d'une forme poétique. Au lieu de déclarer, comme le font aujourd'hui M. Grote et M. Lewis, que ces faits composent un ensemble irréductible qui a sa raison en soi, qui est vrai à ce titre et qui devient faux dès qu'on prétend le rectifier, au lieu donc d'accepter cet ensemble comme l'expression poétique d'une époque qui n'a pas eu, qui ne peut avoir d'expression historique, la critique naissante imagina de ramener à la vraisemblance tous les détails qui, dans les mythes et les légendes, étaient susceptibles de cette transformation, et de rejeter ceux qui ne s'y prêtaient pas. Mais rien n'est plus changeant que le signe de la vraisemblance. Ce qui semble certain à une époque, paraît douteux à l'âge suivant, et impossible un siècle plus tard. Hécatée rejetait, comme indignes de foi, beaucoup de récits des poëtes cycliques. Hérodote s'étonnait de

(1) Voir dans ce volume l'étude sur M. Grote.

trouver tant de fables dans Hécatée. Des circonstances rapportées comme certaines par Hérodote excitaient les doutes de Thucydide, et beaucoup de choses que Thucydide tenait pour vraies, faisaient sourire Ératosthène. Ainsi allait se déplaçant à chaque génération le point de vue des critiques anciens. A mesure qu'ils avançaient, ils devenaient plus exigeants sur la certitue, et dénaturaient de plus en plus le fond poétique de l'histoire. Ce fut bien pis chez les critiques modernes, qui conservèrent le procédé en le raffinant, et aiguisèrent un instrument plus redoutable à la vérité qu'à l'erreur. Leurs combinaisons, pour être spécieuses, n'en sont que plus décevantes. Mais, en dépit de l'inanité des résultats, ce mode d'investigation n'est pas absolument hors d'usage. On trouverait chez plus d'un historien contemporain beaucoup d'hypothèses uniquement fondées sur la vraisemblance, et qu'il serait piquant de rapprocher des suppositions hasardées dans l'antiquité. Les exemples abondent, j'en citerai un ou deux. Qui ne connaît la légende de la fondation de Rome, la naissance de Rémus et Romulus, leur berceau posé près de la rive du fleuve débordé, la louve qui sort du bois et offre ses mamelles aux lèvres des nouveau-nés ? Le lait de la louve convenait bien aux fils de Mars, aux premiers chefs des pâtres indomptables qui, des roseaux du Tibre et des forêts de la Sabine, s'élancèrent à la conquête du monde; le vieux récit ne trouva pas d'incrédules aux bords du Tibre; mais les beaux esprits grecs qui rédigèrent l'histoire romaine étaient trop fins pour admettre une circonstance aussi invraisemblable; ils l'interprétèrent donc à leur manière. La louve devint la femme d'un berger, une Laurentia qui, à cause de ses mauvaises mœurs, avait reçu ce vilain surnom de louve. Voilà le procédé antique dans sa candide subtilité. Les modernes y mettent moins de bonhomie. Je me rappelle avoir lu dans un

de nos critiques contemporains une explication, non de la légende de Romulus, mais de la légende plus complexe de la prise de Véies. Le siége de Véies est, après la bataille de Régille, le plus grand événement de l'ancienne histoire romaine. C'est le siége de Troie de la race latine. Le merveilleux y domine, bien que les écrivains du temps d'Auguste aient fait de leur mieux pour ramener la vieille épopée à une vraisemblance prosaïque. L'aruspice étrusque qui, poussé par le destin, s'approche des sentinelles ennemies, et annonce que tant que les eaux du lac d'Albe n'auront pas été épuisées, Véies résistera aux assaillants; le soldat romain qui attire l'aruspice à l'écart, l'enlève dans ses bras vigoureux et le transporte au camp, l'interrogatoire de l'aruspice devant le Sénat, la prophétie du prêtre étrusque répétée et confirmée par l'oracle de Delphes, tout cet épisode religieux qui associe les divinités étrusques et helléniques à la chute de la grande rivale de Rome, n'avait rien qui choquât Tite-Live. Un érudit de notre temps, plus difficile en matière de vraisemblance, n'a vu dans cette scène de prédiction suivie d'un enlèvement qu'une comédie arrangée d'avance entre le Sénat et l'aruspice traître à son pays. Nous avons là un exemple de l'hypothèse moderne, plus ingénieuse que la conjecture ancienne, mais tout aussi vaine, car à quoi bon expliquer un fait dénué de preuves et qui n'a peut-être existé que dans l'imagination populaire? Ne vaut-il pas mieux dire avec Tite-Live : « Dans des événements si anciens, il me semble que c'est assez d'accepter pour vraies les choses vraisemblables. Quant à ces détails qui conviennent mieux à l'appareil scénique, ami du merveilleux, qu'à une narration digne de foi, ce n'est pas la peine de les affirmer ou de les réfuter. » L'aveu est franc, et l'on sait du moins à quoi s'en tenir.

La critique de Niebuhr n'est plus celle de ses prédéces-

seurs. Elle ne s'arrête pas à la vraisemblance ; elle se fonde sur le rapport nécessaire des parties d'un ensemble historique, rapport qui permet, quand on connaît avec certitude quelques-unes de ces parties, de retrouver les autres. On comprend la différence. Les inductions tirées de la vraisemblance peuvent s'appliquer aux époques mythiques, car il suffit de transformer les dieux en hommes, de ramener les événements surnaturels à des faits naturels en supprimant certaines circonstances, en interprétant les autres, et toute fable devient de l'histoire. Les inductions tirées du rapport nécessaire des parties ne s'appliquent qu'à une époque historique, car le critique qui procède par comparaison ne saurait se passer de quelques faits positifs. Mais enfin, dans les deux cas, ce sont des inductions, des hypothèses qui résultent d'une opération intérieure de l'esprit, et qui, probables ou non, manquent du caractère de la certitude. Ce caractère n'appartient qu'aux faits attestés par des témoignages extérieurs.

La critique nouvelle, qu'on me permettra d'appeler critique positive, repose sur des principes différents. Pour elle, l'évidence historique est de même nature que toute autre évidence, que l'évidence judiciaire, par exemple, et ressort de la déposition de témoins dignes de foi. Tout fait qui n'est pas attesté par des témoignages contemporains, ou transmis jusqu'à l'historien par une chaîne non interrompue de témoins, n'est pas authentique. Il peut être vraisemblable, il peut être vrai, il n'est pas positif. On admet et on observe généralement cette règle quand il s'agit d'un fait de l'histoire moderne. Les témoins sont entendus et confrontés comme dans une instruction judiciaire ; on examine leur caractère, leur position, leurs moyens d'information, et on ne leur accorde la confiance qu'après s'être assuré qu'ils la méritent. On compare ensuite les diverses dépositions en donnant aussi peu que possible à la conjec-

ture, et on se décide d'après ces témoignages pesés et balancés. Tant de précautions ne paraissent pas excessives à l'historien qui raconte la révolution d'Angleterre ou le règne de Guillaume III, et sont encore une garantie insuffisante contre l'erreur; mais, jusqu'ici, ceux qui ont écrit l'histoire de l'antiquité s'en sont affranchis. M. Grote, le premier, a donné l'exemple d'une histoire grecque fondée uniquement sur les témoignages authentiques. M. Lewis a tenté quelque chose de pareil pour l'histoire romaine, mais avec un but plus spécial et un appareil scientifique plus sévère. M. Grote nous avait donné une histoire critique de la Grèce. M. Lewis nous donne des dissertations critiques sur les cinq premiers siècles de Rome. Le récit proprement dit tient fort peu de place dans son livre. L'auteur aura craint, s'il se livrait au courant de la narration, d'aller toucher les écueils que n'ont pas évités les plus récents historiens de Rome. Il s'est renfermé froidement dans la discussion. Il examine d'abord les sources d'où dérive notre connaissance des cinq premiers siècles de Rome, et cherche comment le récit de cette lointaine époque a pris la forme sous laquelle il nous est parvenu; il étudie ensuite ce récit lui-même et le confronte avec les témoignages extérieurs qui lui servent de garants. Ainsi, examen et confrontation des témoignages, voilà tout le livre. Le titre ne ment pas, c'est une enquête, et la plus méthodiquement rigoureuse qui ait été entreprise sur une période de l'antiquité.

M. Lewis commence son examen par les historiens du temps d'Auguste, et remonte jusqu'aux plus anciens annalistes. Les narrateurs contemporains n'ont pas manqué aux événements qui amenèrent le règne d'Auguste; ils n'ont manqué ni aux sanglantes dissensions qui préparèrent l'autocratie des Césars, ni aux guerres qui achevèrent l'édifice de la grandeur romaine; ils n'ont pas manqué à

la suprême lutte que Rome soutint contre Carthage, mais ils manquent tout à fait dès que l'on remonte plus haut. Les deux plus anciens historiens romains, Fabius Pictor et Cincius Alimentus, sont contemporains de la seconde guerre punique. Ils racontèrent l'un et l'autre les premiers temps de Rome, mais, comme ils vivaient cinq cents ans après la date supposée de la fondation de cette ville, leurs témoignages n'ont pas grande valeur; à peine en ont-ils plus que ceux de Tite-Live. S'il ne restait aucun document authentique sur les croisades, il importerait peu que le récit de ces expéditions eût été écrit sous Louis XIV ou de nos jours. Or, il est incontestable qu'entre la fondation de Rome et les premiers historiens qui nous ont transmis le récit, il s'écoula au moins autant de temps qu'entre la prise de Saint-Jean-d'Acre et l'avénement de Louis XIV. Lorsque Fabius Pictor et Cincius Alimentus entreprirent de raconter l'histoire de Rome, ils furent étrangement embarrassés. Ils ne trouvaient chez leurs compatriotes ni des exemples de ce genre d'écrire, ni des matériaux suffisants. La forme et la substance du récit historique leur faisaient également défaut. Ils empruntèrent l'une et l'autre à des écrivains grecs. Ce fut un Grec, Dioclès de Péparèthe, qui fournit à Fabius les détails de la fondation de Rome. Où les avait-il pris lui-même? Dans des traditions indigènes, ou dans son imagination? On l'ignore. Ce Dioclès, inconnu d'ailleurs, devait vivre peu de temps avant Fabius. C'était tout récemment, en effet, que les légionnaires du Latium avaient combattu les montagnards de l'Épire dans la plaine d'Héraclée, et, avant cette bataille, Rome était à peine connue de l'autre côté de l'Adriatique. La première fois que ce grand nom se rencontre chez un écrivain grec, c'est au sujet de la prise de Rome par les Gaulois. Encore l'événement est rapporté en des termes qui montrent qu'à cette époque les Grecs les plus instruits

ne connaissaient pas exactement la situation géographique de la future maîtresse du monde. Le philosophe Héraclite du Pont, qui vivait vers 350 avant Jésus-Christ, mentionne comme un bruit vague que les Hyperboréens s'étaient emparés d'une ville appelée Rome, située sur les bords de la grande mer. Héraclite ne soupçonnait pas que le peuple, dont une rumeur confuse lui apprenait la ruine, devait, moins de deux siècles plus tard, régner sur la Grèce. Cette indication, jetée en passant, est la première lueur historique qui éclaire les destinées de Rome. Au delà de ce point lumineux commence la région des ombres. Rien, absolument rien qui ressemble à un témoignage contemporain ne remonte plus haut que la prise de Rome par les Gaulois. Comment pourrait-on atteindre jusqu'aux origines de la cité? La tradition, quelque énergie qu'on lui attribue, n'a pas une aussi longue portée. Si nous ne possédions sur notre passé ni histoire, ni renseignements écrits d'aucune sorte, que saurions-nous des événements accomplis depuis quatre siècles? Songeons combien, malgré le nombre et la précision de nos instruments d'étude, nous avons de peine à connaître la période qui embrasse les dynasties des Valois et des Bourbons, et demandons-nous ce qui serait advenu si nous avions été privés de ces instruments. Nous connaîtrions tant bien que mal, et, je le crains, plutôt mal que bien, les événements des soixante dernières années. Nous aurions des notions déjà plus incertaines sur le règne de Louis XVI. Peut-être saurions-nous que Louis XIV fut un grand roi, Richelieu un grand ministre, Henri IV un grand capitaine. Aller jusque-là serait un rare effort, et l'on n'y arriverait qu'au prix de bien des erreurs et des fables; aller plus loin serait impossible. De même que la vue au delà de certaines limites n'aperçoit rien distinctement, de même la tradition, au delà d'un terme d'un ou deux siècles au plus, nous montre

les événements déformés et multipliés par des combinaisons accidentelles, dont les causes et les lois nous échappent. Si l'histoire romaine antérieure à Pyrrhus provenait uniquement de la tradition orale, il ne faudrait espérer d'en rien extraire d'authentique, du moins pour les quatre premiers siècles; mais il n'en est pas tout à fait ainsi. Il existait du temps d'Auguste, il existait surtout dans la période décidément historique qui s'étend de la seconde guerre punique jusqu'à l'empire, des documents qui, sans fournir les matériaux d'une histoire suivie, offraient plusieurs points essentiels qui en déterminaient les lignes principales. La législation et les coutumes étaient aussi des indices assurés du passé. On ne pouvait douter que Rome eût commencé par être monarchique, en voyant se perpétuer sous la république le sacerdoce du roi des sacrifices et la magistrature de l'*interrex*, fonctions anormales, qui s'expliquaient par l'existence antérieure d'une autre forme de gouvernement. Que la royauté eût été détruite par une révolution violente, c'était prouvé par une fête qui se célébra jusqu'au règne d'Auguste, et qui, sous le nom de *Regifugium*, rappelait la fuite des Tarquins.

Les Romains connurent de bonne heure l'écriture. Le fait est hors de doute, bien qu'il soit certain aussi qu'ils en firent très-peu usage. Dès lors, l'existence de documents authentiques remontant jusqu'à l'époque des rois et descendant jusqu'à l'âge des premiers historiens, n'a rien que de probable. Vers la fin de la république, le docte Varron, reprenant l'œuvre de Caton le Censeur, avait remis en honneur les monuments de la vieille langue latine. Après lui, des écrivains pris d'un beau zèle pour les antiquités romaines et non sans une arrière pensée d'opposition contre l'empire, se mirent à scruter les reliques d'un glorieux passé. Horace s'est moqué de ce goût d'archéologie, dans

son *Épître à Auguste.* L'empereur n'aimait pas que les esprits se tournassent vers les annales de la république, et l'élégant poëte, entrant dans cette répugnance, raille amèrement ces contemporains qui vont chercher dans un passé reculé les objets de leur admiration : « Ainsi, dit-il, à entendre l'amateur des vieux monuments de notre langue, les tables que promulguèrent les décemvirs pour la répression des crimes, les traités conclus par nos rois avec les Gabiens et les durs Sabins, les livres des pontifes et les antiques prophéties des bardes, ont été dictés par les muses sur le mont Albain. »

Ce curieux passage a le mérite d'énumérer les différentes classes de documents originaux qu'un érudit romain avait à sa disposition. On y voit figurer, aussitôt après les douze tables, des traités conclus du temps des rois. Dans son horreur du vieux latin, le poëte se sera bien gardé sans doute de lire les pièces officielles dont il parle à la légère. Denys d'Halicarnasse, qui, en sa qualité d'archéologue, ne se rebutait pas si aisément, paraît les avoir consultées. Polybe, ce qui est plus décisif, a donné une traduction du premier traité conclu entre Rome et Carthage dans l'année qui suivit l'expulsion des rois. Le traité de Spurius Cassius avec les Latins avait été conservé jusqu'au temps de Cicéron, et l'annaliste Licinius Macer avait consulté un traité conclu avec les Ardéates dans la soixantième année de la république. De l'existence avérée de ces documents, il est permis de conclure que plusieurs pièces de ce genre avaient été mises à profit par les premiers annalistes, et leur avaient fourni des faits certains. L'aveu de Tite-Live n'en subsiste pas moins. Les archives publiques et privées furent détruites dans l'incendie de Rome par les Gaulois, et avec elles périrent presque tous les témoignages authentiques du passé.

Le désastre atteignit une classe de documents qui au-

raient été d'un prix inestimable pour les premiers annalistes, si réellement ceux-ci en avaient pu faire usage. Nous parlons des *Annales des pontifes* ou *Grandes annales*. Il en est souvent question dans les écrivains romains. Un commentateur de Virgile, Servius, très-curieux des antiquités de son pays, nous apprend que, chaque année, le souverain pontife, sur une table blanchie, notait au-dessous des noms des consuls et des autres magistrats, tout ce qui, jour par jour, s'était accompli de remarquable, à la ville et à la guerre, sur terre et sur mer. Les admirables registres! Mais Servius les avait-il vus? Il a tout l'air d'en parler par ouï dire? Des écrivains plus anciens et qui les connaissaient mieux, n'en donnent pas une idée aussi avantageuse. Cicéron prétend qu'il n'y a rien de plus maigre (1). Peu importe, du reste. Nous n'avons pas besoin de belles phrases, mais de faits authentiques. Des registres officiels tenus depuis les premières années de Rome, devaient être une mine inépuisable de renseignements. Par malheur, les *Annales des pontifes*, en supposant qu'elles eussent été écrites dès l'origine de la cité ou même de la république, périrent dans l'incendie de Rome. Les registres, qui, du temps de Cicéron, portaient ce nom, avaient été compilés bien plus tard. Si les *Grandes annales* eussent échappé à la destruction commune, Tite-Live n'aurait pas manqué de relever une circonstance si remarquable, et, loin de la signaler, il compte expressément, parmi les monuments détruits, les *Commentaires des pontifes*, ce qui ne peut s'entendre que des *Grandes annales*. Un Clodius, cité par Plutarque, probablement le vieil historien Claudius Quadrigarius, est encore plus explicite. Il déclare nettement que les registres

(1) *Jejunius*, d'après une correction de Fulvius Ursinus; les manuscrits donnent *jucundius* (plus agréable), ce qui ne laisse pas d'être embarrassant.

des pontifes furent brûlés dans l'incendie de la ville et rétablis ensuite par les soins des familles illustres, qui les remplirent de fausses généalogies. Ce n'est pas sur de pareils documents que l'on fonde une histoire authentique. Aussi voyez comme Tite-Live est sans cesse arrêté par des difficultés qu'aurait levées le moindre recours à des registres régulièrement tenus. Avant lui, un autre historien romain, Licinius Macer, laissait de côté les prétendus livres des pontifes et demandait ses renseignements à des *Livres de lin* ( lintei libri ), conservés dans le temple de Junon Moneta, lequel avait dû à sa position sur la colline du Capitole, d'échapper à l'incendie.

On voit à quoi se réduit cette source tant vantée des *Annales pontificales*, à des registres apocryphes, fabriqués sur des traditions incertaines et contradictoires, sur des souvenirs de famille assez croyables pour les événements qui remontaient à deux ou trois générations, mais sans autorité pour une époque plus reculée, et se prêtant complaisamment à toutes les falsifications. Ce n'est pas dans ces annales apocryphes, maigres, tronquées que nous trouverons l'origine et l'explication des récits de Tite-Live et de Denys d'Halicarnasse, si riches de détails. Cette abondance découle évidemment d'une autre source. Une tradition se dénature vite et se dissipe si elle ne revêt pas une forme consacrée. Les patriciens auraient mal conservé les souvenirs de leurs ancêtres, si, au terme de l'existence de chaque chef de maison, une imposante cérémonie n'avait convoqué autour du défunt tous ses aïeux. Lorsque venait à mourir un de ces fiers patriciens qui comptaient les clients par milliers et obtenaient les magistratures par une sorte de droit héréditaire, on le transportait en grande pompe au Forum, et on le plaçait près des Rostres, debout, afin que la foule pût le voir. Pour les funérailles, on tirait, des armoires où elles étaient soigneusement gardées,

les images des aïeux, sortes de masques en cire reproduisant les traits et jusqu'à la couleur du visage. Des clients qui, par leur taille et leur extérieur, rappelaient les glorieux morts, portaient ces masques. Ils se revêtaient en outre de la prétexte, s'ils représentaient un consul ou un préteur, de la robe de pourpre pour un censeur, de la robe brochée d'or pour un triomphateur. Ainsi couverts des insignes des hautes magistratures, ils formaient le cortége, montés sur des chars et précédés de licteurs. Arrivés près des Rostres, ils prenaient place sur des chaises d'ivoire. Alors le fils du défunt, ou un de ses proches, montait à la tribune aux harangues, et là, devant une foule immense, en présence de ce consulaire qui, glacé par la mort, se tenait debout comme au jour du triomphe, et de ces magistrats assis sur leurs chaises curules comme à une délibération du Sénat, l'orateur, ému de la perte qu'il avait faite, fier des souvenirs qui ennoblissaient son deuil, célébrait les vertus du mort et ses belles actions. L'éloge funèbre s'étendait bientôt au cercle imposant des aïeux, et suivait jusqu'à l'ancêtre le plus reculé cette chaîne éclatante de grandes récompenses acquises par de grands services. Spectacle incomparable, digne de ce patriciat qui est resté le modèle de la grandeur et de la sagesse politique! Le deuil privé devenait un deuil public. Les mémoires de chaque maison patricienne faisaient partie de l'histoire générale, et, mis périodiquement en action devant le peuple, ils ne pouvaient être grossièrement altérés. La chaîne des souvenirs ne craignait pas la rouille des années, car, chaque fois que la mort y attachait un nouvel anneau, elle était étalée au grand jour, et une main pieuse effaçait soigneusement les traces de l'injure du temps.

Les monuments des familles patriciennes, les oraisons funèbres, les images des aïeux, avec leurs inscriptions,

rendent bien compte d'une partie de l'histoire romaine. Ces archives, avec toutes les falsifications qu'elles comportaient et provoquaient, expliquent pourquoi les noms des magistrats et les détails de leurs actions nous sont parvenus avec une suite inconnue dans d'autres pays; mais elles n'expliquent pas les légendes qui entourent la fondation de Rome, l'avénement et les progrès de la république. Ces légendes ont une portée générale qui exclut l'hypothèse d'une origine privée. Leur source n'a pas jailli dans l'*atrium* des maisons patriciennes. Elles sont sorties du sein de la population entière, et c'est dans le peuple entier qu'elles se sont perpétuées. Elles composent le fonds de l'histoire romaine primitive, qui leur doit son caractère poétique, un caractère que n'ont effacé ni l'élégance oratoire de Tite-Live, ni la lourde érudition et la critique à contre temps de Denys d'Halicarnasse. Les amours de Rhéa Sylvia avec le dieu Mars, la naissance et l'exposition des deux jumeaux; la louve qui les allaite, leur éducation parmi les pâtres, l'enceinte sacrée tracée sur le Palatin et arrosée du sang de Rémus, l'enlèvement des Sabines, la trahison et la mort de Tarpeïa, les Sabines qui, les cheveux épars et les vêtements déchirés, se précipitent entre leurs pères et leurs maris, les entretiens de Numa avec la nymphe Égérie, le combat des trois Horaces contre les trois Curiaces, le meurtre d'Horatia, les présages qui annoncent la grandeur des Tarquins, le parricide de Tullia, l'achat des livres sibyllins, la feinte folie de Brutus, la réponse ambiguë de l'oracle de Delphes, la violence faite à Lucrèce et son suicide qui provoque l'expulsion des Tarquins, les hauts faits d'Horatius Coclès et de Scœvola, l'aventure de Clélie, la bataille du lac de Régille où Castor et Pollux combattent pour les Romains, les trois cents Fabius mourant sur les bords du Crémère, le fier Coriolan forçant ceux qui l'a-

vaient banni à s'humilier devant lui et désarmé par les prières de sa mère, la tragique histoire de Virginie, la prise de Véies, tous ces événements, ou sont de pure invention, ou n'appartiennent qu'à demi au monde réel; ils portent tous plus ou moins dans leurs détails l'empreinte de l'imagination.

D'où proviennent ces éléments poétiques si abondants, si riches, si durables? Niebuhr, renouvelant et agrandissant une heureuse idée de Périzonius, a supposé chez les Romains l'existence de chants nationaux, tantôt courts, tantôt étendus et formant des cycles qui embrassaient certaines masses d'événements. M. Lewis regarde cette hypothèse comme inutile. Elle n'explique, dit-il, que ce qui n'a pas besoin d'explication, elle n'explique pas ce qui devrait être expliqué. Elle rend bien compte des fictions qui remplissent les premiers siècles de l'histoire romaine; mais elle ne donne pas la raison des faits vrais qui se trouvent mêlés à ces fictions. Or, c'est là seulement ce qui aurait besoin d'explications. Les fictions s'expliquent par la tradition orale, qui est nécessairement vague, portée au merveilleux et spontanément mensongère. Des faits qui, pendant des siècles, se transmettent de bouche en bouche, ne peuvent manquer d'être dénaturés. Ils deviennent fabuleux sans l'intervention de la poésie. — Que M. Lewis y prenne garde, cette transmission même est de la poésie. On dirait que le savant critique anglais n'a qu'une idée imparfaite de cette vaste faculté de l'esprit humain; il la confond avec l'art de versifier, et demande quels témoignages formels nous prouvent que les Romains eurent dès les temps anciens des compositions versifiées, et prirent pour sujets de ces compositions des événements de leur histoire. Je pense que les témoignages ne manquent pas et qu'ils sont plus concluants que ne le croit M. Lewis; mais, fissent-ils défaut, l'existence, chez les

Romains, d'une poésie antérieure à l'histoire n'en serait pas moins d'une haute probabilité. Voici un état social où les moyens d'instruction sont à peu près nuls, où l'écriture existe à peine, où l'histoire n'existe pas. Le peuple, placé dans ces conditions intellectuelles, a accompli de grandes choses; les patriciens défendent de grands intérêts politiques, liés à de glorieux souvenirs, les plébéiens endurent de grandes souffrances, qui les font se retourner avec regret vers le bon vieux temps. Supposez tant que vous voudrez que ce peuple est antipoétique, vous n'empêcherez pas qu'il n'attache ses regards sur le passé, qu'il ne le colore de ses regrets, de ses rêves, de ses espérances même; car, chez un peuple jeune, le passé est comme un miroir qui réfléchit, en l'embellissant, l'image du présent; vous n'empêcherez pas que cette image ne prenne les formes poétiques, si familières, si indispensables à l'enfance des nations. Les tribus du Latium, comme tous les autres peuples, ont connu certaines combinaisons de rhythme et de mesure; elles ont eu des chants populaires, et, sans doute, elles s'en sont servies pour exprimer leurs sentiments. Voyez où conduirait le formalisme étroit de M. Lewis. Dans ces chansons qui résonnent sur les lèvres du Romain et charment son oreille, qui le délassent quand il pousse devant lui les bœufs attelés à sa charrue, qui l'animent quand, l'épée à la main, il fond sur les lignes ennemies, qui excitent sa gaieté à la fin du repas et le retiennent, jusque bien avant dans la nuit, près du foyer où brûle le chêne de l'Algide, dans ces chants, consolation du labeur journalier et excitation au combat, il ne mettra rien du passé qui vit dans son imagination. Le patricien de la *Gens Horatia* conduira au Forum les funérailles de son père, sans que nul des clients qui suivent le cortége rappelle, dans un chant funèbre, que trois Horaces conquirent, au prix de leur sang, la

suprématie de Rome sur Albe, et qu'un Horatius défendit la république naissante contre Porsenna. Un patricien de la *Gens Fabia* fête les noces de son fils, et, parmi les convives qui chantent les louanges du marié, aucun ne célébrera les trois cents Fabius qui, en un seul jour, tombèrent pour le salut de Rome. Dans la foule qui voit avec indignation un honnête laboureur, un brave soldat chargé de chaînes par un usurier patricien, aucun barde populaire ne redira que le bon roi Servius rachetait les plébéiens esclaves, et ne menacera les sénateurs d'une nouvelle retraite sur le mont Sacré. Un de ces fiers Appius qui brillaient toujours au premier rang des adversaires des plébéiens, repousse une mesure proposée par les tribuns, et aucun poëte ne rappellera au peuple irrité qu'un autre Appius conçut une passion coupable pour une vierge plébéienne, que le sang innocent de Virginie retomba sur le décemvir et sur ses collègues, que les mânes de la jeune fille errèrent dans les maisons patriciennes, et ne se reposèrent que lorsque le dernier coupable eut été puni. En un mot, la puissante vitalité politique des Romains ne s'exprimera pas dans leurs chants poétiques. Cette supposition est-elle vraisemblable? N'est-il pas certain, au contraire, que le moule rhythmique, une fois trouvé, recevra tous les sentiments qui débordent de l'âme du peuple? Le patricien y versera son orgueil et ses traditions de famille; le plébéien y répandra ses souffrances et ses colères; tous y mettront leur crédulité. Parmi ces poëmes, patriciens et plébéiens, quelques-uns, plus émouvants, deviendront des centres d'attraction autour desquels se grouperont d'autres chants. Ainsi se formeront des cycles appelés épopées, à plus juste titre que beaucoup de poëmes classiques qui portent ce nom. Les épopées sont des agrégations de chants populaires, qui ne sont eux-mêmes que des traditions condensées, sonores, et, si

j'ose le dire, cristallisées. Or, il est impossible que des chants populaires ne finissent pas par s'agréger en épopées, et que la tradition orale puisse subsister longtemps sans se condenser en chants populaires ; ce serait un prodige, une contravention aux lois de l'esprit humain. M. Lewis nous objecte que la tradition existe de nos jours sans produire des chants épiques. C'est qu'elle est dépouillée de sa faculté créatrice, qui a passé dans l'histoire et dans la poésie artistique. En Grèce, la tradition orale avait créé tout un cycle épique à l'occasion de la guerre de Troie; elle ne produisit pas une seule épopée au sujet de la lutte bien autrement importante des Hellènes contre Darius et Xerxès; mais l'histoire et la poésie avaient hérité de sa force génératrice; l'une raconta avec Hérodote les guerres médiques, l'autre célébra avec Simonide les Spartiates morts aux Thermopyles, avec Eschyle, les Athéniens vainqueurs à Salamine. De même, à Rome, la stérilité de la tradition sous Auguste ne prouve rien contre sa fécondité à une autre époque. Tite-Live composait ses *Décades*, Virgile son *Énéide*, et la tradition, épuisée au profit de l'histoire et de la poésie artistique, ne produisait plus rien; mais au temps où les Romains ne possédaient ni Tite-Live ni Virgile, elle avait créé le cycle des Tarquins et le chant épique de Coriolan.

J'ai dit que les témoignages à ce sujet ne manquent pas, et que M. Lewis en a méconnu l'importance. Je laisse de côté les mots d'Horace, *annosa volumina vatum*, qui se peuvent entendre d'un rituel sacerdotal. Mais Cicéron parle bien de chants populaires ou historiques, lorsqu'il s'écrie, en citant des vers d'Ennius : « Où sont ces vers anciens que chantaient jadis les faunes et les bardes, alors que personne n'avait gravi les sommets des Muses et n'étudiait l'art du style (1) ? » Denys d'Halicarnasse, racontant l'é-

(1) Quid? Nostri veteres versus ubi sunt?

ducation de Romulus et de Rémus, qui, même sous l'habit pastoral, annonçaient le sang d'un Dieu, ajoute : « C'est ainsi qu'on le chante encore à présent dans les hymnes nationaux des Romains. » Cette assertion a d'autant plus de poids, que Denys semble rapporter les paroles mêmes du plus ancien historien romain, de Fabius Pictor. Caton le Censeur, dans son traité des *Origines*, dont on ne saurait trop regretter la perte, affirmait que, chez les ancêtres, il était d'usage de chanter aux banquets les louanges et les vertus des hommes illustres. Le témoignage est formel, Cicéron le rappelle à plusieurs reprises, et déplore que ces chants nationaux ne se soient pas conservés. Horace n'est pas moins explicite. Dans une de ses odes (1), il prédit que le gouvernement d'Auguste assurera la paix du monde, « et nous, continue-t-il, — et nous, aux jours ouvrables et aux jours de fête, — parmi les présents de Bacchus joyeux, — avec nos enfants et nos femmes, — après avoir invoqué les dieux, — nous chanterons à la manière des ancêtres — avec accompagnement des flûtes lydiennes, — les chefs qui ont accompli des faits de valeur, — et Troie, et Anchise, et la race de Vénus. »

Il me semble que ces témoignages mettent hors de contestation l'existence de chants nationaux chez les Romains. Ces poëmes se sont-ils développés et agrégés de manière à former des cycles épiques? Pour les raisons données plus haut, je n'en doute pas. M Lewis demande pourquoi, si ces épopées ont existé ailleurs que dans l'imagination de Niebuhr, elles ne sont pas citées par les écrivains du siècle d'Auguste. C'est qu'apparemment, dès cette époque, elles étaient perdues. Une révolution littéraire avait supprimé

..... Quos olim Fauni vatesque canebant
Cum neque Musarum scopulos quisquam superarat.
Nec dicti studiosus erat. (Cicéron, *Brutus*, XVIII.)

(1) *Carm.*, l. IV, od. XV.

tout le passé poétique de Rome, en avait voué tous les monuments au mépris, à l'oubli, à la destruction. N'avons-nous pas eu une révolution du même genre? La Renaissance n'a-t-elle pas éclipsé et fait disparaître pendant des siècles les œuvres poétiques du moyen âge? Quel écrivain racontant sous Louis XIV la bataille de Roncevaux, soupçonnait l'origine toute poétique de l'histoire de Roland? Qui se serait douté qu'une bibliothèque d'Angleterre renfermait le manuscrit presque unique du chef-d'œuvre de l'épopée française, d'un poëme immensément supérieur aux compositions épiques les plus vantées de notre littérature classique? Même un siècle plus tard, eût-on été compris si on avait parlé des épopées françaises du moyen âge? Les autres peuples n'étaient guère plus avancés que nous. Leurs poëmes nationaux étaient aussi profondément ensevelis que les nôtres. Si la *Bataille de Roncevaux* dormait dans la bibliothèque d'Oxford, les *Niebelungen* étaient enfouis dans les archives d'une noble famille allemande; il n'existait du *Poëme du Cid* qu'un manuscrit en lambeaux. Le moindre accident aurait suffi pour détruire ces admirables monuments du génie du moyen âge.

Lord Macaulay, dans la belle préface de ses *Chants populaires de l'ancienne Rome*, a fort bien montré que les historiens modernes ont admis comme vrais des récits dont la seule source est la poésie épique. Les exemples qu'il cite sont frappants, et je regrette que M. Lewis n'en ait pas tenu compte. Ainsi, Hume rapporte comme des faits parfaitement avérés les jolies légendes d'Elfleda et Elfrida; il indique même son autorité, une autorité fort respectable, la *Chronique* de Guillaume de Malmesbury, qui vivait sous le roi Etienne. Si Hume, qui ne passe pas pour crédule, avait daigné consulter son auteur, il aurait vu que les récits des amours d'Edgard avec Elfleda et Elfrida ne sont que des fictions accréditées par les poëtes populaires. Mariana, l'his-

torien classique de l'Espagne, et parmi les modernes le plus élégant imitateur de Tite-Live, a commis une erreur semblable. Il a raconté comme un fait vrai dans tous ses détails l'histoire du mariage des infants de Carrion avec les deux filles du Cid, doña Sol et doña Elvira, et les suites de cette funeste union. En empruntant cet étrange récit à la *Chronique du Cid*, il ne s'est pas douté que cette chronique n'est-elle-même qu'une copie prosaïque du *Poëme du Cid*, composé au XII^e^ siècle. Si Maraina et Hume ont, à leur insu, transporté dans leurs histoires des ballades et des épisodes épiques, Tite-Live, qui n'avait ni de meilleurs moyens d'information que Mariana, ni un sens critique plus aiguisé que Hume, a dû, lui aussi, et sans le savoir, alimenter sa narration aux sources de la vieille poésie qui lui arrivaient appauvries, mais encore fécondantes à travers les annalistes. Un lecteur attentif et averti discernera dans la première *décade* de Tite-Live les espaces fertilisés par les courants épiques, oasis éclatantes qui peuplent et embellissent les arides régions de l'ancienne Rome, il parviendra à déterminer la direction et les limites de ces courants cachés et pour ainsi dire sous-historiques. Creusez le sol si soigneusement cultivé et aplani par Tite-Live, fouillez aux endroits où la végétation plus vigoureuse annonce la présence des sources invisibles, et vous rencontrerez, sinon le fleuve, du moins ses alluvions. La légende de Romulus n'offre-t-elle pas tous les caractères d'une épopée? Le règne de Tullus Hostilius n'est-il pas un cycle de chants nationaux qui respirent la barbarie de Rome primitive? L'histoire des Tarquins est une épopée aussi, plus pathétique, plus grandiose, plus variée et certainement moins ancienne; elle paraît dater d'une époque où l'imagination romaine commençait à emprunter au génie grec des formes plus riches. Depuis l'aigle qui se pose sur la tête de Tarquin l'Ancien, jusqu'aux divins enfants de Léda, qui abreuvent au puits

du Forum leurs chevaux blanchis d'écume, tout dans cette histoire des Tarquins a une couleur poétique, mais d'une poésie moins indigène que le meurtre d'Horatia et le supplice de Métius Suffétius. Si Lucrèce est le type de la matrone romaine, Tarquin le Superbe offre les traits des tyrans grecs, il est évidemment peint sur leur modèle. Il ne ressemble point aux autres successeurs de Romulus. Il descend d'une famille grecque chassée de Corinthe par la tyrannie de Cypsélus. Quand son fils lui fait demander quel est le meilleur moyen de gouverner une ville, il répond, comme Périandre, en abattant les têtes de pavots qui dépassent les autres. Il envoie consulter l'oracle de Delphes, et en reçoit une réponse ambiguë comme celle qui conduisit Crésus à sa perte. La bataille du lac de Régille, qui clot l'ère des Tarquins, est calquée sur les batailles de l'*Iliade*. Le hasard n'a point produit ces ressemblances; c'est l'esprit grec qui, en s'insinuant dans les traditions romaines, les a façonnées à son image.

M. Lewis voudrait que les partisans de l'hypothèse de Niebuhr indiquassent la date des épopées latines et les circonstances de leur composition; l'exigence serait légitime s'il s'agissait de poëmes réguliers comme l'*Énéide* et la *Jérusalem délivrée*, mais il n'est pas dans la nature de la poésie populaire de s'arrêter à un état fixe et permanent; elle se meut toujours et change avec les sentiments des naïfs auditeurs qui l'écoutent. Des chants populaires naissent, s'agrégent, se désagrégent. L'histoire naît à son tour et se nourrit de la substance de l'épopée populaire, qui meurt épuisée. La transformation de la poésie en prose, de l'épopée en histoire, est un phénomène littéraire constant qui s'est produit chez les Romains, je ne crains pas de l'affirmer, même en l'absence des témoignages positifs que réclame M. Lewis. Malheureusement pour l'histoire romaine qui en fut défigurée, la métamorphose eut lieu

sous une influence étrangère. La société romaine, mise en contact avec la civilisation hellénique, en prit trop vite l'empreinte. Le vers des anciens bardes du Latium, le mètre saturnin céda tristement la place à l'hexamètre d'Homère et d'Antimaque. Le dernier Romain qui en fit usage fut Nævius, vétéran de la première guerre punique, investigateur diligent du passé et nullement ami des patriciens, qui l'envoyèrent mourir en exil. Il fut le suprême représentant de la vieille poésie latine héroïque et satirique. Lui-même le savait bien lorsqu'il ordonna d'inscrire sur son tombeau cette fière épitaphe : « S'il était permis aux immortels de pleurer les mortels, les divines Camènes pleureraient le poëte Nævius, car après qu'il eut été livré au trésor de l'Orcus, les Romains oublièrent de parler latin. »

Il disait vrai, le poëte, dans son orgueil naïf qui faisait rire les écrivains du temps d'Auguste. Les Camènes auraient dû pleurer celui qui le dernier avait maintenu leur culte en honneur, quand déjà ses compatriotes se tournaient avec amour vers les Muses. Lui mort, les Romains allaient oublier leur latin original pour apprendre un latin hellénisé. L'invasion des lettres grecques ne devait pas s'arrêter avant d'avoir recouvert toute la vieille culture ndigène. Ce fut d'après les leçons, sous la dictée et souvent par la plume des rhéteurs grecs que l'histoire romaine se rédigea enfin. Nous connaissons incomplétement les travaux successifs qui transformèrent en histoire la masse des traditions nationales, mais nous voyons l'élaboration arrivée à son dernier terme avec Denys d'Halicarnasse et Tite-Live. Denys d'Halicarnasse, écrivain honnête, laborieux, sans goût, sans véritable critique, s'efforça, de bonne foi, de constituer avec des faits incertains et contradictoires un récit suivi et authentique. Ses efforts tournent contre lui. En tâchant d'accorder les con-

tradictions, il les signale, et son érudition malencontreuse repousse ceux qu'un savoir plus simple aurait laissés sans défiance. Tite-Live n'a rien de commun avec cet ennuyeux pédant. C'est un écrivain plein de sens et de tact, unissant à un degré inconnu avant et après lui, l'élégance et la grandeur, l'éloquence et le naturel. Il voulut offrir à ses contemporains une narration claire et intéressante, qui flattât leur orgueil sans choquer la vraisemblance. Discuter les récits des cinq premiers siècles de Rome était tout à fait contre son but; il les raconta d'un air moitié sceptique, moitié crédule. La foi et le doute se combinent chez lui si intimement, qu'il serait ridicule de les vouloir distinguer; lui-même ne démêlait pas bien ces deux sentiments, ces deux nuances, qui se fondent en une seule couleur. Il pensait que la grandeur providentielle de Rome rend croyables tous les prodiges rapportés par la tradition; il pensait aussi que dans l'incertitude générale des cinq premiers siècles, les prodiges ne sont pas plus incertains que les autres événements. Il ne jugea donc ni utile, ni possible, de porter l'investigation critique sur des époques dont les monuments authentiques ont péri. Il se contenta de choisir avec goût, dans les historiens précédents, les traits d'un tableau du développement de Rome primitive. Il n'altéra pas les récits traditionnels par de gauches interprétations, il les polit et enleva les aspérités qui auraient rebuté ses contemporains. Sa narration coule avec une puissance calme et continue, gagnant toujours en largeur et en profondeur. Près de ses sources elle court rapidement, plus qu'on ne le croirait, à voir la surface si unie. Les deux cent cinquante ans de la période royale n'y tiennent pas plus de place qu'une année des guerres civiles de César et de Pompée. C'est à l'histoire authentique, à partir de l'expédition de Pyrrhus, que Tite-Live avait consacré presque tout son ouvrage, cent trente livres

sur cent quarante-deux; les douze premiers livres n'étaient qu'une introduction. Malheureusement, la partie authentique a péri presque entièrement, et l'introduction, douteuse de l'aveu de l'auteur, nous est arrivée intacte. Ce hasard a détruit les proportions de l'ouvrage et obscurci le but de l'historien. On a oublié qu'il s'était proposé surtout de raconter des faits avérés, rapprochés de son siècle ou même contemporains. On a regardé l'historien de la lutte de César et de Pompée comme un historien des antiquités romaines. Ses récits de l'époque primitive ont pris une importance qu'il ne leur avait jamais attribuée; il est devenu l'autorité souveraine pour des événements auxquels il ne croyait pas lui-même.

Accordons à Tite-Live l'admiration qu'il mérite, et réservons notre confiance pour des récits plus authentiques. M. Lewis n'a presque rien laissé à faire à ceux qui voudront soumettre à un nouvel examen la première *Décade* de Tite-Live. Il a dit le dernier mot de la critique négative: mot décisif plutôt qu'inattendu : Pouilly et Beaufort l'avaient déjà prononcé. La première *Décade* garde son prix comme œuvre d'art; elle a une autorité relative comme reproduisant assez fidèlement l'idée que les Romains se faisaient de leur propre histoire; elle n'a pas l'autorité certaine que nous exigeons d'un récit historique. Il se peut qu'elle contienne des événements réels, avec leurs vraies circonstances, mais elle renferme aussi beaucoup de fables et n'est nulle part appuyée sur des témoignages solides. La certitude n'est point là. A-t-on chancé de la rencontrer ailleurs chez les anciens? On trouve bien, çà et là, des vestiges d'une histoire romaine différente du récit vulgaire et peut-être plus ancienne. L'empereur Claude, dans son fameux discours sur l'admission de quelques Gaulois de la Lyonnaise au Sénat, donne une variante remarquable de la légende de Servius Tullius, qui se serait appelé

Mastarna et aurait été Étrusque de naissance. Pline rapporte que Porsenna, vainqueur des Romains, leur interdit de se servir du fer pour un autre usage que l'agriculture. Ces renseignements sont inconciliables avec les récits de Denys d'Halicarnasse et de Tite-Live. Sont-ils plus exacts? Niebuhr et son école le croient. M. Lewis pense, au contraire, que la légende de Mastarna est aussi incertaine que celle de Servius Tullius. Il refuse de transporter à l'empereur Claude et à Pline la confiance qu'il retire à Denys et à Tite-Live. Il est encore plus sévère pour les séduisantes hypothèses des modernes. Son ouvrage semble même dirigé plutôt contre Niebuhr que contre Tite-Live. Les belles découvertes de l'historien prussien sur les éléments et les progrès de la constitution romaine, sa distinction lumineuse entre le peuple, uniquement composé de patriciens, et la plèbe, formée de clients et d'étrangers domiciliés à Rome, son exposé si original et si intéressant de la lutte des deux classes qui, dans le principe, étaient deux races, son récit des concessions arrachées au patriciat, et de la victoire finale des plébéiens, qui, par la législation licinienne, arrivent au partage égal des droits politiques, ces vues neuves et profondes, qui sont la gloire de Niebuhr, ne trouvent pas grâce devant M. Lewis. Ces prodiges de divination le touchent peu ; il demande où sont les preuves, et, comme le génie n'est pas une preuve, il envoie les conjectures de Niebuhr rejoindre les récits de Tite-Live. Traditions antiques, hypothèses modernes, tout est jeté au même crible, et le crible est si fin que rien ne passe. Ce chef-d'œuvre de patiente et inexorable discussion aboutit, comme on doit s'y attendre, à un résultat entièrement négatif. Voici la conclusion de M. Lewis :

« Tout le travail consacré à l'histoire des premiers siècles de Rome sera en général perdu. L'histoire de cette période, consi-

dérée comme une suite de narrations pittoresques, gagnera tout à être lue dans les écrivains originaux, tandis qu'elle sera défigurée par une reproduction dans une forme moderne. Si nous regardons un tableau historique simplement comme une œuvre d'art, les récits des anciens ne peuvent que perdre aux retouches des modernes qui essayent de les restaurer. D'un autre côté, toutes les tentatives pour les ramener à une forme purement historique, par des omissions, additions, altérations et transpositions conjecturales, sont nécessairement illusoires. Les ouvriers de ce moulin historique peuvent continuer à moudre le vent, ils ne produiront jamais aucun résultat utile.

Ceux qui sont disposés à travailler dans le champ de l'histoire romaine obtiendront une plus digne récompense de leurs peines s'ils se consacrent au temps qui suivit l'expédition de Pyrrhus en Italie. A cette époque, les Romains, quoique redoutables, n'étaient pas une puissance prépondérante; leur domination était encore bornée à une partie de l'Italie; ils n'avaient pas encore commencé leur course vers l'empire universel, et ils n'avaient donné que d'obscurs indices de l'énergie prodigieuse, de l'accablante supériorité qu'ils montrèrent dans la suite. En outre, leur vieille constitution républicaine, déjà pleinement développée, quant à la cité elle-même et à ses rapports avec un petit nombre de municipes et de colonies, dura près de deux siècles encore sans aucun changement radical, et pendant cette période son caractère et son action se déployèrent pleinement. Pour l'ensemble de cette période, une histoire authentique, à l'épreuve des doutes raisonnables, peut être rétablie. Elle est sujette, il est vrai, aux imperfections qui atteignent une large part des annales de l'antiquité. Les auteurs contemporains originaux, manquant du secours de l'imprimerie et des nombreuses inventions qui facilitent les recherches et étendent l'horizon de l'historien moderne, étaient limités dans leurs moyens d'obtenir des informations fidèles. De plus, leurs ouvrages sont perdus, et notre connaissance des faits ne provient, en grande partie, que d'autorités de seconde main.

Mais, même avec ces désavantages, il est possible de construire un récit authentique, qui nous montrerait comment Rome,

dont la puissance comprenait seulement une portion de l'Italie centrale, grandit jusqu'à se rendre maîtresse de toutes les contrées qui entourent la Méditerranée, comment sa libre constitution républicaine, d'abord calculée pour une seule cité et pour une assemblée de citoyens, devint le point central d'un énorme empire d'États dépendants; comment cette constitution, impropre pour le gouvernement d'un vaste corps de sujets provinciaux et incapable de surmonter les dangers que cette situation lui créait, fut détruite par les forces que ses succès militaires avaient fait naître, jusqu'à ce que le monde romain, épuisé par les guerres civiles, se reposa sous la douce domination du dictateur César et de son neveu, le sage Auguste. Dans cette histoire, beaucoup de choses doivent rester incomplètes, incertaines, inconnues; mais les grandes lignes sont aussi fermement marquées que dans une histoire moderne composée avec des matériaux plus amples et des renseignements plus lumineux. L'historien investigateur sera mieux récompensé de ses travaux que s'il s'était fatigué en vains efforts pour distinguer entre la vérité et la fiction dans les récits de la fondatation de Rome, de la constitution de Servius, de l'expulsion de Tarquin, de la guerre avec Porsenna, de la création de la dictature et du tribunat, de la législation des décemvirs, du siége de Véies, de la prise de Rome par les Gaulois, ou même des rogations liciniennes etdes guerres samnites.

La conclusion est nette, la décision tranchante. M. Lewis tire une ligne de démarcation entre les cinq siècles qui précèdent l'expédition de Pyrrhus et les deux siècles qui suivent. D'un côté, il montre aux futurs historiens la carrière ouverte, et leur indique, avec une concision pleine de sens, et les efforts qu'ils doivent tenter et les résultats qu'ils peuvent obtenir. D'un autre côté, il leur signale des régions vagues et leur prescrit d'éviter ce sol mobile qui, nulle part, ne supporte les pas de l'historien. Ce parti pris d'interdire aux recherches et de livrer au scepticisme une si vaste portion des annales romaines,

rappelle la résolution de M. Grote renonçant à rien chercher d'historique dans la période mythique et légendaire de l'histoire grecque. Après avoir loué sans réserve la méthode de M. Grote, j'aurais mauvaise grâce à blâmer chez M. Lewis un procédé analogue. Cependant j'ai des doutes, non sur la méthode même, que je continue à trouver excellente, mais sur la légitimité de son application à l'histoire romaine. La période qui s'étend depuis la naissance de Romulus jusqu'à la fin des guerres samnites n'a pas les caractères de la série d'événements qui se déroule entre l'expédition des Argonautes et l'ère des Olympiades; la critique ne doit pas la traiter de la même manière.

La race hellénique représente par excellence le développement de l'être humain dans ses phases successives d'enfance, de jeunesse, de virilité et de vieillesse; elle est comme un exemplaire complet de l'humanité. Rien ne lui a été refusé des qualités de chaque âge; elle les a possédées à propos, dans leur juste et pleine mesure. Enfant, ce peuple n'a ni porté le poids des débris d'une civilisation ruinée, ni subi l'invasion d'une civilisation étrangère. Il a librement donné l'essor à ses facultés spontanées. Chez lui, à ce moment de son existence, l'élément idéal dépasse, enveloppe et absorbe l'élément réel. Tout est poésie. L'histoire viendra à son heure; ne la cherchez pas sur la nef divine qui porte vers le Phase les compagnons de Jason, ou parmi les héros achéens qui vengent l'injure de Ménélas. La cité romaine, au contraire, représente le développement du citoyen. Avec le peuple de Romulus, nous avons, dès le début, affaire, non à un enfant, mais à un homme. Les Romains ont eu sans doute leur enfance, mais cette période de leur vie s'est écoulée hors de Rome et par delà les plus lointaines traditions. Dès que nous atteignons la bourgade qui sera la ville éternelle, nous entrons dans un monde politique, et non purement poetique. La poesie s'y

trouve, quel peuple jeune en est dépourvu ? mais elle n'y règne pas en souveraine absolue, et ne fonde pas son empire sur de splendides créations comme l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Le génie pratique du peuple romain lui résiste et dérobe à ses envahissements beaucoup de circonstances du passé. Les actes des ancêtres se présentaient aux Romains sous la forme sévère de précédents politiques qui faisaient autorité dans le présent et fournissaient tour à tour des armes aux patriciens et aux plébéiens. Ce respect des vieilles institutions, ce souci constant des précédents historiques introduisent dans les annales romaines un principe de certitude dont M. Lewis a méconnu l'énergie. Il fait aux Romains une part bien inégale en défendant à l'histoire de s'occuper de leurs premiers âges. M. Grote nous demande un moindre sacrifice. Nous ne perdons avec lui qu'une fausse histoire, un insipide roman, et il nous reste, à titre de dédommagement, l'*Iliade* et l'*Odyssée*. La Grèce primitive nous est aussi fidèlement représentée par Homère, que si elle avait eu pour témoin et peintre Hérodote ou Thucydide. M. Lewis n'a point une pareille compensation à nous offrir. Il retire les cinq premiers siècles de Rome à l'histoire sans les rendre à la poésie. Cette sentence est bien dure. Les principes de M. Lewis, appliqués en toute rigueur, rendraient l'histoire impossible, l'histoire moderne et contemporaine aussi bien que l'ancienne. Si on se borne strictement aux témoignages extérieurs, où en trouvera-t-on de suffisants et qui concordent ? Il faut toujours en venir à combiner les témoignages incomplets et contradictoires avec une certaine évidence intérieure qui résulte du jugement propre de l'historien. Celui-ci, éclairé par l'étude, intervient directement dans l'appréciation des faits, et concède aux uns l'autorité qu'il refuse aux autres. Je doute qu'il soit possible d'agir autrement. M. Lewis lui-même n'est pas resté enchaîné à la sévérité de sa mé-

thode. Malgré l'absence de témoignages contemporains, malgré les fables et les contradictions qui remplissent les récits du siége de Véies et de la prise de Rome par les Gaulois, il accepte ces deux événements comme historiques; il franchit donc sa propre limite, il la dépasse au moins d'un siècle. Qu'il permette à de plus hardis de s'aventurer encore plus loin; si haut que remontent ces audacieux investigateurs, et ne devraient-ils s'arrêter qu'à l'enceinte sacrée de Romulus, ils trouveront, je l'espère, des vestiges authentiques du passé.

Parmi ces traces du passé, il en est d'antérieures à l'histoire et à la poésie, c'est le langage et la religion. Le latin est un des nombreux idiomes italiques, et ces idiomes sont des anneaux brisés de la chaîne des langues indo-celtiques. Ils se peut qu'à force de patience on parvienne à rajuster ces débris et à les remettre à leur véritable place. Les rapports du latin avec les autres dialectes italiques, l'étrusque, l'ombrien, l'osque, etc., les rapports de ces dialectes entre eux et avec la langue plus ancienne d'où ils dérivent, sont des problèmes infiniment obscurs et délicats, non point insolubles, car les monuments épigraphiques fournissent aux recherches des philologues une base assez solide, quoique fort étroite. Si ces problèmes étaient résolus, ou du moins éclaircis, ils nous en apprendraient beaucoup sur les révolutions qui déchirèrent ou confondirent les diverses peuplades de l'Italie et préparèrent l'avénement des Romains. L'étude des cultes italiques concourrait directement au même but. La religion est comme le langage, une de ces formes nécessaires et spontanées de l'esprit humain, qui n'attendent point, pour se produire, que les individus d'une race se soient agrégés en cité, en nation, qui persistent identiques sous des modifications superficielles, qui survivent à l'époque où l'agrégation politique se dissout, et qui durent encore

lorsque les événements ont balayé cette race du sol qu'elle occupait. Les idiomes et les cultes de l'Italie ancienne n'ont pas encore été étudiés avec ensemble et dans une vue systématique. Il reste donc à faire deux beaux livres, qui seraient la meilleure introduction à une histoire romaine : une histoire des langues italiques, une histoire des religions italiques : deux livres très-difficiles. Je ne voudrais pas enlever à ceux qui les entreprendront l'espoir d'éclairer les origines du peuple romain. Ce noble but les soutiendra dans leurs travaux, et j'ose affirmer qu'il n'est pas chimérique.

Les institutions méritent aussi un examen approfondi. Niebuhr, qui a fait tant de découvertes, n'a pas tout découvert. Les lucides exposés d'Arnold et de Mommsen présentent des lacunes que de nouvelles recherches combleraient. De ce côté encore, nul motif de se décourager. Si la tâche est rude, on a en perspective une riche récompense. S'il est plus intéressant et surtout plus facile de décrire l'édifice tel qu'il apparaît au grand jour de l'histoire, achevé et complet, il est plus instructif de creuser jusqu'à ses fondations, de mettre à nu les matériaux qui le supportent, et de mesurer les dimensions de ses premières assises. On comprendra mieux alors pourquoi l'édifice, construit en vue d'un seul peuple, s'écroula lorsqu'il fut surchargé du poids de vingt nations. L'histoire extérieure, celle des rapports de Rome avec les peuples voisins, ne promet pas des résultats aussi nombreux et aussi solides. Moins nécessaire dans ses faits constitutifs, qui sont souvent des accidents, moins liée à l'époque authentique, elle a moins résisté à l'action dissolvante et aux transformations de la poésie. Cependant, mettant à part la période royale, qui semble désespérée et qu'on ne dégagera jamais du réseau légendaire, il est important et nullement déraisonnable de chercher à ressaisir dans leurs traits prin-

cipaux ces guerres innombrables, ce rude apprentissage qui rendit les Romains capables de vaincre Pyrrhus et Annibal. M. Lewis fait trop bon marché de cette période où s'élaborèrent, par une pratique assidue, les admirables institutions militaires des Romains. Si peu de faits réels qu'elle contienne parmi ses légendes, il les faut recueillir. Son obscurité ne doit pas nous effrayer, car nous voyons au loin le but lumnieux qui projette ses clartés sur notre chemin. La route n'est ni tracée ni régulièrement éclairée, mais c'est assez que la lumière, reparaissant de distance en distance, nous permette de nous retrouver. Je comparerais volontiers cette marche de l'historien à travers les premiers siècles de Rome, à la suite d'expéditions qui conduisit les légionnaires des rivages de la Méditerranée aux sommets des Apennins. L'historien part avant le jour; il chemine longtemps dans les brouillards du Tibre, il s'engage avec inquiétude dans la forêt Ciminienne, et s'égare dans les gorges du Samnium. Mais il monte toujours, et à mesure qu'il gravit les pentes escarpées, la forêt devient moins touffue, le défilé s'élargit, l'horizon s'éclaire. Enfin il a franchi tous les gradins inférieurs de la montagne; il atteint le sommet qu'inonde la lumière matinale; il voit l'Italie à ses pieds, et devant lui, à l'orient, les flots de l'Adriatique, qui vont porter dans le port de Tarente les soldats de Pyrrhus.

L'arrivée du roi d'Épire en Italie, c'est la guerre encore, mais c'est aussi la civilisation. Le jour de l'histoire brille enfin sur la race de Romulus. On apprécierait mal le bienfait de la lumière, si on n'avait marché d'abord dans la nuit, puis dans les lueurs mêlées d'ombres et enfin dans la pâle clarté de la période qui précède. Je sais les dangers du chemin. M. Lewis les a plutôt exagérés, et si nous les bravons, ce ne sera pas faute d'avis de sa part. Je trouve ses conseils excellents ; mais ils perdraient presque

tout leur prix, si on les prenait à la lettre. Un guide prudent n'est indispensable qu'au voyageur qui se hasarde dans des espaces peu connus et d'un accès périlleux. Si on accepte les conclusions de M. Lewis, on n'aura que faire de son livre, et si on retient son livre, c'est qu'on aura un peu modifié ses conclusions. Son examen si ingénieux et si complet des sources de l'histoire romaine primitive, sa discussion si rigoureuse du récit vulgaire et des hypothèses qu'on y a substituées seront particulièrement profitables à ceux qui, contrairement à ses prescriptions, ne craindront pas de diriger leurs investigations et de poursuivre la vérité historique jusque dans les premiers siècles de Rome.

J'ai imaginé quelquefois que la recherche, l'ardente recherche de la vérité, se pourrait assez bien représenter par une allégorie. La Vérité, une vieille fable nous l'apprend, se cacha longtemps au fond d'un puits. Quand elle en sortit, belle, naïve et non voilée, les mortels ravis étendirent les bras vers elle, sans pouvoir la saisir, hélas! elle se dérobait sous leurs mains et glissait dans l'air comme une vapeur. Un jour, un des poursuivants eut l'idée de jeter sur les épaules de la déesse le manteau de pourpre de la Poésie, et, par la bordure du brillant vêtement, par un bout de fiction, il retint la Vérité. Un de ses rivaux, ne supportant pas de la voir à demi cachée, osa écarter et déchirer le tissu qui la voilait. Elle se montra alors comme à sa première apparition. Ce ne fut qu'un éclair, et elle s'enfuit indignée; mais la Poésie répara les déchirures du manteau; de nouveau, la pourpre éclatante se drapa sur le sein et retomba à longs plis sur les pieds de la déesse. De nouveau, la Vérité séjourna parmi les mortels. Je ne presse pas l'allégorie : on devine la pensée qu'elle exprime. La vérité pure, absolue, n'est pas faite pour l'homme; elle glisse entre ses doigs et échappe à sa

vue avant qu'il ait pu l'embrasser d'un plein regard. Il n'a prise que sur la vérité à demi voilée par la poésie. Des deux poursuivants rivaux, celui qui couvre la vérité du manteau du pourpre, c'est le critique inventif, créateur, poétique; celui qui arrache brusquement le brillant tissu et qui déchire les voiles qui s'interposent entre la Vérité et lui, c'est le critique positif ou négatif; on l'appellera de l'un ou de l'autre nom, suivant que l'on considérera la méthode ou les résultats. L'historien qui cherche à voir et à retenir la vérité a besoin de la critique négative aussi bien que de la critique inventive. Il saurait d'autant moins se passer de l'une qu'il fait plus souvent usage de l'autre. Elles se correspondent, se complètent et se corrigent mutuellement. Nous n'estimerions pas à leur juste valeur les services que M. Lewis a rendus à l'histoire romaine, si nous ne tentions, avec Niebuhr et son école, de reconstruire cette histoire. Nous serions imprudents de nous confier à la critique inventive de Niebuhr, si nous n'avions à notre portée un correctif assuré dans la critique positive de M. Lewis.

15 mai 1859.

---

# LA CHUTE

DE LA

# RÉPUBLIQUE ROMAINE

ET

## L'ÉTABLISSEMENT DE L'EMPIRE

---

*History of the Romans under the Empire*, by Charles MERIVALE, 2e édit. vol. I à IV. Londres, 1852-1856.— *Rœmische Geschichte*, von Theodore MOMMSEN, 3 vol. Berlin, 1857.

La mémorable révolution qui mit fin à la république romaine et inaugura le principat des Césars est encore le sujet de polémiques passionnées. On ne parle pas froidement du Rubicon et de Pharsale, des ides de mars et de Philippes. On traite César et Caton, Octave et Brutus, comme des amis ou comme des adversaires. En pesant les actes de ces hommes morts depuis dix-neuf siècles, et dont aucun monument n'a gardé la poussière, on met dans la balance des considérations empruntées à nos intérêts actuels. Si des événements accomplis avant l'ère chrétienne se présentent à notre pensée avec cette vivacité, s'ils reviennent si souvent dans nos discussions, c'est pour des motifs très-divers et de valeur fort inégale; c'est d'abord, il faut le dire, parce qu'ils prêtent aux allusions. Il s'est

rencontré de tout temps, il se rencontre plus que jamais des écrivains qui trouvent un singulier plaisir à ne pas dire franchement leur pensée, éloge ou blâme, à la couvrir d'un costume étranger, à la glisser sous un manteau, à la murmurer sous un masque. Pour ces écrivains, l'histoire des derniers jours de la république romaine et des premières années de l'empire est une bonne fortune qui est loin d'être épuisée, quoiqu'on en ait beaucoup abusé. A côté de cette cause d'intérêt, peu sérieuse sans doute, mais vive, s'en place une autre infiniment plus considérable, quoique moins sensible, et qui, presque à notre insu, dirige notre attention sur cette période des annales humaines.

L'empire romain n'est pas un de ces phénomènes politiques qui, après avoir brillé plus ou moins longtemps, ont complétement disparu et n'existent plus que dans l'histoire, comme les dynasties des Pharaons ou la monarchie des Achéménides; ce n'est pas une de ces civilisations closes qui ne subsistent plus que par leur influence sur l'esprit et le cœur des hommes, comme la libérale démocratie athénienne; c'est un fait encore vivant. Il semble paradoxal d'affirmer que l'empire romain existe encore : cependant l'assertion bien entendue est vraie. La mission de Rome avait été d'appeler et de retenir dans une même sphère politique, de réunir par la communauté des intérêts et des idées, un certain nombre de peuples. Cette réunion de peuples différents d'origine, de mœurs, de lois, constitua l'empire romain. L'empire, avec ses chefs militaires investis d'une autorité absolue, ne fut jamais une véritable monarchie, et jamais il ne s'identifia avec un homme; il eut jusqu'à six princes à la fois sans que son unité fût rompue. Quand l'Hérule Odoacre força l'enfant qu'on appelle le dernier des empereurs d'Occident à déposer la pourpre, il prétendit ne porter nulle atteinte à la souveraineté impériale. Les barbares entrè-

rent volontiers dans le système politique créé par les Césars. Si l'invasion des tribus germaniques eut pour résultat le démembrement de l'empire et l'éclipse de la civilisation romaine, elle n'anéantit ni cet empire, ni cette civilisation. Charlemagne eut la prétention nullement illusoire de continuer le règne d'Auguste et de Constantin. Plus tard, les Césars germains et les papes se disputèrent l'héritage de Rome; Dante, donnant à l'épopée de Virgile une suite splendide, chanta la perpétuité de l'empire à travers les âges barbares, comme le poëte de Mantoue avait chanté son avénement sous Auguste. Avec le moyen âge finit le signe extérieur de cette perpétuité. L'empire devint tout allemand; la papauté, comme pouvoir temporel, devint tout italienne; mais ce fut précisément alors que l'idée romaine, débarrassée du double vêtement qui l'avait protégée dans cette longue et pénible transition, manifesta toute sa vitalité, et agit plus fortement sur les peuples de l'Occident, les appelant, comme Rome l'avait fait jadis, à une civilisation commune. Depuis cette époque, l'héritage de la cité du Tibre s'est constamment étendu, substituant le droit romain au droit des barbares, le gouvernement administratif au gouvernemeut féodal, la souveraineté nationale à la monarchie de droit divin, l'hégémonie des races latines à la suprématie des races germaniques. L'œuvre n'est pas achevée, sans doute, et il n'est pas à désirer qu'elle s'achève. Les peuples de la Germanie ont introduit dans la civilisation moderne des éléments si précieux qu'il serait extrêmement regrettable que leur action fût annulée, ou même affaiblie. Mais, à côté de leurs vivaces traditions, la tradition romaine est vivante aussi. L'ensemble d'idées politiques, ou, pour employer une expression plus précise, l'état politique représenté par le mot d'empire romain subsiste comme un fait fécond qui n'a pas porte toutes ses conséquences.

C'est là ce qui donne à cette antique histoire un attrait si vif, et l'on peut dire si actuel; c'est là aussi ce qui rend difficile d'en juger les événements avec impartialité. Comme elle touche aux grands intérêts de la société présente, elle en remue aussi les passions, et souvent elle trouble plus qu'elle n'instruit. Mais, pour les esprits qui ont la force de se soustraire à cette émotion, il n'est pas d'époque plus digne d'être étudiée, ni qui récompense plus libéralement, par d'utiles leçons, ceux qui savent la comprendre. Or, des nombreux ouvrages dont elle a fourni le sujet, nous n'en connaissons aucun qui remplisse aussi bien ces conditions d'étude intelligente et de jugement impartialque celui de M. Merivale (1).

En louant un étranger, nous ne voudrions pas être injuste pour les Français qui se sont occupés de l'histoire romaine. Ce manque d'équité serait d'autant plus déplacé ici que, parmi les auteurs qui lui ont servi de guides, M. Merivale cite loyalement plusieurs écrivains de notre pays. L'*Histoire romaine* de M. Duruy, si exacte, si judicieuse dans son ensemble; l'*Histoire des Romains* de M. Michelet, qui offre tant de vues perçantes, tant de portraits d'un relief brillant, tant de pages d'une narration animée; la *Guerre sociale* et la *Conjuration de Catilina* par M. Mérimée, chefs-d'œuvre d'érudition et de récit; les fortes et sévères études de M. Troplong sur les fautes et les crimes qui précipitèrent la chute de la république (2), les

(1) Les deux premiers volumes de l'ouvrage de M. Merivale ont été appréciés avec autant d'esprit que de savoir, par M. Mérimée, dans la *Revue contemporaine*, 1re série, t. II, p. 377, livr. du 15 juillet 1852.

(2) Ces études ont paru dans la *Revue Contemporaine*. Voir 1re série, t. XXI, p. 193 ( livr. du 15 août 1855); t. XXIII, p. 193 et 395 ( livr. du 31 décembre 1855 et du 15 janvier 1856; t XXVIII, p. 257 et 481 (livr. du 31 octobre et du 15 novembre 1857).

savantes recherches de M. Macé sur la loi agraire, les dissertations parfois trop conjecturales, mais toujours ingénieuses, de M. Legris sur les poëtes latins; les *Césars* de M. de Champagny, qui, sous une forme légère, dissimulent une abondance de savoir et une fermeté de jugement difficiles à surpasser; ces travaux, et d'autres encore, montrent avec éclat que la connaissance et la culture de l'histoire romaine ne faiblissent pas en France; malheureusement, ils n'ont pas tenu ce qu'ils promettaient; ces recherches si bien conduites n'ont pas abouti au résultat désiré. Nous n'avons pas un tableau complet, détaillé, de la grande époque, qui est véritablement la clef de voûte, le nœud vital de la civilisation moderne. M. Merivale, qui n'est pas supérieur pour le savoir et le talent narratif à plusieurs des écrivains que nous venons de citer, qui est inférieur à quelques-uns pour l'originalité des vues, a sur eux tous l'avantage d'avoir conçu et exécuté un plus vaste dessein. Où les uns n'avaient donné que des précis, il a donné une histoire; où les autres s'étaient bornés à des fragments, il a embrassé un ensèmble.

Son *Histoire des Romains sous l'empire* comprend six volumes et s'arrête au règne de Vespasien. Je ne parlerai ici que des quatre premiers, qui racontent la destruction de la république par César, la constitution de l'empire sous Auguste. M. Merivale a plusieurs des qualités d'un historien. Il a d'abord l'intelligence de son sujet, c'est-à dire qu'il comprend bien l'ensemble général des faits qui constituent le fond de son récit. Il n'a pas, il est vrai, la vive pénétration avec laquelle un autre écrivain anglais, bien plus original, M. Grote, se fraye un chemin à travers les erreurs accumulées par les préjugés; il n'a ni la même sûreté de regard ni la même indépendance de jugement; mais ces hautes qualités, qui assurément n'auraient pas été déplacées ici, n'y étaient pas indispensables. La

société grecque est très-loin de nous, la société romaine nous touche presque; pour retrouver l'une, il faut une sorte de divination du génie; pour retrouver l'autre, l'intelligence suffit. M. Merivale comprend bien son sujet et le voit dans son vrai jour; par suite, il est impartial, car la partialité suppose une intelligence incomplète. Je n'entends pas dire qu'il n'a pas de préférence; il en a, au contraire, une très-marquée pour César contre Pompée et Caton; j'entends que cette préférence ne l'entraîne à aucune violation de la vérité. A l'intelligence de l'ensemble il joint la connaissance précise des détails : c'était là sans doute un de ses premiers devoirs, et ce n'était pas le plus difficile. Les documents relatifs à cette période sont abondants, sans l'être trop; on les connaît d'habitude à titre littéraire avant de penser à les consulter comme renseignements historiques. Si le mérite n'est pas grand d'avoir lu avec attention les œuvres de Cicéron et les Commentaires de César, il reste à faire un bon usage de ces matériaux, ce qui n'est pas une tâche vulgaire. M. Merivale s'en est heureusement acquitté, grâce à son judicieux esprit de critique et à son talent de narration. Sans doute sa critique pourrait être plus vigilante, son style plus simple et plus nerveux; enfin malgré quelques défaillances, l'ouvrage est excellent : c'est la meilleure histoire des premiers temps de l'empire romain. J'ajoute que l'auteur s'est fortifié en avançant, et que dès le second volume le progrès est sensible.

Au début il y a eu évidemment de l'hésitation. M. Merivale l'a reconnu dans la préface de sa seconde édition; nous ne sommes donc point gêné pour dire qu'il n'a pas abordé son sujet avec décision, et que ses premiers chapitres offrent peu d'intérêt et de nouveauté; ils se bornent à un exposé exact qui contient peu d'idées et n'en suggère pas. Je crois que si l'admirable histoire de

la république romaine par M. Mommsen eût existé quand M. Merivale écrivit son introduction, il l'aurait écrite différemment. C'est dans l'historien allemand, si pénétrant et si complétement maître de toutes les parties de son sujet; c'est dans son récit, d'une disposition si heureuse et d'un dessin si vigoureux, qu'il faut chercher le prologue du drame qui se dénoua à Pharsale et à Philippes : c'est là que l'on peut saisir jusqu'aux plus lointains précédents de la révolution accomplie par Jules César. La chute de la république, en effet, ne fut pas un accident imprévu, ce fut la dernière conséquence d'une longue chaîne de faits dont les premiers anneaux tiennent aux origines mêmes de la puissance romaine.

Ces origines, il est plus facile de les deviner que de les constater. La puissance romaine a cela de particulier, qu'elle est toute formée lorsque l'on commenceà la connaître. Rome, quand elle apparut dans l'histoire, était la maîtresse de l'Italie. La première fois que ses sénateurs se révélèrent aux récits authentiques des écrivains grecs, ce fut le jour où Cinéas, en les visitant, crut voir une assemblée de rois. Comment s'était préparée cette grandeur? D'où étaient-ils sortis ces pères conscrits devant lesquels l'ambassadeur de Pyrrhus s'arrêtait frappé d'admiration? L'histoire ne nous l'apprend pas, car elle ne commence, pour Rome, qu'à l'époque de sa grandeur; elle nous montre le fleuve puissant et nous cache sa source. Mais enfin cette grandeur existe, et on ne saurait douter qu'elle n'ait été acquise par une politique sensée et d'héroïques efforts. Le tableau que Tite-Live a tracé de ce laborieux avénement, quoique conçu sous l'impression de la toute-puissance romaine, et exécuté sans l'emploi de matériaux solides, est d'une vraisemblance qui contente l'esprit. Sans doute cette vaste peinture n'offre ni la vérité poétique d'Homère, ni la sincérité

naïve d'Hérodote, ni la forte réalité de Thucydide; mais elle exprime bien, dans un récit épique, l'idée que les Romains se faisaient des origines et des progrès de leur pouvoir. Machiavel et Montesquieu ont tiré de cette épopée de fines et hautes considérations, qui sont d'une incontestable vérité générale, bien qu'elles ne s'appuient avec précision sur aucun fait certain; l'érudition moderne y a trouvé de fécondes indications sur la formation du plus extraordinaire et du plus grand des phénomènes politiques: le peuple romain.

Dans la famille de peuples qui a constitué la civilisation moderne, les Grecs et les Latins se tiennent par le lien de parenté le plus étroit : ils sont frères. Les deux systèmes sociaux auxquels ils ont donné leur nom ne sont que deux développements très-divers d'un même fond. Ce fait, mis hors de doute par l'ethnologie et la philologie comparée, rend plus frappantes encore les différences qui, dans la famille, dans l'État, dans la religion, dans la culture intellectuelle et artistique, séparent les deux peuples. M. Mommsen en a tracé un spirituel et juste tableau; il nous montre d'un côté le caractère hellénique sacrifiant le tout à ses éléments individuels, la nation à l'État particulier, l'État particulier au citoyen; se proposant pour idéal le beau et le bien, et trop souvent les oisifs raffinements de la vie et de la pensée; ne marquant sa croissance qu'en donnant un excès d'intensité aux petits centres politiques, au détriment de l'État en général; ramenant les dieux aux attribut humains, et niant ensuite leur existence; laissant le corps se fortifier librement dans les exercices de la jeunesse nue, et laissant la pensée aussi se déployer dans toute sa grandeur et toute son audace; — d'un autre côté, le caractère romain avec le respect du fils pour le père, du citoyen pour le gouvernant, de tous pour les dieux; qui ne demandait rien, qui

n'honorait rien, excepté l'acte utile, et forçait chaque citoyen à remplir d'un labeur incessant chaque moment de sa courte existence; qui faisait un devoir même à l'enfant de se couvrir modestement le corps; qui traitait comme un mauvais citoyen quiconque désirait être différent de ses compatriotes; qui regardait l'État comme tout pour tous, et un désir pour l'extension de l'État comme la seule aspiration qui ne méritât pas la censure. Tels sont ces contrastes que M. Mommsen a relevés avec beaucoup de vigueur, et qui ressortent plus nettement encore de ses beaux chapitres sur la religion et l'art chez les Romains. D'où proviennent ces différences entre deux peuples frères? Le problème est curieux et pourra exercer, quoique sans grands résultats, la sagacité de plus d'un érudit. M. Mommsen l'a sagement laissé de côté comme insoluble; il s'est contenté de retracer fidèlement dans son étonnante croissance cette nation romaine, dans laquelle se résume la nationalité latine.

Rome fut d'abord, sans doute, une de ces bourgades fortifiées où les populations latines éparses dans la campagne avaient leurs temples, leurs assemblées, leurs marchés, leur refuge en temps de guerre. Placée au bord du Tibre, la seule voie par où les cultivateurs de la Sabine et du Latium pussent échanger leurs produits contre les marchandises étrangères; assez près de la mer pour être en communication avec les marins carthaginois, étrusques et grecs; assez loin pour n'avoir rien à craindre des pirates, Rome devint l'entrepôt des peuplades voisines. Son rôle commerçant lui procura une importance et une richesse relatives. Pour défendre l'une et l'autre, elle dut perfectionner ses institutions militaires; et pour donner à ses institutions militaires toute leur efficacité, elle dut organiser fortement le pouvoir qui les règle et les dirige. Aussi haut que l'on remonte dans l'histoire romaine, on trouve l'État solide-

ment constitué. Bien différente des cités grecques, qui ne connaissaient l'État que violent ou énervé, et qui alternaient de la tyrannie à la démocratie, Rome remit la conduite des affaires à une autorité suprême ( royauté ), plûtôt éclairée que contrôlée par un conseil d'anciens ( sénat ), mais obligée de faire sanctionner toutes les mesures extraordinaires par le peuple souverain, c'est-à-dire par l'assemblée des propriétaires. Cette constitution, faiblement modifiée sous Servius par l'admission des plébéiens dans la milice, courut de grands dangers lorsque Tarquin essaya d'établir sur la ruine de l'aristocratie une tyrannie à la manière grecque. L'accord des patriciens et des plébéiens déjoua ce projet. La révolution, qui détruisit la royauté, concentra tout le pouvoir dans les mains de l'aristocratie, et donna aux plébéiens, comme moyen d'action et de contrôle, le tribunat. Cette singulière institution était une opposition légale permanente; elle devait à la longue altérer, déchirer et détruire la république; mais comme les tribuns représentaient les communes ( plébéiens ), les droits des faibles et des opprimés, des peuples soumis, ils empêchèrent l'oligarchie de s'enfermer dans la politique exclusive qui perdit les cités grecques, et contribuèrent essentiellement à la grandeur romaine. Le tribunat eut d'humbles commencements, et jusqu'à Caïus Gracchus on ne se douta pas que les représentants des communes ( *plebs* ) pouvaient gouverner l'État. La pairie ( *populus* ) eut d'abord toute l'autorité. Le sénat hérita des prérogatives des rois et les surpassa en puissance comme en patriotisme. Cette assemblée de propriétaires et de capitalistes, qui tenait le pouvoir plus encore de l'élection que de la naissance, qui ne fut jamais une caste, et qui, avec le temps, embrassa tout ce que les deux ordres de la cité possédaient d'habileté politique et de talent pratique; cette assemblée ferme et sensée, fière

et intelligente, qui unissait la stabilité du pouvoir absolu avec l'énergique ressort de la liberté, donna à Rome la souveraineté du monde, mais elle perdit sa propre souveraineté. Le jour où l'empire atteignit ses plus lointaines frontières, le sénat était redevenu ce qu'il avait été sous Tarquin, une assemblée consultative.

Le secret de la grandeur et de la déchéance de ce corps politique, en qui se résume toute la république, se trouve dans les vicissitudes du redoutable instrument qui lui servit à vaincre le monde, dans l'histoire de sa milice.

A Rome, tout citoyen (excepté le prolétaire, l'*ærarius*) était soldat, et les principaux grades se donnaient à l'élection. Dans les premiers temps, ces grades furent l'apanage des familles patriciennes ; mais l'inégalité ne saurait se perpétuer au sein d'une population armée ; aussi, avant que la conquête de l'Italie fût consommée, il ne restait aux patriciens que quelques priviléges honorifiques. Sur tous les points essentiels, le *populus* et la *plebs* avaient les mêmes droits. Quiconque faisait partie de la milice, c'est-à-dire tout citoyen, était éligible à tous les grades. Ce fut l'âge d'or de la république. Les hommes sensés, qui deux siècles plus tard furent témoins de ses prodigieux accroissements, devaient regretter ce temps de mœurs simples, de culture intellectuelle limitée, de guerres peu éloignées, où une population vaillante et nombreuse, possédant assez pour vivre et pas assez pour connaître les richesses corruptrices, domptait pied à pied les autres nations italiennes, et les amenait à reconnaître son hégémonie. Si la milice avait pu continuer d'être organisée ainsi, comprenant tous les citoyens valides sans les enlever à leurs travaux agricoles, sans leur créer de nouvelles habitudes et de nouveaux besoins, il n'y aurait eu dans la république que peu d'éléments de trouble et aucun élément de dissolution. Mais la milice subit, deux siècle savant l'époque de César, une transformation qui

contenait en germe la ruine de la république. Tant que Rome n'avait eu à combattre que les peuples italiens, elle avait pu se contenter de ses miliciens rudement exercés et habitués à de courtes campagnes. L'invasion de Pyrrhus changea cet état de choses. Les Romains comprirent que, pour vaincre des mercenaires qui faisaient leur métier de la guerre, il fallait que l'art de la guerre devînt aussi chez eux un métier. La première guerre Punique accéléra ce changement, la seconde le compléta. Leur sphère d'action s'étendit plutôt par la force des choses que par leur volonté. M. Mommsen a fort bien montré que le sénat n'aspirait qu'à la suprématie de l'Italie et qu'il ne formait pas de plan de conquêtes gigantesques. Des événements, qui tenaient surtout à l'effrayante désorganisation du monde hellénique, obligèrent les Romains, pour leur propre sécurité, à conquérir les régions du bassin de la Méditerranée. Ce n'était pas une simple milice qui pouvait aller combattre en Espagne, en Afrique, en Macédoine, en Asie; c'était une armée permanente qui eût des besoins, des sentiment, des passions, des intérêts distincts de ceux de la république. Il en résulta de graves conséquences sociales et politiques. Le milicien, appelé aux courtes campagnes de l'Italie, pouvait être petit propriétaire et cultivateur; le soldat, appelé aux bords de l'Èbre et de l'Oronte, ne pouvait plus l'être. La classe des petits propriétaires disparut entièrement. Le citoyen, ruiné par le service militaire, n'avait d'espoir que dans un butin abondant. Une fois ce butin dépensé, il n'avait que la ressource de vendre son vote ou de le donner à quelque tribun qui lui promettait une loi agraire. Il en résulta, d'un côté, pour l'aristocratie, la nécessité de guerres continuelles qui faisaient vivre les soldats; de l'autre, pour la population oisive, violente et misérable qui agitait le forum dans l'intervalle de deux guerres, l'habitude d'abuser de leurs droits politiques en les livrant aux fac-

tieux. Telle était la plaie que la république portait sous sa robe de pourpre aux jours de sa plus splendide fortune. On s'est demandé s'il n'eût pas mieux valu que cette forme de gouvernement fût brisée avant que le mal atteignît les parties encore saines de l'État ; si l'établissement de la monarchie dès la fin des guerres puniques n'eût pas été un bienfait pour Rome, pour l'Italie, pour le monde. M. Mommsen s'est prononcé affirmativement. Nous croyons que la question est inutile : un gouvernement aussi fortement constitué que la république romaine ne se change pas à volonté et ne périt pas en un jour. Il fallut bien des années d'effroyables convulsions pour que la maladie arrivât au cœur. Lorsque Rome commença ses rapides conquêtes sur les royaumes helléniques, la vitalité de la république était encore bien forte ; mais suffirait-elle à l'énorme extension que prenait le corps qu'elle animait? La constitution municipale, qui à peine suffisait à Rome maîtresse de l'Italie, suffirait-elle à Rome maîtresse du monde?

Là était la question, d'autant plus grave que Rome en s'étendant au dehors s'épuisait au dedans. La population appelée à conquérir et à gouverner le monde perdait en qualité et en quantité. Des novateurs généreux, bien inspirés, mais qui poursuivirent, comme beaucoup de novateurs, un but excellent avec une violence présomptueuse, Tibérius et Caïus Gracchus virent le mal, et se trompèrent plutôt sur l'application que sur la nature du remède. Ils pensèrent qu'il fallait reconstituer la classe des petits propriétaires agricoles en leur distribuant une partie du domaine public que les nobles s'étaient indûment attribuée. Ce premier projet, parfaitement juste et sage en théorie, offrait dans la pratique de telles difficultés que Tibérius périt au seuil de sa noble entreprise ; son frère Caïus la reprit, mais compliquée d'une nouvelle et non moins grave difficulté. Si les soldats ro-

mains réclamaient des terres, les soldats italiens réclamaient le droit de cité : puisqu'ils supportaient les mêmes dangers, ils voulaient avoir les mêmes priviléges ; puisqu'ils versaient leur sang pour Rome, ils prétendaient être Romains. Caïus Gracchus, après avoir longtemps hésité, car il trouvait son propre parti peu favorable à cette prétention, pensa que la demande des Italiens était juste, que leur imposer toutes les charges de l'État et leur en refuser les priviléges était d'une politique inique et dangereuse. Il résolut donc de reconstituer l'ancienne classe des petits propriétaires, de diminuer l'autorité du sénat en donnant la puissance judiciaire à la classe moyenne (chevaliers), et de placer au-dessus des trois ordres, comme pouvoir dirigeant et initiateur, le tribunat, peut-être même, c'est l'opinion de M. Mommsen, un tribun perpétuel. Il aurait ainsi fondé un principat démocratique, « une monarchie napoléonienne, » dit l'historien allemand par un hardi anachronisme d'expression. Il se peut que M. Mommsen exagère ; mais la grandeur des projets de Caïus Gracchus et la portée de ses mesures sont incontestables. L'aristocratie ne s'y trompa point : menacée de déchéance, elle rassembla toutes ses forces contre ce précurseur de César, et triompha assez facilement d'un orateur qui n'avait pas un soldat à ses ordres.

La victoire du sénat sur les fils de Cornélie était complète, mais elle fut éphémère. Les Gracques avaient appelé à la vie deux partis : le parti démocratique, qui réclamait la loi agraire et l'abaissement du sénat ; le parti italien, qui réclamait le droit de cité. Ces deux partis ne s'aimaient pas : le plus turbulent démocrate de Rome s'indignait qu'un Samnite ou un Marse se prétendît son égal, et les citoyens d'Italica auraient volontiers exterminé jusqu'au dernier fils de la louve, sans dictinction de plébéiens et de patriciens. Une haine commune, des griefs

communs contre le sénat, les unirent dans la lutte; Sylla les écrasa en même temps; il fut aussi impitoyable pour les factieux qui, sous les ordres du féroce Marius, avaient versé des flots de sang patricien, que pour les vaillants rebelles que Pontius Télésinus avait conduits à l'assaut de Rome. Il semblait que le sénat en eût fini avec les deux partis. Sylla reconstruisit la vieille constitution militaire, et ramena le tribunat à son insignifiance première. La victoire de l'aristocratie était donc plus complète qu'après la mort des Gracques; elle fut encore plus illusoire. Rien n'est plus vain que de prétendre refaire le passé quand les éléments qui le composaient n'existent plus. Avec ses généraux investis de pouvoirs énormes; avec ses armées permanentes; avec ses citoyens endurcis, pervertis ou ruinés par la guerre; avec ses nombreuses dépendances à défendre, à étendre, à gouverner; avec les myriades d'Italiens qui avaient forcé l'entrée de la cité, Rome ne pouvait plus être la grande commune qui avait repoussé victorieusement l'invasion de Pyrrhus; elle était condamnée à se débattre dans des convulsions jusqu'à ce qu'elle eût brisé une constitution qui n'était plus à sa taille.

La nécessité d'un changement était si impérieuse qu'elle triomphait de toute la bonne volonté des hommes. On ne saurait dire que l'aristocratie, remise par Sylla en possession de ses anciens priviléges, manquât de modération et d'intelligence; ses chefs, les Metellus, les Catulus, les Lucullus, d'une noblesse riche plutôt qu'ancienne, n'étaient pas hostiles aux hommes nouveaux et se seraient volontiers entendus avec les chevaliers. Enfin, après les horreurs de la guerre civile, on trouvait parmi les honnêtes gens, à quelque parti qu'ils appartinssent, un désir sincère de tranquillité. Mais ces bonnes dispositions furent inutiles: Rome ne devait plus trouver de tranquillité que dans la servitude.

La scène, laissée vide par Sylla, se remplit d'acteurs secondaires jusqu'à ce qu'un homme plus grand et plus humain que le vainqueur de Marius vînt l'occuper à son tour. Entre la mort de Sylla et le premier triumvirat, le parti conservateur ou sénatorial est le maître, et il lutte plutôt contre des causes latentes de dissolution que contre des adversaires déclarés. Le grand combat n'est pas encore engagé, les grands acteurs se préparent aux luttes futures. Pompée, par ses triomphes en Espagne, dans la Méditerranée, en Asie, devient de plus en plus l'homme indispensable, en même temps qu'il reste l'homme énigmatique. Le jeune César relève le parti démocratique avec une audace habile et sans précipitation imprudente; Caton signale son zèle conservateur; Crassus amasse de l'argent pour acheter le pouvoir. Le grand personnage du moment est un merveilleux avocat, dont l'éloquence charme tout le monde et qui ne gêne sérieusement personne : c'est Cicéron. M. Merivale l'a très-bien jugé, sans complaisance ni dénigrement, et nous aimons à opposer ce portrait équitable à la caricature que M. Mommsen a tracée de l'illustre orateur. Cicéron, débutant à une époque où la noblesse était toute-puissante, rechercha son appui; il ne faudrait point pour cela faire de lui l'homme de l'aristocratie et du sénat. Au fond, il n'avait ni principes fixes, ni préférences de parti bien arrêtées; il avait seulement de l'honnêteté, de la modération et un attachement réel à une forme de gouvernement qui mettait tout son talent en relief. Il ne prétendait pas au premier rôle, puisqu'il n'était ni de grande famille, ni un grand général, et il se savait assuré du premier second rôle. Sa vanité, plus que son ambition, le poussa en avant. L'éclat extraordinaire de son consulat l'éblouit. Cet éclat n'était pourtant qu'accidentel et tenait à un événement qui, sans avoir par lui-même une importance majeure, dénote la profondeur du

mal qui travaillait la république. Un patricien de famille illustre, Sergius Catilina, connu seulement comme sicaire de Sylla, voyant les éléments de trouble partout répandus, pensa que celui qui saurait les réunir en faisceau renverserait facilement la république. Il n'était pas l'homme d'une faction et ne poursuivait pas le triomphe d'un parti; il dédaignait même de couvrir ses mauvais desseins d'un de ces beaux prétextes que l'hypocrisie politique trouve si aisément. Il n'avait qu'un but, il n'indiquait qu'un but à ses complices : le pouvoir, avec les richesses que donne le pouvoir. Ses moyens étaient la guerre civile et les proscriptions. Qu'avec un pareil but et de pareils moyens Catilina ait recruté de nombreux partisans, c'est un fait plus fâcheux qu'étonnant; qu'il ait espéré de renverser la république, dont les vaillantes armées achevaient de soumettre les Ibériens aux bords de l'Atlantique et poursuivaient Mithridate jusqu'au pied du Caucase, c'est un fait étrange qui s'explique par une audace désespérée; qu'il ait failli réussir, c'est ce qui prouve à quel point de dissolution en était la république. Il succomba cependant, et l'aristocratie victorieuse, pour justifier les rigueurs de la répression, amplifia les dangers que Rome avait courus. Cicéron se prêta à des exagérations qui rehaussaient sa gloire; enivré des éloges qu'on lui prodiguait, il ne s'aperçut pas qu'il était la dupe des nobles. Ceux-ci, fiers de leur victoire, heureux de posséder dans Cicéron un instrument puissant et maniable, ne doutèrent pas de venir à bout de leurs adversaires; dans leur présomption, ils commirent une faute capitale, ils se brouillèrent avec Pompée.

Lorsque le vainqueur de Mithridate arriva en Italie, voici quelle était la situation des partis. L'oligarchie, qui venait de triompher de Catilina, n'avait contre elle que César, chef du parti de Marius, et Clodius, jeune patri-

cien, qui, pour jouer un rôle bruyant, soulevait les passions démagogiques. En dehors d'elle plutôt que contre elle se trouvait Crassus avec les adhérents que sa fortune lui donnait jusque dans le sénat. On ne savait de quel côté se tournerait Pompée, mais il ne semblait pas probable que le lieutenant de Sylla détruisît l'œuvre de son maître. Les nobles, qui ne l'aimaient pas, avaient tort de ne pas le craindre. Avec plus de sagacité, ils auraient vu qu'en ce moment Pompée était pour eux un ennemi plus redoutable que César, Clodius et Crassus. On connaissait trop ses qualités de général et d'administrateur, la pureté de ses mœurs, son intégrité; on ne connaisait pas assez son ambition, d'autant plus dangereuse qu'elle était couverte. Gâté par la fortune, il ne comprenait pas qu'on lui disputât la première place; en même temps, il voulait qu'on lui offrît ce qu'il se donnait la bonne grâce de ne pas solliciter. Obtenir, en respectant la constitution, tout et plus que tout ce qu'il aurait obtenu en la violant, tel fut le but, le mobile de sa politique. En débarquant en Italie, il licencia son armée, et se présenta seul à la reconnaissance du sénat; il ne trouva qu'ingratitude. Le sénat ne lui accorda ni les colonies qu'il réclamait pour ses vétérans, ni la ratification de ses actes. Une telle conduite était bien imprudente. L'oligarchie avait assez d'ennemis sans s'en créer de nouveaux. Déjà elle avait échoué en essayant de brouiller Clodius et César. Cicéron, qui dans cette affaire se fit l'instrument des nobles avec une déplorable étourderie, s'attira la haine furieuse de Clodius et une accusation qui l'annula. Caton restait aux nobles; mais, plus propre à honorer une cause qu'à la servir, il n'avait qu'une faible influence. On admirait sa vertu et on ne suivait pas ses avis. Ce fut dans cette situation que l'oligarchie, entourée de tant d'ennemis et comptant si peu d'auxiliaires, rompit avec Pompée.

La folle conduite des nobles fut promptement punie. César, chef du parti démocratique; Pompée, dont l'influence sur les chevaliers était sans bornes; Crassus, qui avait beaucoup d'adhérents dans le sénat, s'entendirent. Cette coalition, qu'on appelle le premier triumvirat, enleva immédiatement la majorité au parti conservateur et fit passer le pouvoir aux mains de trois hommes. Le premier triumvirat est une date décisive dans l'histoire romaine. Du jour où la coalition de César, de Pompée et de Crassus arracha la majorité à l'oligarchie établie par Sylla au prix de tant de sang, la constitution romaine fut perdue; on ne lutta plus que pour le choix d'un maître. On prévoyait bien que les triumvirs ne resteraient pas unis; on ne devinait pas celui des trois qui l'emporterait. Crassus avait pour lui sa clientèle parlementaire; Pompée, l'éclat de son heureuse fortune; César son génie.

Quand on étudie cette grande figure de César, on est moins frappé d'une qualité particulière que de la combinaison harmonieuse de toutes les qualités qui font l'homme. On admire la nature la plus complète, sans rien d'excessif. Sa supériorité était si incontestable qu'elle fut reconnue avant de s'être attestée par des hauts faits. Lorsqu'il n'avait encore ni joué un rôle important ni exercé de grandes charges, ses amis et ses ennemis sentaient qu'il devait être le premier et ne pouvait être que le premier. Cette idée qu'il donnait de lui fut son plus puissant moyen d'action. Il n'eut ni l'intrigue tortueuse et incessante, ni l'âpre poursuite des honneurs, ni le travail infatigable qui caractérisent tant d'ambitieux; il porta dans la recherche du pouvoir quelque chose d'aisé et de nonchalant. Homme du monde et de plaisir, il suivit les événements sans les hâter, mais de manière à toujours les dominer. Il ne montra ni impatience ni indécision. Patricien, et de la meilleure race, puisqu'il remontait aux rois

et aux dieux, il n'en tenait pas moins par sa famille aux deux grands partis que Sylla avait noyés dans le sang. Ses rapports avec les démocrates et les Italiens faillirent lui coûter la vie sous la dictature de Sylla. Il ne les renia point; mais il se garda bien de les mettre en avant avec une ardeur inconsidérée. Il ne s'associa ni à la tentative de Lépidus ni à la lutte de Sertorius; mais dans des occasions saisies à propos, il se plut à rappeler au peuple les souvenirs de Marius. La légèreté de ses mœurs et la patience de son ambition trompèrent les nobles. Voyant en lui un élégant dissipateur criblé de dettes, tantôt ils le confondaient avec Catilina et le croyaient prêt à se jeter dans quelque folle entreprise qui le perdrait; tantôt ils supposaient qu'une riche province dont le pillage lui fournirait de quoi payer ses dettes était le but de son ambition, et ils se résignaient, au pis-aller, à lui laisser piller l'Espagne ou la Gaule; ils se détrompèrent lorsqu'ils le virent disputer la place de souverain pontife à Catulus, chef du parti conservateur, et obtenir l'avantage; mais alors il était trop tard. Bientôt après, César combina la fameuse coalition qui fit de lui un des trois chefs de l'État. Pour être le premier, il lui manquait la gloire et une armée; il acquit l'une et l'autre par dix ans d'héroïques travaux dans la Gaule.

A côté de cette figure de César, si puissamment harmo nieuse et si achevée, tous les contemporains pâlissent et s'effacent; tous, excepté un personnage original et vigoureux, le seul qui alors et dans l'histoire ait paru digne de tenir tête à César. Ce personnage est Caton.

Chez Caton, toutes les qualités étaient poussées à l'excès. Son attachement aux vieilles traditions romaines dégénérait en imitation puérile. Esprit cultivé, élève des stoïciens grecs et de Platon, il prétendit ressembler aux vieux Romains, et copia leur grossièreté afin de mieux re-

produire leurs vertus; sobre, il s'enivra plus d'une fois parce que les vieux Romains passaient pour aimer le vin; humain de cœur, il fut brutal avec ses esclaves, parce que le vieux père de famille romain passait pour mener rudement ses gens. Avec les rois étrangers, il montrait une rudesse qui laissait loin derrière elle les sénateurs du temps de Pyrrhus. Toutes ces affectations gâtaient son bon sens naturel et ôtaient à sa vertu presque toute valeur pratique. Lorsque autour de lui tout se précipitait vers d'inévitables changements, il fut conservateur par excellence; c'était son rôle et son génie. Il aimait ce gouvernement de liberté et de discussion; il en aimait les mâles émotions et n'en détestait pas les orages. Lutter toute une journée à la tribune contre les factieux, les vaincre à force de calme courage, charmait son noble cœur; mais il abhorrait le brutal appel aux armes. Nul ne vit avec autant d'exécration que lui la guerre entre César et Pompée; dès qu'il lui fut permis de quitter honorablement la partie, il chercha dans la mort un refuge contre des horreurs qu'il n'avait pu conjurer. A Rome, à Utique, en face de Clodius, en face de César, il ne fléchit jamais : il resta l'homme de la loi. La grandeur de ce rôle frappa les Romains; ils n'aimaient pas ses principes, ils se soulevaient contre ses actes; mais ils respectaient, ils admiraient son caractère. Avec plus d'ambition, Caton aurait fait tourner ce sentiment au bien de son pays; mais avec plus d'ambition, il n'aurait pas été Caton.

Nous avons dessiné le fond de la scène; nous avons indiqué les personnages; nous n'avons pas la prétention de suivre les péripéties du drame. Le parti aristocratique abattu par la coalition des trois chefs, essayant de se relever en fomentant leur désunion; Crassus succombant dans une guerre lointaine; Pompée commettant toutes les fautes qui naissent d'une position fausse, d'une ambition

sans prévoyance, d'un caractère sans décision, s'apercevant trop tard que César était grand, ne s'apercevant jamais qu'il était très-grand, se rapprochant d'un parti qu'il n'aimait pas et qui se défiait de lui, tirant tardivement l'épée pour une constitution qu'il avait lui-même mise en péril ; César seul ne commettant pas de fautes, se formant une admirable armée dans la guerre des Gaules, trouvant dans sa conquête de quoi acheter les orateurs romains, se donnant jusqu'à la fin l'apparence de la modération, et lorsqu'il tire l'épée pour sa cause, ne paraissant la tirer que pour les priviléges du tribunat violés par l'aristocratie : qui ne connaît ces actes successifs d'une des plus grandes tragédies politiques qui se soient jamais jouées? Et ce qui suit depuis la brusque entrée de César à Ariminium, jusqu'à son suprême triomphe après la dernière campagne d'Espagne, Pharsale, Alexandrie, Thapsus, Munda, qui ignore ces grands événements? Qui pourrait se flatter de les présenter d'une manière neuve? Les acteurs eux-mêmes les ont racontés. La correspondance et les discours de Cicéron nous y font assister jour par jour. Des livres écrits par César, ou rédigés sur son journal authentique, en exposent les principaux détails. Les biographies abondantes de Plutarque, l'excellent abrégé de Velléius Paterculus, les judicieux récits d'Appien, complètent nos sources d'information. Avec de si précieux matériaux, même un médiocre compilateur réussit à nous intéresser. Merivale et Mommsen sont mieux qu'intéressants, ils sont réellement instructifs : l'un avec plus d'honnête impartialité, l'autre avec plus de nouveauté et de mouvement, tous deux avec une préférence déclarée pour le chef du parti démocratique. Cette prédilection les a conduits à prêter à César des projets politiques auxquels le proconsul des Gaules ne pensait guère en franchissant les limites de son gouvernement. Déjà, à Rome, du temps des em-

pereurs, on aimait beaucoup à raisonner sur les desseins du dictateur; il nous reste quelques-unes de ces spéculations dans de prétendues lettres de Salluste à César, spirituelles d'ailleurs et historiquement vraisemblables. De nos jours, où l'on aime les idées générales, on a raffiné sur ce thème et l'on a fait du vainqueur de Pharsale le champion de la démocratie contre l'aristocratie, oubliant que la victoire de César porta un coup encore plus rude aux droits du peuple qu'au pouvoir du sénat. Sous l'empire, sans doute, le sénat fut une assemblée peu puissante et peu glorieuse; mais le peuple ne fut qu'une plèbe oisive et mendiante. Quant aux priviléges des tribuns, que le rival de Pompée invoquait en franchissant les limites de la Cisalpine, les empereurs les confisquèrent à leur profit et en firent le plus redoutable élément de leur puissance absolue; il faut beaucoup de bonne volonté pour voir dans ce résultat le triomphe de la démocratie.

Cette thèse est insoutenable. César n'eut qu'un but : être le premier. Lui-même l'avoue assez clairement dans sa proclamation à ses soldats avant sa marche sur Ariminium. Une fois ce but atteint, nul doute qu'en ordonnant tout de manière à s'assurer la puissance suprême, il n'ait songé au bien-être général; nul doute aussi que son plan d'organisation, réalisé en partie par Auguste, ne fût heureusement conçu et de nature à profiter au plus grand nombre, à cette majorité de la population qui en tout pays ne demande qu'une bonne administration. Si la légitimité d'une révolution est dans sa nécessité, la révolution opérée par César fut légitime. La constitution faite pour une commune de cent mille habitants ne convenait plus à une cité qui avait cinquante millions de sujets. Les institutions, trop faibles pour porter un pareil poids, pliaient, rompaient, et causaient en se brisant des ruines effroyables. Le forum était une arène où l'on se disputait le pou-

voir l'épée à la main, un marché où l'on achetait le droit de piller les provinces. La classe moyenne à Rome, qui souffrait le plus de ces perturbations, demandait à grands cris un pouvoir stable; les provinces le réclamaient non moins vivement. Contre l'aristocratie, contre la plèbe, César fut l'homme des provinciaux et de la classe moyenne, de la classe des capitalistes, car il n'y avait pas à Rome de classe moyenne agricole.

Il le fut par le fait même de sa position. Les provinces et la classe moyenne réclamaient un pouvoir stable, et César, vainqueur de Pompée, consacra toutes les forces de son génie à raffermir son pouvoir. Ce grand homme, placé dans une grande situation, y porta la largeur de vues, la décision ferme, qui étaient dans son caractère. Il pensa que le monde romain appelait la monarchie, et sans s'arrêter aux énormes difficultés de l'entreprise, il résolut de constituer la monarchie. Il ne supprima pas les magistratures républicaines, qui, ayant l'autorité de l'habitude, pouvaient être d'un bon secours pour l'expédition des affaires, mais il leur ôta toute énergie indépendante. Le vieux patriciat héréditaire devint une classe légale que le prince pouvait étendre à volonté, à peu près comme la noblesse dans les monarchies modernes; le sénat aristocratique fut transformé par l'admission très-large des nobles provinciaux et des officiers césariens; les deux grandes magistratures républicaines, le consulat et la préture, devinrent des offices administratifs à la nomination du prince, car les élections ne subsistèrent que pour la forme, et le pouvoir, en se réservant de désigner les candidats, s'attribuait de fait leur nomination. Le tribunat, maintenu comme un mot cher au peuple, ne conserva aucune prérogative. Ainsi tous les corps politiques de la république n'existèrent que comme des conseils de gouvernement ou des offices administratifs. Le pouvoir tout entier se concentra dans un seul homme et dans les

mains de quelques ministres qui ne dépendaient que de lui et n'étaient responsables qu'envers lui seul. Un code de lois et un cadastre général devaient compléter cet ensemble de réformes. Le pouvoir monarchique une fois constitué, quel titre donner à celui qui le possédait? Le titre d'empereur (*imperator*), porté par les généraux victorieux, n'avait pas de sens politique, on n'y pensa pas; celui de prince n'était ni assez précis ni assez grand; restait celui de roi. Les amis de César le proposèrent, lui-même le désira; mais sur ce point il rencontra dans le peuple et parmi beaucoup de ses propres adhérents une répugnance si vive qu'il hésita. Il allait entreprendre une expédition contre les Parthes; il pensa que la prise de possession du diadème serait plus facile au milieu de l'éclat d'une victoire; il attendit; mais au moment du départ, il fut assassiné.

Persuadé qu'il accomplissait une œuvre bienfaisante, que le monde romain avait plus besoin de lui que lui du monde romain, enivré peut-être de sa fortune, car les plus fortes têtes ne sont pas à l'épreuve du succès, César ne tint pas assez compte des sentiments d'irritation que sa politique avait produits chez un très grand nombre de personnes. Les vainqueurs et les vaincus s'apercevaient que les résultats de la lutte avaient en définitive tourné contre eux tous, qu'ils s'étaient donné un maître, et qu'ils avaient tous souffert une énorme diminution politique. Pour les vainqueurs, les profits n'avaient pas été grands, car César avait généreusement trompé leur vengeance et leur cupidité en s'abstenant de proscriptions et de confiscations. Les vaincus étaient amnistiés, mais ils voyaient leur cause blessée à mort et suivaient avec désespoir les lointaines convulsions de son agonie. Un fils de Pompée réduit à se faire chef de brigands dans les montagnes de l'Espagne, un simple chevalier avec deux légions sur les confins de la Syrie, voilà tout ce qui restait aux républicains. La haine et la

cupidité déçues, l'humiliation, la fureur du désespoir, toutes ces passions mauvaises mêlées de quelques passions patriotiques étaient également excitées contre César; contenues par sa popularité, elles se relevèrent dès que les murmures du peuple firent croire aux mécontents que le dictateur avait perdu son ascendant sur les Romains. Une conspiration se forma, composée en grande partie d'anciens césariens. Le promoteur, l'âme du complot, était Cassius, soldat énergique et habile, dont on ne peut dire s'il avait des principes, mais qui avait de l'ambition, un caractère âpre et jaloux, et qui pensa que puisqu'il s'agissait de donner un maître à Rome, il était plus digne du pouvoir que Lépide, Antoine, ou l'enfant que le dictateur venait de désigner pour son successeur. Cassius entraîna Marcus Brutus, homme estimé, tenant par son passé aux deux partis, et parfaitement propre à servir de lien à cette coalition de césariens et de républicains. Brutus, avec de l'honnêteté et du courage, avait un caractère vacillant et faible, susceptible de recevoir les impressions les plus contraires et incapable de résister à une forte impulsion. Appartenant au parti démocratique par son père, une des victimes des proscriptions du sénat, il se laissa entraîner par Caton dans l'armée sénatoriale. Après la bataille de Pharsale, il suffit d'un mot de César pour faire du soldat de Pompée un des lieutenants du vainqueur. César, qui n'était pas son père, comme on l'a dit pour ajouter un élément tragique de plus à la tragédie des ides de mars; César, qui l'aimait, lui confia une des premières places de l'État. Tandis que Caton mourait à Utique, Brutus gouvernait la Gaule cisalpine; et lorsque César parcourut l'Italie, triomphant de la république vaincue, Brutus était assis à côté de lui sur le char de triomphe. Quoiqu'il eût changé trop vite, ce n'était pas un malhonnête homme; et quoiqu'il dût changer encore, son honnêteté est restée

inattaquable, mais il ne faut point parler de sa fermeté d'âme. Il ne résista pas plus à Cassius qu'il n'avait résisté à Caton et à César ; il prêta à une trame odieuse l'indispensable appui de sa vertu. Jamais il n'aurait conçu l'idée du complot, et jamais sans lui le complot ne serait arrivé à son but sanglant. César avait commis l'imprudence de renvoyer sa garde personnelle, il se trouva sans défense contre soixante conjurés armés de poignards, et fut assassiné en plein sénat.

Il semblait que son œuvre devait périr avec lui, et que la république, délivrée, n'avait qu'à reprendre sa marche ordinaire. C'était l'espoir de la plupart des conjurés, et d'abord les événements semblèrent leur donner raison. Pas un homme ne se leva dans Rome pour défendre César ou pour le venger. Le sénat, quoique largement recruté parmi les césariens, ne refusa pas le pouvoir que lui remettaient les meurtriers. Les lieutenants du dictateur, Antoine, Dolabella, firent au plus vite acte de soumission pour sauver leur vie et leurs places. L'opposition vint d'un endroit où Brutus croyait trouver appui. Le peuple avait beaucoup murmuré contre César, coupable ou suspect d'aspirer à la royauté; dès qu'il le vit mort, il ne se souvint plus que de ses bienfaits. Les poignards de Brutus et de Cassius rendirent sa popularité au vainqueur de Pompée. Il est vrai que le peuple, désarmé et sans chef, ne pouvait rien; mais son indignation était un embarras très-grave que les conjurés n'avaient pas prévu et qui les déconcerta. Un lieutenant du dictateur, Lepide, se trouvait alors aux portes de Rome avec quelques légions ; c'était un homme médiocre et sans honneur ; il calcula que s'il se ralliait aux conjurés il serait éclipsé par eux, qu'on prendrait ses soldats et qu'on se passerait de lui; en prenant, au contraire, une attitude menaçante, il forçait le sénat de payer ses services. Aussi, sans

commettre aucun acte d'hostilité, il se prononça contre les meurtriers. Ce fut assez. Antoine, sentant qu'il aurait l'appui du peuple et des soldats, se proclama le défenseur des actes du dictateur. Le peuple applaudit. Le sénat, effrayé, crut faire merveille en ménageant une sorte d'accommodement entre Antoine, Lépide et les conjurés. Cette transaction fut le début d'un imbroglio politique extrêmement curieux à étudier dans les discours et la correspondance de Cicéron ou dans l'histoire de M. Merivale, mais qui n'a d'intérêt que par le détail. Devant les manifestations populaires qu'Antoine avait promis de contenir et qu'il excitait, Brutus et Cassius quittèrent Rome et allèrent dans les provinces rassembler des forces pour une lutte suprême. Ils laissaient face à face, dans une situation hostile, le sénat conduit par Cicéron, et Antoine à la tête de ce que le parti césarien comptait de plus violent et de plus dangereux.

Au moment où les *libérateurs* quittaient Rome, on y vit arriver celui qui était destiné à triompher des meurtriers de César et de ses premiers vengeurs, de Brutus et de Cassius, de Lépide et d'Antoine. Le nouveau venu était un jeune homme de dix-huit ans, une de ces natures flexibles et pleines de ressources, qui suffisent à toutes les situations et ne sont supérieures à aucune. Avec un tempérament sans vigueur et un courage plus que douteux, il avait une froide audace, une assurance flegmatique qui devait lui donner l'ascendant sur le brutal Antoine. De son oncle, il avait la distinction d'esprit; il n'en avait pas la grandeur. Moins confiant dans sa fortune et dans son génie, il savait mieux se plier aux circonstances. L'habileté consommée avec laquelle il se créa une situation dominante, malgré l'opposition violente d'Antoine et le mauvais vouloir caché du sénat, a été supérieurement racontée par M. Merivale. Son récit, surtout si on le complète avec la corres-

pondance de Cicéron, éclaire pleinement cette politique dissimulée et hardie qui aboutit à l'empire à travers des flots de sang.

Lorsque Octave arriva, le sénat n'était pas si loin de s'entendre avec Antoine. Leur réconciliation aurait momentanément tout sauvé ; l'intervention d'Octave brouilla tout. Le sénat crut follement pouvoir se servir de lui contre Antoine, il vit bientôt ce que valait cet auxiliaire. Octave se fit donner le consulat, et s'unit avec Antoine et Lépide. L'alliance des trois chefs césariens les rendit maîtres de l'Italie. Les coalisés calculèrent froidement combien, pour terrifier leurs adversaires et payer leurs soldats, il leur fallait assassiner et voler de nobles et de républicains. Ils trouvèrent que c'était assez de trois cents sénateurs et de deux mille chevaliers. La troisième proscription commença, plus régulière que celle de Marius, plus implacable que celle de Sylla. Quand l'œuvre sanglante fut accomplie, Antoine et Octave, à la tête des vétérans de César, allèrent combattre les recrues indisciplinées de Brutus et de Cassius. Forcés par leurs soldats de livrer hâtivement bataille, les chefs républicains éprouvèrent un échec, au milieu duquel Cassius périt d'une mort obscure, qui fut peut-être un assassinat. Vingt jours plus tard, Brutus renouvela la lutte sans plus de succès, et se perça de son épée. La perte des vaincus, dans les deux journées de Philippes, avait été matériellement peu considérable, mais la mort de Cassius et de Brutus les laissait sans chefs. Les soldats, césariens de cœur, et qui ne s'étaient attachés aux étendards républicains que dans l'espoir du butin, avaient hâte d'abandonner une cause désespérée. Quand le lendemain de la mort de Brutus, ses lieutenants, réunis dans l'île de Thasos, délibérèrent sur la résolution à prendre, il ne s'en trouva presque aucun qui fût d'avis de recommencer le combat. Les uns s'embarquèrent pour aller

rejoindre Sextus Pompée ; d'autres, et ce furent les plus nobles, se donnèrent la mort, ne voulant pas, eux, les descendants des plus grandes maisons sénatoriales, servir sous un Antoine et un Octave. Le jeune Messala, brillant patricien qui avait quitté les écoles d'Athènes pour devenir le premier lieutenant des libérateurs, pensa que trop de sang déjà avait été versé inutilement ; il conclut un accord honorable avec Antoine. La grande guerre civile était finie.

Il restait aux vainqueurs à se partager les dépouilles. Antoine se chargea de compléter la soumission des provinces asiatiques et de les administrer. L'Asie, quoique plusieurs fois durement pressurée, fut encore assez riche pour payer une énorme contribution qui suffit à la solde des deux cent mille hommns que le triumvir avait sous les armes. Octave, revenu en Italie avec ses vétérans, n'y trouva pas d'aussi faciles ressources. Pour satisfaire ses soldats, il dut procéder à la confiscation d'une partie de la péninsule. Le nouveau règne débuta par une immense spoliation. Octave ne refusa rien aux dures nécessités de sa situation ; mais une fois le sacrifice fait, il s'appliqua à bien gouverner. Tel était, après tant de guerres civiles, le besoin d'ordre et de sécurité, qu'on lui sut gré de sa modération et que l'on oublia son sanglant passé. A la faveur de ce sentiment, il commença le grand travail de sa vie, la fusion de la monarchie césarienne avec la vieille république, gardant de celle-ci tout ce qui n'était pas incompatible avec le pouvoir d'un seul. Dans les premiers temps de cette élaboration, il fut troublé par les pirateries de Sextus Pompée, maître de la mer, et par les intrigues du vieux traître Lépide. Quand il se fut défait de Sextus et de Lépide, il rencontra dans Antoine un plus redoutable adversaire.

Antoine, bon général, bon administrateur, brutal mais

non cruel, sans scrupules mais non sans générosité, s'était laissé séduire par la belle reine d'Égypte Cléopâtre. Ses folles amours le perdirent dans l'opinion des Romains. Ses meilleurs amis, ses plus indignes courtisans, l'abandonnèrent; le noble Messala le quitta aussi bien que le traître Munatius Plancus. La conduite d'Octave fut aussi habile que celle d'Antoine était absurde. Il savait bien choisir ses amis, et ses amis ne le trahirent point. Dans sa lutte contre l'amant de la reine égyptienne, il se présenta comme le défenseur du droit et de l'honneur romain, comme le champion de la loi politique et religieuse. Tel Virgile le montre dans un mémorable passage de l'*Énéide*. Le poëte décrit la bataille d'Actium, ciselée sur le bouclier prophétique d'Énée :

Au milieu on voyait les vaisseaux à la proue d'airain et le combat d'Actium; on voyait tout Leucate bouillonner des apprêts de la bataille. D'un côté, Auguste César conduisant les Italiens au combat, avec les Pères, le peuple, les Pénates et les grands Dieux, debout à la poupe élevée. De ses tempes éclatantes jaillissent deux flammes, et sur sa tête brille l'astre de sa maison. A l'autre aile, Agrippa, secondé par les vents et les dieux, mène fièrement la ligne de bataille; et, superbe insigne de guerre, ses tempes resplendissent de la couronne navale rostrée. D'un autre côté, avec l'aide des barbares et des armes diverses, Antoine, vainqueur des peuples de l'aurore et du rivage indien, traîne avec lui les forces de l'Asie et les peuples de l'extrême Orient, et, ô honte! une épouse égyptienne le suit.....

Le poëte, continuant son immortel tableau, nous montre la mêlée furieuse rougissant la mer de sang et la couvrant de débris, les dieux descendant dans la lutte : d'un côté les monstrueuses divinités de l'Asie et de l'Égypte, de l'autre les dieux de Rome et de la Grèce. Mais du haut du promontoire d'Actium, Apollon tend son arc, et, sous le trait céleste, saisis de terreur, l'Égyptien, les Indiens,

les Arabes, les Sabéens s'enfuient, et avec eux s'enfuit au milieu du carnage la reine, pâle de la mort future. Devant cette merveilleuse peinture, l'esprit se prête sans peine à la noble fiction du poëte et consent à ne voir avec lui, dans la grande bataille d'Actium, que la lutte de l'Occident contre l'Orient, de la civilisation contre la barbarie. Bien d'autres intérêts sans doute y étaient mêlés; mais, quelque part qu'eût à cette prise d'arme la froide ambition d'Octave, le bon droit cette fois était de son côté. « J'ai toujours suivi le parti le plus juste, » répondait à Auguste, qui le complimentait sur sa conduite à Actium, le brillant général républicain Messala, le premier lieutenant de Brutus à Philippes, et maintenant, après Agrippa, le premier lieutenant du neveu de César.

La bataille d'Actium était le dernier acte de la révolution commencée sous le tribunat de Tibérius Gracchus. La république avait péri, mais aucun parti n'héritait de ses dépouilles; l'empire était fait, mais il n'était fait au profit d'aucune faction. Les républicains s'étaient unis à Octave contre le dernier grand chef césarien. Le général qui avec Agrippa contribua le plus à la victoire d'Actium était un vaincu de Philippes. Le consul qui annonça aux Romains le triomphe d'Octave était le fils du plus illustre des proscrits, et un des derniers républicains qui eussent posé les armes, c'était Marcus Cicéron. Le temps approchait où l'on verrait assis sur le trône impérial le petits-fils d'un homme qui n'avait pas voulu survivre à la république. Ainsi on ne saurait dire que le principat d'Auguste se fondât sur les ruines du parti républicain, le parti démocratique et césarien fut encore plus abattu. Bien différent de César, qui avait été audacieusement novateur, Auguste fit entrer le plus possible du passé dans son nouvel édifice. Virgile nous le montre célébrant son triple triomphe et menant après lui la longue file des

peuples vaincus, divers d'armes, de vêtements et de langage. Ces peuples, il fallait les fondre dans une unité féconde; ce fut l'œuvre que l'empire accomplit et qu'Auguste prépara.

En même temps qu'Auguste, assisté de ses deux conseillers, Agrippa et Mécène, commençait son travail de législation, Virgile en célébrait prophétiquement la grandeur. Qui veut connaître l'idéal de la politique impériale le trouvera tout entier dans l'*Énéide*. Immensément inférieure aux épopées homériques comme poëme narratif, l'œuvre de Virgile est vivante parce qu'elle exprime une conception politique qui domine encore nos idées. Son héros, faiblement tracé, faiblement engagé dans l'action, lasserait vite l'intérêt, si l'on ne s'attachait au véritable héros du poëme, au peuple romain destiné à gouverner le monde. Le long enfantement de la nation romaine, tel est le sujet de cette épopée. Dès le début, le principat des Césars est posé comme le terme de cette divine gestation; la mission de ce principat est clairement indiquée : faire régner la loi et la paix dans le monde, que l'anarchie et la guerre ont ensanglanté. De même que son impérial patron, le poëte ne sacrifie rien du passé, il l'accepte dans tous ses partis et ne rejette que les factieux et les scélérats, les Catilina et les Céthégus. Tous les autres Romains viennent se ranger sous l'astre d'Iule, depuis le roi aux longs cheveux, à la barbe blanche, qui le premier fonda la ville sur les lois, jusqu'au consul qui vengea par la ruine de Corinthe les aïeux troyens. Les deux Gracques y sont à côté des deux Scipions, et le grand Caton y préside le conseil des hommes pieux. De l'auguste assemblée émane, comme l'arrêt même de la Providence, l'ordre prophétique de gouverner les peuples par l'empire et de leur imposer la paix, en épargnant ceux qui se soumettent, en réprimant ceux qui se révoltent.

L'empire pacifiant et gouvernant le monde, redoutable aux violents, miséricordieux aux soumis, tel le concevait Virgile, tel Dante le concevait dans cet incomparable poëme qui atteste avec tant d'éclat la perpétuité de l'idée de l'empire à travers le moyen âge. D'autres poëtes aussi avaient recueilli, avant le grand Florentin, le souffle prophétique du chantre de Mantoue. Claudien et Rutilius avaient trouvé des accents dignes de Virgile et de Dante pour célébrer le peuple-roi qui semblait près de périr ; lorsque la forme matérielle de l'empire disparaissait sous les coups des barbares, ils en consacraient l'idéal comme un grand souvenir et une grande espérance (1).

Fondre graduellement dans une seule masse les Italiens, les Grecs, les Gaulois, les Africains, les Orientaux, en former une civilisation commune ayant son centre en Occident, et rayonnant de là sur tout le monde, telle était la mission suprême et vaguement aperçue de l'empire ; son objet immédiat était clairement défini. Il fallait aux Romains un médiateur impartial et souverain, qui mît fin aux luttes furieuses des partis et rendît l'ordre légal au monde troublé. Ce médiateur fut Auguste. Il évita de pousser au désespoir le parti aristocratique, et de choquer trop vivement les préjugés populaires. Bien loin de poursuivre la destruction des institutions républicaines,

(1) Hæc est in gremium victos quæ sola recepit,
Humanumque genus communi nomine fovit,
Matris non dominæ ritu ; civesque vocavit
Quos domuit, nexuque pio longinqua revinxit.
( Claudien, *De Consul. Stiliconis*, III, 150.)

Fecisti patriam diversis gentibus unam,
Profuit injustis, te dominante, capi :
Dumque offers victis proprii consortia juris,
Urbem fecisti quod prius orbis erat.
( Rutilius, *Itiner.*, I, 63. )

il prétendit les relever de leur ruine; il les releva, en effet, en les faisant toutes converger vers un point qui était sa propre autorité. Il ne diminua pas les antiques prérogatives du sénat, mais il se fit le chef du sénat; il réduisit le tribunat à une ombre vaine, mais il en assuma les priviléges et la fonction essentielle, la protection des plébéiens. Il ne demanda pas qu'on augmentât ses pouvoirs : plus d'une fois même il parla de les déposer, mais chaque fois le sénat les lui rendit avec de nouvelles attributions. Cette tactique lui réussit très-bien personnellement. Jamais roi ne régna avec une autorité plus absolue et plus incontestée. Il disposa de l'empire comme d'une propriété, sans que le sénat et le peuple osassent contrôler son choix. Si la fin de son règne s'assombrit, si la mort lui ravit les têtes sur lesquelles reposaient ses espérances, si sa fille et sa petite fille déshonorèrent la maison impériale, s'il tomba dans sa vieillesse sous la tutelle de Livie, si Varus perdit une armée dans les forêts de la Germanie, ces tristesses, ces désastres sont dans le cours des choses et se produisent presque inévitablement dans un long règne. Politiquement, Auguste n'essuya pas un échec depuis le jour où, à l'âge de dix-huit ans, il vint réclamer l'héritage de César, jusqu'au jour où il légua le monde à Tibère. Sur son lit de mort, il put dire à ses amis avec un sourire de satisfaction : « Trouvez-vous que j'aie bien joué la comédie de la vie? Applaudissez si vous êtes contents. »

Oui, Auguste avait joué en acteur consommé le drame de la vie. Avait-il aussi bien réussi dans cette partie plus relevée et plus durable de son rôle qui consistait à fonder l'empire? L'expérience a répondu affirmativement, puisqu'en définitive l'empire a vécu. Mais il faut reconnaître que cet édifice politique avait bien des parties défectueuses qui accusent la difficulté de l'œuvre ou l'insuffisance de l'ouvrier. Transformer Rome républicaine en

Rome impériale était une tâche immense; Auguste y fut à peine égal, mais il n'y fut pas inférieur. Il n'avait pas de grandeur dans l'âme, mais il avait tant d'intelligence et de flexibilité dans l'esprit, tant d'aptitude à se développer avec les circonstances, que, placé au sommet des choses, il étendit ses pensées avec sa position et porta dans ses conceptions beaucoup de prudence, de clairvoyance et de suite

Nous avons dit ce qu'était Rome républicaine. Toutes les fonctions y étaient électives et tous les citoyens électeurs. Les principaux magistrats nommés dans les comices étaient les consuls, les préteurs, les tribuns, les censeurs. Cette constitution, faite pour une cité, se trouva impuissante pour le gouvernement du monde. César résolut de la détruire et de la remplacer par la monarchie; il mourut avant d'avoir accompli son projet. Auguste ne reprit pas directement l'entreprise, et au lieu de trancher la difficulté il la tourna adroitement. Il conserva le suffrage universel, il en facilita même l'exercice en autorisant les citoyens dispersés en Italie à voter dans leurs résidences, mesure habile, qui, sous air d'égalité, enleva aux comices de Rome une partie de leur importance. De plus, en désignant les candidats, il les nomma de fait. Ce n'était pas que la vitalité expirante des comices ne se manifestât de temps en temps par des choix indépendants; mais Auguste avait pourvu à tout au moyen d'une combinaison ingénieuse. Au-dessus de chaque fonction élective, il avait placé une fonction non élective qu'il s'était attribuée. Le gouvernement des provinces était confié par le sénat aux consuls sortant de charge, aux proconsuls. Auguste se fit donner le pouvoir proconsulaire, puis il partagea les provinces : les moins importantes, celles qui n'avaient pas de force armée, restèrent au sénat; les grandes provinces frontières, où campaient les armées, passèrent au pouvoir d'Auguste, qui les fit gouverner par des préfets relevant de lui seul. Le

contrôle qu'exercaient les tribuns, leur *veto*, qui d'un mot suspendait le gouvernement, leur inviolabilité que protégeait la peine capitale, auraient rendu ces magistrats fort incommodes sous la monarchie : Auguste ne les supprima pas, mais de toutes leurs prérogatives, de tous leurs priviléges, il forma une autorité qu'il s'attribua sous le nom de puissance tribunitienne. Ce que le proconsulat était pour l'administration, la puissance tribunitienne le devint pour le gouvernement général; elle fut le véritable principe constitutif de l'empire. Les empereurs comptaient leur règne du jour où ils avaient reçu cette autorité absolue et inviolable. Proconsul au-dessus des proconsuls, tribun au-dessus des tribuns, Auguste fut encore, sous le titre d'*imperator*, général au-dessus des généraux. Il établit la force armée d'une manière permanente; il la fixa à vingt-cinq légions, qui, avec les corps auxiliaires, formaient trois cent mille hommes. Neuf cohortes prétoriennes et trois cohortes urbaines furent spécialement chargées de la garde de l'Italie et de Rome. Pour subvenir aux dépenses de l'armée, Auguste organisa les finances avec une précision inconnue sous la république. Après s'être ainsi approprié toutes les forces vives de l'État, il s'attribua, avec le titre de censeur, un pouvoir constituant permanent. Il pouvait faire et défaire les sénateurs, les chevaliers, enfin conférer ou retirer à volonté tous les priviléges électoraux et politiques. Il est vrai qu'il usa de ce droit avec modération, et que ses plus despotiques successeurs en usèrent à peine; la raison en est simple : ils étaient peu tentés de retirer des priviléges qui ne signifiaient rien. Pour ne laisser aucune haute dignité républicaine en dehors de son pouvoir, Auguste prit encore le grand pontificat. Tel fut le prodigieux faisceau d'attributions que le neveu de César rassembla sous le titre de prince, et qui lui composèrent une autorité aussi absolue

que celle d'un monarque persan, avec cette différence que toutes ces fonctions, étant légales, s'exercèrent avec des formes légales qui en modérèrent l'abus. Le principat césarien fut violent, oppresseur, cruel; il ne fut ni absurde, ni destructeur, comme le despotisme oriental.

Cet énorme pouvoir était mis en action par des moyens assez simples et qui se trouvèrent généralement efficaces. On s'est demandé s'il n'eût pas mieux valu être plus simple encore; si la constitution julienne n'offrait pas trop de république pour une monarchie, trop de monarchie pour une république; s'il n'eût pas été préférable, la république étant reconnue impossible, d'admettre franchement la monarchie, quitte à la tempérer. Une monarchie tempérée, c'était le vœu des Romains les plus éclairés, le vœu de Cicéron et de Tacite; mais dans l'état du monde sous Auguste, ce vœu, qui ne se réalisa pas même sous les Antonins, était une utopie. On n'avait que le choix entre le despotisme oriental tel que le rêva peut-être César enivré par la victoire et par Cléopâtre, tel qu'un autre Caïus César, le furieux Caligula, voulut l'exercer, et le principat républicain, ce principat qui constituait l'unité du pouvoir aussi fortement que possible, et qui ne détruisait pas les corps politiques, les magistratures, auxquels se rattachaient de si glorieux souvenirs, qui offrait à tous les partis un asile sûr, et non déshonorant, qui plaisait au monarchique Mécène et ne déplaisait pas au vieux républicain Pollion, que Messala pouvait servir avec honneur, et que Virgile pouvait chanter avec dignité. Auguste fit donc bien ce qu'il fit. Comme prince aussi, il eut le droit de dire qu'il avait bien joué son rôle.

La postérité l'a pensé; Auguste a fait oublier Octave. Les lettres, qu'il protégea, l'en récompensèrent magnifiquement; elles célébrèrent le bonheur de la paix reconquise, la grandeur du règne naissant, et leur voix, écou-

tée de la postérité, recommande celui qui fut leur patron généreux. Trois noms dominent ce chœur de louanges : Tite-Live, Virgile et Horace. Ovide s'y joindrait par ses œuvres, s'il ne s'en détachait par sa vie. Ses éloges font moins d'honneur à Auguste que son exil ne lui fait de tort. Tous quatre ont également et diversement célébré l'empire.

Tite-Live, en déroulant la suite imposante des annales romaines, les montrait aboutissant à l'établissement impérial;. il faisait de la période républicaine un sublime piédestal pour la statue d'Auguste. Son hommage, pour ainsi dire involontaire, était d'autant plus flatteur que sa prédilection l'attirait vers l'aristocratie sénatoriale; mais lorsque tous les partis s'inclinaient devant le neveu de César, plus leur passé était glorieux, plus leur soumission apportait d'éclat à celui qui héritait de ce passé. Horace n'avait pas de pareilles prédilections à sacrifier à l'empire. Esprit fin, âme délicate, il aimait le repos, et saluait dans le principat césarien l'ère des loisirs; fils d'un affranchi, il éprouvait un secret plaisir à l'humiliation de l'aristocratie. Il loua donc Auguste en toute sincérité, et sans jamais dépasser la mesure. Son bon goût lui interdisait les louanges grossières, et sa modique position laissait le champ libre à son indépendance d'esprit. Bien des choses ui auraient eu leur gravité de la part d'un noble romain, passaient inaperçues ou étaient facilement excusées, venant du fils d'un affranchi. Mécène s'en amusait, Auguste en souriait. Que le poëte souffrît dans son âme de jouer un rôle si peu sérieux, c'est ce qu'il est permis de penser, et ce sentiment explique la teinte morose de ses dernières œuvres; il jouissait de l'empire, il ne l'aimait pas. Heureusement, il n'avait rien à en craindre. Qui pouvait le suspecter et l'atteindre dans sa médiocrité de fortune et de désir? Il n'en fut pas de même

d'Ovide. Sa naissance distinguée, sa fortune, sa position d'égal avec les nobles romains, rendaient pour lui l'exercice de la poésie bien plus délicat. Aussi le voit-on, après les succès de société les plus éclatants, aboutir à une disgrâce irrémédiable. On a beaucoup discuté sur les causes de son exil, on peut discuter encore, car la cause précise qui détermina la catastrophe est soustraite à toutes les recherches. Il est certain seulement qu'il existe un rapport entre le bannissement du poëte et celui de Julie, petite-fille d'Auguste. Les deux Julie, libres dans leurs mœurs, spirituelles et hardies, attiraient auprès d'elles des jeunes nobles qui ne se retenaient guère de plaisanter sur la cour sérieuse et sombre où dominait la sévère Livie. Des galanteries, des propos piquants contre l'impératrice Livie, contre son trop facile mari et son morose fils, le futur empereur Tibère, des projets en l'air, remplissaient les causeries de ce cercle qui, violemment, dispersé par la condamnation de la première Julie, se reforma autour de sa fille. Ovide, associé à cette seconde coterie, en partagea la disgrâce; Auguste l'exila, et Tibère ne l'amnistia jamais. Le pauvre poëte, relégué dans une petite ville du Pont-Euxin, y écrivit ces tristes plaintes que tant d'autres exilés devaient répéter, et qui furent, hélas! la plus véritable poésie impériale. Avec l'avénement des Césars, un nuage descend sur les esprits des Romains, et leur voile le côté lumineux des choses, le côté de l'espérance. Chez Virgile lui-même, au milieu de cette splendide apothéose de l'empire naissant, quelle profonde mélancolie! Tandis que Lucrèce le poëte athée, qui avait vu les proscriptions de Marius et de Sylla, croit à la grandeur et aux progrès de la race humaine, Virgile, le poëte religieux, ne laisse tomber sur l'humanité, sur les mortels malades, comme il les appelle, que des paroles d'amertume et presque de désespoir. Pourquoi s'en éton-

ner? Quelque chose finissait avec Auguste, quelque chose d'éternellement regrettable, la Rome libre, la grande Rome des patriciens et des plébéiens; quelque chose commençait, l'empire, qui fut salutaire aux provinces, mais qui fut si terrible à l'aristocratie sénatoriale, si terrible à la famille de César, dévorée tout entière en quelques règnes. Entre l'ordre ancien qui s'abîmait, entre l'ordre nouveau qui s'élevait chargé de présages menaçants, Virgile ressentit une tristesse dont ses vers sont le témoignage involontaire. Nous aussi, arrivés au seuil de l'empire, nous modernes que dix-neuf siècles séparent de cette époque, nous partageons la tristesse du poëte. Nous savons que le principat des Césars fut nécessaire, mais nous savons aussi que cette nécessité brisa les plus nobles aspirations; nous savons qu'il fut bienfaisant, mais nous savons ce qu'il coûta; nous connaissons sa grandeur, mais nous n'oublions pas de quels fléaux elle fut mêlée; au delà d'Auguste, nous voyons Tibère; au delà des magnificences épiques de Virgile, nous entendons la déclamation irritée de Lucain; au delà de la majesté lumineuse de Tite-Live, nous apercevons la majesté sombre de Tacite.

L'historien qui, en racontant cette période, n'exprimerait pas le double sentiment qu'elle suscite dans les âmes ferait preuve d'une médiocre intelligence ou de peu de bonne foi. C'est un reproche que M. Merivale ne mérite point. Il n'est pas seulement le narrateur consciencieux, il est le juge impartial de la révolution qui mit fin à la république et de ses débris construisit l'empire, de cette révolution si difficile à apprécier, parce que, en arrachant notre adhésion, elle choque nos inctincts les plus généreux. Il nous a donné à la fois un excellent livre et un excellent exemple. En racontant le passé, il n'a pas oublié le présent, mais il ne s'y est pas asservi; il ne l'a ni flatté, ni dénigré; il n'a pas évité les leçons qui s'offraient

d'elles-mêmes, mais il n'a pas cherché les allusions. Son œuvre est faite pour durer, car, en s'adressant aux contemporains, elle s'élève au niveau de leurs plus hautes idées, et ne s'abaisse jamais jusqu'à leurs passions.

30 juin 1862.

---

# L'ITALIE

## LA PAPAUTÉ ET L'EMPIRE

### AU MOYEN AGE

---

*Histoire de la lutte des Papes et des Empereurs de la maison de Souabe, de ses causes et de ses effets*, par C. de Cherrier, membre de l'Institut, 2e édition, revue, corrigée et augmentée. 3 vol. in-8. 1858. Furne. — *Histoire des Révolutions d'Italie, ou Guelfes et Gibelins*, par J. Ferrari, 4 vol. in-8. 1858. Didier.

La loi de la continuité, qui régit le monde physique, qui rattache chaque fait à une cause immédiate et toutes les causes particulières à un principe général, qui du phénomène actuel, à la fois effet et cause, déduit la suite des conséquences nécessaires, cette loi gouverne également, quoique d'une manière plus libre, le monde moral. Elle préside à la vie de l'individu ; elle détermine la formation et les progrès de ces vastes sociétés d'hommes que l'on appelle les nations, les races, en enchaînant leur présent à leur passé, leur avenir à leur présent par un lien tour à tour lâche et tendu qui ne rompt jamais ; en disposant ces trois termes de leur existence sur une ligne flexible que des accidents courbent à droite et à gauche, mais qui, à la longue, reprend sa véritable direction. Aussi, chaque fois qu'un peuple traverse une de ces crises qui troublent profondément sa condition, les regards se reportent avec inquiétude

vers son histoire, et demandent à son passé le secret de son avenir.

Du jour où l'Italie a courageusement accepté une de ces mâles épreuves qui retrempent les peuples, rectifient les déviations de leur marche et tranchent l'obscure énigme de leur destinée, toutes les parties de son histoire, même les périodes lointaines et confuses, perdues aux extrêmes limites du moyen âge, ont acquis un intérêt de circonstance. Nous n'avons donc pas besoin d'excuse, nous comptons presque sur une attention bienveillante, quand à des lecteurs préoccupés de la guerre de l'indépendance italienne nous venons parler de ces autres guerres de l'indépendance que l'Italie soutint contre les princes des maisons de Franconie et de Souabe. Cette vieille lutte de la papauté et de l'empire germanique, et cette rivalité des Guelfes et des Gibelins, avec leurs innombrables péripéties, récemment racontées par M. de Cherrier et M. Ferrari nous montrent aux prises, sous des formes différentes, les intérêts qui se débattent en ce moment dans les plaines de la Lombardie. C'est le même drame avec d'autres personnages, le même objet poursuivi par d'autres moyens. Comme aujourd'hui, l'Italie du temps d'Alexandre III et de Grégoire IX se soulevait, non pour sortir violemment de ses limites, mais pour rejeter hors de son territoire une domination étrangère; elle ne prétendait pas conquérir d'autres peuples; elle voulait reprendre sur des conquérants l'indépendance qu'ils lui avaient ravie

Ce but légitime de la guerre actuelle, l'Italie y touchait à la fin du moyen âge; elle s'en éloigna, entraînée par les passions que trois siècles de combats avaient développées et dont elle ne sut pas se débarrasser à temps. Elle échoua parce qu'elle se trompa. Ses erreurs furent si vite et si sévèrement punies qu'il y aurait de la cruauté à lui en faire un crime. On peut les rappeler à titre de leçons; il n'y

faut pas chercher des motifs de découragement. Exposée plus que toute autre nationalité européenne à des causes permanentes de ruine, l'Italie n'y a pas succombé. Elle a plié sous le poids de la mauvaise fortune sans en être écrasée. Aujourd'hui, après avoir épuisé la série des chances fâcheuses, il est juste qu'elle obtienne le lot favorable qui échoit tôt ou tard aux peuples qui le méritent. Le flux et le reflux des événements ne l'ont écartée de sa route que pour l'y ramener et la pousser en avant avec une nouvelle force d'impulsion. Si depuis son point de départ elle a suivi son chemin à travers les désastres d'invasions sans nombre, ce n'est pas pour s'arrêter impuissante devant un dernier obstacle, et se détourner tristement du but que lui marquent ses annales. Son histoire, bien qu'elle raconte plus de revers que de succès, n'aura donc pas pour nous d'augures sinistres, et nous trouverons des raisons d'espérer, même dans les récits douloureux de M. de Cherrier, même dans l'ironie sarcastique de M. Ferrari.

L'*Histoire de la lutte des papes et des empereurs de la maison de Souabe*, par M. de Cherrier, est un de ces livres sérieux et honnêtes qui arrivent sans éclat à une place éminente. Un souci constant des sources, l'étude infatigable de documents nombreux, tronqués, souvent contradictoires, et presque toujours fastidieux ; le talent de maîtriser ces matériaux ; d'en user avec mesure, d'en tirer une narration claire et intéressante ; une impartialité qui s'affranchit des préjugés, des passions, sans dégénérer jamais en indifférence ; un noble sentiment moral qui compatit aux souffrances, s'indigne des crimes, se révolte contre les cruautés ; point de prétention ni dans la pensée, ni dans le style ; des idées justes et une diction exacte : tant de qualités estimables ont fait le succès de cet ouvrage, qu'une seconde édition nous rend très-perfectionné. L'auteur, tout en donnant un développement convenable

au récit de la lutte des papes contre les Hohenstauffen, a restitué à ce grand épisode sa place intermédiaire dans les annales de l'Italie, et l'a fait précéder d'une introduction qui résume l'histoire de la péninsule depuis la chute de l'empire romain jusqu'à l'avénement des princes de la maison de Souabe. Ce discours préliminaire était indispensable pour l'intelligence du récit principal. On ne comprendrait pas Alexandre III et Frédéric Barberousse, Grégoire IX et Frédéric II, si l'on n'avait d'abord étudié Grégoire VII et Henri IV. M. de Cherrier a complété sa narration par trois appendices : sur la papauté jusqu'à la réforme de Luther, sur l'empire allemand, sur l'Italie. Ces suppléments rapides et pleins s'arrêtent à la grande scission du protestantisme, qui imposa à la papauté de nouveaux devoirs et un nouveau mode d'action, et qui coïncida avec la décadence de l'Italie. Au terme de ce long travail, l'historien a dû se demander pourquoi, avec tant d'éléments de force et de grandeur, l'Italie n'a pas conservé son indépendance? Cet échec final, qui couronna si tristement d'héroïques efforts, on le rapporte généralement à deux causes : aux invasions étrangères, qui, comme des orages, s'abattirent sur l'indépendance italienne et la renversèrent avant qu'elle eût eu le temps de se fortifier ; à la papauté, qui a privé la péninsule de son centre politique naturel. M. de Cherrier connaît trop bien les faits pour se contenter de cette solution. Il sait que la plus formidable des invasions étrangères finit par être vaincue, et que l'Italie, au XIV[e] siècle, se trouva maîtresse de ses destinées. Il sait aussi que l'honneur de cet heureux résultat appartient surtout à la papauté. Les successeurs de saint Pierre protégèrent, pendant des siècles, l'Italie contre les envahissements germaniques, et si la protection se trouva en définitive inefficace, la faute en fut à l'Italie, qui usa mal de son indépendance reconquise et la dissipa en folles que-

relles intestines. Cette vérité ressort clairement du livre de M. de Cherrier et mérite d'autant plus d'être acceptée, que le savant historien ne flatte nullement la papauté. Il n'est pas ultramontain, et reste dans la tradition française de Bossuet et de Fleury. Il désapprouve les prétentions de Grégoire VII et d'Innocent III, et ne dissimule ni l'ambition ni les fautes des pontifes. Mais s'il n'hésite pas à dénoncer leurs erreurs, il n'en fait jamais remonter la responsabilité jusqu'à l'institution même. Le rôle suprême et bienfaisant de la papauté en Italie est mis en lumière sans complaisance suspecte et au nom de la vérité seule. Sincère à l'égard des papes, M. de Cherrier n'avait nulle raison d'être adulateur pour les princes de la maison de Souabe et pour les villes lombardes. Il a signalé, dans Frédéric Barberousse et ses successeurs, des ennemis de la nationalité italienne, et dans la chute de leur dynastie un événement heureux pour l'Italie; il a reconnu aussi que l'Italie avait, par sa faute, perdu les fruits d'une victoire qui se tourna en défaite, et de cet insuccès il a tiré une leçon qui forme la conclusion de son livre. L'unité est, suivant lui, la véritable condition de la force et de la grandeur de l'Italie, et c'est pour s'y être refusé obstinément que ce noble et malheureux pays laissa échapper les chances favorables du quatorzième siècle, et au lieu de monter au rang des grandes nations libres, ne fut que la plus grande des nations asservies.

« C'est à ce triste dénoûment, dit-il, que la lutte des factions doit conduire tout peuple aveuglé sur ses propres intérêts par l'égoïsme, la haine et l'envie. Si la péninsule italique, après avoir commandé au monde, se trouve réduite à l'état où nous la voyons aujourd'hui, qui peut-elle en accuser, sinon ses propres excès? La guerre interminable des Guelfes et des Gibelins, en semant la discorde entre les villes, en armant les uns contre les autres les citoyens d'une même cité, dont elle faisait des en-

nemis irréconciliables, eut pour effet de morceler en mille parts le territoire et la puissance, d'éteindre dans les cœurs le sentiment d'une patrie commune et de réduire l'Italie à une extrême faiblesse, lorsqu'elle aurait eu besoin de toutes ses forces pour repousser l'invasion étrangère. Depuis trois siècles, elle a fourni des champs de bataille aux armées de l'Europe, et son sort a toujours été décidé sans elle et contre elle. Puisse cet exemple ne pas être perdu ! puissent les nations que des querelles intestines séparent en plusieurs camps s'unir dans un esprit d'intérêt commun, et éviter les périls où les entraînent fatalement leurs funestes divisions ! »

Conclusion sévère et qui se présente d'elle-même, non pas fausse, assurément, mais vraie de cette vérité commune qui manque d'originalité et de profondeur, qui ne va ni très-haut ni très-loin.

Des vues perçantes, des visées hautaines, une grande prétention à la nouveauté, un grand mépris de ce qui est simplement sensé et vulgairement honnête, voilà ce qui caractérise, au premier abord, l'*Histoire des révolutions d'Italie*, par M. Ferrari. Le contraste est complet entre les deux ouvrages. Il n'y a pas, dans les trois volumes de M. de Cherrier, une qualité à laquelle ne corresponde très-exactement un défaut de M. Ferrari, et des qualités que l'on chercherait vainement dans le travail si estimable de M. de Cherrier, brillent dans la composition, d'ailleurs paradoxale et souverainement déplaisante de M. Ferrari. Italien lui-même, l'historien des révolutions d'Italie a un sentiment merveilleusement vif et profond de la nature de ce pays et des nécessités sociales et politiques qui ont présidé au développement de sa civilisation. Il n'a que le tort de pousser à l'extrême des idées justes, et de les émettre avec un fracas qui trouble et déconcerte le lecteur. Des citations découpées dans les quatre volumes feront mieux comprendre qu'une analyse ce mélange de rectitude et

d'intempérance. Écoutons M. Ferrari, et nous distinguerons, au milieu de ses excès de langage, des vues originales dont les esprits judicieux et modérés peuvent faire leur profit. Nous venons d'entendre M. de Cherrier déplorer les luttes des Guelfes et des Gibelins, qui ont consumé les forces et retardé la marche de l'Italie. Ces luttes, répond M. Ferrari, sont la condition du progrès de l'Italie.

« Aucune des deux sectes ne peut prévaloir : l'Italie les réclame également toutes deux ; elle demande aux Guelfes le progrès, la vie, la mobilité, l'égalité, la démocratie; aux Gibelins l'intelligence, la consistance, le génie, l'inspiration, la liberté. Les uns ou les autres resteraient seuls, par une hypothèse inadmissible, leurs adversaires seraient anéantis, que la dualité reparaîtrait plus forte, plus brillante qu'auparavant, non pas à cause de cette nécessité vulgaire qui donne des réactions à toutes les révolutions, mais, parce que les Guelfes admettent l'empire, les Gibelins admettent l'Église; les uns et les autres reconnaissent ce principe supérieur de toutes les révolutions italiennes, la distinction des deux pouvoirs, l'esprit et la loi, la foi et le droit, le ciel et la terre, la conscience de l'individu et le bras de la société, l'unité du genre humain et celle de l'État, et toute thèse fondée sur l'un de ces termes engendre fatalement l'antithèse comme progrès indispensable et supérieur, quelle qu'en soit la forme et la conception. L'Italie s'avance par une série d'attractions et de répulsions électriques, qui s'alternent à coups de foudre sous l'empire de la fatalité, avec des proscriptions réciproques..... Telle est la lutte des deux sectes, aveugle comme une antinomie métaphysique, condamnée à des massacres continuels et à renaître sans cesse de ses propres contradictions » (T. II, p. 410.)

Que l'on ne dise pas que M. Ferrari parle ici de l'Italie au moyen âge; non, c'est l'Italie de tous les temps qu'il livre à la discorde comme à une rude et salutaire instigatrice du progrès. Il n'est content que lorsqu'il a propagé, dans l'histoire de l'humanité, cette loi du trouble perpé-

tuel, et il termine son livre par un hymne triomphal à la contradiction et au doute.

« Nous vivons donc de contradictions comme on a vécu de batailles entre les citoyens et les concitoyens, ou de combats entre les Guelfes et les Gibelins; nous nous plaisons à l'incertitude, à l'équivoque, à la lutte, jusqu'à dédaigner toutes les solutions religieuses ou scientifiques. Le doute fait notre bonheur, c'est du doute que nous viennent la propriété affranchie, la tolérance pour tous les cultes et mille échanges humiliants pour l'antique société, mais consolants pour la nouvelle, qui les sait ennoblir. Liberté dans l'industrie, dans le commerce, dans la richesse, dans la misère, surtout dans l'erreur, c'est le mot de l'époque, le droit supérieur de l'Europe et de sa jeune sœur l'Amérique. »

Voilà donc le monde jeté en proie à deux principes opposés qui se le disputent, et, en le tenant dans une agitation continuelle, le forcent à se mouvoir en avant. Emporté et ballotté par ces courants contraires, l'homme trouvera-t-il dans sa pensée, dans sa conscience, des points d'appui pour résister à l'aveugle torrent des choses, pour le vaincre ou le diriger? Non, car, au-dessus des principes rivaux et de l'homme, leur jouet, plane un principe supérieur, qui absorbe et domine tout, le sombre destin. C'est à cette divinité que M. Ferrari a consacré son œuvre; il la salue au début d'une fervente et lyrique invocation.

« La fatalité, voilà le principe qui règne sur les pensées des hommes et sur les choses de ce monde, la déesse de toutes les révolutions républicaines ou dynastiques. Elle préside à tous les massacres qui élèvent les princes ou les tribuns; aucune foi ne la captive, aucun dogme ne l'arrête; elle dédaigne également les grands prêtres et le suffrage universel, et, quoique les modernes lui dédient la philosophie de l'histoire, elle ne veut ni le culte ni la fidélité de personne. Qui pourrait lui être infidèle?

Quel Œdipe résisterait à ses arrêts? Quel parti pourrait se soustraire à la nécessité de dire, de penser, d'agir au rebours du gouvernement qui l'opprime, et de tomber ainsi sous l'aveugle loi des contradictions politiques? C'est dans le règne du passé et de la mort que la fatalité révèle sa force inexorable à l'œil le plus vulgaire; elle n'inspire que la muse funèbre de l'histoire; elle ne fait entendre ses lugubres révélations qu'à travers de longues rangées de tombeaux. Contentons-nous donc de ses fantômes couronnés, de sa démocratie à deux têtes, de ses courants bifurqués, de ses révolutions à double entente, qui répondent au sourire de Démocrite et aux pleurs éternels d'Héraclite, sur cette scène du monde livrée aux deux principes d'Orosmaze et d'Arimane, sans que l'on puisse le plus souvent discerner lequel d'entre eux est le mauvais génie. » (*Préface*, p. XVIII.)

Il y a dans ce passage beaucoup de rhétorique, de phraséologie enflée, de déclamation sans éclat et sans nouveauté, mais il y a aussi, malgré tout cela, une incontestable sincérité d'accent. Cette théorie de l'agitation perpétuelle du monde sous l'invincible fatalité n'est pas pour M. Ferrari une de ces idées qu'on laisse ensuite de côté, c'est une pensée sérieuse, fortement arrêtée, qui revient sans cesse dans son livre et lui communique, en dépit des plus fâcheux défauts de style, une sorte de dure et morose éloquence. Nous avons vu M. Ferrari étendre à l'humanité entière sa triste loi de désordre et de nécessité, si nous revenons à l'Italie, nous le verrons appliquer sa théorie à ce pays avec une rigueur particulière : « Une grande erreur, dit-il (1), encombre l'histoire d'Italie et en bouleverse les principes, le mouvement, les époques, le progrès, et dénature le sens de tous les événements : c'est l'erreur qui la considère comme le récit d'une guerre continuelle contre le pape et l'empereur, pour conquérir l'indépen-

(1) *Histoire des révolutions d'Italie*, t. I, p. 463.

dance politique du gouvernement, ou, comme on dit aujourd'hui, pour repousser l'invasion de l'étranger. A ce point de vue, l'Italie n'aurait jamais été la première des nations, et son histoire aboutirait à cette absurdité inconcevable, qu'après cinq siècles de guerre les Italiens n'auraient ni atteint, ni voulu le but même de la guerre. Non, l'Italie est née pour créer et interpréter le grand pacte de l'Église et de l'empire..... Depuis les temps de Théodoric, l'Église et l'empire ont toujours été les symboles de la liberté, de la rédemption italienne, les symboles de toute idée libératrice sur la terre et dans le ciel, dans le fait et dans le possible. » Ici je suspends la citation pour placer une remarque. Voilà des sentiments exemplaires, et l'on s'étonne que M. Ferrari, fort peu respectueux pour l'autorité religieuse et politique, parle en si bons termes de la papauté et de l'empire. Mais, prenez garde, le respect n'est qu'apparent. L'historien ne veut tant de bien à ces deux pouvoirs, que parce qu'ils se combattent et se neutralisent; si jamais ils s'avisaient de s'entendre, il les maudirait. Il leur rend hommage à la façon de ce chef normand qui jeta par terre le roi dont il prétendait embrasser les genoux. Écoutez la fin de la citation : « Par la constitution des deux pouvoirs, on a organisé une révolution permanente, universelle, indéfinie dans ses aspirations vers l'avenir. Le premier des chefs de l'Italie est l'empereur, le plus faible, le plus légal, le plus fédéral des rois; le second chef de la terre est le pape, le plus désarmé des princes, le moins conquérant des souverains : donc, aucune conquête sur le sol italien. Le roi, au contraire, était conquérant, et on l'a renversé avec une guerre si violente, que sa chute a retenti dans tous les États de l'Europe. Si le pape et l'empereur sont attaqués, c'est qu'on demande toujours un pape qui n'existe pas, un empereur qui doit être refait..... » Heureuse donc l'Italie, si on croit M. Ferrari,

d'avoir détruit le pouvoir royal, qui lui aurait donné l'unité et l'indépendance, et d'avoir soigneusement développé la dualité du pacte de Charlemagne, cette éternelle rivalité, qui scinda la péninsule en une centaine d'États assez forts pour se combattre, trop faibles pour repousser l'étranger. L'unité aurait peut-être amené l'immobilité, et M. Ferrari rejette avec dégoût ce qui, de près ou de loin, ressemble à de la stabilité. Cette Italie, que Virgile saluait magnifiquement comme la mère féconde des moissons et des héros :

> Magna parens frugum Saturnia tellus,
> Magna virum !

M. Ferrari la proclame la mère féconde des révolutions. Il énumère avec orgueil tous les changements qui ont bouleversé sa population. En ne tenant pas compte des émeutes inutiles, des conspirations découvertes, des coups d'État avortés, des massacres sans but et des assassinats sans conséquence, il arrive au chiffre de sept mille révolutions, ce qui, à raison de mille hommes par révolution, donne sept millions de révolutionnaires, et, comme chaque révolution a enfanté une guerre civile, on a un minimum de sept mille guerres civiles. Acceptons de confiance un calcul dont l'exactitude rigoureuse importe peu. Quelques révolutions de plus ou de moins ne font rien à l'affaire. On savait depuis longtemps que l'Italie, pendant plus de cinq siècles, avait présenté une succession ininterrompue de troubles et de guerres intestines; la nouveauté, de la part du nouvel historien, consiste à donner aux changements subis par les villes italiennes le nom de révolutions, et aussi à en tirer avantage pour décerner à l'Italie la gloire peu enviable d'être la nation révolutionnaire par excellence. L'éloge est compromettant, et un publiciste plus réservé y aurait regardé à deux fois avant de l'infliger à son pays. M. Ferrari n'a point

de ces délicatesses; persuadé que les choses humaines vont d'un cours invincible à un but fatal, il traite avec un égal dédain les auxiliaires et les obstacles. Il sourirait de pitié si on lui conseillait de ménager des susceptibilités respectables et de ne pas blesser chez les esprits conservateurs la sympathie qu'excitent naturellement les malheurs de l'Italie. Des sentiments de haine et d'amour peuvent émouvoir les cœurs des faibles mortels, mais ils ne montent pas jusqu'au ciel d'airain où règnent les idées impassibles, les idées que les faits sont condamnés à reproduire avec une fidélité fatale.

L'histoire ainsi conçue devient une sorte de théorème algébrique, une œuvre de calcul et de raisonnement. L'historien dans ce système peut se passer de l'étude des faits, de l'observation morale, de la connaissance du cœur humain; il pose des principes, tire des conséquences et construit de toutes pièces une histoire idéale, dont l'histoire réelle sera la reproduction fidèle. Or, les principes de de l'histoire idéale ont été posés par Vico, et comme ils embrassent dans leur généralité tous les temps et tous les pays, M. Ferrari, en disciple du philosophe napolitain, applique les formules de la *Scienza nuova* aux innombrables événements que la suite des révolutions d'Italie amène sous son regard. En cela, il est trop hardi et trop modeste. Quand Vico, pour enfermer les faits dans sa construction idéale, les tordait impitoyablement, il pouvait alléguer deux causes : le génie, et si, on l'ose dire d'un esprit si éminent, l'ignorance. M. Ferrari n'a pas ce double titre à l'indulgence; il est fort instruit, et son livre, quoique remarquable, ne porte pas l'empreinte originale du génie. Nous avons le droit de lui demander des qualités d'art et d'exactitude dont nous dispensons l'auteur de la *Scienza nuova*. Nous regrettons que, pouvant les acquérir, il les ait dédaignées, et qu'aux défauts de son modèle il en ait

joint qui lui sont propres. De tous ces défauts, le plus grave, à notre avis, est cette superbe indifférence, affectée, nous n'en doutons pas, qui foule aux pieds les sentiments moraux, qui n'a jamais d'indignation contre les atrocités, jamais d'applaudissements pour les actes honnêtes. Il est de beaux élans de l'âme, de nobles illusions si l'on veut, qu'il ne faut pas ravaler. Il ne convient pas, même par ce temps *de morale moderne si hypocritement difficile*, l'expression est de M. Ferrari, d'écrire des phrases de ce genre : « La foi, la religion, la parole, l'honneur, personne n'y songeait ; et pourquoi y aurait-on songé? L'histoire n'est-elle pas la mise en jeu des passions les plus effrénées, des perfidies les plus raffinées, des ambitions les plus gigantesques?... Comment donc crier au scandale? L'histoire n'est-elle pas une série de scandales? Ses époques les plus splendides ne sont-elles pas les plus criminelles? » En écrivant cela, M. Ferrari pensait aux Italiens du seizième siècle ; il a donné à ses pensées la couleur de l'époque, et fait du machiavélisme pour se mettre à l'unisson des contemporains de Machiavel. Par malheur, la teinte n'est pas locale ; elle s'étend sur tout le livre et lui communique je ne sais quelle apparence malsaine. Nous admirons dans Machiavel un des plus grands esprits modernes et le plus grand des Italiens depuis Dante ; mais il nous est impossible de ne pas reconnaître que l'immoralité contagieuse de son siècle, en s'insinuant dans son génie, a troublé, obscurci et rendu en partie stériles et malfaisants les dons les plus splendides de l'intelligence et du caractère. L'infirmité morale du grand Florentin porte avec soi cette excuse, qu'elle est le résultat inévitable de la corruption du temps, et que le malade lui-même semble ne pas s'en douter, tant elle lui est naturelle et commune avec tous ses contemporains. Là encore, l'excuse du maître manque à l'imitateur. Si graves que soient les maladies de

notre siècle, elles ne sont pas exactement celles dont souffraient Rome, Milan et Florence sous Alexandre VI, Ludovic le More et les Médicis. Or, si le machiavélisme natif, celui qui coulait de source entre César Borgia et Pescaire est une chose repoussante, que dire d'un machiavélisme d'emprunt, prétentieux et déclamatoire, car nous ne pouvons appeler autrement l'altier dédain que M. Ferrari professe pour les sentiments moraux et religieux?

Après avoir relevé ces défauts essentiels, qui tiennent au fond des choses, nous glisserons sur des défauts, fâcheux encore, mais simplement littéraires. *L'Histoire des révolutions d'Italie* est un livre mal composé. Les récits ne s'y succèdent pas avec ordre, de manière à s'éclairer mutuellement. Les incidents s'y entassent pêle-mêle, sans nul égard à leur importance relative. Les formules tranchantes de l'histoire idéale interviennent à tout propos dans la trame des faits, et le lecteur le plus patient ne peut retenir un tissu qui se rompt à chaque instant, et dont les fils qui lui échappent se perdent dans une confusion désespérante. Ces fils méritent assurément d'être débrouillés, et celui qui en prendra la peine sera récompensé de son travail. Il est regrettable, cependant, que M. Ferrari ait laissé à d'autres une tâche qui lui revenait de droit. Lui qu'un long séjour en France a familiarisé avec la langue et la littérature de ce pays, il aurait bien dû dérober à nos bons auteurs le secret d'une heureuse clarté de composition et de style.

De ces critiques, il serait peut-être naturel de conclure que *l'Histoire des révolutions d'Italie* est un ouvrage manqué, trop peu intéressant pour devenir scandaleux, et destiné à un prompt oubli. Nous croyons, en effet, que ce livre ne sera jamais populaire, et nous n'osons pas affirmer que la postérité le lira, car il est précisément surchargé de ces défauts extérieurs qui ont fait sombrer beaucoup de livres dignes de mémoire; mais si la postérité

le lit, elle y reconnaîtra, nous n'en doutons pas, des qualités de premier ordre. De tous les ouvrages français publiés sur l'Italie, c'est sans contredit celui qui contient le plus de vues justes. Il nous semble que ce pays, dans ses transformations multiples, n'avait jamais été aussi nettement compris. Sa forte originalité, son rôle exceptionnel, sont saisis avec une décision qui ne faiblit pas dans le cours des quatre volumes. Pour M. Ferrari, l'Italie n'est pas une nation comme une autre : il ne faut pas la juger par comparaison avec les autres peuples; il ne faut pas appliquer à ses maladies politiques des remèdes préconisés dans d'autres contrées; elle vit, elle se porte même bien de ce qui a fait mourir d'autres nations. Nous ne croyons pas fausser la pensée de M. Ferrari en la résumant ainsi, et nous estimons que cette pensée, tout part faite à l'exagération de la forme, est vraie. Cette approbation doit nous être permise; nous avons assez sévèrement blâmé ce que les détails et les accessoires de l'*Histoire des révolutions d'Italie* offrent d'excessif et d'irritant.

Sous l'impression toute vive de la lecture de l'ouvrage de M. Ferrari, avec le sage, le savant livre de M. de Cherrier sous les yeux, nous voudrions essayer de nous représenter quel a été le rôle de l'Italie dans cette longue période de transition si bien nommée le moyen âge ou âge intermédiaire, et de quel poids l'empire et la papauté ont pesé dans ses destinées. Nous n'avons la prétention de rien découvrir de nouveau, mais peut-être en rapprochant les faits en ferons-nous sortir quelque clarté. La science nous apprend que la matière diffuse qui flotte dans l'éther à l'état de nébuleuse, forme en se condensant des foyers de lumière.

L'histoire de l'Italie commence à la chute de l'empire d'Occident, débile héritier du principat des Césars. Quand le monde romain, fatigué des discordes civiles, se livra à

une dictature militaire, il lui demanda deux choses : d'administrer équitablement les conquêtes de la république, de les défendre contre les barbares qui se pressaient menaçants sur toutes les frontières, sur le Rhin, sur le Danube, sur l'Euphrate. Pendant trois siècles le principat suffit à cette tâche; mais le moment vint où les Césars comprirent qu'ils ne pouvaient plus continuer la lutte sur tous les points à la fois, qu'ils devaient, sous peine d'être vaincus à l'Orient et à l'Occident, concentrer leurs forces et abandonner une des extrémités pour mieux défendre l'autre. Ce sont là de ces nécessités humiliantes qu'un chef de nation ne s'avoue pas, mais qui, profondément ressenties, déterminent des actes dont les conséquences changent la face des États.

Constantin obéissait à une de ces mystérieuses nécessités, lorsqu'il transporta sur le Bosphore le siége de l'empire. Admirablement située, dans la plus belle position géographique du monde, entre l'Europe et l'Asie, surveillant d'un côté les espaces illimités qui, depuis le Danube, s'étendaient jusqu'au sein de la Scythie inconnue; de l'autre, les régions qui aboutissent à l'Euphrate, Constantinople prolongea pendant onze siècles la durée de la domination romaine en Orient; mais l'Occident fut perdu. Constantin, en délaissant l'Italie, la confiait à deux pouvoirs : à l'ancien gouvernement républicain, au sénat, ombre imposante d'un passé gigantesque vivant des souvenirs du passé; à la jeune papauté, récemment sortie des catacombes, et déjà investie de la primauté sur toutes les Églises chrétiennes. Ces deux pouvoirs étaient purement moraux. Le sénat ne possédait aucune force matérielle, la papauté n'en avait pas encore. L'un représentait la plus grande chose qui eût existé dans le passé, le monde romain; l'autre, la plus grande chose qui dût exister dans l'avenir, la société chrétienne. La ville qui rassemblait ces

deux pouvoirs pouvait être abandonnée par l'empereur; elle n'en restait pas moins le véritable foyer de la civilisation. Malgré les barbares qui campèrent dans ses murs, qui promenèrent la flamme sur ses monuments et emportèrent vers les rivages de l'Afrique ses divinités captives, elle resta la ville éternelle. En vain Constantin construisit à l'extrémité orientale de l'Europe une nouvelle Rome, en vain il prodigua à la capitale de son choix les édifices, les immunités, les jeux de cirque, il n'obtint que l'apparence de l'ancienne Rome; la réalité lui échappa. Il ne constitua qu'un centre administratif et militaire; le vrai centre politique resta sur les bords du Tibre.

L'impuissance de Constantin à déplacer le centre du monde romain tient à une cause profonde. Rome, désertée par les Césars, saccagée par les Goths et les Vandales, conserva la suprématie morale parce qu'elle réunissait dans son sein toutes les forces vives et durables de l'antiquité. Il ne nous appartient pas d'exposer ici les événements qui lui avaient remis le dépôt de la civilisation occidentale; mais il importe à l'intelligence du rôle de l'Italie, que la nature et la valeur de ce glorieux dépôt soient bien comprises. La civilisation occidentale, l'ensemble des idées intellectuelles, sociales religieuses, politiques, au milieu desquelles et par lesquelles notre Occident s'est développé, n'est pas un fait général, nécessaire, commun à toutes les races humaines; c'est un fait particulier, contingent, qui a manqué à la majorité du genre humain, et qui aurait pu manquer à la minorité dont il a créé la grandeur. Ce n'est pas un fait fatalement attaché à certains climats: on le trouve sous les latitudes les plus différentes; ni à certaines races : les quelques milliers d'Anglais, qui, dans l'Inde, par leur supériorité morale, bien plus que par la force physique, dominent un empire de cent vingt millions d'hommes, sont de même race que les myriades de

sujets courbés sous leur ascendant. L'énorme différence entre l'Européen et l'Asiatique tient à l'immense supériorité de la civilisation de l'Occident sur la civilisation de l'Orient. Cette civilisation, qui a constitué, au profit de l'Europe, l'aristocratie du genre humain, est une création des Grecs, fortifiée et complétée par les Romains un fait spécial, nullement nécessaire, qui, à considérer les choses humainement, pouvait ne pas se produire, et qui, une fois produit, pouvait être détruit. Quand la Grèce eut succombé sous les armes de Rome, quand Rome, à son tour, fut livrée aux coups des barbares, la civilisation, que le christianisme n'avait pas encore pénétrée, épurée et transformée, eut besoin d'un concours particulier de circonstances pour ne pas périr en entraînant dans sa chute l'avenir du genre humain. Supprimez, en effet, la civilisation gréco-romaine, rectifiée et achevée par le christianisme, et vous ne voyez plus rien qui empêche les peuples de l'Occident de croupir à jamais dans un état social incomplet et énervant, comme celui de l'Inde ou celui de la Chine.

La crise des invasions barbares, en éclatant sur le monde romain, le trouva en proie à une dissolution dont le principe remontait à l'époque de sa toute-puissance. La république avait à peine conquis le monde, qu'elle le précipita et se précipita avec lui dans une effroyable anarchie. Son système politique, admirable pour le gouvernement d'un petit État, se trouva radicalement impuissant pour l'administration de cent millions de sujets. L'impuissance amena l'anarchie, et de l'anarchie sortit le violent remède. La république s bsista avec l'adjonction d'une dictature militaire, chargée de veiller à l'administration et à la défense de l'empire, dont l'unité et la perpétuité continuèrent de résider dans le peuple et le sénat. Les princes romains ne représentaient pas, comme dans les monarchies modernes,

un pouvoir unique, régulier, transmissible héréditairement; ils représentaient une force dont la société ne pouvait se passer, et qu'elle acceptait sous quelque forme que la nécessité la lui offrît. Aussi, lorsque les périls de l'État exigèrent au pouvoir suprême plusieurs bras et plusieurs têtes, la dictature se subdivisa sans que l'unité de l'empire fût détruite. Le monde romain eut à la fois jusqu'à six chefs militaires souverains. Les barbares, qui forcèrent les frontières de l'empire, n'eurent pas la prétention de rompre cette vague et majestueuse unité. Ce fut d'abord comme magistrats romains, patrices ou consuls, qu'ils gouvernèrent les provinces où les avait conduits le hasard des invasions. L'unité factice de l'ensemble survivait au démembrement des parties, et des fantômes d'empereurs conservaient l'apparence du pouvoir dont les chefs barbares possédaient la réalité. En chassant cette ombre vaine, l'Hérule Odoacre respecta encore l'unité de l'empire. Il fit consacrer par le sénat la facile révolution qui lui décerna le titre de roi, et il se déclara le lieutenant de l'empereur d'Orient. Ce respect de la vieille majesté romaine n'était toutefois qu'une simple formalité. Odoacre jetait les bases d'un royaume germanique pareil à celui que Clovis fonda dans la Gaule. Que ce royaume se fût affermi, qu'il eût embrassé la péninsule, des Alpes au détroit de Messine, et c'en était fait du dernier asile de la race latine. La civilisation ancienne périssait avant de s'être transformée. L'élément germanique étouffait les germes de cette renaissance longtemps peu sensible, qui, à partir du dixième siècle, présida aux progrès des peuples modernes. Heureusement, la terre d'Italie, profondément imprégnée de la civilisation antique, ne se laissa pénétrer que très-imparfaitement par l'élément barbare, et le rejeta avec une latente et invincible énergie.

Dans cette lutte sourde et incessante, les débris vivaces,

qui sont devenus avec les siècles la civilisation moderne et la nationalité italienne, furent protégés par le souvenir de la grandeur latine respirant encore dans le sénat, et par une puissance d'un autre ordre, jeune et pleine d'avenir, la papauté. Constantin, en transportant à Byzance la capitale de l'empire, ses successeurs, en plaçant le siége de l'administration de l'Occident à Milan et à Ravenne, avaient livré Rome à elle-même. La ville abandonnée se tourna vers son évêque, comme vers le seul pouvoir capable de la défendre, parce qu'il s'appuyait sur des convictions inébranlables et sur l'actif dévouement de la partie la plus morale de la population. Les papes ne coururent pas au-devant de la puissance temporelle, ils la reçurent des vœux d'une population qui demandait à grands cris des protecteurs contre Alaric, contre Genséric; ils en acceptèrent la charge à une époque où ils ne pouvaient guère prévoir qu'ils en recueilleraient jamais les bénéfices. Au milieu des désastres du cinquième siècle, le pouvoir temporel des papes jeta ses racines dans la ville désertée par les empereurs, et dès lors il eut, dans des conditions déterminées par sa nature propre, une influence prépondérante sur les destinées de l'Italie. La papauté, instituée dans un but essentiellement spirituel, ne répugne pas sans doute à l'exercice d'une certaine domination temporelle; elle y trouve même une indépendance, une dignité nécessaires à l'accomplisement de sa mission supérieure; mais elle manquerait à cette mission si elle s'en laissait distraire par l'ambition d'étendre au delà du domaine qui lui est indispensable les limites de son autorité temporelle. Les papes ne pouvaient donc pas prétendre à réunir sous leur sceptre toute la péninsule, à fonder une monarchie italienne; d'un autre côté, ils ne pouvaient pas permettre que cette monarchie fût fondée par d'autres que par eux; car, alors, ils se seraient trouvés dans une position surbordonnée. Aussi, dès

que l'abdication forcée de l'empereur enfant Romulus Augustule eut clos la période antique et ouvert l'ère moderne, on vit se dessiner nettement deux tendances rivales : l'une, pontificale et latine, favorisa le développement municipal, provincial, fédéral; l'autre, royale et germanique, favorisa le développement féodal, monarchique, unitaire. La lutte de ces deux forces contraires, lutte féconde en complications imprévues, mais simple dans son principe et dans ses résultats, remplit le moyen âge; elle éclate aussitôt après la chute de l'empire d'Occident. Odoacre et les Hérules ne firent que passer, et cédèrent la place à Théodoric et à ses Ostrogoths. Théodoric fut le plus grand, le plus sensé, le plus civilisé des barbares. Il administra les provinces conquises avec énergie et sagesse. Victorieux et tout-puissant, il apporta des ménagements infinis dans ses rapports avec Constantinople, siége de l'unité impériale, avec Rome, siége des traditions républicaines et du pouvoir pontifical. Ses bonnes intentions et son génie furent inutiles. Sa bienfaisance ne fit que des ingrats; sa modération favorisa les entreprises contre son autorité. Rome, qui lui devait sa prospérité renaissante, n'en fut pas moins un centre d'opposition contre la monarchie des Ostrogoths. Le roi germain reconnut la vanité de ses efforts, et, dans la colère qu'il en ressentit, il fit mettre à mort les sénateurs Symmaque et Boëce, et jeter en prison le pape Jean I$^{er}$ : stériles cruautés, qui souillèrent sa gloire sans profit pour sa puissance. Le grand roi, en mourant, légua à ses héritiers une ruine imminente. L'empire, les traditions romaines et la papauté s'unirent contre les Ostrogoths, dont la résistance désespérée servit seulement à faire ressortir la vigueur des forces qui les combattaient.

La source des invasions germaniques n'était pas tarie. Après la ruine des Ostrogoths, les Longobards arrivèrent, favorisés par la profonde répugnance avec laquelle la race latine subissait la suprématie de Byzance. Cette fois, l'I-

talie éprouva la barbarie dans toute son horreur. Loin de respecter, comme les Ostrogoths, les restes de la puissance romaine, les Longobards en détruisirent avec une farouche persévérance tous les débris qu'ils purent atteindre. Ils rejetèrent dédaigneusement la souveraineté byzantine, et se mirent en guerre ouverte contre Rome. Dans cet extrême danger, la civilisation et la nationalité latines furent sauvées par les papes, qui tinrent sans cesse la population catholique en éveil contre les Longobards ariens, et qui découvrirent, au delà des Alpes, chez un peuple germain d'origine, mais catholique et disposé à recevoir les idées latines, les véritables auxiliaires de l'Italie, ceux qui, saisissant le vieux glaive romain échappé aux débiles Césars de Byzance, devaient s'en servir contre la barbarie germanique. Le pape Pélage appela les Francs. Quatre expéditions de cette peuplade guerrière, sans renverser la royauté longobarde, lui firent une blessure profonde, qui arrêta ses futurs progrès. Les Longobards intimidés se civilisèrent et reprirent la politique de Théodoric. Cette adhésion tardive aux traditions latines fut aussi vaine que celle des Ostrogoths. L'incompatibilité de la papauté et d'une monarchie italienne n'en persista pas moins. Le pape adressa aux Francs son appel accoutumé, et Charlemagne détruisit le royaume longobard.

Une ère nouvelle commençait. La vieille suprématie byzantine n'était plus qu'un souvenir, la monarchie longobarde qu'une ruine. Si l'on excepte le nord de la péninsule, où s'agitaient les tronçons de l'exarchat de Ravenne et de la royauté de Pavie, l'Italie appartenait au pape et à Charlemagne : ils se la partagèrent.

Le pacte de Léon et de Charlemagne assit le monde occidental sur la double unité de l'empire et de la papauté. Dans cette remarquable combinaison, l'empereur, héritier de la puissance des Césars de Byzance, est le chef suprême

des nations de l'Occident; le pape lui-même est son vassal; l'élection de l'évêque de Rome a besoin d'être confirmée par l'empereur; son autorité temporelle relève de la juridiction suzeraine du chef de l'Occident : à cette condition, le pape est nommé duc et patrice de Rome, et obtient, comme domaine immédiat, les provinces de l'exarchat. L'empereur, suzerain de l'Italie, n'a de droits directs que sur l'ancien royaume longobard, et s'oblige à protéger l'Église contre les infidèles, les tyrans, les rebelles. Ce pacte célèbre, en liant étroitement la papauté et l'empire, posait les principes de leur future rivalité. Il effaçait en même temps deux forces qui s'étaient jusque-là opposées au développement autonome de l'Italie : la suprématie byzantine et le royaume germanique. Bien que le royaume subsistât de nom, il avait perdu, avec la présence du souverain, son énergie vitale. Le nouveau roi d'Italie résidait en Allemagne et en France, et comme on ne possédait alors aucun des instruments par lesquels l'administration rayonne du centre jusqu'aux extrémités les plus éloignées, comme on ignorait l'art de gouverner une dépendance lointaine, la suzeraineté de l'empereur-roi ne pouvait avoir l'effet absorbant de la royauté longobarde. La papauté, pacifique par son institution, représentée par des évêques élus, n'exerçait pas l'action continue d'une monarchie héréditaire, et il était facile de prévoir qu'une grande partie du pouvoir temporel enlevé aux exarques de Ravenne et remis aux papes, passerait à leurs électeurs. En somme, le pacte ne constituait pas une souveraineté toujours présente, régulière et permanente; il établissait une domination intermittente et lointaine, qui, par sa faiblesse chronique et ses accès de vigueur, devait faciliter et provoquer la formation d'une nationalité indépendante. L'Italie, suivant la spirituelle expression de M. Ferrari, obéissait à deux chefs, l'un absent, l'autre désarmé. Cette sou-

veraineté, énervée par sa dualité, n'était pas capable de comprimer les forces locales qui naissaient de toutes parts sur ce sol encore chaud de la civilisation romaine, et surchargé des alluvions de la barbarie. Aussi voit-on bientôt les deux pouvoirs issus du pacte languir, se tordre dans des convulsions, et tomber frappés de paralysie. Les faibles successeurs de Charlemagne n'exercent aucune autorité réelle sur l'Italie; les papes sont le jouet des Romains. Le mouvement municipal, héritage de Rome, le mouvement féodal, importation de la Germanie, étreignent et accablent le possesseur nominal de l'exarchat. La puissance pontificale est un instrument dont les marquis de Toscanelle, les comtes de Tusculum, et jusqu'à des courtisanes, se servent pour satisfaire leur ambition personnelle. Le grand annaliste pontifical Baronius déclare que durant cette période l'Église romaine fut réellement sans pape. On dirait aussi justement que l'Allemagne fut sans empereur.

Il semble que le royaume abattu par Charlemagne et le pape devait renaître à la faveur de la décadence carlovingienne et pontificale; il donna en effet signe de vie, mais sa résurrection ne servit qu'à rendre plus manifeste l'antipathie pour l'unité monarchique. Gui, Lambert, les deux Béranger, Hugo, tentèrent de relever le vieux royaume de Pavie, mais l'autorité impériale et le pouvoir pontifical se relevèrent à leur tour. Le pacte de Charlemagne et de Léon fut remis en vigueur contre le royaume renaissant.

Jean XII appela en Italie Othon I<sup>er</sup>, roi de Germanie, le sacra empereur comme Léon III avait sacré Charlemagne, et devant l'ancien pacte renouvelé le royaume d'Italie disparut. Les trois Othon, tyrans et Germains, n'en contribuèrent pas moins à arracher du sol latin les racines de l'établissement germanique et à préparer la liberté italienne. En enlevant à la féodalité longobarde et franque l'appui immédiat de la royauté, ils donnèrent aux villes

l'occasion de secouer le joug de leurs chefs féodaux, les comtes, et de se grouper autour de leurs chefs spirituels, les évêques. Dans chaque cité, le mouvement municipal s'organisa sous la direction du pouvoir épiscopal. Au sortir de l'anarchie carlovingienne, comme à la fin d'un hiver brumeux et glacé, on vit éclore partout en Italie les germes d'une société nouvelle. Cette date formidable de l'an 1000, qui devait faire descendre sur les hommes la mort et le jugement dernier, et qui, en laissant vivante la race humaine, lui apporta l'espoir d'un avenir indéfini, fit passer sur l'Italie un immense souffle de vie. Le monde ne mourait pas, il renaissait sous les auspices du catholicisme pour une meilleure et plus longue destinée. Cette merveilleuse renaissance restait précaire tant que le catholicisme n'avait pas retrouvé son véritable centre, la chaire de saint Pierre. Il était nécessaire pour le catholicisme et pour l'Italie que la papauté, se dégageant de l'éclipse des deux siècles précédents, apparût aux rois et aux peuples éclatante de lumière et de puissance. A l'empire grandissant, il fallait opposer une papauté plus grande encore; Hildebrand osa l'entreprendre.

Dans l'œuvre du moine de Cluny, qui gouverna le monde catholique sous le nom de Grégoire VII, il y a deux parts qui attestent l'une et l'autre un génie vaste et un courage indomptable, mais qui ne doivent pas être confondues dans une égale admiration, car l'une fut grande, sensée, durable, légitime et bienfaisante, l'autre fut grandiose, éphémère, d'une légitimité et d'une utilité douteuses. Grégoire VII organisa le catholicisme, et à ce titre il a sa place marquée à côté des plus grands hommes. Délivrer la papauté du joug des empereurs, qui s'étaient arrogé le droit de nommer les évêques de Rome, la soustraire aux caprices de la multitude, qu'une vieille coutume, désormais sans raison d'être, investissait du droit de concourir à l'élection

pontificale, concentrer l'élection dans le collége des cardinaux, et, après avoir épuré la source de la papauté, rattacher à ce pouvoir devenu indépendant toute la hiérarchie catholique qui flottait elle-même en proie aux puissances temporelles; consacrer parmi les prêtres la loi du célibat, la rétablir là où elle avait été violée; affranchir, moraliser et discipliner le clergé, ce fut la tâche que s'imposa Grégoire VII, et qui, bien que très-difficile, ne dépassait pas les forces d'un génie de premier ordre. Comme elle était sensée, elle réussit; comme elle était bienfaisante, elle a duré. Mais le pontife ne se borna pas à organiser le pouvoir spirituel, il voulut en faire le régulateur suprême des pouvoirs temporels. Écoutez ce superbe langage :

« Comme mère des fidèles, l'Église romaine est supérieure à toute la chrétienté. Dans ce triste siècle, elle supporte le poids des affaires temporelles, aussi bien que des spirituelles; elle commande aux autres Églises et aux membres qui en dépendent : empereurs, rois, princes, archevêques, évêques, prélats, et généralement tous les chrétiens. Investie d'une autorité suprême, elle les institue, les juge et les dépose. L'épée du prince, par cela même qu'elle est chose humaine, doit être subordonnée au successeur de Pierre, car le siége de l'apôtre relève de Dieu seul. Lui résiste-t-on? Il doit, à l'exemple du Sauveur, lutter avec persévérance, souffrir, mourir s'il le faut, mais ne jamais déserter l'œuvre. Deux flambeaux, le soleil et la lune, éclairent le monde; deux pouvoirs, le pape et les rois, le gouvernent, mais de même que la lune reçoit sa lumière de l'autre astre plus brillant, de même les rois règnent par le chef de l'Église, qui vient de Dieu. A lui d'enseigner, d'exhorter, de punir, de décider. La force des empereurs et des rois, les entreprises des mortels ne sont que paille et fumée, si on les compare à la toute-puissance divine et à l'autorité du siége apostolique. Dieu a dit à son vicaire : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise; ce que tu

lieras sur la terre sera aussi lié dans le ciel. Existe-t-il une exception pour les rois, et ne font-ils pas partie du troupeau confié à Pierre? Si donc on contestait au souverain pontife, qui succède à l'apôtre, le droit de commander comme régulateur à ceux qui portent la couronne, si celui qui ouvre et ferme le ciel était soumis à un pouvoir mondain, ce serait une folie non moins misérable que si le fils prétendait commander au père, l'apprenti au maître. Ainsi, par sa puissance, le siége romain étant bien au-dessus des trônes, les rois sont subordonnés au souverain pontife, les royaumes appartiennent à Pierre et lui doivent tribut. Quiconque est rebelle au Seigneur ne peut exiger l'obéissance de personne (1). »

Quand on songe que le pontife qui proférait ces fières paroles et qui y conformait ses actes, sans se laisser détourner par aucun péril, était un vieillard qui n'avait pas un soldat sous ses ordres, pas un refuge assuré contre les atteintes de ses ennemis, on est frappé d'une admiration involontaire, mais on est bien forcé de reconnaître que les projets de Grégoire VII dépassaient les limites du possible. Nous n'examinons pas si la théocratie est une bonne forme de gouvernement, si l'omnipotence d'un pontife investi du droit de diriger, de châtier, de déposer les chefs des peuples eût été pour les États européens un principe d'ordre et de prospérité. De Maistre, dans son livre *du Pape*, a produit tous les arguments favorables aux prétentions de Grégoire VII, et, malgré l'impérieuse séduction de son talent, il n'a pas réussi à nous convaincre qu'elles fussent fondées. Du reste, légitime ou non, la suprématie pontificale ne pouvait s'établir que par la lutte, et dès lors elle n'atteignait pas son but, qui était de faire régner l'ordre parmi les puissances temporelles. Privés de forces régulières, les papes, pour combattre les empereurs,

(1) Cherrier, *Hist. de la lutte des papes et des empereurs*, t. I, p. 65.

faisaient appel à la sédition, poussaient les peuples à se révolter contre les souverains, armaient le fils contre le père. De pareils moyens, violents et inefficaces, n'étaient pas de nature à établir la paix en Europe, et risquaient de compromettre la papauté, en la montrant révolutionnaire et impuissante. Si Grégoire VII et ses successeurs les employèrent, ils y furent contraints par l'agression des empereurs, qui s'arrogeaient le droit de régir souverainement les intérêts spirituels et temporels. Ne transformons pas en principe général ce qui fut la nécessité du moment. En présence de la force brutale partout triomphante, il était bon que la force morale intervînt. Aux prétentions excessives de l'empire, il était légitime d'opposer les prétentions excessives de la papauté. Les deux excès se faisaient contre-poids, et l'Italie grandissait par la discorde de deux pouvoirs dont l'union l'aurait accablée.

Entre le pape et l'empereur, entre Grégoire VII et Henri IV, le débat était de l'ordre le plus élevé, et intéressait le monde chrétien tout entier. Mais l'Italie se trouva engagée dans cette grande querelle plus directement qu'aucune autre nation : elle fut le théâtre de la guerre, elle fournit des soldats aux deux causes, des armes aux combattants, et décida la victoire. La lutte, devenant de plus en plus italienne, prit un caractère particulier, qui se dessine plus nettement à chaque péripétie du combat, et qui trouble l'historien par d'apparentes contradictions. En général, dans la guerre, une victoire entraîne de nouveaux succès, raffermit dans leur fidélité les auxiliaires du vainqueur et lui en amène de nouveaux. Ici, le contraire a lieu, avec une régularité qui exclut l'idée du hasard, et qui s'explique par la nature des combattants et de leurs auxiliaires. Ni la papauté, ni l'empire ne constituaient des pouvoirs solides, permanents, dis-

posant d'armées disciplinées. Soutenus l'un et l'autre par des forces puissantes, mais mobiles et peu maniables, ils étaient condamnés à devenir les instruments de leurs propres alliés. Les seigneurs qui cherchaient à étendre leurs fiefs, les villes qui voulaient fortifier leur indépendance, se déclaraient alternativement pour l'empereur ou pour le pape, selon que l'un ou l'autre leur assurait de plus grands priviléges. Ces concessions arrachées à la faiblesse auraient été retirées par celui des deux pouvoirs qui l'eût emporté décidément. Aussi le vainqueur voyait se retourner contre lui ses alliés de la veille; son triomphe lui préparait d'interminables embarras et présageait au vaincu un inévitable retour de fortune. L'Italie avait tant d'intérêt à la perpétuité de la lutte, que le plus grand nombre passait toujours dans le camp du plus faible. Ceux qui ne voient que le côté extérieur des choses expliquent tant de changements par la versatilité italienne, mais ici la versatilité n'est qu'apparente. Au fond, des intérêts positifs habilement calculés sont en jeu et suivent une ligne invariable; si cette ligne rencontre tour à tour l'empire et la papauté, c'est que l'empereur et le pape viennent tour à tour se placer sur la ligne de l'intérêt italien. L'Italie pontificale ou impériale, et plus tard guelfe ou gibeline, est toujours fidèle à une cause que M. Ferrari appelle la révolution, et qu'il vaudrait mieux appeler le développement de son indépendance. Pour se soustraire à la menace d'une monarchie, elle se sert alternativement du César germanique et du pontife romain, et il n'est pas de vicissitude de la lutte qu'en fin de compte, elle ne tourne au profit de sa liberté.

Henri IV engagea le combat avec l'imprévoyence d'un jeune homme, et échoua dès le début contre la fermeté de Grégoire VII soutenu par les seigneurs, qui ne voulaient pas d'un empereur tout-puissant. Le jeune prince alle-

mand, qui avait compté sur l'appui de la féodalité, et qui s'en vit délaissé, s'effraya de la résistance du pape, et, de même qu'il avait commencé la lutte avec étourderie, il l'abandonna avec précipitation. Frappé d'excommunication, pliant sous le poids d'un anathème que ses successeurs apprirent à braver, il alla dans la forteresse féodale de Canossa demander un pardon que Grégoire VII lui fit payer par les plus humiliantes concessions. Qui ne connaît cette fameuse scène de Canossa, ce monarque dépouillé des ornements royaux, les pieds nus dans la neige, implorant trois jours avec larmes la clémence apostolique? Le triomphe du pape était trop éclatant pour être durable. Les seigneurs et les villes n'entendaient pas qu'un des deux rivaux fût annulé au profit de l'autre. Les évêques, chefs des villes, les comtes, chefs des seigneuries, déclarèrent à Henri IV qu'il devait déposer la dignité impériale s'il était incapable de la défendre contre les entreprises du saint-siége. Placé entre l'abdication et le renouvellement des hostilités, le prince allemand recommença la guerre, et la conduisit avec plus d'habileté et de persévérance. Neuf ans après la scène de Canossa, Grégoire VII, chassé de Rome, forcé de chercher un refuge auprès des Normands, expira à Salerne en s'écriant : « J'ai chéri la justice, j'ai haï l'iniquité, et pour cela je meurs dans l'exil. » Ame superbe! ne te lamente pas sur la ruine de tes projets, car dans ce qu'ils avaient de sensé et de légitime ils sont réalisés déjà ou ne tarderont pas à se réaliser. L'œuvre s'achèvera sur la tombe du grand ouvrier. La papauté est désormais organisée de manière à défier les atteintes humaines. Si Rome lui manque, elle trouve des appuis partout dans la hiérarchie catholique solidement constituée. Ses ennemis ont à peine le temps de s'enorgueillir de leur victoire que l'inévitable réaction les renverse. Les villes lombardes, qui avaient soutenu l'empereur

faible, l'abandonnent dès qu'il est puissant. Henri IV trouve des compétiteurs dans sa propre famille; il est détrôné par son fils, qu'arme le siége apostolique, et va mourir dans un exil moins honorable et plus amer que celui de Grégoire VII.

La scène laissée vide par les deux grands acteurs de la première guerre se remplit de personnages secondaires, qu'animaient les mêmes passions, qu'excitaient les mêmes intérêts. Enfin, les deux pouvoirs également affaiblis conclurent une sorte de trêve appelée le concordat de Worms. Les prétentions rivales furent réglées avec équité, et le débat parut clos lorsqu'il était à peine entamé. Le plus clair résultat de cette lutte d'un demi-siècle fut que la souveraineté germanique, impuissante à s'implanter en Italie, avait dû subir l'émancipation du saint-siége et favoriser l'indépendance des villes italiennes.

Si l'Italie avait été un pays comme un autre, si elle avait cessé d'être le siége de deux pouvoirs immenses qu'elle tenait à honneur de conserver, si elle eût renoncé à son antique primatie sur le monde, elle aurait profité de la trêve de Worms pour se débarrasser de la dualité du pacte carlovingien et s'acheminer vers l'unité monarchique; mais il n'en devait pas être ainsi. Ses précédents l'enchaînaient à une mission spéciale, qu'elle ne pouvait remplir qu'en expulsant de son sein les éléments germaniques, et en restant l'héritière directe, la dépositaire fidèle des traditions de l'antiquité. Elle laissa donc les autres peuples poursuivre leur évolution vers la royauté moderne, et garda son double principe d'éternelle discorde, son pape et son empereur; elle les garda afin de continuer sur le monde la primatie romaine. Ce serait une erreur grossière de s'imaginer qu'à cette époque l'Italie était un fief, une dépendance de l'Allemagne; c'est bien plutôt l'Allemagne qui dépendait de l'Italie. Les électeurs de Ger-

manie ne faisaient qu'un roi; à l'Italie seule il appartenait de décerner le titre suprême et la dignité impériale. On comprend qu'un pays investi du droit de créer ou de consacrer les deux grands pourvoirs terrestres n'ait pas renoncé à ce privilége. Mais si l'Italie tenait à exercer une action sur les autres peuples, et si pour cela il lui fallait un pape et un empereur tout-puissants au dehors, elle tenait encore plus à son indépendance, qui ne grandissait que par la faiblesse des deux souverains. Aussi, en les conservant, elle entretint soigneusement leur rivalité; elle leur donna des forces pour combattre, jamais pour vaincre définitivement; elle les laissa s'entr'égorger, et resta maîtresse du champ de bataille.

Lorsque la lutte, interrompue par le concordat de Worms, recommença, l'Italie avait détruit la féodalité importée d'Allemagne et rétabli les municipalités romaines, en leur communiquant de plus la vivacité et la turbulence des villes grecques. D'innombrables foyers de liberté brillaient sur le sol lombard, et défiaient les lourdes avalanches qui, par les Alpes, descendaient de la Germanie. Les empereurs comprirent bien qu'ils ne pourraient venir à bout de toutes les villes lombardes à la fois, et mirent leur politique à les désunir en concédant aux unes les franchises qu'ils refusaient aux autres. On eut des villes impériales et des villes ennemies de l'empire. Le pape se trouvait dans une position analogue. Accepté comme un protecteur par les villes où il n'exerçait aucune autorité directe, il était repoussé par celles que les donations de Pepin, de Charlemagne et de la comtesse Mathilde avaient placées sous sa domination. Les deux pouvoirs rivaux offraient ce trait commun, que chacun était puissant dans les États de l'autre, et trouvait ses plus redoutables adversaires dans ses sujets. Les auxiliaires de l'empereur étaient à Rome, ceux du pape à Milan. La lutte engagée dans de

pareilles conditions devait être interminable si une force étrangère n'intervenait pas. Les deux adversaires manquant de centre d'action et ayant leurs parties vitales disséminées sur de vastes espaces, ne pouvaient ni porter, ni recevoir de coups mortels. Les blessures se réparaient vite, même lorsqu'elles étaient infligées par des empereurs énergiques, comme Frédéric Barberousse, Henri VI, Frédéric II; par des papes de génie, comme Alexandre III, Innocent III. L'affaire gagnée un jour était perdue le lendemain, et chaque succès appelait nécessairement un revers. Les villes les plus dévouées à l'empire, les plus gibelines, ne se souciaient pas que l'empereur fût tout-puissant; les villes les plus dévouées au pape, les plus guelfes, craignaient d'assurer au vicaire de Jésus-Christ une autorité temporelle redoutable.

La grande lutte des papes contre les empereurs de la maison de Hohenstaufen commença par une apparence d'accord. Entre Frédéric Barberousse et Adrien IV, la paix se fit sur le bûcher d'Arnauld de Brescia. Grâce à cette réconciliation, l'empereur prit possession du nord de l'Italie, et courba pour la première fois sous le joug les villes lombardes insoumises. Une diète solennelle se tint à Roncaglia, en novembre 1168. Là, les docteurs de Bologne décernèrent, au nom des pandectes, l'empire du monde au César germanique; les députés de la diète lui livrèrent l'empire plus réel de l'Italie, et mirent à ses pieds la vieille indépendance des cités lombardes. Quand les guelfes protestèrent contre ce déploiement de la puissance impériale, quand Milan revendiqua par les armes ses privilèges indignement ravis, Milan fut détruit de fond en comble, et les gibelins semèrent du sel sur ses ruines en signe de perpétuelle désolation. Cet insolent abus de la force provoquait un prochain retour de fortune. En face de l'empereur victorieux et des antipapes qu'il traîne

dans les bagages de son armée, comme pour montrer la place ignominieuse qu'il réserve à la papauté, se lève le véritable pape Alexandre III, égal à Barberousse par le génie et le courage, mais certes supérieur par sa droiture morale, sa modération et la sainteté de la cause qu'il défend. A la voix du pontife chassé de Rome, errant, et qui n'avait pas, comme Grégoire VII, une comtesse Mathilde pour lui offrir l'asile de Canossa, la ligue lombarde se reforme, Milan se relève de ses ruines; une autre Milan est construite au confluent du Tanaro et de la Bormida, et s'appelle Alexandrie, du nom du glorieux défenseur de l'indépendance italienne. Le 29 mai 1176, les confédérés lombards rencontrent les Allemands à Legnano, et remportent une victoire complète. L'Italie était sauvée encore une fois de la suprématie germanique, et la diète de Constance, renversant l'œuvre de Roncaglia, reconnut la liberté des villes lombardes.

C'est à la papauté que l'Italie devait ce grand bienfait. Jamais pouvoir spirituel ou temporel ne fit plus pour un pays, et ne dut compter davantage sur la reconnaissance. Mais l'indépendance italienne avait quelque chose d'égoïstement farouche et d'irrésistiblement ingrat. Dès que les villes furent affranchies de l'empire, elles commencèrent à craindre la papauté. Frédéric profita habilement de cette disposition des esprits. Il délaissa son propre parti, et se fit plus guelfe que le pape. Il rebâtit Crème qu'il avait détruit, et mit au ban de l'empire Crémone, la plus fidèle alliée des empereurs. Milan, l'indomptable ennemie des Hohenstaufen, la cité guelfe qui avait reçu et porté de ces coups que l'on ne pardonne pas, devint la ville favorite de Barberousse. Il la combla de priviléges et l'associa à ses joies de famille, au mariage de son fils Henri avec Constance, l'héritière des rois normands de Sicile. Alexandrie, la ville pontificale, prit le nom impérial de Césarée.

Cette manœuvre, qui, en augmentant momentanément la liberté de l'Italie, lui préparait pour l'avenir de formidables dangers, réussit pleinement à relever la fortune de l'empire. Le fils de Barberousse occupa le royaume de Sicile, que les Normands avaient fondé sous la suzeraineté du pontificat romain, et qui, placé en dehors de la lutte, avait été quelquefois un appui pour les papes, jamais un péril. La puissance franco-normande, qui avait son siége à Palerme, et qui, de là, rayonnait sur la Sicile et sur l'Italie méridionale, fut impitoyablement détruite. La barbarie germanique s'abattit comme un fléau dévastateur sur la plus belle civilisation que le moyen âge eût encore connue, et la saccagea. Le dernier des princes normands alla mourir dans un cloître, mutilé, aveuglé par l'ordre de Henri VI, qui ne prévoyait pas que cet acte exécrable retomberait sur la tête du dernier des Hohenstaufen. Maître au nord et au sud de l'Italie, en Allemagne et en Sicile, craint et détesté, Henri VI dépouilla le pape de toute autorité temporelle, et le réduisit à n'être que le chapelain de l'empereur. Il avait exécuté les projets vainement tentés par Henri IV et Frédéric Barberousse, vengé l'humiliation de Canossa, réparé l'éclipse de Constance; maintenant, la logique des événements devait amener sur la scène un pape qui exécutât ce que Grégoire VII et Alexandre III avaient vainement tenté. Henri VI, le plus puissant des empereurs, mourut le 28 septembre 1197; Innocent III, le plus puissant des papes, monta sur le trône pontifical le 10 janvier 1198.

Comme tous les hommes qui ont joué un grand rôle dans des temps difficiles, Innocent III a été l'objet de jugements passionnément divers. On l'a tour à tour exalté et dénigré sans mesure. M. de Cherrier, toujours modéré, a fait impartialement la part du bien et du mal, imitant ces honnêtes légendaires du moyen âge qui n'envoient le pontife ni

en enfer ni dans le paradis, mais le relèguent en purgatoire. La carrière d'Innocent III n'offre pas, en effet, cette unité décisive qui appelle l'adhésion sans réserve ou l'entière réprobation. Il n'a pas, comme Grégoire VII, l'entêtement sublime d'un saint et l'enthousiaste résignation d'un martyr. Il s'entend mieux à ménager les puissances, et ne craint pas de changer à propos. Chez lui, le politique de génie l'emporte sur le pontife. Son œuvre, grande et en général bienfaisante, est mêlée de terribles contradictions. Nous n'avons pas à suivre son influence sur les autres contrées de l'Europe où il réalisa un moment l'utopie de Grégoire VII et disposa à son gré des sceptres temporels. En Italie, son action fut plus simple et plus durable. Il rendit à ce pays le service de le délivrer des Allemands, et, en neutralisant la suprématie impériale, il permit aux villes du nord de la péninsule de faire leurs derniers pas vers l'indépendance. Ce succès ne tourna pas à l'avantage de l'Église romaine. Les villes lombardes, assez fortes pour se protéger elles-mêmes, ne s'intéressèrent plus à la papauté, dont elles n'avaient plus besoin, et la laissèrent se tirer d'affaire comme elle l'entendrait. Innocent III, ne trouvant plus ses auxiliaires en Italie, fut conduit à les chercher dans d'autres pays chrétiens, et se tourna naturellement vers la France. Avec l'épée de Philippe-Auguste, il abattit l'empereur Othon IV. Cette politique, fidèlement suivie par ses successeurs, amena dans les affaires de l'Italie l'immixtion de la France, qui devint la protectrice des guelfes et la grande adversaire des traditions impériales représentées par les gibelins. Diverses circonstances, la loyauté parfaite de Louis IX, la faiblesse politique et militaire des premiers Valois, empêchèrent l'action de la France de prendre en Italie des accroissements dangereux pour la liberté de ce pays. Si cette intervention, même exempte de périls graves, n'en eut pas moins des résultats

fâcheux, la responsabilité en retombe non sur la papauté, qui n'avait pas le choix des auxiliaires, mais sur les villes lombardes, qui, émancipées par le saint-siége, l'abandonnèrent dès qu'elles purent se passer de lui. Les villes, en proie à la fièvre de leur indépendance, s'agitaient dans une inexprimable confusion. Tous les éléments de trouble y fermentaient, accumulés, concentrés, et produisaient des explosions incessantes. Les vieux principes guelfes et gibelins, déformés, dissous, dénaturés, couvraient et fomentaient d'horribles haines de ville à ville, de quartier à quartier, de famille à famille. C'étaient des drapeaux usés dont les intérêts les plus divers arboraient les lambeaux. Je n'ai jamais lu le récit de cette complication de meurtres et de trahisons sans songer à *l'Enfer* de Dante, et surtout aux étranges métamorphoses décrites dans le XXV[e] chant. Le poëte raconte, avec son incomparable génie pittoresque, qu'il vit un damné et un serpent s'enlacer étroitement, se fondre l'un dans l'autre comme s'ils eussent été de cire chaude, si bien que le monstre qui résultait du mélange de ces deux êtres n'était ni un ni deux. Au même endroit du cercle infernal, le poëte vit un spectacle encore plus prodigieux. Un homme, piqué par un serpent, changea complétement de forme avec le reptile. Le serpent devenu homme cracha sur l'homme devenu serpent, qui s'enfuit en sifflant. Des métamorphoses non moins étranges et non moins soudaines s'accomplissent dans les villes émancipées de l'Italie. Tout change sous les yeux de l'historien. La ville que tout à l'heure il avait laissée guelfe, voilà qu'il la retrouve gibeline. La transformation s'est opérée au milieu de la poussière d'un seul combat, dans les flammes d'un seul incendie.

Le règne de Frédéric II, roi de Sicile, roi des Romains, empereur d'Allemagne, commença au début de cette période anarchique. La papauté, tutrice complaisante, nour-

rice tendre et dévouée du jeune héritier des Hohenstaufen, le défend contre les guelfes qui attaquent le pape et soutiennent l'empereur Othon IV. Un pape protecteur d'un Hohenstaufen, les guelfes ennemis du pape et alliés de l'empereur, la confusion ne pouvait être plus complète. Les impossibilités d'une pareille situation ne tardèrent pas à éclater, et la force des choses ramena vite les partis dans leur ligne naturelle. Le pupille de la papauté lui fit la guerre, les guelfes redevinrent ses auxiliaires; mais la lutte garda jusqu'à la fin un caractère douteux et des contradictions qui troublent notre jugement. Entre Grégoire VII et Henri IV, entre Alexandre III et Barberousse, notre choix n'était pas incertain. Au nom de la civilisation chrétienne, au nom de l'indépendance de l'Italie, nous étions pour le pape contre l'empereur. Maintenant la situation est changée. La hiérarchie catholique est assez forte pour résister aux entreprises de Frédéric, qui, d'ailleurs, n'empiète pas directement sur la puissance spirituelle des papes. La nationalité Italienne n'a rien à craindre de Frédéric, qui, d'esprit, est Italien, et qui ne représente point les traditions germaniques. Bien plus, si jamais l'Italie a eu la perspective de devenir une grande puissance unie, de se soustraire aux rivalités meurtrières des villes, c'est avec le prince qui régnait depuis la Sicile jusqu'aux Alpes. Enfin, la civilisation avait beaucoup à espérer d'un roi qui protégeait les lettres et les sciences, qui fondait l'université de Naples, qui voulait donner à ses sujets un code uniforme, judicieusement imité des lois romaines. Il n'est pas jusqu'à l'indifférence hautaine que Frédéric montra en tant de rencontres à l'égard de la papauté, jusqu'à ses rapports avec les Arabes, ses traités avec les Ayoubites, la négociation diplomatique qui, sans coup férir, lui livra la ville sainte de Jérusalem, qui n'aient un certain air de tolérance moderne. Ceux qui ont respiré le souffle de la ré-

forme et du dix-huitième siècle, éprouvent je ne sais quelle sympathie pour ce précurseur de Luther et de Joseph II. Je conseille cependant de ne pas se fier à l'apparence. Frédéric est plus de son temps que l'on ne croit. Il a, comme tous les barons du moyen âge, de violentes dispositions à piller les biens du clergé, et des accès de fureur contre les prêtres qui résistent à ses fantaisies despotiques; mais son impiété n'est qu'une boutade, et, en échange d'une concession du pape, il jetterait au bûcher tous les hérétiques de son royaume. Du reste, les qualités et les défauts de Frédéric ne changent rien à la question posée depuis Hildebrand, ou mieux, depuis la chute de l'empire d'Occident. Que le pape Innocent IV se soit montré dur, tracassier, violent à l'égard de Frédéric, peu importe au fond, s'il défendait la bonne cause. Écartons les détails de la lutte, et allons résolûment au cœur du débat. Si l'unité était d'un tel prix pour l'Italie, qu'elle ne pût trop chèrement l'acheter, ni par sa soumission à un prince d'origine étrangère, ni par la destruction du pouvoir temporel des papes, alors il faut condamner la résistance de la papauté et déplorer son triomphe. Mais si l'unité, désirable sans doute et bienfaisante quand elle se produit naturellement, n'était, en Italie, qu'une importation violente, contraire aux origines et à la marche d'une nation qui s'est formée, qui a grandi par la diversité, reconnaissons que les papes protégèrent à la fois l'Italie et le catholicisme en combattant énergiquement la monarchie de Frédéric II. Ils restèrent fidèles aux véritables traditions italiennes, et voilà pourquoi, à la longue, ils l'emportèrent.

Nous touchons au terme de la lutte. Frédéric succombe à la peine : sa mort, les droits douteux de son fils bâtard Manfred, l'enfance de son petit-fils Conradin, offrent à la papauté l'occasion longtemps attendue d'accabler la maison de Souabe en Italie et en Allemagne. Les papes ne

pouvaient laisser échapper cette chance favorable, cependant ils ne s'empressèrent pas de la saisir, et l'on voit qu'ils ne cherchèrent ni ne désirèrent une victoire trop complète. Craignant l'indiscipline et les violences de leurs auxiliaires italiens, ils firent appel à la France, qui, plus désintéressée, devait être plus modérée. Charles d'Anjou vint occuper la Sicile et le midi de la péninsule. Mais ce nouvel allié ne fut pas plus maniable que les confédérés lombards. Chef du parti guelfe, il en représenta les furieuses rancunes. Un jour, dans la ville de Naples, qu'un prince allemand, Conrad IV, avait récemment inondée de sang italien, Frédéric duc d'Autriche et Conradin, le dernier des Hohenstaufen, montèrent sur le même échafaud; spectacle horrible, dont on ne saurait trop s'indigner, pourvu que l'on n'oublie pas qu'un Hohenstaufen, Henri VI, avait traité avec de plus exécrables raffinements de cruauté le dernier prince de la race franco-normande des Hauteville.

La papauté avait enfin réussi à expulser de la péninsule les derniers restes des invasions germaniques. Son triomphe était complet; mais d'après la loi que nous avons si souvent signalée, ce triomphe équivalait à une défaite. En cessant d'être indispensable comme contre-poids à l'empire, elle perdait son importance italienne. Aussi, elle se trouva misérablement faible, le lendemain de sa victoire sur la maison de Hohenstaufen, et s'affaissa sur les ruines de l'empire. Les papes durent s'avouer cette brusque éclipse de leur influence, et, abandonnant une ville ingrate qui ne devait pas tarder à les regretter, ils allèrent s'enfermer dans Avignon. Pour la première fois depuis des siècles, l'Italie était maîtresse d'elle-même.

A cette époque, d'autres peuples se dégageant des formes transitoires du moyen âge, entraient sans éclat dans la carrière qui les a conduits à une grandeur durable, à une indépendance capable de résister aux plus rigou-

reuses vicissitudes de la fortune. L'Italie, qui avait sur eux tant d'avantages, qui pour les devancer n'avait qu'à le vouloir, les laissa passer et ne les suivit pas. Elle les regarda avec dédain se grouper autour de familles royales, et se serrer à l'abri des trônes ; elle resta divisée. Sa large liberté lui fut si chère, qu'elle aima mieux la perdre toute que d'en sacrifier une partie, ou plutôt elle ne calcula rien ; elle s'abandonna aux ardeurs de la saison brûlante qui faisait éclore et fleurir sur son sol les germes enfouis depuis l'antiquité ; elle en jouit avec ivresse, comme si l'été devait être éternel et la fécondité inépuisable. Avant de blâmer son imprévoyance, que l'on y songe : plus prudente, mieux avisée, elle n'eût peut-être pas accompli sa mission, qui était de conserver soigneusement l'héritage de la civilisation antique, et de le transmettre aux peuples modernes, modifié et approprié à leur usage. Cet inestimable dépôt, qu'elle avait si vaillamment défendu depuis le jour où l'Hérule Odoacre commença le combat de la monarchie germanique contre la nationalité italienne, au lieu de le garder pour elle-même, de le ménager comme la ressource de l'avenir, de le cacher pour ne pas exciter les convoitises de ses voisins, elle l'étala en plein soleil. La renaissance, qui s'épanouit aux bords de l'Arno, du Pô, de l'Adda, rayonna sur toute l'Europe. Les œuvres anciennes, exhumées et étudiées avec enthousiasme, excitèrent, sans l'accabler, le génie moderne. Giotto renouvela le grand art de la peinture. Florence donna un rival à Homère. La prose sèche et barbare des chroniqueurs prit, sous la plume de Boccace, une ampleur et un éclat dignes des grands écrivains latins. A côté de ce splendide développement des lettres et des arts, le bien-être matériel croissait avec une rapidité encore plus étonnante. Une agriculture aussi savante que celle des Romains étendit la fertilité jusque sur les plages marécageuses de la Toscane. Les

prodiges de l'industrie ancienne furent effacés. Le commerce de Florence, de Gênes, de Venise, dépassa tout ce que l'on raconte d'Athènes, d'Alexandrie et de Byzance. Enfin, pour toutes les parties de la civilisation, l'Italie, au quatorzième siècle, fut un splendide exemplaire offert à l'admiration et à l'imitation des peuples de l'Occident.

Cette période de prospérité dura un peu plus d'un siècle, et atteignit son apogée sous l'administration de Laurent de Médicis; presque aussitôt après commença une décadence qui fit expier à l'Italie, par de sanglantes humiliations, le bonheur et la gloire de l'âge précédent. Il n'est pas de notre sujet de rechercher les causes de son rapide déclin, et de la suivre dans cette voie douloureuse qui, nous l'espérons, touche à sa fin. Nous dirons adieu à ce noble pays, lorsque le midi de la renaissance l'inonde encore de sa lumière, avant que les lances étrangères brillent au sommet des Alpes, et que le champ clos de la Lombardie se rouvre pour de nouveaux combats, car l'Italie n'en attend rien de favorable. Victorieuse ou vaincue, elle est condamnée à servir [1].

Les héros des grandes luttes du moyen âge, l'empire et la papauté, reparaissent sur leur ancien champ de bataille, mais combien changés! Nous les avons vus à la fin du treizième siècle tomber, accablés, l'un par sa défaite, l'autre par sa victoire. Comme si tout dans leur destinée devait être étrange, leur abaissement fut le principe de leur nouvelle et plus solide grandeur. Les électeurs d'Allemagne, qui avaient jalousement surveillé le pouvoir impérial entre les mains de la fière maison de Hohenstaufen, virent sans crainte ses progrès, dès qu'il fut devenu l'apanage de

[1] Per servir sempre, o vincitrice o vinta.

C'est le dernier vers de l'admirable sonnet de Filicaja, trop connu pour être cité ici, et qui, Dieu merci! n'est plus de circonstance.

l'obscure maison de Habsbourg. L'empire et ses humbles détenteurs grandirent ensemble, jusqu'au jour où les héritages réunis de Marie de Bourgogne et de Jeanne la Folle firent des ducs d'Autriche, empereurs d'Allemagne, les plus puissants souverains de l'Europe. La papauté aussi sortit plus forte de l'exil de Babylone, comme on appelle la translation du saint-siége à Avignon. Les Romains, tant qu'ils avaient vu le pape parmi eux, n'avaient ressenti que les inconvénients de cet établissement théocratique au milieu de leur libre commune; pour leur en faire comprendre les avantages, il suffit qu'ils en fussent privés. La papauté seule avait pu remplir le vide immense laissé par la chute des Césars. Rome, ruinée par les barbares, lui devait d'être restée la ville par excellence, la ville éternelle :

Veuve du peuple roi, mais reine encor du monde.

Sans les papes, elle compta peu en Europe; elle compta moins en Italie que Florence, Milan, Venise. Les faits ont une éloquence que les passions les plus obstinées ne peuvent longtemps méconnaître. La ville d'Arnauld de Brescia et de Rienzi s'aperçut qu'en repoussant les papes, elle avait proclamé sa déchéance; elle les rappela donc, et les accueillit avec enthousiasme quand ils revinrent prendre possession du domaine de saint Pierre. On ne leur marchanda plus le pouvoir temporel, on le leur prodigua. La commune romaine ne crut pas payer trop cher de ses libertés municipales le privilége unique d'être la capitale de l'univers chrétien. Les deux pouvoirs, ainsi raffermis, ne reprirent pas la grande querelle qui, pendant trois siècles, avait tenu l'Italie haletante et toujours en mouvement; ils se renfermèrent chacun dans une sphère d'action indépendante. Le pacte de Charlemagne, qui constituait l'empire italo-germanique d'Occident avec deux chefs, le pape et l'empereur, n'existait plus, même de nom. L'empire

était devenu purement allemand; la papauté, en tant que pouvoir temporel, était devenue purement italienne. De part et d'autre, on abandonnait des droits apparents, et on gagnait de la puissance et de la sécurité.

Que devenait l'Italie tandis que ses anciens chefs, ceux qui l'avaient menée aux combats du douzième siècle, se modifiaient sans bruit, se fortifiaient en se concentrant, grandissaient en se faisant humbles et acquéraient du pouvoir en sacrifiant des prétentions? Elle s'attachait avec une triste fidélité aux utopies du moyen âge, rêvait la primatie du monde et consumait ce qui lui restait de vigueur dans des aventures brillantes et insensées; puis, à bout de forces, elle s'affaissait sur elle-même et s'endormait sous la main de l'étranger. Sa décadence, la suite l'a prouvé, n'était pas irrémédiable, et dans son lourd sommeil, un œil attentif discernerait sans peine les signes du réveil. Mais nous n'avons pas à nous occuper de cette période. Des travaux récents, publiés ici même, en ont signalé avec autorité les phases diverses et noté le caractère dominant : les progrès de la maison de Savoie, destinée à devenir le centre de la résistance italienne contre la domination étrangère (1). La jeune royauté piémontaise, c'est un présent plein d'avenir; nous restons dans le passé. Il nous a suffi d'exposer avec impartialité les luttes fécondes qui ont agité et émancipé l'Italie au moyen âge; il n'est pas besoin de tirer de ces événements des leçons qui sortent d'elles-mêmes. La voix de l'histoire est assez claire et assez haute pour que tout le monde l'entende, et elle n'est jamais plus persuasive que lorsqu'elle se passe d'interprète. Nous n'imiterons par ces moines byzantins qui attachaient de lourdes moralités aux charmants apologues de l'antiquité;

(1) Voir dans la *Revue* contemporaine du 30 avril 1859, l'article sur *l'Italie, la maison de Savoie et la maison d'Autriche.*

nous voudrions seulement, comme le chœur dans les tragédies grecques, traduire l'impression finale du drame, et exprimer le sentiment suscité en nous par le grand spectacle que les livres de M. de Cherrier et de M. Ferrari ont fait passer sous nos yeux. Ce n'est pas un sentiment d'énervante tristesse. Non, tant de luttes et de déchirements ne sont pas restés stériles pour l'Italie et pour le monde; sur ce sol baigné d'un sang héroïque, la renaissance a fleuri, la civilisation a fait une riche moisson de grands hommes et d'œuvres immortelles. Si un rapide automne, si un sombre hiver ont suivi cette brillante et trop courte saison, les germes d'une autre renaissance ont été confiés à la terre dont un long repos a réparé la fécondité. Même la période de malheur n'a que mieux attesté la vitalité de l'Italie. Dissensions intestines, absence d'un centre politique, invasions, rien ne lui a été épargné de ce qui perd les peuples; elle a triomphé de tous ces fléaux. Son indomptable nationalité a expulsé ou dévoré tous les corps étrangers qui sont venus se jeter dans son ardent foyer.

30 juin 1859.

---

# HISTOIRE
# DES ITALIENS.

---

*Histoire des Italiens* par M. César **Cantu**, traduite en français par M. Armand **Lacombe**, 12 vol. in-8°. Paris, Firmin Didot, 1860-1862.

L'Italie est le pays historique par excellence. Aucune autre contrée n'a joué dans le monde un rôle aussi durable, aucune ne présente une aussi longue suite d'annales. Pour elle la chaîne des faits que l'humanité doit retenir parce qu'ils ont influé sur ses destinées, ne s'est jamais brisée depuis une époque où pas un seul des États modernes n'existait encore, jusqu'à une époque où il n'existe plus un seul des États contemporains de la république romaine. On trouve, il est vrai, aux dernières limites de l'Orient, des nations qui étaient déjà puissantes avant que Rome fût fondée, et qui comptent aujourd'hui des centaines de millions d'hommes ; mais elles sont restées en dehors du grand courant de la civilisation occidentale, elles ne sont pour rien dans notre développement intellectuel et politique, elles ne comptent qu'à titre de curiosités étrangères, elles ne font pas partie de notre histoire, elles ne sont pas historiques : on les regarde comme un spectacle et l'on passe.

Non regionam di lor, ma guarda e passa.

Or, de tous les peuples dont *raisonne* l'histoire, l'Italie seule a franchi l'abîme creusé entre l'antiquité et les temps

modernes, ou plutôt elle a été le pont jeté sur l'abîme, elle a été la chaîne qui rattache les cités commerçantes de la Hellade aux cités commerçantes du nouveau monde, les peuples gréco-latins qui ont grandi sur les rivages de la Méditerranée aux peuples anglo-saxons qui pour mer intérieure ont l'Atlantique.

Quand la puissante commune qui avait soumis toute l'Italie et tous les États du bassin méditerranéen succomba, un édifice s'éleva sur ses ruines, assez vaste, assez solide pour abriter pendant quatre siècles l'humanité civilisée. Quand cet édifice tomba à son tour, les forces qu'il avait comprimées et refoulées se produisirent, des communes naquirent qui devaient surpasser l'opulence vantée des cités de l'Étrurie et de la Grande-Grèce; dans la capitale du monde désertée par les Césars, un pouvoir s'installa qui devait étendre son autorité sur plus de peuples que n'en comptait l'empire de Trajan. Quand les communes du moyen âge déclinèrent, quand la papauté perdit en partie son action directe, un petit royaume se forma au pied des Alpes, noyau presque imperceptible de la future agrégation italienne. C'est de nos jours, c'est sous nos yeux que ce travail d'unité s'accomplit. Ceux qui le contemplent peuvent se dire que la chaîne dont ils touchent les derniers anneaux s'enfonce dans les profondeurs de l'antiquité jusqu'à huit ou neuf siècles avant J.-C., et que si elle a été violemment agitée, elle n'a jamais été brisée. L'Italie, depuis vingt-cinq siècles, compte sans interruption dans les annales du monde; c'est assez pour justifier l'épithète que nous lui avons donnée, et pour nous étonner que le pays le plus historique n'eût pas, jusqu'à ces derniers temps, trouvé d'historien.

Les histoires romaines abondent, et les histoires de l'Italie, depuis la chute de l'empire romain, ne manquent pas; mais tous ces ouvrages ont le tort de scinder des annales

qui n'offrent rien de plus remarquable que leur perpétuité. Cette division n'est pas simplement arbitraire, elle dénature le sens de l'histoire de la péninsule italique. En général, ceux qui écrivent cette histoire s'attachent uniquement à Rome; mais Rome d'abord n'est pas toute l'Italie, et plus tard elle est beaucoup plus que l'Italie. Nous avons donc de bonnes raisons pour croire qu'une histoire romaine n'est pas une histoire d'Italie, et ne dispense pas de l'écrire. Cette vérité, peu aperçue à l'étranger, frappa beaucoup d'Italiens, qui virent bien qu'on ne pouvait pas enfermer toute l'histoire de la péninsule dans celle de la ville de Romulus. Mais jusqu'à présent aucun écrivain d'une autorité reconnue n'avait réussi à dérouler dans une composition habile et claire, savante et populaire, toute la suite des annales italiennes, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours.

C'est ce que vient de réaliser, avec un succès éclatant, M. César Cantù, dans un ouvrage dont nous annonçons la traduction française. Elle est de M. Armand Lacombe, écrivain de beaucoup de savoir et de mérite, très-capable de penser par lui-même, et d'autant plus louable de s'être plié à l'ingrat métier de traducteur; elle a été faite sous les yeux de l'auteur, qui nous en garantit la fidélité. C'est moins une traduction que le même ouvrage dans une autre langue; nous en parlerons donc comme de l'original.

Tout d'abord cette *Histoire des Italiens* nous frappe par son heureuse distribution et ses grandes proportions; l'exactitude et le fini des détails nous arrêtent ensuite. C'est une œuvre de patience et d'art. Le sentiment patriotique qui avait inspiré l'auteur l'a soutenu dans sa longue course. Ce sentiment, quoi qu'on en ait dit, est noble, pur, élevé. Nous insistons à dessein sur ce point délicat, parce que nous savons que tous ses compatriotes ne rendent pas justice à l'éminent historien. Il a été emprisonné, destitué, exilé,

sous la domination autrichienne ; en 1848, dans la glorieuse lutte de Milan contre Radetzky, il a combattu aux barricades, il a rédigé et signé le dernier acte du gouvernement provisoire. N'importe, il est catholique, il est le serviteur dévoué de l'Église : c'est assez pour que l'on oublie tous ses services. A ce mauvais vouloir, trop inique pour être durable, M. Cantù n'a que deux réponses à faire : sa vie et son œuvre. C'est de celle-ci seule que nous parlerons.

M. Cantù nous apprend, dans sa préface, comment dès sa jeunesse l'idée lui vint de donner à son pays une histoire nationale ; comment il s'en traça dès lors le programme vaste et difficile. Le remplir dignement a été le travail de sa vie. Ses autres ouvrages étaient d'excellentes préparations à cette tâche préférée : on sait qu'il a publié avec grand succès une *Histoire universelle* (1). Familiarisé par une longue étude avec les événements dont ce monde fut le théâtre, il lui a été facile d'assigner aux annales de son pays la place qu'elles méritent dans ce vaste ensemble. Son plan est à la fois large et simple. Tout en accordant à la politique la première place, qui lui revint de droit, il n'a négligé aucun des autres éléments dont se compose la vie d'un peuple et que les historiens sont trop disposés à omettre : religion, institutions, mœurs, lettres, sciences, arts, rien n'est passé sous silence et rien n'est confondu. L'histoire politique forme le tableau principal ; tout ce qui, parmi les autres éléments, est indispensable à son intelligence y est rapporté ; ce qui est moins essentiel vient à la suite, dans des tableaux séparés qui terminent chaque époque ; enfin, ce qui est spécial et de pure érudition se trouve relégué en appendice. Il eût été possible d'arriver à une fusion plus parfaite ; l'auteur aurait pu combiner plus intimement ses éléments sans

(1) Cette *Histoire universelle* est à sa huitième édition. La traduction française de M. Armand Lacombe a eu trois éditions (Paris, Didot).

les dénaturer, et donner à son œuvre plus de cohésion sans y introduire rien de factice. Le style n'a point ce cachet particulier qui s'impose à l'esprit; les pensées n'ont pas cette profondeur qui force à réfléchir. On comprendra bien le sens de cette remarque si l'on compare à l'ouvrage de Gibbon les volumes de M. Cantù qui traitent de la même époque; mais l'on comprendra aussi que cette remarque contient à peine un regret et nullement un reproche. L'admirable histoire de Gibbon est une œuvre de réflexion pénétrante, d'art raffiné qui ne révèle toutes ses beautés qu'à des lecteurs très-attentifs. Or, M. Cantù se proposait d'écrire un livre pour tous; il est arrivé plus sûrement à son but en prenant un chemin plus simple.

Le premier volume comprend l'histoire d'Italie depuis l'époque mythique jusqu'au moment où les dernières nationalités italienn s, brisées par la main brutale de Sylla, entrèrent de force dans l'unité de la cité romaine. Dans ce premier volume, M. Cantù a rencontré tous les problèmes que soulève l'histoire des cinq premiers siècles de Rome; il ne les a pas éludés; il n'a pas non plus perdu son temps à les discuter; il n'en a tenu compte que dans la mesure que comporte une histoire générale d'Italie. On voit bien à ses notes que c'est volontairement qu'il a limité son érudition, et que, du reste, il n'ignore rien des controverses modernes. Je recommande surtout, à l'appendice du premier volume, une longue dissertation sur les langues italiennes, que l'on pourrait appeler un traité de la perpétuité de la langue italienne et de ses transformations graduelles. L'auteur, au moyen d'une suite d'exemples bien choisis, donne un tableau de tous les dialectes parlés dans la péninsule. On y voit d'une manière frappante que le latin littéraire, le seul que nous connaissions, n'a jamais été d'un usage général en Italie, et qu'il n'est point la souche de laquelle l'italien est né par dégradation. Sur ce point, comme sur

d'autres, on avait trop absorbé l'Italie dans Rome. M. Cantù, historien de l'Italie, non de Rome, remet les choses à leur place.

Le deuxième volume s'étend jusqu'aux Antonins, époque où l'empire romain, qui n'avait jamais été que fort peu italien, cessa tout à fait de l'être. Rien ne serait plus faux que de s'imaginer que l'Italie gouvernait le monde : l'Italie était tout simplement une des grandes provinces de l'empire, et n'en était pas la plus influente. C'est là encore un fait trop peu aperçu. Je ne dirai pas que M. Cantù l'a nettement saisi, c'eût été trop demander à un historien italien; mais il l'a pressenti, et sa division y correspond. Le troisième volume nous montre l'Italie se dégageant de plus en plus de l'empire, ou si l'on veut, l'empire renonçant de plus en plus à l'Italie. Après une dernière tentative de Justinien pour retenir cette province, l'empire décrépit lâcha prise et l'Italie suivit ses destinées propres, comme toutes les autres grandes provinces occidentales qui avaient appartenu aux Césars.

A partir du quatrième volume commence ce que l'on appelle l'histoire d'Italie, mais il est bien évident que d'une période à l'autre il n'y a pas solution de continuité, il y a seulement évolution graduelle. Il en a été de la vie politique de l'Italie comme de sa langue, qui s'est transformée peu à peu sans qu'à aucun moment il y ait eu rupture avec le passé. Ainsi, dans les régions voisines du pôle arctique, l'aube commence à poindre avant que les derniers rayons du soleil couchant aient disparu.

Indiquer les traits généraux de l'histoire de l'Italie au moyen âge et dans les temps modernes serait un sujet fort intéressant, qui, bien que souvent traité, pourrait donner lieu à des considérations neuves; mais ce n'est point ici le moment de l'aborder. L'ouvrage de M. Cantù, qui nous fa-

ciliterait singulièrement cette tache, nous en dispense. On risquerait fort de se tromper si on était d'un autre avis que lui sur cette période prodigieusement compliquée qui s'étend du sixième siècle au seizième, et quant à résumer en quelques pages ce qu'il raconte en six volumes, il n'y faut pas songer. Son grand mérite, d'ailleurs, n'est pas dans la nouveauté des vues; il est dans la continuité et la largeur du récit, qui embrasse sans confusion tous les faits importants de l'existence politique, sociale, intellectuelle de l'Italie; il est dans son style ferme et élégant; il est enfin dans la haute impartialité dont il s'est fait une loi.

Cette loi, M. Cantù l'a parfaitement observée dans le moyen âge et dans la première partie des temps modernes, si bien qu'il est malaisé de discerner ses opinions, et qu'à part sa foi catholique, qui s'accentue nettement, il y a dans ses jugements une sorte d'hésitation et de balancement qui n'est après tout que de l'équité, car il est rare que deux causes aux prises n'aient pas chacune quelque portion du bon droit. Un moment arrive cependant où l'impartialité habituelle de l'historien est mise à une rude épreuve. M. Cantù, dans ses deux derniers volumes, raconte l'histoire de l'Italie au dix-neuvième siècle, c'est-à-dire une histoire qui est encore dans toute l'ardeur, dans tout le bouillonnement, dans tout le fracas de la fusion. C'était à la veille de 1859, lorsque déjà la politique habilement audacieuse du Piémont faisait entrevoir une lutte prochaine, que M. Cantù exposait comment, trois fois dans un demi-siècle, en 1797, en 1814, en 1848, les Italiens crurent atteindre l'indépendance, et comment trois fois ils furent déçus. En racontant des événements récents, M. Cantù ne pouvait prétendre toucher à des plaies encore vives sans les irriter; il ne pouvait espérer ni qu'on serait toujours juste envers lui, ni qu'il serait lui-même toujours

juste pour les autres. On voit par ses derniers volumes que les partis dans leurs passions ne l'ont pas épargné, et qu'il garde de cette injustice un souvenir amer, qui le pousse aux représailles. Ce sentiment communique à la fin de son œuvre un ton de polémique presque personnelle, qui tient plus de la vivacité des mémoires que du calme de l'histoire. Mais sur des événements contemporains peut-on avoir autre chose que des mémoires?

Les sévérités de M. Cantù ne tombent pas uniquement sur ses compatriotes; les Français, si intimement mêlés à l'histoire d'Italie, en reçoivent leur large part. Le ton de l'écrivain à notre égard n'est pas précisément amical, ce qui s'explique sans doute, mais ce qui pourrait bien surprendre les lecteurs français. Nous leur rappellerons que l'*Histoire des Italiens* était écrite avant Magenta et Solferino. D'ailleurs, toutes les dissidences s'effacent devant le sentiment qui a dicté ces paroles de la préface, où, après avoir réclamé cette « hospitalité que la France accorde toujours, » M. Cantù ajoute : « Ce n'est ni moi ni mon livre qui sommes en cause, et si j'ambitionne les sympathies françaises, c'est pour les intéresser au sort d'un peuple dont les destinées et les espérances furent toujours et sont aujourd'hui plus que jamais associées à celles de la France. » M. Cantù écrivait ces paroles en mars 1859; trois mois plus tard, les vainqueurs de Magenta entraient dans Milan, et apportaient aux Italiens le droit de disposer d'eux-mêmes. M. Cantù, catholique, fédéraliste par son admiration pour les républiques du moyen âge, par tradition patriotique, n'a peut-être pas été satisfait de tout ce qui s'est passé depuis le traité de Villafranca; mais l'historien de l'Italie ne saurait méconnaître la grandeur, et, sauf quelques points de détail, la légitimité du mouvement actuel de l'Italie vers l'unité. Les événements à eur tour donnent un intérêt plus vif à son histoire en

montrant comme terme de ces annales, qui remontent au berceau de la civilisation, un grand peuple de plus dans la constitution politique de l'Europe moderne.

15 novembre 1862.

---

# LEOPARDI.

*Opere di Giacomo Leopardi*, edizione accresciuta, ordinata e corretta secondo l'ultimo intendimento dell'autore, da Antonio Ranieri, 2 vol, 4e édition. Florence, Le Monnier, 1856. — *Studj filologici*, raccolti e ordinati da Pietro Pellegrini e Pietro Giordani, 2e édition, 1853. — *Saggio sopra gli errorri popolari degli antichi*, pubblicato per cura di Prospero Viani, 4e édition, 1855. — *Epistolario di Giacomo Leopardi*, raccolto e ordinato da Prospero Viani, 2 vol, 2e édition 1856. — *Paralipomeni della Batracomiomachia;* Paris. 1842

Leopardi est un de ces rares génies qui excitent au même degré l'admiration et la sympathie. Philologue, poëte, moraliste, il nous étonne par sa fécondité précoce, par la variété et la perfection de ses œuvres; il nous émeut par l'empreinte trop visible, dans ses œuvres les plus achevées, des circonstances qui tourmentèrent et abrégèrent sa vie. Des traces de l'infirmité humaine dans un esprit supérieurement doué nous le rendent plus cher. Il est impossible de lire ses ouvrages sans éprouver pour lui quelque chose du tendre intérêt qu'il inspira à tous ceux qui l'approchèrent, sans désirer de connaître jusqu'aux moindres détails de sa courte et douloureuse existence. Pour satisfaire cette curiosité, ce ne serait pas trop d'une ample biographie, bien fournie de documents authentiques. Malheureusement, les quatre éditeurs qui nous ont tour à tour entretenus de Leopardi se sont montrés aussi sobres d'indications précises que prodigues d'éloges éloquents. Ranieri lui-même, son ami le plus dévoué, le témoin pieux et assidu de ses

dernières années, n'a pas osé raconter simplement ce qu'il avait vu, et a revêtu ses renseignements des formes oratoires d'un panégyrique. Certes, à propos d'un poëte fièrement réservé, qui vécut presque toujours loin du monde, nous n'espérions rien de pareil aux indiscrétions de Boswell sur Johnson, aux agréables confidences de Lockhart sur Walter Scott; une narration nette, franche, bien suivie nous eût contenté. Il faut nous en passer. La correspondance de Leopardi, publiée par M. Prospero Viani, nous en tient lieu jusqu'à un certain point, quoiqu'elle nous soit livrée avec des lacunes aux endroits les plus intéressants, et sans commentaires là où des explications semblent indispensables. Malgré ses réticences et ses mystères, elle nous découvre clairement Leopardi; car nulle part il ne s'est montré plus énergique et plus délicat que dans ces épîtres familières, écrites sans aucune prétention littéraire, mais avec l'art inné qu'il mettait à tout: elle contient de plus de nombreux détails, qui, réunis aux faits connus d'ailleurs, constituent une trame biographique suffisamment serrée et solide. Dans ses lettres, on apprend ce qu'il est essentiel de savoir pour comprendre ses œuvres, et ses œuvres éclairent ce qui reste d'obscur dans ses lettres. En complétant les unes par les autres, on arrive à se représenter sans incertitude cette noble figure, qui porte avec le sceau du génie la marque ineffaçable des angoisses d'une vie malheureuse.

A Recanati, entre Macerata et Loreto, dans la région la plus montagneuse de la Marche d'Ancône, Giacomo Leopardi naquit le 29 juin 1798. Son père était le comte Monaldo Leopardi. Sa mère se nommait Adélaïde, de la famille des marquis Antici. Ses premières années s'écoulèrent dans un temps d'épreuves et d'espérances pour son pays. Les anciens gouvernements italiens, ébranlés par le choc de la révolution française, oscillaient sans parvenir à se rasseoir;

les peuples, incapables de se gouverner eux-mêmes et incertains des maîtres qu'ils devaient servir, passaient de l'un à l'autre sous l'impulsion de la France. Pour la première fois depuis le seizième siècle, la Péninsule, remuée tout entière des Alpes au détroit de Messine, retrouvait dans la communauté de ses souffrances le sentiment de sa nationalité. Peu d'Italiens aperçurent par delà le nuage du présent les brillantes perspectives de l'avenir : les uns se rattachèrent à l'empire français, succédant aux éphémères constructions politiques de la fin du dix-huitième siècle ; d'autres le maudirent et le combattirent sourdement ; la plupart s'arrangèrent de manière à vivre tranquilles sous une administration dure, mais intelligente et régulière. Le comte Monaldo Leopardi fut de ce nombre. Conservateur et catholique, il ne pouvait aimer la nation qui avait enlevé Turin à la maison de Savoie, Milan et Florence à la maison de Lorraine, Venise à la vieille république de Saint-Marc, Parme et Naples aux Bourbons, Rome au pape. Il se tint à l'écart, et, cherchant un refuge daus la culture des lettres, il forma une belle bibliothèque, qu'il dédia à ses fils, à ses amis, à ses concitoyens. Giacomo grandit au milieu des livres rassemblés par la sollicitude de son père. Deux ecclésiastiques, Joseph Torres et Sébastien Sanchini, présidèrent à son éducation. Torres lui enseigna les éléments du latin ; Sanchini l'initia à cette scolastique aride qu'en Italie on appelait encore philosophie, inutile comme acquisition, utile comme exercice ; à quatorze ans, il termina son cours d'études.

Depuis plusieurs années déjà, il poursuivait seul des études plus difficiles et plus fructueuses. La vue des volumes grecs qui garnissaient plus d'un rayon de la bibliothèque paternelle avait éveillé sa curiosité ; il avait voulu savoir ce que ces livres contenaient dans leur écriture mystérieuse : ses précepteurs n'étaient pas capables de

le lui dire. Alors, avec la folle confiance de l'enfant qui ignore jusqu'au sens du mot *impossible*, il résolut d'apprendre seul ce que personne ne pouvait lui enseigner. Il se mit à l'œuvre sans indications préalables, sans encouragement, et au bout de six ans de travaux solitaires, il était le premier helléniste de l'Italie et un des premiers hellénistes de l'Europe. Ce résultat nous donne la mesure de son aptitude et de ses efforts. On aimerait à suivre la marche de ses études, à savoir quels livres il eut à sa disposition, dans quel ordre il les lut; mais ses biographes n'ont pas recueilli de particularités sur cette période de sa vie, et sa correspondance ne commence qu'en 1816. Il semble que les classiques grecs n'abondaient pas dans la bibliothèque de son père, ou n'étaient représentés que par des éditions médiocres. On y trouvait en quantité des Pères de l'Église, des historiens ecclésiastiques, beaucoup d'ouvrages d'une honnête et lourde érudition. La jeune intelligence qui s'attaquait à cette sombre et indigeste matière y portait une flamme qui éclairait et animait tout. Jeté dans le vaste champ de l'antiquité hellénique, sans autre guide que sa prodigieuse sagacité, qui allait promptement du connu à l'inconnu, sans autre soutien qu'une ténacité que rien ne rebutait, Leopardi se fraya lui-même son chemin, et, à chaque pas en avant, il eut le plaisir d'une découverte. Il ne fut jamais un écolier vis-à-vis des anciens; il les aborda comme un étranger qui, désirant se faire naturaliser parmi eux, les interrogeait sur leur langue et leur civilisation. Les hasards de sa libre investigation le mirent directement en rapport avec la partie des lettres grecques qui marque le passage du monde ancien au monde moderne; en même temps, ils aiguisèrent chez lui la faculté divinatoire, qui est le génie de la critique. Il n'avait à sa portée que des textes, plus ou moins altérés, plus ou moins chargés de fautes qui des manus-

crits ont passé dans les éditions; il n'avait pas de maître complaisant qui lui indiquât la source de ces erreurs et les moyens de les réparer. C'était à lui, s'il voulait comprendre, d'apercevoir les fautes qui obscurcissent le sens, de retrouver les mots exacts que les copistes et les éditeurs ont remplacés par de mauvaises locutions ou par des inepties. Cette œuvre de correction est d'une extrême difficulté, car elle exige, outre l'intelligence familière d'une langue morte, le don de se transporter par la pensée dans un milieu intellectuel et moral tout différent du nôtre, de redevenir un ancien. Pour l'avoir exécutée supérieurement, Bentley et Wolf se sont élevés au dessus de tous leurs émules. Ce n'est point faire outrage à ces maîtres de la philologie classique que de nommer Leopardi à côté d'eux, non qu'il ait rien produit de comparable à la *Dissertation sur les Lettres de Phalaris* et à la *récension* d'Homère ; mais on reconnnaît un homme de leur race aux notes rapides où il corrige d'une main sûre les rhéteurs et les chronographes de la décadence. Il est juste d'ajouter que nous jugeons de son talent en ce genre sur des spécimens rares et imparfaits. Les immenses travaux qu'il avait accumulés dans sa jeunesse sont restés enfouis. Forcé par des maux incurables de renoncer à ses études de prédilection, et désespérant de tirer lui-même parti de ses papiers, il les confia, en 1830, à un helléniste instruit, M. de Sinner, qui lui promit de les publier. Il n'ont pas encore vu le jour; s'ils paraissent jamais, ils seront sans doute de précieux témoignages de son savoir; mais, dès à présent, ses hautes facultés de critique sont hors de contestation. Des érudits de grand mérite, vieillis dans le métier, Creuzer, Westermann, ont publié, après de longues préparations, des textes que le studieux enfant de Recanati avait feuilletés à la hâte, et ils ont laissé des fautes qu'il avait corrigées en courant.

Le succès qui couronna l'extraordinaire entreprise d'apprendre seul le grec redoubla son ardeur. Il poussa ses travaux à outrance, jusqu'à l'épuisement de ses forces physiques. De 1814 à 1817, de seize à dix-neuf ans, il revit et annota la *Vie de Plotin* par Porphyre, recueillit les *Fragments des Pères grecs du second siècle et des historiens ecclésiastiques antérieurs à Eusèbe*, commenta les *Cestes* de Jules l'Africain, ouvrage technique des plus obscurs et des moins attrayants, rédigea une dissertation étendue sur *la vie et les écrits d'Elius Aristide*, *d'Hermogène*, *de Fronton*, *de Dion Chrysostôme*, et prépara un *Essai sur les erreurs populaires des anciens*. De ces diverses productions, l'*Essai* seul a paru, et, quoique inachevé, il fait beaucoup d'honneur à son savoir et à sa précoce maturité d'esprit. Sa familiarité avec les écrivains de la période de décadence où le paganisme décrépit montrait à nu ses folles croyances et ses superstitions puériles, le conduisit à ce sujet bien vaste, puisque la science mal assurée des anciens abandonnait à la crédulité et aux conceptions extravagantes de la foule des espaces presque sans bornes; bien vague, puisque un œil même exercé discerne à peine la limite qui sépare l'erreur scientifique de l'erreur populaire, les fictions théologiques des fictions des poëtes. Leopardi n'a ni embrassé complétement ni exactement défini son sujet. L'œuvre n'en est pas moins merveilleuse de la part d'un écrivain de dix-sept ans. Qu'il eût recueilli dans ses lectures de nombreux renseignements sur les préjugés des anciens, on le conçoit; c'était une affaire de patience. Ce qui étonne, c'est que sa pensée ne fléchisse pas sous cet amas de matériaux. On admire avec quelle fermeté il les soumet à certaines notions de philosophie sensée et de saine critique, avec quelle décision exempte de sévérité inique il les juge. Sa foi catholique, qu'il avoue nettement, qu'il proclame même avec enthousiasme, ne l'induit à aucune déclamation contre

le paganisme. Je ne sais si l'on citerait un autre exemple de tant de vigueur, d'un si parfait équilibre d'esprit dans un âge aussi peu avancé. L'équilibre, hélas! devait bientôt se rompre.

L'*Essai sur les erreurs populaires des anciens* est de 1815; les études philologiques de l'auteur ne remontent guère au delà de 1809. Que d'acquisitions en six ans! Leopardi les paya cher. La nature ne se laisse pas impunément faire violence. A l'âge où le corps, dans sa croissance délicate, a besoin de se fortifier au contact du monde extérieur, le sevrer impitoyablement d'exercices et de distractions, l'asservir aux exigences d'un esprit dévorant, c'est lui préparer une cruelle revanche. Privé de la part qui lui est due, il ne laisse pas prescrire ses droits; un jour ou l'autre il les réclame sous la forme de la maladie et se fait payer un terrible arriéré. Leopardi l'éprouva lorsqu'il s'y attendait le moins. Confiant en lui-même, il comptait sur l'avenir. D'immenses labeurs justifiaient d'immenses espérances. Autour de lui la tempête qui avait agité l'Italie semblait apaisée. Les haines sans prévoyance, mais non sans motifs, excitées par la domination étrangère, paraissaient satisfaites. Les illusions qui avaient salué la chute de l'Empire n'étaient pas encore dissipées. Il n'était pas interdit d'attendre prochainement la liberté, et avec elle une renaissance politique et littéraire de l'Italie. Une carrière nouvelle s'ouvrait; des hommes de talent y marchaient déjà; leur renommée, portée jusque dans la solitude où vivait Leopardi, remplissait d'émulation son jeune cœur épris de la gloire. Il allait les atteindre ou les devancer, lorsqu'il se sentit frappé. Ses forces trahirent son ardeur. Dès son premier élan, il se heurta contre les nécessités de la vie et en reçut un choc d'autant plus douloureux que, renfermé jusque-là dans l'étude, il n'avait aucune expérience du

monde. Cette première atteinte de la maladie, coïncidant avec d'autres circonstances, détermina chez lui une longue crise morale, d'où il sortit le même pour le génie et la noblesse des sentiments, différent pour le reste. Nous l'avons vu, en 1815, catholique et philosophe, portant sa foi sans inquiétude et son érudition sans embarras, fier et non pas vain de son savoir, détestant par-dessus tout la médiocrité et rêvant la gloire; nous le retrouvons, en 1822, ruiné de santé, forcé de renoncer aux études philologiques, rejetant le christianisme avec une triste et inflexible résolution, et refusant de combler par des doctrines métaphysiques le vide que la foi laissait dans son âme, poëte blessé dans son patriotisme, privé de toute croyance consolante, mais gardant la faculté d'aimer et de s'indigner. L'épreuve qui le transforma ainsi ne se composa pas de malheurs éclatants, elle fut une suite d'infortunes obscures dont sa correspondance seule nous révèle les incidents.

Il se révoltait lorsque plus tard on essayait d'expliquer ce changement par ses infirmités physiques. Il n'admettait pas que cette humble cause eût produit une modification si profonde. Dans une lettre à M. de Sinner, au sujet d'un article de journal où l'on insistait avec plus de bonne volonté que de tact sur sa pénible position, il protesta contre cette idée avec émotion, avec colère. Nous citons ses paroles mêmes; il les a écrites en français, comme pour leur donner plus de précision et de portée :

Quels que soient mes malheurs, qu'on a jugé à propos d'étaler et que peut-être on a un peu exagérés dans ce journal, j'ai eu assez de courage pour ne pas chercher à en diminuer le poids, ni par de frivoles espérances d'une prétendue félicité future et inconnue, ni par une lâche résignation. Mes sentiments envers la destinée ont été et sont toujours ceux que j'ai exprimés dans

*Bruto minore.* Ç'a été par suite de ce même courage, qu'étant amené par mes recherches à une philosophie désespérante, je n'ai pas hésité à l'embrasser tout entière; tandis que, de l'autre côté, ce n'a été que par l'effet de la lâcheté des hommes qui ont besoin d'être persuadés du mérite de l'existence, que l'on a voulu considérer mes opinions philosophiques comme le résultat de mes souffrances particulières, et que l'on s'obstine à attribuer à mes circonstances matérielles ce qu'on ne doit qu'à mon entendement. Avant de mourir, je vais protester contre cette invention de la faiblesse et de la vulgarité, et prier mes lecteurs de s'attacher à détruire mes observations et mes raissonnements plutôt que d'accuser mes maladies.

Ces rudes paroles, datées de 1832, restent sous nos yeux lorsque nous essayons de remonter à la source de l'amertume désespérée qui caractérise les écrits de Leopardi et nous avertissent de ne pas rabaisser une grave résolution morale à des causes purement physiques. Mais nous ne pouvons oublier que lui-même a cru trouver le principe de l'ironie de Socrate dans le contraste cruel d'un cœur fait pour l'amour et d'un corps dont la laideur grotesque éloignait jusqu'à la possibilité d'être aimé. De sorte, dit-il, que le nez camus et la figure de satyre d'un homme d'un génie admirable et d'un cœur très ardent sont l'origine de presque toute la philosophie grecque, de laquelle est née la philosophie moderne. Cette boutade n'est pas un paradoxe en l'air; Leopardi est sérieux même quand il raille. Ainsi, selon lui, une particularité physique peut décider de la tournure d'esprit d'un homme et du cours de ses idées. Cette observation, qu'il empruntait à sa propre expérience, nous oblige à regarder ses souffrances matérielles comme une cause déterminante de sa philosophie; mais ce ne fut ni la seule ni peut-être la principale.

Il avait une âme fière, ardente, l'âme d'un poëte. Sans calcul de vanité mesquine, sans vue intéressée, il aimait

passionnément la gloire comme l'aimaient les anciens. Lorsqu'il s'acharnait au travail, il avait devant lui la perspective de l'estime des hommes. C'était là son vœu le plus cher, ce fut là aussi qu'il éprouva sa première déception. Les honnêtes habitants de sa ville natale ne comprenaient rien à sa manière de vivre et ne l'admiraient pas du tout. Ses excès de lecture, son mépris des distractions joyeuses, son désir d'acheter sans cesse des livres lorsque la maison paternelle n'en contenait déjà que trop, leur semblaient des manies dignes de pitié. Un calme érudit, aimant l'étude pour l'étude, se serait médiocrement ému de cette appréciatiou malveillante ; Leopardi, avec sa ferveur de poëte, s'en irrita ; il en voulut mortellement à Recanati de renfermer de si mauvais juges et de si froids admirateurs des œuvres littéraires.

A Recanati, écrit-il à son ami Giordani ( décembre 1817 ), je suis tenu pour ce que je suis, un véritable et simple enfant; beaucoup y ajoutent les titres de petit savant, de philosophe, d'ermite, que sais-je? De sorte que si je me hasarde à presser qui que ce soit d'acheter un livre, il me répond par une risée, ou bien il prend son sérieux et me dit qu'il n'en est plus là ; qu'en avançant dans la vie, je verrai ; que lui aussi, à mon âge, avait cette manie d'acheter des livres, laqu'elle s'en est allée à mesure que le jugement est venu ; qu'il m'en arrivera autant. Et alors moi enfant, je ne puis élever la voix et crier : Race d'ânes ! si vous pensez que je doive devenir semblable à vous autres, vous vous trompez lourdement. Je ne cesserai d'aimer les livres que quand je perdrai le jugement que vous n'avez jamais eu, bien loin qu'il vous soit venu quand vous avez cessé d'aimer les livres.

On devine combien, avec cette susceptibilité irritable et concentrée, Leopardi eut à souffrir des offenses que ses compatriotes, sans mauvais dessein, prodiguaient à ses plus chères aspirations. Ces piqûres quotidiennes, s'ajou-

tant à son malaise physique, le jetèrent « dans une obstinée, noire, horrible, barbare mélancolie qui le consumait et le dévorait, qui s'alimentait par l'étude, et sans l'étude, s'accroissait. » Il s'imagina que le séjour de Recanati était la cause de son mal. Quitter cette ville devint chez lui une idée fixe, d'autant plus tenace qu'elle fut plus contrariée. Le comte Monaldo, en effet, s'opposa à ce projet pour d'excellentes raisons, comme en suggère la prévoyance paternelle. Il pensa que son fils, malade et sans expérience, ne pouvait se passer de soins et de conseils, et il le retint à la maison. Leopardi, cloué à l'inhabitable Recanati, essaya du moins de se faire connaître en Italie. Il se créa des relations à Milan avec Acerbi, directeur de la *Biblioteca italiana ;* avec Stella, éditeur du *Spettatore ;* avec le docte bibliothécaire Angelo Mai. Ses avances ne furent pas toujours parfaitement accueillies, et plusieurs de ses articles restèrent à la porte des Revues milanaises. Stella, cependant, comprit assez vite qu'il avait affaire à un jeune homme de talent, et le *Spettatore* devint décidément hospitalier à ses productions. Il y inséra ceux de ses travaux précédents qui devaient le mieux agréer au public, des dissertations *sur la vie de Moschus, sur la Batrachomyomachie, sur la réputation d'Horace chez les anciens,* et diverses traductions par lesquelles il préludait à des poésies originales. Chaque fois qu'il lisait un chef-d'œuvre antique, il éprouvait le désir impérieux, irrésistible, de se l'assimiler en le traduisant. C'est ainsi qu'il mit en vers italiens les *Idylles* de Moschus (1815), le premier livre de *l'Odyssée* (1816), le second livre de *l'Énéide* (1817). Il tenta même de s'approprier plus directement le génie des anciens, et lutta avec eux sur le terrain de l'antiquité. Je ne parle pas de deux odes anacréontiques en vers grecs de sa façon qu'il mit sur le compte d'un ancien, et dont ses biographes italiens s'émerveillent un

peu naïvement ; ce sont des exercices d'écolier, rien de plus. Je parle de l'*Hymne à Neptune*, imitation extrêmement habile de Callimaque et des hymnes homériques. Il le donna comme traduit d'un poëte grec sur un manuscrit récemment découvert. De toutes les supercheries de ce genre, c'est la seule qui puisse faire illusion. Ce beau pastiche prouve qu'il n'exagérait rien en affirmant que la manière de penser des Grecs se présentait à son esprit plus limpide et plus vive que celle des Latins et même celle des Italiens. A l'aisance, à la simplicité avec lesquelles il manie les conceptions des anciens Grecs, on s'aperçoit qu'il est lui-même un ancien : il l'est trop peut-être ; son *Hymne à Neptune* a la froideur érudite d'un poëme de Callimaque. En général, ce qui frappe dans ses premiers ouvrages, c'est la virilité de la pensée et la sûreté du jugement ; on y remarque moins la grâce et l'émotion. Ses premières traductions, si l'on excepte l'agréable et facile version de Moschus, sont une lutte vaillante contre des beautés qui lui échappent. Mais on ne perd rien à être vaincu par les anciens. Leopardi, fortifié par le combat, se releva de sa défaite, écrivain excellent et grand poëte. La médiocre traduction du second livre de *l'Énéide* est de 1817 : les admirables canzones *sur l'Italie* et *sur Dante* sont de 1818.

Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, Leopardi s'était peu occupé de sa langue maternelle. Sans doute, lui qui apprenait même l'hébreu, il n'avait pas négligé les langues modernes. Il savait le français, l'anglais, l'espagnol, l'allemand, et nous avons la preuve qu'il écrivait le français avec facilité et énergie. L'italien lui était familier ; il le maniait sans peine ; mais en s'en servant pour ses dissertations érudites, il se contentait de la langue claire et un peu commune formée sur le modèle de la prose française. Dès qu'il aborda la poésie, il s'aperçut que cet idiome vulgaire

ne lui suffisait pas, qu'une langue desséchée et usée entre les mains d'auteurs médiocres ne redevient propre à exprimer des pensées grandes et splendides que si elle est retrempée à ses sources. L'étude approfondie des vieux maîtres italiens lui parut un préliminaire indispensable à ses essais de poésie originale. Il fut confirmé dans cette idée par un écrivain qui exerça sur sa vie une assez grande influence, par Pietro Giordani, avec lequel il entretint, à partir de 1817, une correspondance suivie et de plus en plus intime. Giordani était un ancien bénédictin, qui avait jeté le froc à la faveur de la domination française, un homme de savoir et de goût, avec peu d'idées, assez seulement pour servir de prétexte à des phrases bien faites. Caractère expansif, enthousiaste des classiques italiens, il était capable d'indiquer à son correspondant les modèles à étudier; capable aussi de consoler son cœur irrité des dédains de Recanati. Leopardi, fatigué d'une solitude trop prolongée, fut heureux de trouver un confident de ses projets et de ses ennuis. Les sentiments affectueux qu'il concentrait depuis des années s'épanchèrent tout à coup sur un objet qui en était à peine digne, mais qui n'en méconnut pas le prix. Giordani, et ce sera son titre devant la postérité, salua aussitôt dans son correspondant inconnu un talent supérieur. Il l'encouragea, l'exhorta, le soutint de ses conseils, de ses louanges, lui rendit de ces services dont un débutant se passe difficilement, lui fut enfin secourable de mille manières, hormis en un point, le plus important de tous. Dans sa disposition d'esprit, Leopardi n'était qne trop enclin à s'éloigner du christianisme, à glisser jusqu'aux dernières limites de l'incrédulité. Un ami qui l'aurait retenu sur cette pente et ramené vers des doctrines consolantes lui eût rendu un service essentiel. Giordani agit plutôt en sens contraire, et l'aida à rompre les liens fragiles qui le rattachaient aux dogmes de son en-

fance. Ces liens, d'ailleurs, se seraient rompus d'eux-mêmes. A force d'entrer dans les conceptions helléniques, le jeune philologue était devenu étranger à l'ordre d'idées opposées que représente la foi chrétienne; il n'y tenait plus que par des pratiques obligatoires dans la maison paternelle. La substance fortifiante du christianisme, ce remède souverain contre les défaillances morales, lui manqua lorsqu'il en avait le plus besoin. Il déserta l'abri bienfaisant des croyances religieuses sous le coup des premières rigueurs de la fortune, sous la menace de rigueurs encore pires. La lente et irréparable destruction de sa santé lui interdisait l'attente de la guérison et ne lui laissait pas l'espoir mélancolique d'une mort prochaine. Il fallait vivre en proie à la maladie, vivre dans ce Recanati qu'il appelle un désert, une cage, une caverne, une prison, un tartare, une tombe, ne rencontrant jamais d'épithète assez flétrissante à son gré. Pour comble de deuil, la chère consolation de l'étude lui était ravie. Heureusement une plus haute consolation ne lui manqua pas. Des ruines de ses constructions philologiques la poésie s'exhala; une lyre divine se trouva intacte sous ces débris; il n'eut qu'à la toucher; il en tira les plus mâles, les plus purs accents que son pays eût entendus depuis les immortelles canzones où Pétrarque a pleuré les malheurs et chanté les espérances de l'Italie.

Leopardi était né pour la poésie lyrique. Il sentait vivement; il avait le don de s'émouvoir de ses conceptions au point qu'il ne pouvait plus s'en séparer et les contempler de ce regard supérieur et désintéressé du poëte dramatique. Ce don qui n'est pas le premier, mais qui vient aussitôt après la faculté créatrice du poëte épique ou dramatique, le rendait éminemment propre à exprimer les sentiments qui naissent, grandissent au sein d'un peuple, et trop souvent se perdent faute d'avoir été fixés dans une œuvre écla-

tante et sonore. L'ode n'a pas comme l'épopée et le drame l'avantage d'une perspective reculée; elle s'attaque à la réalité actuelle. Les sentiments qu'elle consacre sont présents et communs. Pour donner à cette réalité une valeur idéale, elle doit employer largement les richesses de l'imagination; elle doit aussi montrer au-dessus des faits dont elle s'inspire, des idées générales qui s'y rattachent et qui appartiennent à tous les temps. Pindare est le grand maître du genre. Les modèles de la poésie lyrique se trouvent dans ses ouvrages, moins lus que célèbres, et plus admirés qu'appréciés; ailleurs on rencontre un très-petit nombre d'œuvres qui méritent ce titre glorieux. Leopardi le savait bien, lui qui prétendait que l'Italie et les autres pays de l'Europe n'ont pas de poésie lyrique. Il souriait dédaigneusement quand on lui parlait des quatre grands lyriques italiens, Testi, Chiabrera, Filicaja, Guidi, et répondait qu'il ne connaissait que trois compositions italiennes véritablement lyriques, savoir : les trois canzones de Pétrarque, *O aspettata*, *Spirto gentil*, *Italia mia*. Sa noble ambition était d'ajouter à cet héritage du quatorzième siècle des œuvres qui n'en fussent pas indignes. De bons juges pensent qu'il y a réussi, et que les trois canzones *à l'Italie*, *sur le monument de Dante*, *à Angelo Mai*, ne sont pas inférieures aux trois odes de Pétrarque; elles appartiennent au même ordre d'inspiration nationale, quoique dans une nuance plus sombre, et nous révèlent chez Leopardi une ardeur patriotique à laquelle son éducation et ses premiers ouvrages ne nous avaient pas préparés.

Dans la maison de son père, au temps de la souveraineté française, on ne faisait pas de politique. Les événements de 1814 et 1815 le surprirent au milieu de paisibles travaux d'érudition. Distrait de ses études par le fracas de la chute d'un empire, il prêta une oreille docile aux imprécations contre les maîtres de la veille, et crut que la liberté sorti-

rait de leur ruine. On sait ce qui en sortit. L'Italie, découpée entre une foule de princes, perdit jusqu'à l'apparence d'une nation et ne compta plus dans le monde que comme un grand et mélancolique souvenir. Celle que l'antiquité avait connue puissante entre toutes n'eut plus que le triste privilége d'un abaissement sans égal. Et cette déchéance semblait acceptée volontiers ! Une administration plus douce, le bien-être matériel succédant aux terribles dépenses en hommes et en argent qui avaient signalé les dernières années de l'empire, charmaient beaucoup d'Italiens qui ne demandaient qu'à s'assoupir dans un repos énervant. Cet oubli des grandeurs passées, cette facile abdication de l'avenir, révoltèrent Leopardi. Il exprima son indignation dans sa première canzone *à l'Italie*, avec ces détours qu'affectionne aussi la muse de Pindare. Quand le poëte thébain veut inspirer la modération aux despotes de Syracuse et d'Agrigente, il donne à ses conseils la grave obscurité d'un oracle. Devant la censure romaine et la police autrichienne, Leopardi ne pouvait pas être moins réservé, mais il était facile de faire de sa pensée générale une application directe aux nouveaux maîtres de l'Ilalie. Cette pensée, simple et large, comme il convient à la poésie lyrique, c'est que tout malheur doit être une leçon; que s'il est honteux d'oublier sa gloire ancienne, il est honteux aussi de n'en conserver qu'un souvenir inutile ; que déplorer sa déchéance ne sert à rien, si aux regrets amers ne se joint la ferme résolution de se relever. Une superbe apostrophe à l'Italie qui garde les vestiges de sa grandeur passée, ses murailles, ses arcs de triomphe, ses colonnes, ses statues, mais qui n'a plus le laurier au front, ni le fer au côté, qui, enchaînée, pleure sa chute, elle qui fut souveraine et n'est plus que servante; un appel aux fils de l'Italie qui abandonnent leur mère dans la détresse ; la vision subite de ces fils qui combattent vaillamment et meurent,

mais non pour elle, hélas! un regret passionné de ces âges antiques fortunés et bénis où l'on donnait son sang à la patrie, et où les poëtes comme Simonide chantaient les guerriers morts pour le salut de la Grèce; puis le chant même qui résonna sur la colline d'Anthéla devant la sépulture de Léonidas et de ses compagnons : telle est, dans sa marche et ses épisodes, cette première canzone, grave et retentissante ouverture de son œuvre lyrique. La censure la laissa passer, n'y voyant sans doute qu'une amplification sur le combat des Thermopyles.

Dans la seconde canzone, *sur le monument de Dante que l'on préparait à Florence*, Leopardi, protégé par son sujet, déclare plus clairement son dessein patriotique. Il étale devant les Italiens leur abaissement, et, au nom de leur plus glorieux poëte, il les provoque à une honte salutaire. « Sommes-nous morts à jamais? s'écrie-t-il en finissant. Notre avilissement n'a-t-il pas de bornes? Ah! tant que je vis, j'irai criant : Tourne-toi vers tes ancêtres, race dégradée. Regarde ces ruines, ces toiles, ces marbres, ces temples; pense à la terre que tu foules, et si la lumière de si grands exemples ne peut te ranimer, qu'attends-tu? Lève-toi et pars. Elle ne convient pas à un si vil usage cette nourrice et école des nobles âmes. Si elle n'est que la demeure des lâches, mieux vaut qu'elle reste veuve et déserte. » La canzone *à Angelo Mai*, reprenant la même pensée, la développe avec plus de variété et de richesse. Il s'agissait de complimenter l'illustre philologue sur la découverte de la *République* de Cicéron. Un poëte médiocre n'aurait vu dans ce sujet qu'un motif à quelques vers flatteurs, à quelque lieu commun sur l'antiquité; Leopardi en a tiré une œuvre originale, vraiment pindarique par l'ampleur des idées, la chaleur du sentiment, l'éclat et la convenance des peintures épisodiques. Il se demande d'abord dans un langage trop païen peut-être, mais

qui s'accorde parfaitement avec l'inspiration générale de l'ode, si les dieux n'ont pas eu quelque haut dessein en permettant que ce nouveau cri des ancêtres frappât les Italiens au plus fort de leur oubli désespéré. Tout n'est donc pas perdu, puisque les héros sortent du tombeau et viennent demander à la race italienne s'il lui plaît encore d'être lâche. Honneur au savant courageux qui ramène ces jours de la renaissance où les grands hommes d'Athènes et de Rome secouèrent la poussière du sépulcre! Alors, du moins, la ruine de l'Italie n'était pas complète. Alors étaient chaudes encore les cendres de cet indomptable adversaire du sort (Dante) qui, dans sa généreuse indignation, aima mieux l'Averne que la terre. Alors résonnaient encore les douces cordes de la lyre touchée par la main du poëte plaintif de l'amour (Pétrarque). Alors l'audacieux Ligurien (Colomb) s'élançant au delà des colonnes d'Hercule, sur ces mers où chaque soir on croyait entendre siffler l'onde au contact du soleil couchant, trouva une immense terre ignorée; mais sa découverte n'agrandit pas le monde, car la terre paraît plus vaste dans les rêves de l'enfant que dans les calculs du savant. Ces rêves de la jeune humanité, que sont-ils devenus? Un poëte les recueillait alors, le poëte de la chevalerie et des amours (Arioste). Aujourd'hui que la vérité a dissipé ces brillantes erreurs, que reste-t-il? Rien que de savoir que tout est vain, excepté le deuil. Rien que le deuil n'inspira l'infortuné Torquato. Depuis lui, un seul poëte a été digne de l'Italie, c'est ce fier Allobroge (Alfieri) que ne méritait pas un siècle lâche. Il poussa le cri de guerre contre les tyrans, mais il descendit seul dans l'arène, et nul ne le suivit, et un morne silence pesa sur l'Italie. « O découvreur illustre! poursuis; réveille les morts, puisque les vivants dorment; fais parler les vieux héros, tant qu'à la fin ce siècle de fange se ranime et s'élance vers les hauts faits ou rougisse de lui-même. »

Le patriotisme irrité a rarement parlé un langage aussi noble et plus exempt de déclamation. Leopardi est exalté, il n'est pas passionné, et ne descend jamais à des violences indignes de la muse lyrique. Un seul endroit de la canzone *sur le monument de Dante* fait exception et veut être expliqué : il s'agit d'une invective contre la France. Le poëte, qui se lamente sur la déchéance de son pays, se rappelle que des Italiens ont donné récemment les plus mâles exemples d'héroïsme. Ce souvenir lui devient une nouvelle cause de deuil. L'Italie n'a pas profité du courage de ses fils. Ce n'est pas pour elle qu'ils sont morts loin de la douce terre natale. Poussés par la main d'un conquérant jusque dans les plaines de la Russie, ils sont tombés sur le sol glacé. Le désert boréal et les forêts sifflantes ont seuls entendu leurs plaintes, et les bêtes féroces ont dévoré leurs cadavres délaissés sur une horrible mer de neige. Cette image l'exaspère et lui arrache une imprécation contre le pays qu'il appelle *la Francia scelerata e nera*. Je sais que plus tard il effaça le nom de la France ; qu'il exprima même en 1831 le regret de ne pouvoir effacer toute la canzone qui était, dit-il, l'œuvre de sa toute première jeunesse (*primissima gioventù*). Il revint donc de sa haine, il l'atténua du moins ; mais il suffit que ce sentiment se soit produit dans un cœur aussi généreux, pour que nous examinions s'il était fondé. Leopardi n'avait qu'à interroger sur ce point son ami le réfugié napolitain Colletta, qui, d'une main ferme et avec une énergie digne de Tacite, écrivait près de lui, vers 1828, l'histoire de la domination française en Italie. Colletta ne dissimule ni les rigueurs ni les iniquités du pouvoir étranger, mais il en constate les bienfaits. La renaissance de l'idée d'unité et de nationalité en Italie date de l'occupation française. Pour la première fois depuis la chute de l'empire romain, les Italiens se trouvèrent réunis sous les mêmes lois et poussés vers le

même but; pour la première fois ils firent sentir sur des champs de bataille lointains que la race italienne pouvait tenir avec gloire le vieux glaive de Rome. Les conquérants, si l'on peut donner ce nom à un peuple qui se présentait en libérateur, n'abaissèrent pas les vaincus, ils les relevèrent, et les armèrent au lieu de les enchaîner (1). Jusque dans cette terrible campagne de Russie, quand les légions italiennes s'élançaient à la conquête des redoutes de Borodino, ou arrachaient aux soldats de Kutusof les hauteurs de Malo-Jaroslawetz, les Piémontais, les Toscans, les Lombards, les Romains marchaient sous le même drapeau, à la voix du même chef; les enfants du même sol, jusque-là divisés, confondaient leur sang; et dans cette communauté d'héroïsme, ils retrouvaient le sentiment de leur confraternité et l'amour de la patrie commune. Que l'on compare l'Italie en 1795 et l'Italie en 1815, et l'on conviendra que la domination française l'avait, non pas dégradée, mais plutôt régénérée. Leopardi était alors trop jeune pour comprendre combien cet emportement de haine contre la France était ingrat et imprévoyant (2); plus tard, devenu indifférent à la politique, à peine daigna-t-il s'en apercevoir.

Que l'on ne s'étonne pas de la teinte sombre répandue sur ces trois canzones; Leopardi les écrivit au milieu d'ennuis qui s'aggravaient chaque jour. Son état se composait

(1) « L'ultima invasione francese del regno di Napoli, e direi meglio nella Italia, differisce dalle passate pur francesi o di altre genti, per alcune essenzialità delle quali prima e marovigliosa è armare i popoli vinti. » (Colletta, *Storia del Reame di Napoli*, t. II, p. 54, édit. de Paris, 1843.)

(2) « Quell' impeto di sdegno che scoppio in tutta Europa contra la Francia : giusto nei Russi, Austriaci e Prussiani, scusabile negli altri popoli di Alemagna; ingrato e stolto in Italia. » (Colletta, *Storia del Reame di Napoli*, t. II, p. 110, édit. de Paris, 1843.)

d'un malaise continuel, de courts réveils de vitalité et de crises douloureuses. Le printemps lui apportait quelque soulagement; il renaissait avec la nature, mais l'hiver le replongeait dans une détresse profonde. Plus d'études suivies. Pour la poésie même, il restait à la merci de sa santé. Quand un éclair de bien-être lui rendait, non la vigueur intellectuelle qui chez lui ne faillit jamais, mais la force physique indispensable aux opérations de l'esprit, il jetait sur le papier une pièce de vers, puis il attendait quelquefois pendant plusieurs mois qu'un nouvel accès de santé et d'inspiration lui permît de reprendre son œuvre et de l'amener lentement à la perfection. Dans cette élaboration pénible, pouvait-il oublier un instant ses souffrances? Aussi ses poésies ne sont qu'une plainte tour à tour étouffée ou vibrante, jamais du moins efféminée ni déclamatoire. Bien jeune, à vingt et un ans, il sentait que la jeunesse dont il n'avait pas joui lui échappait, et il se retournait avec des poignants regrets vers les jours où il espérait encore. La vie isolée lui pesait; il se comparait au passereau solitaire qui chante seul sur un toit désert, tandis que les autres oiseaux font dans les airs mille tours joyeux, et saluent la belle saison.

Hélas! combien ta manière de vivre ressemble à la mienne! De l'amusement et du rire, doux compagnons du jeune âge, de l'amour, frère de la jeunesse, soupir cruel des jours avancés, je ne me soucie pas, je ne sais pourquoi, mais plutôt je méloigne d'eux. Ainsi, solitaire et étranger à mon endroit natal, je passe le printemps de ma vie. C'est la coutume de notre bourg de fêter cette journée qui va faire place au soir. J'entends dans l'air un son de cloche! J'entends des détonations d'armes à feu, répercutées au loin de villa en villa. Toute vêtue de fête, la jeunesse du lieu quitte le logis et se répand par les chemins; elle regarde, elle est regardée, et se réjouit dans son cœur. Et moi, solitaire, gagnant la campagne par ce sentier écarté, je re-

mets à un autre temps tout plaisir et tout jeu ; et, tourné vers l'espace qu'éclaire le soleil, je vois l'astre, après le jour serein, descendre et disparaître derrière les montagnes lointaines, et il semble qu'il me dit que la belle jeunesse s'en va aussi baissant.

S'il éprouvait un tel regret à voir sa jeunesse baisser et près de disparaître, pourquoi en laissait-il les derniers rayons se perdre dans la solitude? Pourquoi fuir ces émotions que la jeunesse recherche naturellement? Question délicate et inévitable. Leopardi était fait pour aimer : « Aimez-moi, écrivait-il dans une de ses lettres, j'ai besoin d'amour, d'amour, d'amour, de flamme, d'enthousiasme. » L'amour était donc le besoin suprême de son cœur, et il n'a pas aimé au sens ordinaire du mot. Timide et enthousiaste comme un poëte sans expérience, froidement raisonnable et défiant comme un moraliste qui a beaucoup réfléchi, désespérant de plaire, et révolté à l'idée d'inspirer le dédain, il se tint en garde contre la réalité de la passion, et, même touché par la beauté, il n'osa pas s'offrir de peur d'être refusé. Ces belles personnes, que dans sa timidité il regardait d'un peu loin, et qu'avec sa vue courte il ne voyait peut-être pas très-distinctement, il ne leur demandait qu'une chère image qu'il achevait dans sa pensée et qu'il adorait. Mais qu'avons-nous affaire d'expliquer comment il entendait l'amour? Lui-même l'a clairement exposé dans sa lettre à M. Jacopssen (1823); nous n'aurons pas à traduire, la lettre est en français :

Dans l'amour, toutes les jouissances qu'éprouvent les âmes vulgaires ne valent pas le plaisir que donne un seul instant de ravissement et d'émotion profonde. Mais comment faire que ce sentiment soit durable, ou qu'il se renouvelle souvent dans la vie? Où trouver un cœur qui lui réponde? Plusieurs fois j'ai évité pendant quelques jours de rencontrer l'objet qui m'avait charmé dans un songe délicieux. Je savais que ce charme aurait été dé-

truit en s'approchant de la réalité. Cependant je pensais toujours à cet objet, mais je ne le considérais pas d'après ce qu'il était; je le contemplais dans mon imagination tel qu'il m'avait paru dans mon songe.

Il est vrai que l'habitude de réfléchir, qui est toujours le propre des esprits sensibles, ôte souvent la faculté d'agir et même de jouir. La surabondance de la vie intérieure pousse toujours l'individu vers l'extérieure, mais en même temps elle fait en sorte qu'il ne sait comment s'y prendre. Il embrasse tout, il voudrait toujours être rempli; cependant tous les objets lui échappent, précisément parce qu'ils sont plus petits que sa capacité. Il exige, même de ses moindres actions, de ses paroles, de ses gestes, de ses mouvements, plus de grâce et de perfection qu'il n'est possible à l'homme d'atteindre. Ainsi ne pouvant jamais être content de soi-même, ni cesser de s'examiner, et se défiant toujours de ses propres forces, il ne sait pas faire ce que font tous les autres.

Après avoir indiqué, dans ce français moins élégant qu'énergique, comment, à force de poursuivre l'idéal, il laissait échapper le plus réel de la vie, il ajoute, en pensant à ces doux objets que son imagination se plaisait à créer : « Il n'appartient qu'à l'imagination de procurer à l'homme la seule espèce de bonheur positif dont il soit capable. C'est la véritable sagesse que de chercher le bonheur dans l'idéal. » Leopardi se trompe. Sa théorie est le rêve d'un solitaire. Il se dupe lui-même en supposant que les fantômes enchantés, créés par l'imagination, procurent un bonheur positif; ils peuvent amuser l'âme, la décevoir, non la satisfaire; ils s'envolent vite, la laissant triste, aride, irritée. Appelés de nouveau ils reviennent sans doute, et bien des fois encore ils charment les rêveries du magicien qui les évoque; mais chaque fois ils reviennent moins beaux, moins purs, et chaque fois aussi ils laissent après eux plus de vide et d'amertume. Le plus frais mirage n'apaise pas la soif de l'âme altérée qui soupire après les sources vives. Leopardi

ne devait pas s'y tromper longtemps. La vanité de ses songes lui apparut ; il désira, il chercha un sentiment plus vrai ; mais une crainte invincible le retint. La maladie avait ravagé sa frêle complexion. « Il était de taille moyenne, courbée et mince, dit Ranieri ; sont teint blanc tournait au pâle. Il avait la tête grosse, le front carré et large, les yeux bleus et languissants, le nez effilé, les traits fort délicats, la prononciation modeste et un peu voilée, le sourire ineffable et comme céleste. » Ce portrait tracé par un ami ne donne pas l'idée de la force et de la beauté ; mais Leopardi s'exagérait encore ses désavantages physiques. Il écrivait à Giordani : « Mon apparence est misérable ; je suis devenu un objet de mépris pour toute cette partie extérieure de l'homme que le grand nombre considère seule, et c'est avec le grand nombre qu'il faut vivre en ce monde. » N'ayant de beau que l'âme, il désespéra d'être aimé. Il ne connut de l'amour que le rêve, l'adoration et la souffrance. Plusieurs pièces de son recueil, *le Premier amour, le Songe*, *A sa dame*, peignent admirablement cet état douloureux, mais non sans charme, d'un cœur qui se donne et qui n'attend pas de retour. Le cri de la passion, de la souffrance vraie, perce plus vivement encore dans *le Soir d'un jour de fête*, touchante élégie qui est comme la suite du chant *sur le passereau solitaire*. La fête est finie, le poëte rentre chez lui, et laisse errer ses regards sur la campagne :

Douce et claire est la nuit, sans aucun souffle de vent ; la lune paisible se repose sur les toits et au milieu des jardins, et sa lumière sereine révèle au loin les montagnes. O ma dame ! déjà tout se tait sur les routes, et la lampe nocturne brille plus rarement aux balcons. Tu dors, car un facile sommeil t'accueille dans ta chambre tranquille, et nul souci ne te mord, et tu ignores la blessure profonde que tu m'as faite au cœur. Tu dors, et moi je m'occupe à contempler ce ciel qui au regard appa-

raît si bienfaisant, et cette antique nature toute-puissante qui m'a créé pour le malheur. « Je te refuse l'espérance, me dit-elle, même l'espérance; et tes yeux ne brilleront jamais que de larmes. » Ce jour était une fête : maintenant tu te reposes des amusements, et peut-être tu te souviens en songe de ceux à qui tu as plu aujourd'hui et de ceux qui t'ont plu : ce n'est pas moi, je n'eus jamais cet espoir, qui reviens à ta pensée. Et cependant je me demande combien il me reste à vivre, et je me jette à terre, et je crie, et je frissonne. O jours horribles dans la verdeur de l'âge ! Hélas, sur le chemin, j'entends non loin d'ici le chant solitaire de l'artisan qui tard dans la nuit s'en revient de ses plaisirs à sa pauvre demeure; et mon cœur se serre cruellement à l'idée que tout passe en ce monde et presque sans laisser de traces. Voici que le jour de fête s'est enfui, et au jour de fête succède le jour ordinaire, et le temps emporte toute chose humaine. Où donc est le bruit des peuples antiques? Où donc la gloire de nos aïeux fameux? où le grand empire de cette Rome, et ses armées et son fracas qui se répandait sur la terre et sur l'Océan? Tout est paix et silence, et tout le monde se repose, et d'eux il n'est plus question. Dans mon premier âge, à l'heure où l'on attend impatiemment le jour de fête, ou lorsqu'il était passé, dans mon lit, je veillais ainsi, inquiet et triste; et tard dans la nuit, un chant qui s'entendait par les chemins, et qui en s'éloignant mourait peu à peu, déjà pareillement me serrait le cœur.

Dans une belle pièce, qui a la pâle limpidité d'un clair de lune, et où les pensées se pressent avec une légère incohérence comme dans l'insomnie, quel tressaillement du cœur, quelle angoisse à l'idée que les jours passés ne lui ont rien apporté, et qu'il n'a rien à attendre des jours qui viennent! On sent qu'il a peine à se détacher de l'espérance et qu'il n'est pas désabusé de l'avenir. De nouvelles et plus navrantes épreuves l'attendaient.

Au mois de novembre 1822, il quitta Recanati qui lui était devenu tout à fait odieux et se rendit à Rome. La

ville éternelle ne lui causa aucun éblouissement ; il trouva qu'elle était bien grande pour le petit nombre de ses habitants. Son plus vif plaisir fut la société de quelques étrangers de mérite et de savoir qui l'apprécièrent dignement. Il parle dans sa correspondance d'un dîner chez le ministre de Hollande, où pour la première fois il assista à une conversation de bon ton, animée, élégante et presque comparable à une conversation française. Des Romains eux-mêmes il eut peu à se louer, il les peint de couleurs fort sombres. L'espoir qu'il nourrissait de se créer des ressources avec sa plume se trouva entièrement déçu. Cependant, sur sa réputation d'helléniste, il obtint d'être chargé du catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque Barberine, et un libraire lui proposa de traduire Platon. Il accueillit cette idée avec enthousiasme, puis la laissa tomber au grand dommage des lettres anciennes. Nul n'était aussi capable que lui de donner une copie fidèle du philosophe athénien. Il possédait parfaitement le grec, et maniait l'italien en maître ; de plus il abordait les doctrines antiques sans système préconçu, sans théorie moderne, en véritable ancien. Avec de pareils avantages, il aurait sans doute réussi à transporter dans la langue italienne les beautés sublimes et délicates de Platon. Ses traductions du *Manuel* d'Épictète, de divers opuscules d'Isocrate, de quelques pages de Xénophon et d'un discours de Gémiste Pléthon, admirables d'intelligence et de fidélité libre, témoignent de son aptitude supérieure en ce genre ; mais sa faible santé et le peu d'encouragement qu'il rencontra l'empêchèrent de s'appliquer résolûment à une entreprise qui lui sourit jusqu'à la fin de sa vie. En attendant cette traduction qui ne fut qu'un projet, et comme moyen de s'annoncer au public savant, il donna dans les *Effemeridi letterarie di Roma* des notes sur la *Chronique* d'Eusèbe publiée en arménien et en latin par Zohrab et Angelo

Mai en 1818. Ces notes, écrites en 1818, sont le travail critique le plus remarquable de Leopardi. Les éditeurs de ses œuvres philologiques ne les ont pas reproduites, sous prétexte qu'elles ne trouveraient aujourd'hui ni imprimeur, ni acheteurs, ni lecteurs. Je ne sais si elles trouvèrent beaucoup de lecteurs en 1823, mais elles en eurent au moins un qui valait tout un public. Niebuhr, alors ministre de Prusse à la cour pontificale, lut cette dissertation et en fut vivement frappé. Ce grand homme, qui joignait au génie le plus vigoureux une exquise cordialité, désira aussitôt connaître l'auteur d'observations qui, disait-il, auraient fait honneur au premier philologue de l'Allemagne. Il fut surpris de voir que le premier helléniste de l'Italie était un petit jeune homme pâle et gauche, dont la figure amaigrie annonçait une mauvaise santé ; il s'affligea aussi de sa position précaire. Comme il était sur le point de quitter Rome, il mit immédiatement son crédit à la disposition du jeune philologue, le pressant de demander une place, et promettant d'appuyer chaleureusement sa requête. Leopardi se prêta peu à ces avances. Sa timidité, sa santé débile, son amour de l'indépendance lui rendaient pénible une tâche quelconque. Il objecta d'abord que, pour obtenir une place dans le gouvernement pontifical, il fallait entrer dans les ordres, ce qu'il ne voulait pas faire. Le cardinal Consalvi, secrétaire d'État, tenant compte de sa répugnance, offrit une *prélature*. Leopardi eut encore des scrupules et se rabattit sur un emploi civil ; bref, Niebuhr partit, et Leopardi, mécontent, découragé, reprit le chemin de Recanati ( mai 1823).

Il retrouva sous le toit paternel l'isolement et l'ennui plus pénibles après l'excitation passagère du voyage, les conversations des amis de Rome, les entretiens de Niebuhr. Sa première excursion hors de Recanati ne lui avait pas été favorable ; non qu'il eût eu beaucoup à se plaindre des autres, mais il n'avait pas lieu d'être satisfait de lui-même.

Son inaptitude aux choses du monde s'était brusquement révélée à lui, singulièrement humiliante pour un rêveur inexpérimenté qui dans sa jeunesse avait caressé l'idée de la gloire acquise par des faits héroïques, et qui se voyait maintenant incapable même d'un emploi vulgaire. A cette pensée son âme se révolta; il s'en prit au ciel qui se joue de l'homme, aux hommes qui ne savent que se tourmenter entre eux, à la nature qui n'a nulle pitié des souffrances humaines. Ciel, hommes, nature, il comprit tout dans la même condamnation. Sa canzone du *Jeune Brutus* (*Bruto Minore*) nous montre à quelle intensité son désespoir était arrivé. Cette ode est une peinture de son âme sous un déguisement antique. Brutus a vu ses soldats couchés sur le champ de bataille ou dispersés par la fuite. Il est seul, dans la nuit, sur une colline déserte; près de se percer de son épée, il lance vers le ciel sa plainte irritée et sa malédiction superbe. La vertu n'est qu'un mot; vaine est l'attente de la justice. Que reste-il à l'homme quand s'évanouissent ces grandes illusions, vertu, justice, qui semblaient le guider vers un noble but? Qu'il ne cherche pas un refuge dans la nature; sa tranquillité impassible insulte au deuil du malheureux, et lui prouve par un cruel contraste que l'homme est la plus vile partie des choses, et que la souffrance est son unique privilége. Que le vaillant se précipite donc dans la mort, car il n'a de consolation à recevoir ni de la nature implacablement indifférente, ni de la postérité trop dégradée pour qu'on lui remette la mémoire des cœurs généreux et la suprême vengeance des vaincus.

La canzone de *Bruto minore* marque nettement la différence qui existe entre Leopardi et ces autres poëtes du désespoir et de l'incrédulité, Shelley et Byron. L'auteur de la *Reine Mab*, l'auteur de *Manfred* et de *Caïn* vont loin sans doute dans la négation des croyances consacrées,

mais ils sentent profondément le charme, l'effet calmant, l'ivresse enchantée du magnifique spectacle que le monde physique déroule sous nos yeux ; ils pensent aussi que les sociétés humaines se perfectionnent, que leurs maux ne sont pas incurables, qu'elles peuvent par des efforts intelligents arriver à une condition meilleure ; en un mot, ils croient à la nature et aux hommes. Leopardi maudit la nature et n'attend rien des hommes. Le monde lui apparaît comme livré à des forces occultes et malfaisantes, à un arrangement fortuit et fatal où tout concourt au plus grand malheur possible de l'espèce humaine. Il osa exposer sa philosophie atrabilaire dans un petit essai en prose qui sert de préface à la canzone de *Bruto minore*, et qui est intitulé *Comparaison des paroles de Brutus et de Théophraste à l'approche de la mort*. Dion Cassius rapporte que Brutus, au moment de se percer de son épée, récita deux vers grecs dont le sens est celui-ci : « O misérable vertu, tu n'es qu'un mot ! je t'ai suivie comme une réalité, mais tu es l'esclave de la fortune. » Théophraste, d'après Diogène Laërce, prononça sur son lit de mort quelques paroles assez obscures qui semblent signifier que la gloire est un effet du hasard et ne vaut pas la peine que l'on se donne pour l'acquérir. Sous prétexte de commenter ces propos plus ou moins authentiques, Leopardi leur attribue un sens pessimiste qui aurait certainement surpris Théophraste et peut-être étonné Brutus lui-même. L'homme, dit-il, ne peut se persuader qu'il est né purement et simplement pour être malheureux ; il suppose donc à son existence une fin moins décourageante ; il se crée des buts imaginaires, tels que la vertu, la gloire qui le soutiennent, l'excitent et l'empêchent de sentir tout son malheur. L'antiquité vécut longtemps sur ces puissantes illusions, mais enfin l'expérience du vrai prévalut, et le dernier âge de l'imagination arriva. Dans cette ex-

trémité, l'homme ne se rendit pas à la vérité, et, cherchant plus haut le but qu'il avait longtemps placé sur la terre, il s'attacha à la croyance et à l'attente d'une autre vie. Leopardi ne dit pas en propres termes, la censure romaine ne l'eût pas permis, mais il donne clairement à comprendre que l'immortalité de l'âme est une fiction théologique destinée à remplacer les fictions morales et politiques des anciens. Il arrive à cette conclusion, en partant de ces prémisses, que l'homme est né pour le malheur et que son aveuglement seul fait qu'il ne s'en aperçoit pas : tristes propositions qui lui tenaient si fortement à cœur, qu'il les développa dans une série de dialogues et de petits traités publiés plus tard (1827) sous le titre d'*Opuscules moraux*.

Avec un grand fonds de tristesse trop justifiée par les circonstances de sa vie, il possédait à un haut degré le sentiment du ridicule, et une sorte de susceptibilité maladive à l'égard de la sottise. Il pensait de plus que l'homme n'a qu'un seul moyen de se venger de la force écrasante des choses, c'est l'ironie. Le *Don Quichotte* et Lucien étaient ses livres favoris. Plusieurs de ses dialogues n'auraient pas d'épigraphe mieux appropriée que ces vers de Voltaire :

> Bon Jupiter, tu fis en nous créant
> Une froide plaisanterie.

D'autres, les plus beaux, sont plus sérieux, sans être moins amers. Tous n'ont qu'un sujet, la misère humaine, tournée, retournée, étalée de cent façons ingénieuses et cruelles. Cette ironie qui ne désarme jamais, exprimée dans une prose d'une simplicité parfaite et d'un travail exquis, échappe à l'analyse. Je ne me flatte pas de la faire comprendre à ceux qui n'en peuvent goûter directement l'amertume ; je dirai seulement qu'elle rappelle sans infériorité les observateurs les plus pénétrants et les juges les plus sévères de la nature humaine. Imaginez un Voltaire,

moins son irrévérence cynique et sa gaieté bouffonne; imaginez un Swift, avec la sensibilité délicate d'un poëte, avec un cœur aimant et honnête ; un Lucien avec cette élévation de pensée que le christianisme inspire même à ceux qui le méconnaissent; un Pascal, moins la géométrie transcendante, moins l'appui toujours présent de la foi, et vous aurez une idée des éléments qui se combinent dans le talent de moraliste de Leopardi. Ne songez ni à la philosophie de salon de La Rochefoucauld ni à la satire pittoresque et superficielle de La Bruyère. Leopardi n'a pas vécu dans le monde; il peint l'homme et non certains hommes. Ne songez pas surtout à ce regard clair, profond et calme que Ménandre et Addison laissent tomber sur les vices et les folies de l'humanité. Leopardi n'habite pas comme eux les temples sereins des sages ; il souffre, et voit toutes choses à travers sa souffrance. Certes, je ne prétends pas qu'il voit exactement. Sans afficher un optimisme complaisant, sans vouloir opposer aux sarcasmes du moraliste des raisonnements qui échoueraient contre son dédain, il est permis de lui dire que des illusions aussi générales que la vertu et la justice ne sauraient être entièrement chimériques, qu'elles reposent sur un fond de réalité, et qu'en creusant dans le cœur de l'homme on arrive à des idées éternelles qui constituent l'apanage et le privilége de l'humanité, sa dignité et sa consolation. Il nous suffit de poser nettement cette réserve. Nous ne voulons point instituer une polémique en forme contre des théories qui ont un côté vrai, et que l'auteur nous livre avec une entière sincérité. Je ne crois pas que la lecture des *Opuscules moraux* soit dangereuse; j'ose même dire que, bien faite et bien entendue, elle est utile et fortifiante. Le défaut dominant de notre époque n'est pas l'humilité. L'homme, de notre temps, n'est que trop porté à croire que rien ne lui est impossible, et que les progrès

des sciences lui ouvrent une carrière indéfinie de bien-être. Une voix chagrine qui rabat l'orgueil du triomphateur et lui rappelle son infirmité naturelle est importune sans doute, mais elle mérite d'être écoutée. Pourquoi le chrétien s'en alarmerait-il? Ces révélations sur la misère de l'homme n'offrent rien de nouveau au croyant, dont le premier dogme est la déchéance des enfants d'Adam. Ceux mêmes qui n'appuient pas leur idéal religieux à des dogmes consacrés peuvent parcourir ces pages sans effroi. Quel philosophe ignore que l'existence du mal est un problème plein de perplexité? En insistant outre mesure sur un des termes du problème, Leopardi a marqué plus fortement la nécessité de l'autre terme. S'il se révolte à ce point contre le mal, c'est qu'il porte en lui l'idée d'un être infini en bonté et en puissance. Ainsi, à son insu, malgré lui, il rend hommage par ses pensées et par sa vie à ces vérités suprêmes qui lui paraissent de suprêmes illusions. Le noble poëte qui n'eut jamais souci des richesses et des honneurs, qui n'applaudit jamais à un préjugé populaire ni à de pompeuses sottises, qui ne substitua pas de nouvelles et plus vaines idoles aux idoles renversées de sa jeunesse, ce poëte eût-il blasphémé, nous ne l'appellerons pas irréligieux, car nul ne dédaigna plus que lui les biens terrestres, nul ne chanta plus chastement l'amour, nul ne crut à l'amitié d'un cœur plus fervent; nous signalerons au contraire, comme la véritable expression de sa pensée, une page d'une suavité toute platonicienne, et qui corrige la teinte trop uniformément morose des dialogues. Nous la détachons de *l'Histoire du genre humain*, le plus beau de ses *Opuscules moraux*.

L'auteur nous montre les premiers hommes placés sur une terre tout unie et entourés de toutes les conditions du bonheur. Il ne leur manquait que l'infini qui n'appartient qu'aux dieux. D'abord et longtemps ravis de leur existence,

ils finirent par s'ennuyer de cette félicité monotone, et, passant du dégoût à la haine, ils tâchèrent d'y échapper même par la mort. Attristé d'un résultat si inattendu, Jupiter retoucha soigneusement son œuvre, et en introduisant la variété dans le monde il lui donna l'apparence de l'infini. Ce perfectionnement, d'abord d'une efficacité souveraine, perdit toute vertu par suite de l'habitude, et les hommes, repassant par les mêmes dégoûts, aboutirent au même désespoir. Jupiter, alors éclairé par l'expérience, imposa aux mortels la maladie et le travail qui leur firent apprécier le charme de la santé et du repos, et les empêchèrent de penser sans cesse à cette félicité inconnue près de laquelle tout leur semblait fade. Le principal moyen qu'il imagina pour tromper ce rêve de félicité, fut de créer certains fantômes appelés justice, vertu, gloire, patriotisme, et d'autres encore qui menèrent les hommes par la puissance des illusions ou l'attrait des plaisirs. Mais entre ces fantômes, il s'en trouvait un nommé Sagesse qui promettait aux hommes de leur montrer la Vérité, et comme il était incapable de tenir sa promesse, les hommes, toujours désireux de ce qu'ils n'avaient pas, supplièrent Jupiter de leur envoyer la Vérité. Le dieu, fatigué de cette race impertinente qui n'était jamais satisfaite, exauça leurs vœux. La Vérité descendit du ciel et mit le comble au malheur des hommes en le leur montrant tout entier; en même temps, elle les convainquit si bien de leur bassesse, qu'ils n'eurent plus la force de s'ôter la vie. Terrible fut l'avénement de la Vérité. A son aspect, les fantômes qui consolaient l'humanité se dissipèrent, excepté le fantôme de l'Amour, le plus grossier de ces simulacres, le moins semblable à son divin prototype. Incapable de supporter la tyrannie de la Vérité, incapable de s'y soustraire, la race humaine tomba dans cette suprême misère où elle est aujourd'hui et qui ne doit pas finir.

Alors Jupiter ayant pitié de notre extrême infortune demanda aux immortels si aucun d'eux se pourrait résoudre à visiter, comme ils avaient accoutumé de le faire anciennement, et à consoler dans cet excès de peine leur progéniture et particulièrement ceux qui donnaient des preuves qu'ils ne méritaient pas le malheur universel. A cette proposition tous les autres dieux se taisaient : l'Amour, fils de Vénus céleste, pareil de nom au fantôme ainsi appelé, mais bien différent quant à la nature et aux œuvres, offrit — car il se distingue entre tous les dieux par sa bonté — de remplir lui-même l'office proposé par Jupiter et de descendre du ciel d'où il ne s'était jamais éloigné jusque-là, les dieux, qui le chérissaient incroyablement, ne souffrant pas qu'il quittât leur demeure même pour peu de temps... Depuis cette époque il descend ici-bas, mais rarement, et y séjourne peu, tant parce que la race humaine est généralement indigne de lui, que parce que les dieux supportent son absence avec beaucoup de déplaisir. Quand il vient sur la terre, il choisit, parmi les personnes les plus généreuses et les plus magnanimes, les cœurs les plus tendres et les plus délicats, et là, il se repose pour un peu de temps, et il répand en eux une douceur si étrange et si merveilleuse, il les remplit de sentiments si nobles, de tant de vertu et de vaillance, qu'ils éprouvent alors une chose toute nouvelle pour le genre humain, plutôt la réalité que l'apparence du bonheur.

Le poëte qui concevait une idée aussi exaltée de l'amour était fait pour le ressentir profondément ; il avait une de ces âmes généreuses où le fils de Vénus céleste se plaît à se reposer quand il descend sur la terre ; mais, nous l'avons dit, de pénibles circonstances entravèrent chez lui l'essor du sentiment. Il ne vit d'abord dans l'amour qu'un motif de rêverie délicieuse ; puis, quand les rêves se dissipèrent, quand il se trouva en présence de la passion réelle, il eut un moment de défaillance désolée, et poussa un cri d'angoisse qu'il a intitulé *le Dernier chant de Sapho*. Avec les années, il se fit en lui un certain apaisement. A la plainte

courroucée de Sapho succéda la plainte attendrie de Gonzalve. Le petit poëme de *Consalvo*, une de ses compositions les plus achevées pour le style, est aussi une des peintures les plus directes qu'il ait tracées de lui-même; c'est à ce titre surtout qu'il nous intéresse; si l'on oubliait qu'il s'agit d'un poëte qui a bien véritablement aimé et souffert, on ne verrait dans cette élégie qu'une sentimentalité romanesque. Un jeune homme qui n'a pas encore vingt-cinq ans touche à la fin de son séjour sur la terre. Ses plus chers amis ont déserté sa couche funèbre.

Mais à son côté se tenait, amenée par la pitié pour consoler son abandon, celle qui seule et toujours était présente à son esprit, Elvire, célèbre par sa divine beauté. Elle était sûre de son pouvoir; elle savait que d'elle un aimable regard, une parole empreinte de quelque douceur, que mille et mille fois il répétait dans sa pensée, étaient un soutien et un aliment pour cet amant infortuné, bien que de lui elle n'eût jamais entendu parole d'amour. Toujours dans cette âme une crainte souveraine avait été plus forte que son grand désir. Ainsi son trop d'amour l'avait fait esclave et petit enfant. Mais enfin la mort rompit le nœud de sa langue...

Il ose parler; il ose avouer son amour et implorer au moment de l'éternel départ le baiser d'adieu :

Et la très-belle dame resta en suspens et pensive ; elle tint son regard, brillant de mille tendres étincelles, fixé sur les yeux de l'infortuné où reluisait une suprême larme. Elle n'eut pas la force de mépriser sa demande et d'augmenter par un refus l'amertume du triste adieu, mais elle fut vaincue par la compassion de ces ardeurs bien connues; et son visage céleste, sa bouche naguère si désirée, et pendant beaucoup d'années objet de rêves et de soupirs, doucement s'approchant du visage du malheureux décoloré par l'agonie, toute bienveillante et par haute pitié, imprima baisers sur baisers sur les lèvres convulsives de l'amant tremblant et ravi.

Cette suprême preuve de bienveillance rend un peu de force au mourant qui exprime sa reconnaissance en paroles enflammées. Mais bientôt « le souffle et la parole lui manquent, et avant le soir il voit fuir son premier jour de bonheur. » Je crains que dépouillée de la beauté limpide et mélodieuse des vers italiens, cette poésie ne paraisse sans originalité et sans profondeur ; je l'ai citée parce qu'elle découvre Leopardi à un de ses rares moments d'attendrissement. De pareils accents attestent combien son âme rebelle à la douleur était accessible aux impressions pathétiques, et nous préparent à comprendre sa canzone de l'*Amour et la mort*, admirable témoignage de cette autre époque de sa vie où, désabusé de tout espoir, il n'aspira plus qu'à se reposer dans la mort. Maintenant il osait entrevoir un dernier bonheur, une suprême consolation à son agonie. Entre la mort et lui se plaçait une chère image ardemment invoquée ; c'était une attache à l'existence ou du moins un signe que la vie gardait du prix à ses yeux. Il ne désespérait pas d'arriver à une situation supportable ; il essaya.

Il quitta une seconde fois la maison paternelle au mois de juillet 1825, et passant par Bologne, il poussa jusqu'à Milan. Il revint ensuite à Bologne, où, sauf une course à Ravenne, il resta jusqu'en novembre 1826. L'hiver le ramena à Recanati ; mais au printemps il repartit pour Bologne, et de là il se hasarda jusqu'à Florence (juillet 1827). Forcé de demander des ressources au travail littéraire, et encouragé par un libraire intelligent, Stella de Milan, il publia les poésies de Pétrarque avec une excellente interprétation, et deux *chrestomathies italiennes*, l'une en vers, l'autre en prose ; il donna aussi le plan d'une édition des *Œuvres* de Cicéron. Ces années furent les plus actives de sa vie littéraire. En 1826, il traduisit dans l'italien du quatorzième siècle le *Martyre des saints Pères du mont Sinaï*,

tiré du recueil de Combefis (*Illustrium martyrum lecti triumphi*), et ce pastiche du style des trécentistes trompa des juges exercés tels que Cesari. La même année parut à Bologne, sous le simple tire de *Versi*, un second recueil de poésies composé de petites pièces d'un genre méditatif et élégiaque, et de traductions de la *Batrachomyomachie* et des *ïambes* de Simonide d'Amorgos. Cet agréable volume, par sa variété piquante, par les teintes douces et tendres des élégies, par la gaieté satirique des deux traductions, complétait heureusement les canzones et en tempérait les couleurs dures et sombres.

Le travail que Leopardi maudissait et dont il s'acquittait en conscience, le monde auquel, bon gré, mal gré, il se trouvait mêlé, firent diversion à ses douleurs et introduisirent des distractions salutaires dans son existence, longtemps séquestrée et repliée sur elle-même. Des liaisons se formèrent autour de lui, et, triomphant de sa réserve, sollicitèrent vers des objets réels ses sentiment affectueux, qui jusque-là s'étaient trop dissipés en rêveries. Parmi ses connaissances de Bologne, il faut citer M^me^ Tommasini et la comtesse Malvezzi. Cette dernière dame eut un rôle important, quoique très-court, dans la vie de Leopardi. Elle n'était pas jeune, dit le poëte dans une lettre à son frère Charles, mais la grâce et l'esprit lui tenaient lieu de jeunesse. Elle était instruite, lisait et traduisait les auteurs latins, et entendait la philosophie. Avec elle les sujets de causeries ne manquaient jamais, et les plus longues soirées passaient comme un moment. Dans cette intimité de chaque soir on ne parlait pas seulement belles-lettres et philosophie, on se confiait mutuellement ses secrets, on s'avertissait doucement de ses défauts; enfin ce n'était pas l'amour, mais quelque chose qui y ressemblait fort : une amitié tendre, un intérêt réciproque, un abandon sans réserve, une sorte d'amour sans inquiétude, ainsi le définit Leopardi,

et il ajoute : « En somme, cette connaissance forme et formera une époque bien marquée de ma vie, parce qu'elle m'a détrompé du désenchantement, qu'elle m'a convaincu qu'il y a véritablement au monde des plaisirs que je croyais impossibles, et que je suis encore capable d'illusions durables, malgré ma persuasion enracinée du contraire, et parce qu'elle a ressuscité mon cœur après un sommeil ou plutôt une mort qui persistait depuis tant d'années. »

Pourquoi cette illusion, si c'était une illusion, si nouvelle, et qui promettait d'être si bienfaisante, ne fut-elle pas durable? La correspondance est muette à ce sujet; il n'y est plus question de la comtesse Malvezzi qu'une fois, à propos d'une traduction du *Songe de Scipion* faite par cette dame et dont le manuscrit lui avait été dérobé. Il semble donc que cette liaison se dénoua assez vite. Leopardi n'en forma plus de pareille. A Florence, il trouva les amis les plus dignes de l'apprécier dans la société si distinguée qui se réunissait autour du marquis Gino Capponi, de Niccolini et de Giuliano Frullani; mais ce ne fut plus le charme des cordiales relations de Bologne. D'ailleurs ses infirmités croissantes ne lui laissèrent pas goûter les exquises distractions de la Toscane. Sa maladie était des plus compliquées, la vitalité atteinte et comme tarie à ses sources ne pouvait pas lutter contre la lente désorganisation du corps. Par suite d'un ramollissement et d'une déformation des os, les viscères de la poitrine, comprimés d'une manière anormale, éprouvèrent de profondes altérations. La circulation et la digestion se firent mal; la respiration devint gênée et haletante; des symptômes de phthisie pulmonaire et d'hydropisie se manifestèrent; l'épuisement du centre vital réagit sur la vue, et le malheureux poëte dut, sous peine de cécité complète, renoncer à la lecture. Depuis Pascal, on n'avait pas d'exemple d'une aussi grande intelligence,

si cruellement opprimée par les infirmités physiques.

La première conséquence de cette aggravation du mal fut de lui interdire le travail littéraire et de le priver de son unique ressource. Il fallut donc quitter la Toscane et revenir à Recanati. De ce dernier séjour sous le toit paternel, qui dura depuis novembre 1828 jusqu'au printemps de 1830, il y a peu de choses à dire. L'existence de Leopardi n'est pas riche en événements extérieurs; presque tout s'y passe au dedans, et le biographe ne trouve guère à noter que des accidents moraux et des changements intérieurs. En y regardant de près, on remarque qu'à son retour de Florence il n'est plus le même que du temps où il écrivait la canzone du *Jeune Brutus*. C'était alors sa période de révolte, qui, au fond, attestait encore de l'espérance; car on n'attaque pas si violemment une force que l'on désespère entièrement de vaincre. Au contraire, quand on est bien convaincu que l'obstacle défie tous les efforts humains, la colère n'est plus de saison, il faut se résigner. Leopardi se croyait maintenant assuré qu'il n'avait rien à attendre de l'avenir, qu'il ne lui restait plus qu'à contempler dans le passé les reliques des sentiments qui avaient agité son âme. Il le croyait, il le disait dans ses *Souvenirs* (*le Ricordanze*); mais il se trompait: l'homme ne se détache jamais complétement de la vie. C'est une illusion nouvelle que de prétendre que l'on n'a plus d'illusions, et ce que l'on nomme désespoir n'est que l'intervalle de deux espérances. Dans les glaciales soirées de l'automne de 1829, Leopardi croyait son cœur bien mort; mais vienne le printemps, et ce cœur indomptable se remet à battre, et le poëte se réjouit de sentir en lui le mystérieux et profond tressaillement de la vie. Sous l'impression bienfaisante du printemps, après un terrible hiver, Leopardi se trouva la force de se lancer de nouveau dans le monde. Au mois d'avril 1830, il embrassa pour la der-

nière fois ses parents, et se rendit à Florence, où il résida jusqu'en octobre 1831. Pendant son séjour dans cette ville, une révolution s'accomplit en France, et le contre-coup ébranla l'Italie. Mais que lui importaient les révolutions? Il était trop convaincu du néant des entreprises humaines pour s'intéresser à ces vaines agitations. Il est vrai que, se voyant attribuer des *Dialogues* écrits par son père dans le sens le plus étroitement conservateur, il en témoigna du dépit et déclara sèchement qu'il n'en était pas l'auteur. Il lui déplaisait qu'on le fît sortir de sa dédaigneuse neutralité pour l'attirer dans un camp qui n'était pas le sien. A part cette protestation, sa correspondance et ses œuvres laissent à peine percer une préférence politique. D'autres pensées l'occupaient. En 1831, il publia une nouvelle édition de ses poésies avec une touchante dédicace à ses amis de Toscane, Il avait déjà trouvé des amis fidèles, il venait d'en rencontrer un tout à fait dévoué, Antonio Ranieri, écrivain de mérite, dont le nom ne sera jamais séparé du sien. Cet admirable ami ne le quitta plus et entoura son précoce déclin de soins indispensables. Comme tous ceux qui souffrent, Leopardi trouvait du soulagement à changer de place. Il alla passer à Rome l'hiver de 1831 à 1832, puis il revint à Florence, et presque aussitôt il médita un nouveau et plus long voyage. L'exiguïté de ses ressources était un grand obstacle à ces déplacements. La petite somme produite par la vente de ses poésies étant épuisée, il demanda à son père une pension mensuelle de douze écus. « Avec douze écus, lui écrivait-il, on ne vit passablement nulle part, mais je ne cherche pas à vivre passablement. Je m'imposerai de telles privations, que, tout compte fait, douze écus me suffiront. La mort vaudrait mieux, mais je dois attendre qu'il plaise Dieu de me l'accorder. » C'est avec un inexprimable serrement de cœur qu'il se décidait à importuner son père, et, après avoir exposé simplement sa re-

quête, il se hâtait d'ajouter : « Du reste, j'éprouve d'un côté tant de douleur de vous donner de l'ennui, et de l'autre je suis si éloigné, en voulant vivre hors de la maison, de chercher à satisfaire un caprice ou d'espérer une existence agréable, que j'en suis venu à désirer que toute possibilité de recourir à ma famille me fût enlevée, afin que ne pouvant pas me suffire à moi-même, et pouvant bien moins encore me mettre à mendier, je me trouvasse dans la nécessité matérielle, précise et rigoureuse de mourir de faim. » Le comte Monaldo épargna à son fils cette extrémité; Leopardi eut le strict nécessaire. Il quitta Florence avec Ranieri à la fin de l'été 1833, passa le mois de septembre à Rome, et se rendit à Naples en octobre. Il allait chercher dans cette ville un endroit propice pour s'y endormir de cet éternel sommeil après lequel il soupirait uniquement depuis plusieurs années. Sa canzone de *l'Amour et la mort*, qui appartient à cette période d'accablement et de résignation, non sans un reste de hautaine colère, est toute remplie d'un désir ardent, amoureux de la mort, cette suprême consolation réservée à l'homme quand toutes les promesses de la vie ont été trouvées menteuses.

Ô toi, s'écrie-t-il, toi que j'invoque depuis mes premiers ans, toi que j'ai toujours honorée, belle Mort qui seule compatis aux souffrances de ce monde, si jamais je t'ai célébrée, si j'ai tenté de venger ton divin pouvoir des affronts d'un vulgaire ingrat, ne tarde plus; exauce des prières comme tu en entends rarement? Ferme pour jamais à la lumière ces tristes yeux, ô souveraine du temps! Certes, quelle que soit l'heure où pour moi tu déploies tes ailes, tu me trouveras le front haut, armé contre le sort et ne lui cédant pas. La main qui en me flagellant se rougit de mon sang innocent, je ne la comblerai pas d'éloges et de bénédictions, comme le fait la race humaine par une antique bassesse. Toutes ces vaines espérances avec lesquelles se console le

**monde, pareil aux petits enfants, tous ces appuis illusoires, je les repousserai loin de moi. Je n'espérerai qu'en toi seule. Le seul jour serein que j'attends est celui où je reposerai mon visage endormi sur ton sein virginal.**

C'était donc un lieu de repos qu'il comptait trouver à Naples pour s'y endormir plus tranquillement sur le sein virginal de la mort. Mais ce beau climat produisit sur lui un effet imprévu et raviva dans son corps exténué la chaleur presque éteinte. L'ami qui ne le quittait pas a noté cet éphémère et trompeur retour de santé. Dans le faubourg de Capodimonte et dans une maisonnette sur la pente du Vésuve, visitant ces beaux rivages de la baie de Naples, tant de fois chantés par d'autres poëtes, la Mergellina et le Pausilippe, Pouzzoles et Cumes, Pompeï et Herculanum, respirant l'air doux et pur, entretenant des relations rares et agréables avec quelques hommes distingués de Naples, visité par des étrangers illustres, comme le poëte allemand Platen, il éprouva du soulagement et se crut appelé à une longue vie. Malheureusement l'atteinte au physique et au moral avait été trop profonde pour qu'il lui fût donné de revenir à la santé du corps et à la sérénité de l'âme. Le réveil fugitif de ses forces ne fit que ranimer la colère dont nous avons entendu les éclats dans la canzone de *Bruto minore* et qui depuis s'était calmée ou engourdie. Son indignation prit cette fois une forme sarcastique qui surpasse en âcreté même les *Opuscules moraux*. Les fragments en prose que ses éditeurs ont recueillis sous le titre de *Pensées*, résidu amer d'une philosophie désespérée, la *Palinodie* adressée à Gino Capponi et dans laquelle, sous prétexte de rétracter ses opinions sur les misères des hommes, il fustige impitoyablement les prétentions de ce siècle de progrès, sont les principaux témoignages de cette âpre raillerie qui, dans une épopée satirique

intitulée *la Suite* (*Paralipomeni*) *de la Batrachomyomachie* d'Homère, atteint à une sorte de gaieté. Le poëte moderne reprenant le sujet au point où s'arrête le rapsode antique, c'est-à-dire au moment où les rats vainqueurs des grenouilles sont mis en déroute par l'arrivée des crabes, raconte comment les fugitifs se rallient, se réorganisent et rentrent en lice. Les combats et les négociations des parties belligérantes ne remplissent pas moins de huit chants. Un des premiers soins des rats, c'est de faire demander au général des crabes de quel droit il intervient dans la querelle; le général répond gravement que c'est pour maintenir la balance des puissances et l'équilibre politique. Quand les rats perdent leur monarque ils élisent un souverain constitutionnel qui, rejetant le titre de Roi de Ratopolis, prend le titre de Roi des rats, ce qui semble très-important à son peuple. Cette parodie de certaines formules politiques a de l'agrément, et la versification en *ottava rima* est excellente; mais en somme la gaieté des *Paralipomeni* est singulièrement âpre et forcée, et s'attaque par malheur à des objets un peu plus sérieux que la différence entre le titre de Roi de Ratopolis et celui de Roi des rats. Il ne faudrait pas d'ailleurs conclure de ces plaisanteries que Leopardi fût aussi indifférent à la politique qu'il en avait l'air. Ce qu'il pensait à ce sujet ne sortait pas d'un cercle d'intimes qui à leur tour n'ont pas pu s'en expliquer librement. Je lis dans sa correspondance, à la date du 19 février 1836, un passage où son cœur se déclare à l'improviste. Son père, qui avait beaucoup écrit en faveur de la légitimité (autrichienne et pontificale), s'étonnait naïvement que dans ce parti on lui sût peu de gré de ses efforts. « Il n'y a rien d'étrange à cela, répond Leopardi, car les pouvoirs légitimes n'aiment pas trop qu'on défende leur cause par la parole; l'aveu seul qu'il y a au monde des personnes qui mettent en doute la plé-

nitude de leurs droits leur déplaît, outre qu'ils préfèrent très-sagement à des raisons auxquelles bien ou mal on peut toujours répliquer, les arguments du canon et du *carcere duro*, auxquels leurs adversaires n'ont pour le moment rien à répondre. » Ce sarcasme incisif trahit les sentiments secrets de l'ami du marquis Gino Capponi; mais son dédain, sa haine pour un certain parti, ne l'induisaient pas à attendre beaucoup du parti contraire. Son dernier mot, en politique comme en tout, était plus que jamais le désespoir et la dérision.

La *Ginestra*, sa dernière pièce de vers, est aussi implacablement amère que le *Bruto minore*, quoique dans un ton différent, avec moins de violence et plus d'ironie. Sur les flancs brûlés du Vésuve, où la nature a déployé son pouvoir exterminateur, et où ne croît plus que la plante des déserts et des ruines, le genêt, le poëte apostrophe durement la race humaine et lui demande comment elle peut croire à sa grandeur devant cette force meurtrière qui détruit en une heure les travaux de vingt générations. Et cette force si terrible à l'homme, pour combien compte-t-elle sur la terre? Quelle place infime la terre elle-même occupe parmi ces milliers de mondes, que les profondeurs du ciel laissent voir dans les nuits sereines! Quelle pitié que l'homme, un atome perdu sur un grain de sable, ose parler de ses *magnifiques destinées progressives!* Plus sage est le genêt, poussant où le sort le fait naître, périssant au contact de la lave qui le flétrit et le brise, mais ne suppliant pas lâchement le feu qui le tue, n'élevant pas vers le ciel sa jactance insensée, et ne s'imaginant pas qu'il est immortel. — Nous ne faisons qu'indiquer l'idée principale de cette pièce de la *Ginestra*, qui, dans ses développements, est de la plus grande beauté. Ce qu'elle offre d'imparfait comme raisonnement est assez manifeste. L'écrasante supériorité des forces de la nature ne prouve rien

contre l'homme, dont la grandeur est d'un tout autre ordre. Pascal, qui, physiquement, eut autant à souffrir que Leopardi, a dit, dans une pensée célèbre : « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser : une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt ; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. » Voilà le langage de la raison, pénétrée et ennoblie par le christianisme. Dans la *Ginestra*, nous n'avons que l'ironie superbe d'un mortel généreux qui tient à honneur de regarder sa mauvaise fortune en face, qui la brave jusqu'au bout, et qui ne s'avoue pas vaincu même lorsqu'il se sent brisé.

Leopardi touchait au terme de cette lutte douloureuse. Nous avons dit que, grâce au climat de Naples, il en était venu à s'habituer à son mal, à le croire peut-être conjuré. Mais, apprenant que le choléra, après avoir ravagé la plus grande partie de l'Europe, s'avançait sur l'Italie, il lui sembla que le fléau était destiné à éteindre la lueur tremblante qui éclairait les restes de son existence. Sous cette impression, les ressorts de la vie achevèrent de se rompre. Le mercredi 14 juin 1837, à cinq heures de l'après-midi, lorsqu'il se disposait à monter en voiture pour se rendre à son casino du Vésuve, un épanchement dans la poitrine se déclara, et le poëte expira entre les bras de l'ami qui avait veillé sur ses dernières années avec des soins si tendres, et qui n'a pas cessé de veiller sur sa mémoire. Il avait un peu moins de trente-neuf ans, l'âge de Pascal mourant. Son corps, sauvé par miracle, ou plutôt par le dévouement infatigable de Ranieri, de la sépulture commune à laquelle les lois sanitaires condamnaient tous ceux qui succombaient pendant le choléra, fut enseveli dans la petite église

suburbaine de San Vitale. Là, non loin du tombeau de Virgile, un monument très-simple, élevé par la piété de Ranieri, rappelle aux visiteurs le plus beau génie que l'Italie ait produit depuis le seizième siècle, le grand écrivain que ses compatriotes aiment à rapprocher de Dante, comme le coucher majestueux et sombre de la poésie dont l'auteur de la *Divine Comédie* fut le splendide lever.

1er juin 1860.

---

# CHATEAUBRIAND.

*Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire,* par C.-A. Sainte-Beuve. Paris, Garnier, 2 vol. in-8°.

Chateaubriand est, en France du moins, la plus grande figure littéraire de notre siècle. A son début, il éclipsa ou rejeta dans le demi-jour ses plus illustres contemporains, et depuis son avénement, trois générations se sont succédé sans lui donner un rival ou un héritier. Il a vu naître l'école de la Restauration, et dans ce bel ensemble de talents, les plus célèbres se sont proclamés ses disciples. La littérature bruyante qui remua tant d'idées et de passions sous la monarchie de Juillet ne parla de lui qu'avec respect et admiration. La période confuse qui a suivi n'a pas sensiblement porté atteinte à sa gloire. Cependant, si son nom reste honoré entre tous, ses ouvrages se lisent moins et ne gardent pas d'influence apparente sur la direction des idées et la manière d'écrire. Le *Génie du Christianisme* n'apprend rien à ceux qui étudient l'histoire des religions, et leur paraît un plaidoyer léger et inexact dans une cause qui réclamait des arguments plus sérieux. Comparée aux larges et profondes analyses de passions qui distinguent quelques-uns de nos romans, *Atala* semble outrée et bizarre. La mélancolie théâtrale de *René* n'est pas l'expression de nos tristesses. Ce qu'il y a d'artificiel et de faux dans la composition des *Martyrs* nous empêche de goûter les nobles et pures beautés de cette épopée. Enfin aucune des productions qui fondèrent la

renommée de Chateaubriand ne trouve entièrement grâce à nos yeux ; mais notre sévérité ne remonte pas des œuvres à l'auteur. Au-dessus des ouvrages que l'ombre envahit, la tête du poëte brille d'un éclat à peine obscurci.

Cette destinée littéraire offre une contradiction qui mérite d'être expliquée ; la contradiction est plus frappante encore dans les jugements portés sur la personne morale et le rôle politique de Chateaubriand. Si nous acceptions comme fidèles les traits dont on s'est plu à le peindre de son vivant ou peu après sa mort, voici l'image que nous nous ferions de lui. Un jeune gentilhomme inconnu de tous, mais déjà admirable par le génie, plus admirable par le caractère, quitte sa patrie pour rester fidèle à son roi : Le courant du siècle l'avait un moment détourné du christianisme ; le malheur l'y ramène et pour toujours. Dès que la France lui est rouverte, il revient prendre une part décisive au rétablissement de l'ordre religieux, en attendant qu'il puisse contribuer à la restauration monarchique. Quand la royale famille qu'il appelait de ses vœux est rendue à la France, il l'accueille avec transports, et la guide à travers les obstacles d'une situation nouvelle. Mais ses conseils sont dédaignés. Entre la royauté et la liberté éclate un conflit déplorable qu'il avait voulu prévenir. La monarchie succombe, et le vieux serviteur qu'elle avait méconnu reste attaché à l'infortuue d'une maison royale trois fois proscrite. Il meurt plein d'années sans s'être jamais démenti, et lègue à l'avenir un magnifique exemple de foi et de fidélité. Cette image de Chateaubriand catholique et royaliste, nous la connaissons pour l'avoir vue souvent exposée à notre admiration ; nous savons aussi combien elle est flattée. Les ouvrages de Chateaubriand, ses actes publics, ses confidences et les indiscrétions de ses amis nous montrent un personnage bien différent. Un jeune homme dévoré d'une vague inquiétude,

qu'une course rapide en Amérique n'avait pas épuisée, se fait un point d'honneur d'aller combattre pour une cause à laquelle il ne croit pas. Les péripéties de l'exil le jettent en Angleterre. Là, celui qui avait émigré au nom de la religion et de la royauté écrit un livre plein des idées les plus opposées au christianisme et à la monarchie. Un deuil de famille et peut-être aussi l'instabilité de ses pensées le ramènent à la religion; des relations de parti le rattachent à la royauté. Ces deux causes dédaignées naguère deviennent les siennes, il les protége de tout l'éclat de son talent; mais il défend le christianisme par des arguments si peu solides et si spécieux, que l'on se demande si sa foi est bien sincère, si elle n'est pas une pure parure et peut-être un masque. Sa vie intime, depuis qu'elle est mieux connue, suggère la même question. L'épicurien catholique qui donnait un but amoureux à ses pèlerinages sacrés, se lançant en 1814 dans la politique royaliste, y porte autant d'éclat et aussi peu de solidité que dans sa croisade religieuse. Généreux par caractère, mais emporté au gré de ses mobiles passions, prompt à concevoir de hauts projets, manquant de talent pratique et de patience pour les exécuter, incapable de conduire les autres, plus incapable de se laisser conduire, il ne sait ni tenir la première place ni souffrir qu'un autre l'occupe. Il est la gloire et l'embarras de son parti. Il ébranle la monarchie jusqu'à hâter sa chute, et quand elle est par terre, il se donne la satisfaction superbe de s'attacher à ses ruines; mais de ces débris même il se fait un piédestal, et il foule ce qu'il prétend relever. Convaincu enfin de l'inanité de sa tentative, il se venge de son impuissance en couvrant d'un mépris implacable les hommes et les choses de son temps. Au milieu de ce monde qu'il se figure si misérable et voué à toutes les bassesses, il lui plaît de rester debout drapé dans sa foi au catholicisme et à la légitimité. Mais comme il se soucie peu d'a-

voir des imitateurs, il laisse tomber au sujet de la religion, il lance contre l'ancienne monarchie des paroles qui détruisent l'autorité de son exemple. Il traîne jusqu'à quatre-vingts ans sa vie ennuyée, et après sa mort on se demande s'il n'a pas fait plus de mal que de bien à la religion et à la royauté, en leur imposant un de ces auxiliaires dont on ne peut plus se passer quand on les a acceptés, et qui sont à la fois dangereux et indispensables.

Nous croyons ce second portrait vrai, sans admettre que le premier soit entièrement faux. La nature de Chateaubriand n'est pas si facile à expliquer que le prétendent ses amis et ses ennemis. Le présenter comme un croyant chevaleresque ou comme un acteur sans sincérité, c'est trancher une question qui veut être démêlée avec beaucoup de soin. Nous désirions depuis longtemps qu'un des écrivains qui ont vu de près Chateaubriand, et qui connaissent bien le mouvement littéraire des trente premières années de ce siècle, nous montrât sous son véritable jour cette figure restée énigmatique jusque dans le rayonnement de la gloire, et peignît de traits réels et distincts ce caractère heurté qui rassemblait les sentiments les plus contradictoires. Le livre récemment publié de M. Villemain n'avait point satisfait notre désir. Tout en admirant l'élégance spirituelle de cette étude biographique, nous n'y avions pas trouvé le Chateaubriand réel que nous cherchions; l'homme privé y est touché légèrement, avec plus de délicatesse que de précision ; l'écrivain y reçoit de justes hommages qui auraient plus de prix s'ils étaient plus longuement motivés; le personnage public, au contraire, est traité avec des développements que le sujet n'exigeait pas et qui contiennent plus d'éloquence que d'information positive. Il nous semble donc, c'est une impression, non un jugement, que l'excellent ouvrage de M. Villemain en faisait désirer un plus complet; il nous semble aussi qu'à cet

égard on n'a plus rien à désirer après l'ouvrage que M. Sainte-Beuve nous a donné sous le titre de *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire.* Le livre tient plus que ne promet le titre.

M. Sainte-Beuve a bien les qualités requises pour prononcer sur Chateaubriand un de ces jugements que les contemporains acceptent de confiance et que sanctionne la postérité, pour tracer de lui un de ces portraits définitifs qui admettent à peine des retouches dans le fond et dans les accessoires. Il excelle à saisir non pas le vrai dans sa généralité abstraite, mais le vrai dans ses particularités vivantes. Sa curiosité inquiète n'est satisfaite qu'après avoir épuisé tous les renseignements; ses recherches ne s'arrêtent qu'après avoir abouti à ces faits intimes, à ces mots confidentiels qui trahissent une nature; il accumule les détails de peur de laisser échapper une nuance et il tient compte d'une ride et d'une grimace autant que du sourire des lèvres et du feu des regards. Son aptitude supérieure à rendre les physionomies s'est manifestée par tant d'exemples, elle est si généralement reconnue, que nous aurions mauvaise grâce à la vouloir démontrer. On sait que M. Sainte-Beuve n'a pas d'égal pour le portrait littéraire. En appliquant son talent au sujet le plus noble, le plus grandiose et le plus difficile, il a redoublé de scrupules et ne s'est mis à l'œuvre que parfaitement préparé. Pendant des années, il avait vu assidûment, dans le salon de M^me^ Récamier, M. de Chateaubriand, le Chateaubriand des derniers temps, plein de gloire et d'ennuis. René vieillissant et désolé de vieillir restait volontiers immobile et silencieux, mais il avait ses gestes et ses entraînements de paroles qui le décelaient aux yeux d'un fin observateur. Quant à l'autre Chateaubriand, le Chateaubriand du Consultat et des premières années de l'Empire, oublié de beaucoup et de lui-même peut-être le peintre curieux le demandait à ceux qui l'avaient bien

connu, à M. Molé surtout, l'ami des jours de la jeunesse qui avait reçu toutes les confidences et qui en répétait quelques-unes. Les papiers de Fontanes, la correspondance de Joubert, lui montraient conservées par l'amitié les traces intimes d'une vie illustre. D'autres attachements plus intimes et plus tendres laissaient deviner leurs secrets. Plus tard, il eut à sa disposition les papiers de Chênedollé et de Gueneau de Mussy, qui complètent les renseignements sur ce groupe que Chateaubriand domine et où il trouva d'abord des amis et des protecteurs. Ajoutez que M. Sainte-Beuve connaît très-bien, non par les livres seulement, mais par une tradition directe, l'école qui prospérait lorsque parut Chateaubriand, et qu'il connaît par une expérience encore plus directe l'école qui commença sous l'inflence de Chateaubriand. Les entretiens de Daunou lui ont rendu familière la manière de penser et d'écrire des hommes de talent qui continuaient le dix-huitième siècle; l'amitié de Victor Hugo l'a initié aux efforts des disciples vigoureux et bientôt émancipés de Chateaubriand; il a donc embrassé d'un regard assuré, et sans rencontrer nulle part d'espace inconnu, la carrière tout entière de l'auteur de l'*Essai sur les Révolutions* et des *Martyrs*, avec ses deux limites au levant et au couchant, l'école philosophique de 1800, l'école romantique de 1825.

Avec de pareils avantages, M. Sainte-Beuve ne pouvait que faire un livre très-intéressant et très-instructif; il pouvait facilement faire un livre mieux composé. L'ouvrage comprend deux parties bien distinctes : d'abord, vingt leçons professées à Liége sur Chateaubriand, en 1848-49; puis des notes disséminées au bas des pages ou rassemblées à la fin du second volume. Deux articles sur Chênedollé et sur Gueneau de Mussy s'ajoutent assez naturellement aux leçons. Un extrait des *Mémoires* d'une femme qui a aimé Chateaubriand et qui ne craint pas de l'avouer, fait

suite aux notes et complète ce recueil de particularités intimes que l'auteur appelle *Chateaubriana*. Sur ce simple énoncé des matières, on devine que l'ouvrage pèche par l'ordonnance. L'auteur a reculé devant la tâche de fondre en un tout harmonieux les riches éléments qu'il avait sous la main; il les livre au public tels qu'il les a recueillis, non pas toutefois sans les avoir choisis avec le discernement le plus fin, et disposés avec un art qui se cache sous la négligence. Cette négligence, d'ailleurs, a son prix, même aux yeux de ceux qui désireraient un art plus apparent; elle dissimule la main du peintre et montre plus vivement le personnage. M. Sainte-Beuve sera moins loué peut-être, Chateaubriand sera mieux connu.

Quand le critique commença son cours, en octobre 1848, l'auteur de *René* venait de mourir. Celui qui avait agité tant d'esprits et fait battre tant de cœurs dormait sur son rocher natal de Saint-Malo. Sa renommée, qui sommeillait depuis quelques années, s'était brusquement réveillée au bruit de sa mort, et se faisait entendre même dans le fracas de la tempête politique. Sa vie privée, jetée jour par jour à la publicité, était devenue un événement. Le même journal qui annonçait le soulèvement d'un peuple, la fuite d'un roi, les luttes sanglantes de deux races rivales, annonçait aussi que sur la plage de Saint-Malo un enfant avait joué parmi les vagues, que dans une tour d'un vieux château il avait illuminé de ses rêves ardents les heures les plus sombres de la nuit. Ces fugitifs incidents, que le poëte compare au nuage qui passe sans laisser de trace, au vaisseau qui creuse dans les flots un sillon bientôt effacé, à l'ombre qui s'évanouit, intéressaient autant le lecteur que les grandioses accidents de l'histoire quotidienne; ils ravivaient une mémoire qui semblait près de s'éteindre, et rendaient présent à tous l'écrivain qui venait de disparaître. C'est de cet écrivain que M. Saint-Beuve entretenait un auditoire

attentif. Comme le professeur était très-familier avec son sujet, il s'en expliquait simplement, sans appareil doctoral. Nous avons aujourd'hui ses leçons sous les yeux. Quoique revues avec soin et étayées de notes, elles gardent quelque chose de l'abondance décousue d'une improvisation. Aux citations nombreuses, aux longues analyses, aux remarques détaillées, on dirait parfois de la critique à la manière de La Harpe, si ce n'était que le ton en est plus varié, que les aperçus en sont plus étendus et plus neufs. M. Sainte-Beuve, même lorsqu'il parle en chaire et qu'il semble s'y abandonner au laisser-aller de la causerie, a une manière à lui et tout à fait originale, qui se compose de minutie et d'élévation, d'observation exacte et de lyrisme; il garde toujours deux qualités qui manquaient à l'excellent rhéteur La Harpe : le goût de la réalité intime et le sentiment de la haute poésie. Il ne croit pas tenir l'écrivain tant qu'il n'a pas saisi l'homme, et ses jugements les plus familiers s'éclairent d'une lumière émanée des maîtres souverains que méconnaissait le dix-huitième siècle : Homère, Dante, Shakspeare.

Puisqu'il est convenu que l'homme passe avant l'écrivain, nous allons d'abord aux appréciations morales consignées plus particulièrement à la fin du second volume. M. Sainte-Beuve juge Chateaubriand, homme privé et homme public, avec cette justice extrême qui touche à l'injustice. Ce n'est pas qu'il ait contre le grand écrivain un parti pris de rigueur; non, mais il déteste les déclamations banales, les faussetés convenues, et ne peut se tenir de détacher les masques complaisants, d'enlever les vernis trompeurs ; enfin, il s'obstine à voir les choses telles qu'elles sont; ce n'est pas, comme on sait, le moyen de les voir en beau. Chateaubriand, soumis à cette redoutable inquisition, ne s'en tire pas trop à son avantage; il est convaincu d'avoir été vacillant dans sa croyance, capri-

cieux et vaniteux dans sa conduite, égoïste dans ses amours. Tout cela résulte des récits de M. Sainte-Beuve. Mais quel homme sortirait victorieux d'un pareil examen? M. Sainte-Beuve ne s'est privé d'aucune anecdote : nous ne lui en faisons pas un reproche ; quand, en ce genre, on a commencé à parler, il faut tout dire. Des réticences seraient fâcheuses et perfides. Nous savons donc tout sur Chateaubriand. Sa vie, fouillée dans tous les coins, est étalée au grand jour. C'est la condition des grands hommes et la rançon de leur gloire. S'ils ont des faiblesses, la postérité les connaîtra ; si, dans un moment d'impatience nerveuse et de mauvaise humeur, il leur échappe une de ces impertinences comme tout le monde en dit sans conséquence, elle sera précieusement recueillie. Chateaubriand est de taille à subir cette condition, et il a été si indiscret lui-même, qu'on serait mal venu à se plaindre de l'indiscrétion des autres à son sujet. Nous ne trouvons donc, pour notre part, rien à reprendre dans les piquantes anecdotes si finement racontées par M. Sainte-Beuve ; cependant, il en est quelques-unes que nous aurions voulu voir omettre, non qu'elles fassent à Chateaubriand plus de tort que les autres, mais parce qu'elles sont sujettes à des interprétations outrées. Il y a tels mots sur la légitimité et sur Lamartine qu'il ne fallait pas répéter, car ces mots ne prouvent qu'un accès d'humeur, et bien des lecteurs seront tentés de s'en emparer et d'en tirer des conclusions excessives. Heureux s'ils ne jugent pas tout Chateaubriand sur une exclamation ! Nous disons cela en pensant à certains lecteurs hommes de parti. Les lecteurs impartiaux, judicieux et délicats, sauront bien faire leur part dans le *Chateaubriana*, et ne s'arrêteront pas à des paroles jetées dans un moment de dépit ; ils se diront que Chateaubriand était d'humeur vive, ce qu'ils savaient déjà, et passeront en souriant.

Parmi les indiscrétions à supprimer, nous ne comptons pas

l'extrait de *Mémoires*. S'il est des personnes qui se fassent encore de Chateaubriand une idole catholique et royaliste, elles se scandaliseront de ces pages familières où une dame nous apprend qu'elle a été aimée de René, alors âgé de soixante ans et ambassadeur du roi très-chrétien à Rome. Les lecteurs sans prévention y trouveront des détails qu'ils regretteraient d'ignorer. Nous en citerons un seul qui, après tout, fait honneur à la sincérité de Chateaubriand. Sa liaison avec Béranger est bien connue. On sait que les deux illustres écrivains en étaient aux grandes démonstrations d'amitié et aux petits soins. L'auteur du *Génie du christianisme* admirait le *Dieu des bonnes gens*, et l'auteur du *Dieu des bonnes gens* déclarait que la lecture du *Génie du Christianisme* avait éveillé son talent poétique. Cette admiration n'avait rien de choquant chez Béranger, glorieux parvenu, répondant aux avances d'un grand seigneur; mais comment Chateaubriand pouvait-il tendre sa main de catholique et de royaliste au poëte qui avait si peu ménagé le catholicisme et la royauté? On nous dit que, tenant à garder son influence sur les nouvelles générations, il flattait dans Béranger leur poëte favori; qu'il allait à lui afin d'être placé sur le chemin de la popularité. L'explication n'est qu'à moitié vraie, et voici la preuve que tout n'était pas calcul dans le goût de l'homme d'État royaliste pour le chansonnier de la démocratie. Chateaubriand, ambassadeur à Rome et en congé à Paris, aimait donc, en 1829, une dame qui avait de la jeunesse et de l'esprit. Dès qu'il pouvait se dérober à sa digne femme et à son angélique amie M[me] Récamier, il allait, comme un étudiant, faire une promenade au jardin des Plantes avec la personne qui veut bien nous raconter ce dernier amour de René. On dînait au restaurant voisin, dans une petite salle, au premier, donnant sur le boulevard et la campagne; on causait Italie, religion.

La dame, qui était savante, citait Creuzer; puis, l'entretien glissait vers des sujets moins sérieux. Ici, laissons parler la narratrice :

Il demandait du vin de Champagne pour animer, disait-il, ma froideur. Je lui chantais alors quelque chanson de Béranger : *Mon Ame, la Bonne Vieille, le Dieu des bonnes gens*... Il les écoutait ravi, et cette belle poésie et cette voix de sa maîtresse l'attendrissaient. Touché, exalté, il revenait sur lui-même, disait qu'il avait fait aussi des chansons, qu'il eût aimé d'être poëte. Il revenait sur la chanson que j'avais chantée, me la faisait chanter encore, en relevait quelques beaux vers, quelque belle expression.

Apparaissez, plaisirs de mon bel âge,
Que d'un coup d'aile a fustigés le temps.

Il répétait : Que d'un coup d'aile a fustigés le temps. Dans la chanson de *l'Ame*, il admirait tout, comme dans celle du *Dieu des bonnes gens*. Ces chansons le sortaient de lui-même, éveillaient son génie, le jetaient dans un état exalté, triste et doux. Je les vis toujours produire sur lui cet effet puissant.

On pensera de ce récit ce que l'on voudra, nous ne le donnons pas comme édifiant; mais il prouve au moins qu'en admirant Béranger, Chateaubriand était plus sincère qu'on ne l'a dit. D'autres révélations attestent la sincérité du grand écrivain sur des points bien plus essentiels, et le montrent fidèle jusqu'au bout aux opinions qu'il avait proclamées avec tant d'éclat. Malgré son faible pour Béranger et ses rapports avec Lamennais, il était resté décidé sur l'article du catholicisme, et ne souffrait pas qu'on dît du mal de sa vieille croyance; s'il doutait par instant, il dominait son doute; s'il était fortement secoué, il ne lâchait pas prise. Le royaliste aussi survivait en lui à toutes les déceptions et à toutes les colères. Il avait des rapports de convenance avec les hommes de la démo-

cratie, et une vraie amitié pour Carrel; mais ses prédilections de cœur étaient pour des hommes de l'autre parti, des hommes d'ancienne race. Vieux et brisé, s'enfermant dans un superbe et morose silence, il retrouvait un reste d'aimable familiarité et d'animation pour quelques visiteurs porteurs de beaux noms, qui lui rappelaient les amitiés et les luttes de son âge mûr. Il leur conseillait bien, à ces visiteurs, de ne pas déroger à leur naissance, de ne pas se faire hommes de plume, et, d'une voix presque vibrante, il ajoutait : « Aimez Dieu, le roi et les dames. » Vers 1846, Chateaubriand seul avait le droit de dire ces chevaleresques paroles sans être ridicule, et il les disait. Catholique et royaliste, tel il fut jusqu'à la fin. C'était dans son rôle, dira-t-on; sans doute, mais c'était aussi et bien vivement dans son cœur et dans son imagination.

Ces traits empruntés aux dernières années du poëte ne paraîtront pas déplacés ici, bien qu'ils ne viennent pas dans leur ordre chronologique. Cette esquisse du poëte à son déclin nous servira de point de repère dans notre étude sur sa jeunesse. Maintenant que nous savons où il a abouti, nous parcourrons avec plus d'assurance cette carrière qui, à travers tant de rêves, de souffrances, d'erreurs, tant d'œuvres brillantes et d'actions d'éclat, le conduisit à la croyance agitée et à la fidélité grondeuse de sa vieillesse. M. Sainte-Beuve sera notre guide dans cette rapide excursion; si nous ne mettons pas toujours le pied sur ses traces, nous ne sortirons guère du chemin qu'il a frayé.

François-René de Chateaubriand naquit à Saint-Malo le 4 septembre 1768, dans une famille d'ancienne noblesse et de peu de fortune. Il appartenait à cette race celtique, la plus poétique des races de la France, celle qui a créé au moyen âge l'amour chevaleresque et le mysticisme aventureux. Son père, âpre nature féodale, dédaigneux de

la noblesse de cour, sourdement irrité de n'être rien lorsqu'il se sentait la force d'être beaucoup, se dédommageait en tyrannisant les siens de n'avoir pas d'autre tyrannie à exercer. Sa mère était une nature particulière, dévote avec de la gaieté, dévouée et grondeuse. Dans ce ménage tourmenté, entre la roideur inflexible du père et l'agitation irritable de la mère, il n'y avait point de place pour les ébattements d'un enfant dernier-né et très-négligé en sa qualité de cadet. Il ne trouva point auprès de ses parents cette douce affection de famille qui enveloppe l'âme naissante, la réchauffe et la dispose à la tendresse. Dès ses premiers mouvements, son âme froissée se replia sur elle-même ou s'égara loin du foyer domestique. Les premiers regards de l'enfant errèrent sur la mer, le premier bruit qui frappa son oreille fut celui des flots se brisant contre les rochers, ses premiers jeux eurent la plage pour théâtre, le premier fond de sa pensée fut l'orageuse immensité de cet Océan qu'Homère appelle infini, retentissant et stérile. De Saint-Malo on le mena à Combourg, misérable bourgade dont le voyageur agronome, Arthur Young, a fait un affreux tableau. Ce triste endroit avait trois choses que Young appréciait peu et qui devaient nourrir, troubler et charmer l'imagination de l'enfant : un vaste et sombre manoir, un beau lac et des forêts. Nous notons ces particularités, naissance noble, race celtique, premières et rudes impressions du foyer domestique, premières et enivrantes impressions du monde extérieur, qui contribuèrent à tremper et à colorer le caractère et le talent de Chateaubriand; mais au delà de ces circonstances qui se sont présentées pour des milliers d'autres individus sans rien produire de remarquable, il faut signaler la nature primitive et innée du caractère et du talent. Le trait dominant de cette brillante et forte nature, c'est l'imagination, le don de concevoir fortement et de communiquer

aux conceptions de l'esprit, aux idées, aux rêves, la vivante énergie de la réalité. Chateaubriand avait cette faculté à un degré rare; il semble même, à lire bien des pages des *Mémoires d'Outre-tombe*, qu'elle serait allée jusqu'à la monomanie, s'il n'avait eu tout à côté un esprit froid et dur qui surveillait son imagination en s'y livrant, et l'arrêtait, non pas toujours à temps, mais toujours avant la chute irrémédiable. S'il tombait, c'était comme dans son fameux saut de la cataracte du Niagara; il arrivait à un demi-pouce de l'abîme et n'y roulait pas.

M. Sainte-Beuve décompose le caractère de Chateaubriand en trois éléments, l'ennui, l'ivresse amoureuse romanesque et sensuelle, et l'honneur. La classification est excellente si l'on ajoute que ces trois éléments sont eux-mêmes le produit d'une imagination puissante combinée avec l'aridité native du caractère. L'homme qui possède le don précieux et redoutable d'évoquer à son gré un monde d'enchantements ne tarde pas à abuser de son pouvoir. En vain il multiplie les évocations, il n'évite pas la satiété, car l'œuvre de sa fantaisie est une peinture magique qui dégoûte du monde réel sans en tenir lieu. Il faut bien redescendre à cette réalité dédaignée. Le poëte y revient avec ennui, la subit avec colère et la quitte pour se replonger dans ses rêves. Tant qu'il est jeune, tant que sa pensée, excitée par la chaleur de l'âge, s'élance dans l'étendue sans bornes de l'idéal, semant partout des fleurs éclatantes et suaves, l'ennui, qui n'est que l'intervalle rapide de deux enchantements, a sa douceur et son ivresse : mais, quand l'imagination perd sa puissance, quand elle s'épuise à faire pousser quelques fleurs bientôt flétries, l'ennui s'étend sur l'espace qu'elle ne féconde plus, et envahit la vie entière. A l'ennui enivré de la jeunesse succèdent l'ennui amer de la maturité, l'ennui désolé de la vieillesse. Chateaubriand a bien connu tous ces ennuis. Il

dit quelque part qu'il a bâillé sa vie ; il aurait dû dire aussi qu'avant de la bâiller, il l'avait rêvée.

Dans ce rêve de sa vie, l'amour tient une grande place, mais non pas la meilleure ; trop positif quand il n'est pas purement idéal, trop idéal quand il n'est pas positif, il relève des sens et de l'imagination plus que du cœur. Chateaubriand avait le culte de la jeunesse et de la beauté. Là où il voyait briller ces dons divins, il les désirait avec ardeur, en jouissait avec une ivresse troublée par l'idée qu'ils étaient passagers, et s'éloignait ensuite indifférent, ennuyé. La tendresse et l'attachement n'étaient point dans sa nature. Si on alléguait comme preuve du contraire sa longue liaison avec Mme Récamier, nous dirions que cette liaison célèbre fut bien agitée au début, que Mme Récamier eut à déployer un art incomparable pour la maintenir pure et la rendre durable. Si René, vers la fin, devint tout à fait exemplaire, c'est qu'il avait besoin d'une affection sûre qui lui adoucît le rude chemin de la vieillesse ; il s'attacha à la main qui se tendait vers lui avec une généreuse bonté, et ne la quitta plus. Moins vieux, eût-il été aussi constant? Ses lettres, publiées dans les *Mémoires* de Mme Récamier, permettent d'en douter. Elles sont bien sèches ; nous parlons surtout des premières, bien dénuées de cordialité. En les lisant à côté des lettres de Matthieu de Montmorency, on trouve qu'il y a l'infini entre ces deux hommes pour la profondeur et la vérité des sentiments. Cependant le plus sincère ne fut pas le préféré. On s'étonne d'abord de cette injustice ; on s'aperçoit ensuite qu'elle était naturelle : l'un était fait pour aimer, l'autre pour être aimé.

Dans ses amours, Chateaubriand a toutes les séductions qui dissimulent la sécheresse du cœur ; dans sa vie publique, il a toutes les qualités brillantes qui suppléent aux qualités solides. Il est essentiellement homme d'honneur,

comme l'appelle justement M. Sainte-Beuve. Là encore on reconnaît l'œuvre de l'imagination. Arranger sa vie comme un poëme, la remplir de ces actes éclatants qui arrachent les applaudissements, se soucier toujours de ce qui paraît, se soucier beaucoup moins de ce qui doit rester obscur, se poser devant le public dans une fière attitude qui provoque l'admiration, éviter avec dégoût ce qui porterait atteinte à sa gloire, voilà ce qu'a fait Chateaubriand, avec une persistance et un succès merveilleux. L'imagination ne demande rien de plus; le cœur et le bon sens seraient peut-être plus exigeants, et diraient qu'en ordonnant ainsi sa vie on risque de sacrifier la réalité honnête et pénible à un idéal orgueilleux, la vertu à l'honneur, qui en est la grandiose et quelquefois trompeuse apparence.

Tels étaient les dons admirables et périlleux que Chateaubriand tenait de la nature; les circonstances les développèrent sans les rectifier ni les épurer. L'absence d'une éducation suivie et d'une saine discipline le laissa entièrement abandonné à ses instincts natifs. De beaucoup de timidité et de beaucoup de fierté, il se composa un caractère des moins maniables, des plus rebelles aux relations sociales. D'abord il s'arrangea de façon à ne pas suivre de carrière régulière. Son père voulait le faire marin, mais fort à propos le brevet d'aspirant n'arriva point. Sa mère l'aurait désiré prêtre, mais la vocation sacerdotale ne vint pas. Enfin, on lui obtint une sous-lieutenance; mais dans le déclin des institutions militaires, vers la fin de l'ancien régime, rien n'était moins assujettissant que le service d'officier. Que faisait Chateaubriand dans l'intervalle de ces carrières essayées et manquées? Il rêvait. Son active imagination créait des fantômes. Il a raconté avec complaisance cette période de sa vie qui lui paraît très-extraordinaire, qui l'était fort peu, qui ne l'aurait pas été du tout, s'il n'avait porté dans les fantasques

rêveries de son adolesence une étrange intensité d'un brillant et fâcheux augure pour l'avenir. Une création comme *la Sylphide,* qui occupe tant de pages des *Mémoires,* est un phénomène, non pas unique, comme le pense ingénument l'auteur, mais étonnant et redoutable. Quand une telle vision enflammée hante trop longtemps une âme adolescente, elle y surexcite prodigieusement les forces de l'imagination, mais elle y tarit les sources du sentiment. La perte est plus grande que le profit. Qu'est-ce que l'imagination que le sentiment ne rafraîchit pas sans cesse? Une décoration magique et décevante. On raconte que dans l'immensité aride du désert, le voyageur voit le mirage étaler l'illusion de frais ombrages et d'eaux courantes à la place des citernes que le simoun a desséchées.

Heureusement, il ne fut pas donné à Chateaubrian dd e prolonger cette vie solitaire qui faillit le rendre fou, dit-il. La vie réelle le réclama, et comme il était de nature impétueuse, il se lança par accès assez vivement dans le monde. A Paris il vit des littérateurs, Ginguené, Lebrun, Chamfort, Fontanes qu'il retrouva plus tard à Londres; il publia dans *l'Almanach des Muses* une idylle insignifiante. Il avait le sentiment de sa vocation sans avoir la conscience de son talent, et risquait de s'égarer à la suite de médiocres modèles, lorsque la Révolution vint le distraire. Homme d'impressions plutôt que de principes, il prit en horreur le mouvement national à cause des scènes sanglantes qui en marquèrent les débuts. Il ne jugea la Révolution ni en philosophe ni en politique; il la vit en poëte, et la trouva affreuse. On dirait que son imagination, plus que sa raison, fut frappée et irritée des événements qui renversèrent le trône. Évidemment, il rêvait à autre chose, et le fracas de la rue l'importunait. Il songea alors à porter ses rêves en Amérique. En lisant dans le récit de quelque missionnaire l'extermination des Natchez, tribu indienne

de la Louisiane, il avait conçu le projet d'une épopée dans le genre des *Incas*, mais avec un appareil poétique bien plus grandiose. L'idée de visiter le théâtre de son futur poëme le séduisit; il partit, disant à ses amis, se disant à lui-même qu'il allait tenter de découvrir s'il y avait au nord de l'Amérique, entre les deux océans, une communication maritime. Son plan, tel qu'il l'avait tracé, était assurément des plus extraordinaires; c'était un véritable rêve arrangé sans nul souci des données géographiques. Il s'agissait d'aller directement de l'est à l'ouest, des rivages de l'Atlantique au littoral de la Californie, de suivre ensuite les rivages du Pacifique jusqu'au détroit de Behring, de revenir de l'ouest à l'est jusqu'à la mer de Baffin, et de regagner son point de départ en allant du nord au sud. Cet immense itinéraire comprenait plus de deux mille lieues à parcourir, seul, d'abord au milieu des plus féroces tribus indiennes, ensuite à travers des déserts de glace, où l'on marche plusieurs jours de suite sans trouver trace de végétation, et où l'on peut errer des mois entiers sans rencontrer un habitant. Le premier Américain auquel il parla de cette fantaisie se mit à rire, et lui conseilla d'apprendre quelques mots d'iroquois avant d'entreprendre sa grande pérégrination. Chateaubriand, trouvant le conseil sage, alla visiter les confins du Canada et des États-Unis, jusqu'à la cataracte du Niagara; il descendit ensuite le cours de l'Ohio; puis, trouvant qu'il avait fait une bonne provision d'impressions et de couleurs, qu'il avait vu des sauvages et rencontré deux Floridiennes qui lui fournissaient pour ses *Natchez* les noms sonores d'Atala et de Céluta, il songea au retour. Il s'en revint donc, mais non comme il était venu. S'il n'avait pas découvert la mer boréale, il avait découvert son génie; la double traversée sur l'Océan, les courses rapides dans les forêts de l'Amérique le lui avaient révélé.

Huit mois après avoir touché le sol de la patrie, Chateaubriand était aux bords du Rhin, le havre-sac au dos, le fusil sur l'épaule, marchant à la conquête de la France républicaine. Rien ne lui semblait plus facile que d'arriver à Paris. Ce voyage armé ne présentait pas à son imagination plus d'obstacles que la fameuse excursion sur les glaces de l'Amérique du Nord; de fait, la difficulté n'était pas plus grande, et le résultat fut le même. Si cette fois encore il manqua le but, il rapporta du siége de Thionville de mâles émotions qui enrichirent son talent. Les déceptions du soldat tournèrent au profit de l'artiste. A la suite de cette campagne désastreuse où il subit les plus dures épreuves, Chateaubriand, un peu soigné à Jersey et toujours très-souffrant, se réfugia à Londres. Là, dans une position nécessiteuse, exposé par moments aux dernières extrémités de la misère, sous l'impression des malheurs qui frappaient sa famille à coups redoublés, devant le triomphe révolutionnaire qui froissait ses instincts royalistes et détruisait ses espérances, les yeux tournés vers la France où toutes les anciennes institutions religieuses et civiles s'étaient abîmées, se sentant malade, se croyant près de mourir, il écrivit son *Essai sur les Révolutions anciennes et modernes*, comme un legs à la postérité. La pensée fondamentale de ce livre, c'est que l'humanité tourne dans un cercle dont il ne lui est pas permis de sortir, que toutes les innovations ramènent les peuples à un point déjà parcouru, que le présent répète le passé et prédit l'avenir. Appliquant cette prétendue loi de l'histoire aux événements qui s'accomplissaient sous ses yeux, il se fait fort de retrouver des événements semblables dans les révolutions qui ont successivement renversé les tyrannies grecques sous les républiques, les républiques sous la monarchie macédonienne, les rois de Rome sous le sénat, le sénat sous les Césars, l'empire des Césars sous les barbares. Nous n'a-

vons pas besoin de démontrer longuement ce qu'il y a d'étroit et de superficiel dans cette thèse. Sans doute le grand drame de l'histoire, dans ses actes sans nombre, est toujours joué par le même acteur : l'humanité; sans doute encore, l'humanité obéit toujours à ses deux grands mobiles : l'intérêt et la passion; mais cet acteur se modifie sans cesse; il acquiert et il perd, il apprend et il oublie; jamais à deux moments de son existence il ne ressent la passion et ne comprend l'intérêt exactement de la même manière. Le présent répète le passé en donnant un autre sens aux paroles, et prédit l'avenir en termes détournés qui, comme les oracles de Delphes, trompent ceux qui les prennent à la lettre. Le génie de l'historien consiste à discerner ces nuances et à saisir la différence sous la similitude. Mais Chateaubriand était-il historien?

Malheureux et irrité, condamné à une obscure inaction au milieu du mouvement général, il lui plaisait de railler la stérile activité des hommes; élève de Rousseau, le misanthrope solitaire, encore sous l'ivresse de cette vie sauvage qu'il n'avait pas assez vue pour en être dégoûté, il aimait à rappeler l'homme des maux, des vices et des chaînes de la civilisation à l'indépendance des déserts; surchargé d'une instruction indigeste, il trouvait commode, à mesure qu'il l'acquérait, de s'en débarrasser dans un cadre assez vaste pour tout recevoir; penseur non pas profond et suivi, mais doué de coup d'œil et de saillies, il se trouvait à son aise dans un sujet mal défini qui n'excluait ni n'appelait nécessairement aucun détail; artiste déjà incomparable, portant en lui un monde de rêveries et d'images, il se trouvait à merveille d'une thèse qui, par voie de rapprochements et de contrastes, admettait toutes sortes de descriptions. Jamais un sujet et un auteur ne se convinrent mieux; ou plutôt le sujet, ici, c'était l'auteur lui-même se révélant hardiment au public dans ses pensées

et dans ses rêves, et prodiguant pêle-mêle les produits de son talent, comme s'il n'avait pas le temps de les ranger dans un meilleur ordre et d'attendre une meilleure occasion. Au milieu de ce désordre, le jeune écrivain montre des qualités qu'on ne lui retrouvera plus au même degré. Nous ne parlons pas de son génie de peintre, qui, avec le temps, se perfectionna et se régla; nous parlons de l'indépendance d'esprit, de l'absence de préjugés, du détachement des systèmes, de cette ferme impartialité qui ne vise aux applaudissements de personne et ne se laisse pas étourdir par le fracas des événements. Plus tard, Chateaubriand sera l'homme d'un parti, d'une cause, et il n'aura plus, dans l'expression de ses pensées, le naturel qui fait le charme de son premier ouvrage. Aussi on peut dire que, malgré *René*, *les Martyrs* et *l'Itinéraire*, il n'a pas tenu les promesses de l'*Essai sur les Révolutions*.

S'il les eût tenues; si, en gardant intacte l'indépendance de sa pensée, il se fût dépouillé de sa mélancolie sauvage et de ses rêveries incohérentes; s'il eût soumis son imagination à une disciplime sévère; si, enfin, il eût développé l'historien et le philosophe qui sont en germe dans l'*Essai sur les Révolutions*, il serait certainement plus grand devant la prostérité. Aurait-il exercé autant d'influence sur son temps? Nous ne le croyons pas. Il vivait à une époque où l'impartialité n'était pas de mise. Jeté dans une mêlée, il lui fallut prendre les armes et la bannière d'un parti. Le succès éclatant, l'action puissante étaient à ce prix. C'est en sacrifiant la moitié de ses qualités qu'il fit applaudir l'autre moitié.

Lorsqu'il écrivait l'*Essai sur les Révolutions*, il ne prévoyait pas qu'il aurait à faire ce sacrifice, et il adressait son œuvre d'émigré aux philosophes républicains de Paris. Plus d'une année s'écoula encore sans modifier sa libre disposition d'esprit. Revoyant, vers 1798, son œuvre im-

primée, il y ajoutait des notes qui en aggravaient le scepticisme. Mais, au moment même où il jetait sur les marges d'un exemplaire de son *Essai* des paroles qui dépassent l'incrédulité moyenne de son temps, des circonstances imprévues donnèrent à sa pensée une autre direction. Fontanes, proscrit de fructidor, arriva à Londres et revit son ami de 1790. Il subit aussitôt l'attrait de ce génie ignoré, et reconnut qu'il était en présence d'un grand talent incertain de ses forces. Poëte léger, dissipé, avec une teinte de mélancolie religieuse, Fontanes se trouva engagé, pendant la Révolution, dans un parti qui, par haine contre les républicains philosophes, plus que par une conviction raisonnée, était royaliste et catholique. Comme l'on croit toujours ce que l'on désire, ce parti tenait pour prochaines la chute de la République et la restauration du culte. L'accident de fructidor le dispersa sans le décourager. Fontanes, arrivé à Londres au cœur de l'émigration, activement mêlé aux projets de contre-révolution, rencontrant un immense talent sans emploi, eut l'idée naturelle de l'appliquer au profit de la royauté et de l'autel. Il poussa donc son jeune ami vers vers des idées qui n'étaient pas celles de l'*Essai sur les Révolutions*. A peu près en même temps, Chateaubriand reçut de la mort de sa mère un de ces ébranlements nerveux auxquels sont sujets les hommes à imagination. Les jours de son enfance chrétienne lui revinrent à l'idée : *il pleura et il crut*. Songeant avec effroi à l'amertume que son scepticisme avait répandue sur les derniers moments de sa mère, il résolut d'expier sa faute en rendant une éclatante justice au christianisme. La mort de sa sœur, M^me^ de Farcy, qui, après avoir vécu d'une vie mondaine, venait d'expirer comme une sainte, le confirma dans cette bonne pensée. Il se mit à l'œuvre avec une ardeur extraordinaire et avança vite, grâce à sa méthode commode de composition, qui consistait à faire d'un ou-

vrage une suite de descriptions et de digressions, plutôt que le développement logique d'une idée. Son livre sur les beautés poétiques et morales du christianisme commençait à s'imprimer lorsque le coup d'État de brumaire inaugura en France un ordre nouveau. Fontanes, signalé presque aussitôt à la faveur du premier consul, ne tarda pas à appeler son ami, qui se glissa en France sous le nom de Lassagne. Il allait bientôt reprendre et illustrer le nom de Chateaubriand.

Fontanes le conduisit chez Joubert, son plus intime ami. Joubert l'accueillit comme un hôte chéri, et le présenta à M^me^ de Beaumont, qui se prit d'une sympathie ardente pour ce mélancolique et séduisant jeune homme destiné à la gloire. Chez M^me^ de Beaumont, qui avait horriblement souffert de la Révolution, se réunissaient plusieurs hommes d'élite, tous durement froissés par les événements, et qui acceptaient avec reconnaissance un régime plus conforme à leurs goûts et à leurs espérances. Les premiers ouvrages de M. de Chateaubriand s'achevèrent dans cette société et en reçurent l'empreinte. Deux hommes surtout, Fontanes et Joubert, l'aidèrent de leurs conseils et de leur amitié. Fontanes était un de ces talents essentiellement distingués qui s'appliquent à tout avec bonheur et ne sont éminents dans rien. Poëte, orateur, critique, il fit preuve d'élégance, de noblesse, de finesse : il ne lui manqua que du génie. Son goût, naturellement délicat, le préserva des défauts de la littérature de son temps, et son parti pris politique et religieux, le mettant en hostilité avec les écrivains du dix-huitième siècle, le ramena aux écrivains du siècle précédent. Lui-même écrivait dans le meilleur style du jour, moins la sécheresse et l'enflure, alors assez communes, et avec de nombreux souvenirs de nos auteurs classiques. C'était bien le critique qui convenait à Chateaubriand, élève de Rousseau, devenu un peu sauvage, et depuis huit ans éloigné de la France.

Joubert avait l'originité qui manquait à Fontanes, et n'avait pas son talent facile. Esprit fertile sans abondance, nerveux sans vigueur, aspirant à un idéal qu'il n'eut pas la force de réaliser, il allait invinciblement aux pensées les plus hautes, aux formes d'expression les plus pures et les plus éclatantes. Le vulgaire, le terne, le médiocre le dégoûtaient. Les beautés de convention ne le satisfaisaient point. Aux classiques français, il préférait les latins; aux latins les grecs. Esprit vraiment supérieur, il était toujours en quête du nouveau, et le cherchait quelquefois jusque dans le paradoxe. Tandis que le dévouement de M^me^ de Beaumont rendait à l'émigré rentré la vie plus facile, ses deux amis suivaient pas à pas le progrès de son œuvre et l'assistaient chacun à sa manière. L'un tâchait de lui retirer ses défauts, au risque de lui enlever quelques qualités; l'autre lui disait d'avoir toutes ses qualités, au risque d'avoir tous ses défauts.

Les premières pages que Chateaubriand publia après son retour en France furent une lettre contre M^me^ de Staël. Cette dame, d'un cœur si généreux et d'un esprit si fécond, venait de publier un livre sur la littérature, plein d'idées grandes et ingénieuses, mais qui, défendant les droits de la pensée et la forme républicaine, allait contre le courant de l'opinion et les désirs du gouvernement. Fontanes, flatteur du pouvoir, et aussi ennemi des philosophes que de la République, attaqua cet ouvrage avec la ferveur d'un homme qui sert à la fois ses rancunes et ses intérêts. M^me^ de Staël, dans une seconde édition de son livre, releva avec modération quelques critiques de son adversaire. Ce fut à propos de cette réponse que Chateaubriand entra dans le débat par une *Lettre à Fontanes*. Du sujet en question, il dit peu de choses, et des choses de peu de portée, parla de lui-même avec une fatuité déplaisante, de M^me^ de Staël sur un ton assez choquant, et annonça le *Génie du Christianisme*. Par cet article, il arbora son drapeau et s'engagea hau-

tement dans un parti. Dès lors on put craindre que la recherche impartiale et la défense sincère de la vérité ne fussent pas son but essentiel.

Avant de hasarder son *Génie du Christianisme*, il lança, comme un ballon d'essai, suivant une heureuse comparaison, le roman d'*Atala* pour s'assurer de l'état de l'atmosphère. Il se trouva que les vents étaient favorables, et le roman alla aux nues. Il est extrêmement difficile aujourd'hui d'apprécier *Atala*, et l'on risque de n'en voir que les défauts. Heureusement nous avons le secours de M. Sainte-Beuve. Guidé par ce sentiment supérieur de la poésie qui ne l'abandonne jamais, il nous signale les beautés neuves qui, au début du siècle, enlevèrent tant d'applaudissements, et les beautés durables qui recommandent encore cet ouvrage à notre admiration. Ce qui, aujourd'hui, frappe surtout les lecteurs d'*Atala*, c'est le manque de vérité et de vraisemblance. Le paysage est faux, les personnages sont faux, non point parce que ce paysage n'existe nulle part, et que ces personnages n'ont jamais existé, mais parce que paysage et personnages sont impossibles; le poëte les a composés d'éléments qui s'excluent. Chateaubriand, avec beaucoup d'imagination, n'était point un génie créateur. Incapable de tirer de sa pensée un monde vivant, image idéalisée de la réalité, il cherchait l'apparence de la vie dans des contrastes et des oppositions qui conviennent à une ode ou à une satire, nullement à une œuvre épique ou dramatique. Atala, jeune fille sauvage qui a tous les raffinements de pensée d'une très-jeune fille civilisée, Chactas, l'homme des déserts et l'homme qui a vu la cour de Louis XIV, le crédule adorateur des divinités des tribus indiennes et le néophyte du père Aubry, ne vivent pas de leur vie propre, mais d'une vie magique qui tient au puissant talent de l'auteur. La passion qui les anime est celle du poëte. Le

l'Amérique comme un splendide orage, tels sont les éléments de ce récit plein d'émotion et de grandeur. Cette belle et neuve conception a été exécutée de main de maître. Les premières pages sont d'une limpidité, d'un éclat et d'une mélodie incomparables. La seconde partie n'offre pas de moindres beautés; si elle est moins pure, elle est plus pathétique.

*René*, lorsqu'il parut, répondait à une certaine disposition des esprits; il exprimait d'une manière admirable un état moral particulier qui durait depuis assez longtemps et devait se prolonger encore bien des années. La tristesse est de tous les temps, mais la mélancolie dont René est le type le plus parfait ne remonte guère au delà du milieu du dix-huitième siècle. Rousseau la découvrit ou la signala le premier. Ce grand écrivain, mécontent des autres, et au fond peu content de lui-même, se consola de la société où il ne savait pas vivre, et dont il avait tant de peine à se passer, par la contemplation de la nature. Après Rousseau, Gœthe analysa profondément ce dégoût de la société qui s'empare de certaines âmes délicates, amoureuses de l'idéal, et les mène au dégoût de la vie; il montra dans *Werther* comment un jeune homme excellent, placé dans une société excellente, peut arriver d'ennuis en ennuis à trouver la vie accablante. L'auteur de *Werther* conduisit logiquement son héros au suicide au lieu de l'arrêter dans la nature qui l'aurait consolé. Bernardin de Saint-Pierre se fixa, au contraire, dans la contemplation du monde physique; il y découvrit tant d'harmonies, de couleurs et de nuances, que ce spectacle ravissant, peint d'un pinceau enchanté, devint le véritable remède contre le mal de Werther, un remède si doux que l'on se donna le mal afin de jouir du remède, et que l'on n'en voulut pas guérir. Rousseau, Gœthe par *Werther*, Bernardin de Saint-Pierre, sont les prédécesseurs de René; il en faut

nommer un quatrième, aujourd'hui fort déchu, mais qui jouissait alors d'une immense réputation, nous parlons d'Ossian. Un Écossais assez instruit, qui ; dans sa jeunesse du moins, semble avoir eu le sentiment de la poésie et des beautés naturelles de son sauvage pays, Macpherson entendit réciter par des musiciens ambulants et par les rustiques ménétriers des châteaux, de vieux chants populaires qui n'étaient que l'écho affaibli et tronqué de chants plus anciens. Ces débris d'une poésie perdue conservaient quelque chose de la rêverie, du culte de la nature et de la femme qui caractérisent le génie celtique; Macpherson les recueillit et les inséra dans des compositions épiques assez intéressantes. Le fond de son style était la langue sentimentale et emphatique propre à son époque; il la rehaussa de locutions homériques et bibliques qui, en se combinant avec les débris celtiques, produisirent un mélange étrange qui avait toute l'apparence de l'originalité; il donna à cette prose composite une sonorité vague et musicale et la surchargea d'images empruntées aux montagnes, aux mers, aux nuages, aux brouillards de l'Écosse. Ce luxe d'images, cette mélodie qui captivait l'oreille comme les sons d'une harpe éolienne, cette sensibilité commune qui, sous un déguisement sauvage, semblait neuve, ce romanesque épique, dissimulèrent à merveille le vide et la monotonie des prétendues poésies d'Ossian, et s'emparèrent des meilleurs esprits. On sait par *Werther* quelle impression Gœthe en reçut; Chateaubriand n'en fut pas moins touché. Entre le celtique d'Ossian et le celtique de René, il y avait affinité de race. Seulement le Celte de la Bretagne avait, bien plus que le Celte de l'Écosse, le sentiment de l'antique, et il lui était très-supérieur comme artiste. Lui aussi sacrifia quelquefois la mâle vigueur de la pensée à la mélodie musicale, mais il renferma ses idées les plus vagues dans des lignes précises. Sous sa main,

les simulacres nuageux de Macpherson prirent la consistance et l'éclatante dureté du marbre de Paros.

La disposition d'esprit si admirablement représentée dans René, cette maladie morale causée en partie par l'affaiblissement de la foi religieuse, provoqua, dix ans plus tard, une autre peinture célèbre, le *Childe Harold* de Byron. Chateaubriand croyait être pour beaucoup dans l'inspiration du poëme de l'illustre Anglais, et il s'est plaint que l'auteur n'eût pas reconnu cette obligation. En vérité Chateaubriand est trop exigeant. Je ne sais si Byron avait lu *René*, mais, certes, il n'avait pas besoin de l'avoir lu pour décrire un type qu'il portait en lui-même, et pour revêtir de couleurs ineffaçables les impressions que des milliers d'autres âmes ressentaient sans les savoir peindre. D'ailleurs, les différences qui séparent Childe Harold et René sont aussi fortes que les analogies qui les rapprochent. Tous deux sont vains, dédaigneux et égoïstes, l'un avec une sorte de charme efféminé et séduisant, l'autre avec une ardeur sombre et une étrange fascination; tous deux se dérobent aux devoirs de la société et prennent pour règle morale leurs mobiles sentiments; tous deux se composent un malheur avec ces conditions de fortune, d'intelligence et de santé, qui suffisent au bonheur des autres mortels; mais, entre ces deux êtres jusque-là semblables, voici une différence profonde qui les distingue à jamais : René est rassasié avant d'avoir joui, et se perd dans le néant deviné de ses désirs; Childe Harold est arrivé à la satiété plus âpre des natures vaillantes qui ont abusé des dons du ciel et des biens de la vie. Littérairement, *René* l'emporte sur *Childe Harold* pour l'harmonie de l'ensemble, mais il ne l'égale pas, à beaucoup près, pour la richesse des détails. Chateaubriand promène son héros en Europe sans l'associer à aucun événement important, à aucun grand spectacle historique. L'idée malencontreuse

d'avoir fait vivre au commencement du dix-huitième siècle un personnage qui, par ses sentiments, appartient au siècle suivant, l'a forcé de tout laisser dans le vague, sous peine de tomber dans des contradictions choquantes. *Childe Harold* n'offre point ce défaut. Le héros contemporain se meut au milieu de faits contemporains. Le Tage, chargé des flottes de l'Angleterre, Yanina, où règne Ali-Pacha, le champ de bataille de Waterloo, les bords du Rhin, les glaciers des Alpes, le lac Léman, les ruines du Rome, sont le fond sur lequel se détache sa sombre et mélancolique figure. Cette succession de paysages et de scènes donne au poëme de Byron une ampleur et une variété qui manquent au chef-d'œuvre de Chateaubriand. *Childe Harold* est une épopée, *René* est une admirable élégie.

Il pouvait paraître singulier qu'un écrivain qui se représentait dans René si désenchanté et si ennuyé, si étranger et indifférent aux fortes vertus chrétiennes, entreprît l'apologie du christianisme. On aurait relevé le contraste si l'on n'eût été séduit par le talent et l'à propos. Le *Génie du Christianisme* parut au moment où Bonaparte relevait le culte aboli par la Révolution. Tous les critiques ont insisté sur le rapport de l'ouvrage et des circonstances. M. Sainte-Beuve cite à ce sujet un éloquent article de Fontanes et une belle page de M. Thiers; il y ajoute son opinion en quelques lignes vives et spirituelles. « Ce fut, dit-il, un coup soudain, un coup de théâtre et d'autel, une machine merveilleuse et prompte, jouant au moment décisif, et faisant fonction d'auxiliaire dans une restauration sociale d'où nous datons. » Le *Génie du Christianisme* fut donc une œuvre de circonstance, et, comme toutes les œuvres de ce genre, il a beaucoup perdu avec le temps. Pour l'apprécier à sa valeur, il faut moins le considérer en lui-même que dans son influence et ses résultats.

La philosophie du dix-huitième siècle avait attaqué le

christianisme, comme la philosophie grecque s'était soulevée contre le polythéisme. La révolte avait réussi. Les philosophes vainqueurs avaient répété le cri triomphant de Lucrèce :

> Quare relligio, pedibus subjecta, vicissim
> Obteritur, nos exæquat victoria cœlo.

La Révolution, mettant brutalement en pratique les audacieuses et imprévoyantes théories des philosophes, renversa ou profana les églises et proscrivit les prêtres ; mais la disparition du christianisme laissa dans les âmes un vide immense que la philosophie fut impuissante à combler. En rétablissant le culte catholique, le premier consul rendit à la société un service décisif. Cependant il restait beaucoup à faire dans le sens de la restauration religieuse. La philosophie, encore puissante, et plus hostile que jamais, veillait autour de l'enceinte sacrée pour en écarter les fidèles. Le *Génie du Christianisme* fut un retour offensif, une charge brillante contre cette impiété irrévérencieuse. L'auteur se jeta au milieu des mécréants, les étonna de l'éclat de ses armes et les dispersa loin du temple. Il purifia ensuite l'enceinte qu'ils avaient souillée, et pour y attirer la foule, il la para en toute hâte des plus riches ornements que lui fournit son imagination. Les ornements étaient parfois profanes, mais leur destination les sanctifiait, et le but fut atteint. La foule accourut, c'était maintenant aux docteurs à la retenir ; le chevalier poëte avait fait son œuvre.

L'œuvre était-elle bonne et durable? Nous le croyons. On a dit depuis longtemps que le *Génie du Christianisme* n'est pas un apologétique sérieux, qu'il laisse douteux presque tous les points qu'il veut prouver, qu'il ne démontre pas plus la divinité de la religion chrétienne qu'il n'établit la supériorité poétique de cette religion sur le paganisme. Tout cela est vrai ; il n'en reste pas moins que

Chateaubriand a atteint son but immédiat, qui était, si on l'ose dire, de remettre le christianisme à la mode, et qu'il a atteint des résultats plus lointains qu'il entrevoyait à peine. Le *Génie du Christianisme* a renouvelé la littérature française et marqué de son empreinte les grands œuvres de notre époque en philosophie, en histoire, en critique. Cette assertion paraîtra un paradoxe, puisque Chateaubriand n'est ni un philosophe, ni un historien, ni un critique; elle est fondée cependant. Au moment où parut son grand ouvrage régnait une philosophie recommandable par un amour sincère de l'humanité, mais étroite et négative. Il eût été désastreux pour notre siècle de subir en naissant le joug de ces doctrines stériles; son futur développement en eût été compromis et entravé. Sa véritable mission, telle qu'elle se dévoile plus clairement chaque jour, c'est de préparer l'avenir par une large et complète intelligence du passé. Or, le passé, que l'on le considère dans l'antiquité païenne, dans le moyen âge, dans la réforme du seizième siècle, dans l'orthodoxie du dix-septième a pour trait caractéristique la religion. Ne voir dans les religions avec les penseurs du dix-huitième siècle, que les rêves des peuples enfants ou les calculs politiques de quelques chefs de nations, c'était s'interdire d'avance toute véritable intelligence du passé. Beaucoup de livres, sans doute, rappelèrent les esprits au respect des choses religieuses; aucun ne le fit avec autant d'éclat et de succès que le *Génie du Christianisme*. En montrant que cette religion insultée et bafouée proclamait, avec l'autorité d'une sanction divine, des préceptes de morale auprès desquels les doctrines des plus grands philosophes étaient inutiles ou incomplètes; qu'elle avait ouvert à la poésie des sources d'inspiration plus profondes et plus pures que les inspirations de la muse grecque; que, sur le sol d'où la civilisation gréco-romaine avait disparu, elle avait fait naître

une civilisation plus bienfaisante; qu'aux merveilles de l'art ancien, elle avait ajouté des merveilles moins belles peut-être aux yeux, mais bien plus puissantes sur l'âme; que ses mystères et ses légendes offraient l'aliment le plus sain et le plus riche à l'imagination de la foule et aux méditations des esprits d'élite, Chateaubriand porta un coup mortel à l'impiété frivole et dénigrante; il rendit un service immense, je ne dis pas au christianisme, qui pouvait s'en passer, mais à la culture intellectuelle, qui en avait absolument besoin. Les meilleurs ouvrages de la fin du dix-huitième siècle ont quelque chose de terne, d'étroit et de médiocre; ils ne s'élèvent jamais à ces hauteurs d'où l'on voit distinctement le passé, et d'où l'on aperçoit l'avenir. Prenez, par exemple, les leçons de Volney sur l'histoire. Quel mépris de tout ce qui n'est pas une certaine philosophie, et particulièrement quel dédain inintelligent de l'antiquité! Chateaubriand comprend mille fois mieux la Grèce païenne que le libre penseur Volney. De même pour le moyen âge. L'école du dix-huitième siècle se trouvait, par le courant de ses études, amenée à s'occuper de cette période. Ginguené allait aborder le moyen âge italien; Chénier, avec sa spirituelle curiosité de critique, Daunou, avec sa conscience d'érudit, touchaient au moyen âge français. Mais dans quelles dispositions arrivaient-ils à ces études? Entre eux et cette époque de fortes et naïves croyances, s'interposait un nuage de préjugés. Le *Génie du Christianisme* dissipa en partie la nuée obscure et épura l'atmosphère. Les héritiers de Voltaire, avertis par un ignorant qui, sans rien savoir du moyen âge, en devinait les beautés et les grandeurs, virent mieux cette période réputée barbare, et en parlèrent avec moins de dédain. Ces exemples montrent le genre d'influence, tantôt directe, plus souvent indirecte, exercée par les brillantes peintures de Chateaubriand. Rappeler les âmes au sentiment religieux, remettre en

honneur les formes touchantes et majestueuses de l'art catholique, ramener la philosophie aux doctrines spiritualistes en la faisant rougir de ses négations et de son matérialisme, préparer l'histoire à mieux comprendre le passé en lui apprenant à le respecter, étendre le champ de a critique par la comparaison des chefs-d'œuvre de tous les temps, enseigner à cette critique le langage éloquent et clair, poétique et précis, qui convient aux hautes spéculations littéraires, voilà ce que Chataubriand a fait, voilà ce que nous lui devons. La philosophie, l'histoire, la critique ont depuis longtemps dépassé les limites de ses idées et de ses connaissances; elles voguent vers des terres que son regard perçant n'avait pas entrevues, mais, si loin que les entraîne leur mouvement progressif, elles n'oublieront pas qu'elles se sont éclairées à cette lumière qui brilla sur le berceau de notre siècle.

Le *Génie du Christianisme* fut suivi, à sept ans de distance, des *Martyrs*, poëme épique en prose, destiné, dans la pensée de l'auteur, à appuyer ou, mieux, à illustrer par un exemple certaines doctrines de son grand ouvrage. « J'ai avancé, dit-il, que la religion chrétienne me paraissait plus favorable que le paganisme au développement des caractères et au jeu des passions dans l'épopée. J'ai dit encore que le merveilleux de cette religion pouvait peut-être lutter contre le merveilleux de la mythologie. Ce sont ces opinions plus ou moins combattues que j'ai cherché à appuyer par un exemple. » On a remarqué que l'exemple n'établissait pas la thèse, et qu'il prouvait plutôt le contraire. Comme le dit très-bien M. Sainte-Beuve, « on peut trouver que Chateaubriand excelle surtout à nous rendre les antiques beautés, les grâces païennes, les amours naissantes, et, mieux encore, les tendres regrets qui s'attachent aux douces et trop chères erreurs. » Dans tous les cas, l'idée n'était pas heureuse de composer une épopée à l'ap-

pui d'une doctrine critique; il aurait mieux valu assurément concevoir le sujet d'une manière impartiale et chercher simplement à réaliser la vivante peinture d'une grande époque. Le point de départ systématique a donné à toute l'œuvre quelque chose d'artificiel aussi contraire à la poésie qu'à l'histoire. La savante perfection du style, la splendeur des descriptions, le pathétique de beaucoup de scènes, la noble et belle figure d'Eudore, la tendre et charmante figure de Cymodocée, la figure passionnée de Velléda, ne peuvent rien contre ce défaut capital. *Les Martyrs* ne sont pas une œuvre vivante, ils sont comme un musée de tableaux bien faits; ils resteront un excellent et très-intéressant sujet d'étude pour les amateurs de beau style; ils n'ont jamais eu, ils n'auront jamais une forte prise sur l'imagination des hommes.

Chateaubriand s'est proposé de peindre la lutte victorieuse des croyances chrétiennes contre le paganisme. Il a choisi l'époque de crise où la vieille religion, rassemblant toute son énergie contre la foi nouvelle, s'épuisa dans ce dernier effort, et tomba expirante aux pieds d'un adversaire plus plein de vie à chaque blessure, et plus vigoureux de tout le sang qu'il avait perdu. Son sujet, c'est la persécution entreprise par Dioclétien et Galérius, et aboutissant à l'édit de tolérance de Constantin. Ce mémorable épisode de l'histoire de l'Empire et de l'Église méritait d'être traité avec un grand respect pour la vérité historique. Malheureusement, l'auteur ne l'a pas entendu ainsi. Sous prétexte qu'il n'était pas juste d'opposer un paganisme décrépit au jeune christianisme, il a inventé, d'après Homère, un polythéisme tout à fait impossible sous le règne de Dioclétien. L'homéride Démodocus est le digne représentant de cette religion de fantaisie. On dirait que le bonhomme s'est endormi avant la première olympiade, et qu'il s'est réveillé, au bout de mille ans, pour débiter des centons ho-

mériques. A force de dormir, il a pris l'habitude de rêver toujours; il traverse le poëme en murmurant, comme dans un songe, des lambeaux de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*, sans se douter qu'il vit dans le monde romain, entre le christianisme qui grandit par le martyre et le paganisme qui agonise dans les convulsions d'une fureur impuissante. Au lieu de cette figure béate et ridicule, je ne sais pourquoi Chateaubriand n'a pas essayé de peindre un véritable prêtre païen refusant de déserter le culte de ses pères, le culte sous lequel Rome a conquis l'empire du monde, regardant avec terreur et indignation la foi au Dieu crucifié, la foi des malheureux et des esclaves, croyant encore aux dieux de l'État, sinon comme à des divinités suprêmes, du moins comme à des puissances intermédiaires qui régissent le monde au-dessous du Dieu infini, acceptant encore Homère comme sacré, mais ne l'acceptant qu'à la condition de l'interpréter et de transformer ses mythes en symboles, ses fables en allégories, assailli de doutes, mais persistant dans une religion qui, dans sa pensée, se lie indissolublement à la grandeur de l'État et à la dignité de l'individu. Ce personnage, dont les éléments se trouvent dans tous les écrivains du temps, dans Plotin, dans Porphyre, dans Jamblique, dans Minutius Félix, serait beaucoup plus vrai que Démodocus, et beaucoup plus dramatique. S'il avait une fille, tendrement aimée, si cette fille était entraînée vers le Dieu des chrétiens, il se passerait dans son cœur une lutte terrible entre son affection de père et ses croyances de prêtre; et, s'il ne pouvait la dérober au sanglant sacrifice, s'il la voyait ferme et rayonnante sous la dent des lions, on ne s'étonnerait pas qu'il se convertît lui-même, car il comprendrait que la foi qui inspire un tel dévouement et donne un tel courage est plus belle que la religion d'Athènes, plus grande que la religion de Rome.

Hiéroclès est encore un caractère faux et invraisem-

blable. Chateaubriand ici, homme de parti et nullement poëte, ni historien, a pensé aux philophes du dix-huitième siècle et il en a fait une hideuse caricature. Il a oublié que les sophistes du temps de la décadence romaine et ceux qu'il appelle les sophistes français ne représentaient pas la même cause. Les uns défendaient la religion de leurs pères contre les attaques de la doctrine nouvelle, les autres attaquaient au nom des idées nouvelles la religion établie. Ceux-ci étaient des révolutionnaires, ceux-là des conservateurs. En prêtant aux uns le rôle des autres, Chateaubriand est tombé dans de singuliers contre-sens. Son Hiéroclès demande la proscription des chrétiens au nom de la tolérance, et le maintien des antiques divinités au nom de l'athéisme. Il nous reste des écrits de quelques-uns des sophistes anciens, je doute que l'auteur des *Martyrs* y ait trouvé beaucoup d'arguments de cette force. Galérius, le grand persécuteur, est peint tout en noir; cela est naturel; Galérius est le tyran de la pièce comme Hiéroclès en est le traître; mais même dans le portrait d'un tyran, on aimerait plus de variété et de distinction. Un peu de lumière bien ménagée donnerait plus de relief aux ombres. Pourquoi Chateaubriand ne consulta-t-il pas l'histoire, qui lui aurait appris les véritables causes de la persécution, les véritables caractères des auteurs de ce drame sanglant? En idéalisant et en exagérant ces éléments réels, suivant la perspective de l'épopée, il aurait obtenu des figures poétiques et vivantes, au lieu de ces types de tyran de prêtre, de sophiste, bons tout au plus pour des déclamations de rhétorique; mais Chateaubriand, avec beaucoup d'imagination n'avait pas le génie créateur; nous l'avons dit au sujet d'*Atala*, il faut le redire à propos des *Martyrs*. Les trois personnages les plus remarquables du poëme : Cymodocée, Eudore, Velléda, ne prouvent rien contre cette assertion. Cymodocée est gracieuse et touchante ; mais une

jeune fille belle, innocente et mourant sous la dent d'un tigre, ne pouvait manquer d'être touchante; on regrette qu'elle tienne de son digne père une naïveté homérique qui impatiente. Eudore est un René repentant et martyr; il a du charme et de l'éclat. L'auteur, qui en le peignant songeait à lui-même, a été beaucoup moins factice que dans d'autres parties de son œuvre; par malheur, il a imaginé d'attribuer à Eudore un rôle que la théologie et la poésie condamnent également; il en a fait en quelque sorte un second rédempteur. L'aimable et fragile Eudore est écrasé sous cette divine mission qu'aucun homme ne saurait porter convenablement; simplement martyr comme des milliers d'autres chrétiens, il aurait été bien plus vrai et plus pathétique. Velléda est une autre Atala, avec autant de flamme et plus de beauté sculpturale. L'action dans laquelle se meuvent ces personnages, tous plus ou moins artificiels, serait suffisante, quoiqu'un peu pauvre, si Chateaubriand ne l'eût surchargée d'un merveilleux de convention, de ce que l'on appelait au dix-septième siècle une *machine* épique. Nous avons, dans *les Martyrs*, un enfer, un purgatoire, un paradis, des discours de Dieu le père, de Satan, etc., le tout fort téméraire au point de vue de la théologie, et du plus médiocre effet poétique. Si Chateaubriand tenait à introduire le surnaturel dans son roman, il avait dans les *Actes* des martyrs, dans les *Vies* des saints du désert, et comme contraste dans la *Vie d'Apollonius de Tyane*, dans les *Vies des sophistes* d'Eunape, les éléments d'un merveilleux beaucoup plus neuf et beaucoup plus intéressant que ces vieilles *machines* qui ont échafaudé tant d'épopées, et qui sont depuis longtemps hors de service. Le merveilleux usé des *Martyrs* a beaucoup contribué au mauvais succès de cet ouvrage, très-critiqué à son apparition, et qui ne s'est jamais relevé. Que reste-t-il aujourd'hui d'une œuvre si défectueuse? De vifs élans de

passion, de beaux tableaux, un style merveilleusement travaillé, trop artificiel sans doute, mais si lumineux et si limpide, si poli et si pur de contours, que l'on ne selasse pas de l'étudier ; le véritable style de l'idéal.

Aux *Martyrs* succéda *l'Itinéraire*, qui en est le commentaire géographique. De tous les ouvrages de Chateaubriand, c'est le plus simple, le plus poétique et le plus vrai. S'il n'offre ni l'agrément naïf d'un journal de voyage, ni l'autorité d'une relation savante, il a un charme qui tient à la sincérité du narrateur. Ces éloges s'appliquent surtout à la partie de *l'Itinéraire* qui concerne la Grèce. Dans le voyage en Palestine, on voit que le pèlerin mondain veut admirer, être ému, éloquent; il y réussit sans doute, mais ont sent l'effort. Sous le beau ciel de l'Attique, aux bords de l'Eurotas, l'admiration et l'éloquence sortaient naturellement du cœur du poëte, qui, dans ce pays désolé, retrouvait la patrie de son génie. *L'Itinéraire* fut le dernier livre de Chateaubriand publié sous l'Empire; là aussi se termine, sauf une dernière leçon, le cours de M. Sainte Beuve. Le critique nous donne en quelque traits brusques, incisifs, sa conclusion sur l'auteur qu'il vient d'étudier de si près, et il se résume dans cette ligne : « Chateaubriand était un grand magicien, un grand enchanteur. » On ne saurait mieux dire. Oui, Chateaubriand fut magicien plutôt que créateur, enchanteur plutôt que poëte. Nul ne l'a égalé dans l'art de donner à des ombres l'apparence de la vie. Il a évoqué un monde magique devant ses contemporains, et, par le prestige de ses enchantements, il les a entraînés sur ses traces dans des voies nouvelles. Aujourd'hui le prestige s'est évanoui, mais le cours intellectuel du siècle a été changé, et la grandeur du résultat atteste la puissance de l'enchanteur.

En politique comme en littérature, Chateaubriand a eu plus de prestige que d'autorité. Il possédait assurément

quelques-unes des qualités auxquelles on reconnaît les hommes destinés à gouverner les autres ; il en avait deux surtout : l'ascendant et la séduction. Les plus fiers, les plus haut placés se sentaient devant lui comme en présence d'une nature supérieure, et même lorsqu'ils le trouvaient peu raisonnable, ils étaient tentés de lui céder. Ceux qui ne pliaient pas sous son ascendant ne résistaient guère à la séduction de ses manières, si gracieuses quand il le voulait bien. A ces avantages extérieurs, il joignait le goût et l'intelligence des grandes affaires. Il aimait et comprenait parfaitement en théorie le gouvernement parlementaire établi en 1814. Peut-être ne tenait-il pas assez compte des obstacles que rencontrait en France l'importation d'un régime étranger. Il est certain qu'il aggrava les difficutés du premier établissement. Cédant à la fougue de son imagination, quelquefois en le voulant, le plus souvent sans le vouloir, il poussa la Restauration dans la voie étroite et périlleuse d'une politique de parti. Louis XVIII, qui, sans aucun attachement pour les intérêts créés par la Révolution, croyait prudent de les ménager, se défia toujours de ce zèle intempérant. Il commença par ne pas prendre le publiciste au sérieux, et finit par détester l'homme d'État. Cette royale antipathie fut un des malheurs de la Restauration. Sans doute Chateaubriand homme public avait des défauts graves et choquants. Il désirait le pouvoir et il affectait de n'en pas vouloir ; il prétendait faire croire et avouer aux autres qu'il n'en voulait pas, et en même temps il exigeait qu'on lui offrît, qu'on le forçât d'accepter ce qu'il avait l'air de refuser. Une fois le pouvoir entre ses mains, il ne tardait pas à s'en ennuyer comme il s'ennuyait de tout, et à chaque instant il menaçait de s'en démettre. Ce mélange de convoitise enfantine et de mépris affecté, de prétentions exorbitantes, d'ennuis irritables, d'insousiance fantasque, devait fatiguer les plus patients ;

mais avec tous ces défauts, Chateaubriand pamphlétaire, publiciste ou ministre, était une puissance à ménager. Louis XVIII et M. de Villèle eurent grand tort de méconnaître cette force et de la laisser se retourner contre la cause qu'elle avait servie jusque-là ; ils se donnèrent le plaisir de chasser comme un laquais, le fier, le dédaigneux, le sublime René. Cet amusement coûta cher aux Bourbons. Charles X, qui, presque sur aucun point, ne pensait comme son frère, se trouva parfaitement d'accord avec lui au sujet de Chateaubriand, et mit un scrupule extrême à l'écarter du pouvoir. A la cour, on se défiait de ses talents et de son abondance d'idées. Comme on le supposait capable de beaucoup de sottises, on lui préférait des gens qui n'étaient capables de rien. Charles X se serait cru perdu s'il s'était livré à l'imagination de Chateaubriand, et il s'abandonnait sans réserve à l'honnête nullité du prince de Polignac. On sait ce qui arriva de tant sagesse.

Chateaubriand avait été bien près de rompre avec les Bourbons sur le trône; quand il les vit renversés, il se piqua noblement de leur rester fidèle. Son rôle, sous la monarchie de Juillet, est présent aux souvenirs de tous; nous en avons déjà dit un mot, et nous ne reviendrons pas sur ce sujet peu agréable. La mauvaise humeur de l'écrivain contre sa propre cause, son mépris pour la génération qui arrivait au pouvoir et à la célébrité, sa haine à outrance contre le nouveau régime rendirent assez disgracieuse l'attitude toujours fière de ses dernières années. Ce fut au sein de cet ennui pessimiste qu'il acheva le poëme de sa vie, ses *Mémoires d'Outre-tombe.*

Chateaubriand s'est mis tout entier dans ses *Mémoires*, avec ses impressions et ses rêves, ses attachements et ses colères; il ne s'est même mis que dans cette œuvre suprême, non pas qu'il y soit toujours sincère : plus de la moitié des *Mémoires* appartient à la pose et à la conven-

tion; mais prenez garde que ses réticences nous en apprennent plus que ses révélations, et que ses erreurs volontaires sont plus instructives que ses récits véridiques. De quoi s'agit-il ici? De connaître une époque? non; mais de connaître un homme. Qu'importe ce qu'il nous raconte, pourvu que son récit le trahisse? Or les *Mémoires d'Outre-tombe* sont une trahison perpétuelle et involontaire. L'auteur s'y décèle à son insu dans son immense et naïf orgueil, qui semble regarder l'univers et les hommes comme une scène et des acteurs disposés tout exprès pour lui fournir un spectacle et des rêves, dans son ennui qui se plaît à tout flétrir, à tout stériliser. Ce n'est plus le noble et pur René des jeunes années, c'est un René-Hamlet qui trouve, comme le héros de Shakspeare, un charme étrange aux pleurs d'Ophélia, et qui joue avec des ossements pour insulter à la vie. De temps en temps, Hamlet se souvient qu'il est l'auteur du *Génie du Christianisme*, et il rajuste les plis de sa draperie, bientôt dérangée de nouveau. Ennuyé de tout, il aborde comme une distraction les rôles les plus divers, puis il s'ennuie du déguisement, et laissant sans façon son masque de théâtre, il nous avertit qu'il n'y a rien de sérieux dans le rêve de la vie. Intéresser pendant dix volumes avec les caprices d'une fantaisie ennuyée est un prodige de talent. D'autres écrivains ont prolongé encore plus longtemps leurs récits sans lasser les lecteurs, mais il racontaient des faits importants ou révélaient de mystérieuses intrigues; leur sujet les soutenait. Ici point de grands événements exposés avec sûreté, point de secrets révélés, rien qui rappelle Tacite, Clarendon ou Saint-Simon, rien qu'une personnalité superbe qui remplit dix volumes de son épanouissement et de ses éclats. Cependant on n'en voudrait rien retrancher, ni les longues confidences sur sa jeunesse, ni les récits inexacts

et passionnés de la Révolution, ni ces étonnantes divagations sur l'Empire et l'empereur qui, avec leur cliquetis confus de morts évoqués pêle-mêle, rappellent cette ballade allemande où César décédé passe à minuit la revue des innombrables légions qu'il a laissées sur le champ de bataille. C'est aussi une revue de minuit que l'histoire épisodique de l'Empire dans les *Mémoires d'Outre-tombe;* la foule des morts s'y meut dans un crépuscule sillonné d'éclairs. Mais quoi! l'ouvrage entier est-il autre chose qu'une grande revue d'ombres évoquées par la baguette d'un magicien?

Quand Chateaubriand eut achevé ses *Mémoires*, il ne lui resta plus qu'à mourir. La vieillesse, qu'il abhorrait, ajoutait à tant d'autres ennuis l'ennui maussade et accablant des infirmités physiques. Le grand public dont il ne se souciait plus était occupé ailleurs; le public choisi que l'amitié de Mme Récamier avait réuni autour de lui commençait à se disperser. On raconte qu'en 1847, se sentant près du terme, il voulut se donner l'amer plaisir de voir repasser sa vie devant lui. Il se fit relire les *Mémoires d'Outre-tombe.* Six personnes seulement assistaient à cette lecture; à peine était-elle commencée qu'il fallut l'interrompre; un des auditeurs, Ballanche, venait de mourir. Un soir, les amis de Chateaubriand lui annoncèrent que la dynastie de Juillet était renversée; il sourit, dit-on, à la chute de ce qu'il détestait le plus au monde. Quatre mois plus tard, le vieillard était assis devant sa fenêtre ouverte. La tête penchée sur les genoux, il écoutait comme dans un rêve les détonations du canon et le bruit de la fusillade. La guerre civile ensanglantait les rues de Paris, et préparait d'innombrables funérailles. Quand tout fut fini, quand les morts du grand combat de Juin furent ensevelis, le vieillard s'éteignit aussi. Peut-être dans le songe troublé de ses derniers jours,

quand le canon et la fusillade retentissaient à ses oreilles, il pensait aux orages qui éclatèrent à la mort de Cromwell et de Napoléon.

A quelques jours de là, sur la grève de Saint-Malo, une foule immense suivait à la tombe solitaire qu'il s'était choisie celui dont cette même plage avait vu les jeux enfantins. La pompe funèbre était magnifique, et comme l'a dit éloquemment un des assistants, « le génie du peintre incomparable y était empreint, et il lui était donné d'ajouter après sa mort une page splendide au poëme immortel de sa vie. » C'est sur cette impression de magnificence qu'il nous convient de finir. Heureux ceux dont le nom éveille inévitablement des idées de grandeur et d'éclat! Les rigueurs de la critique ne les atteignent qu'à demi. Leur portrait, même tracé par une main sévère, se couronne d'une sorte d'auréole. Ne touchons pas à celle que les contemporains ravis ont mise au front de Chateaubriand. Nous n'avons atténué ni les aspérités de son caractère, ni les écarts de sa vie, ni les imperfections de ses ouvrages; mais, tout compte fait, nous n'avons rien à rabattre de ce que nous disions, en commençant, de cette noble et fière figure qui se leva avec le siècle naissant et qui domine encore le siècle vieilli.

15 février 1861.

FIN.